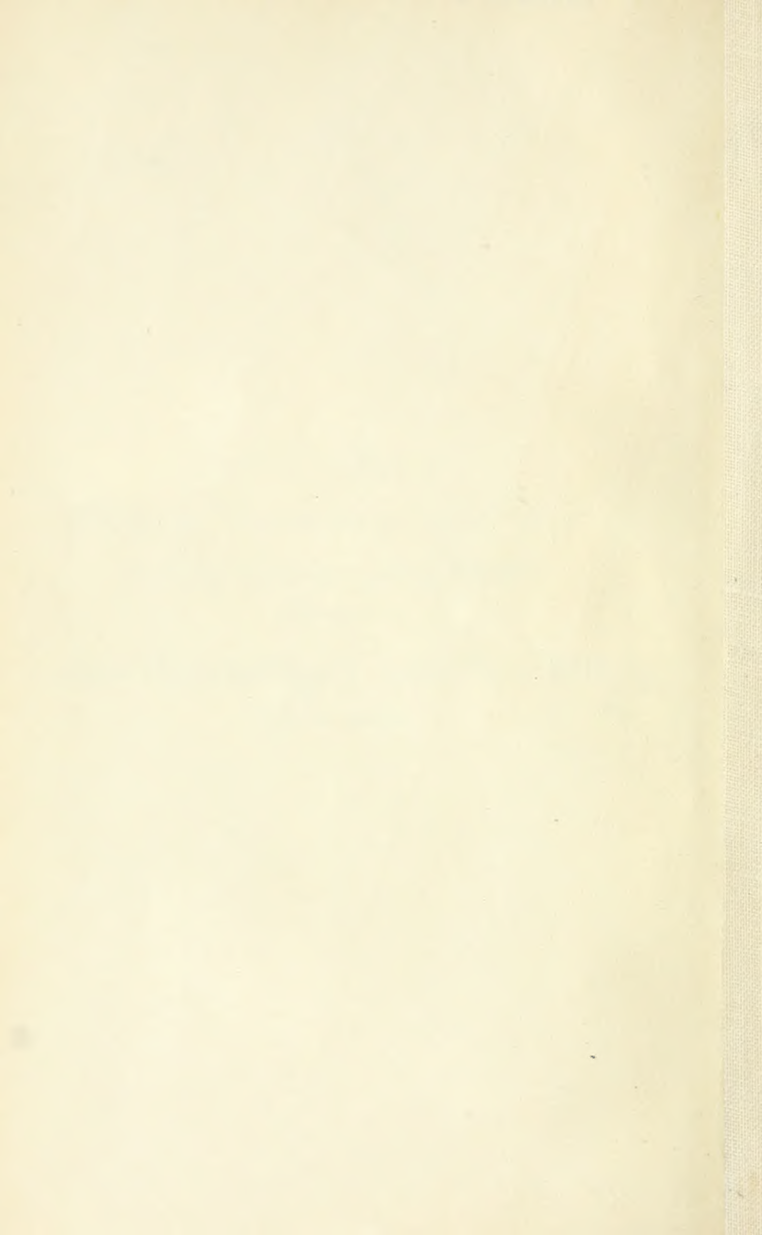










LES UNIVERSITÉS
ALLEMANDES
AU XX[e] SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

La Médecine dans quelques Universités allemandes du Sud. Rapport présenté à l'Université de Bordeaux. — Bordeaux, Gounouilhou, 1900 (*épuisé*).

La Médecine dans les Universités allemandes. Deuxième rapport présenté à l'Université de Bordeaux. — Bordeaux, Gounouilhou, 1902 (*épuisé*).

Dr RENÉ CRUCHET
Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

AU XXe SIÈCLE

Préface de CAMILLE JULLIAN, membre de l'Institut.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1914



A M. RAYMOND THAMIN

Recteur de l'Université de Bordeaux



PRÉFACE

Les mois que j'ai passés, en 1882-1883, à l'Université de Berlin, sont restés parmi les plus précieux de ma vie. Je venais de Rome, j'avais quitté la chaleur et le soleil de l'Italie pour les neiges et le froid du long hiver septentrional : et il fut cette année particulièrement rude. Pourtant, pas une fois je ne regrettai ce séjour si différent de mes habitudes familiales et méridionales. Il régnait, dans cette Université, un tel entrain pour le travail, une telle ardeur pour la science, une si bonne camaraderie !

Et puis, il y avait, par-dessus tout, le rayonnement intensif qui se dégageait de la personnalité de Mommsen. C'était pour Mommsen que j'avais fait le voyage et voulu cette année, ces deux semestres d'études : il représentait pour nous la science allemande dans tout son éclat, sa discipline, sa solidité, son humeur un peu farouche et agressive.

Mommsen n'était pas seulement, pour qui venait l'entendre, Français ou autre, un maître incomparable : il accueillait les étudiants avec une bonne

grâce, sans doute nerveuse et sautillante, mais sincère et empreinte de charme. On devinait en lui, dans cette maison de Charlottenburg si pleine de livres et d'enfants, un exquis patriarche, un homme vraiment bon. On se sentait vite conquis. Que l'on n'oubliât pas tout son passé, et ce qu'il avait écrit, et ses imprudences de langage, qu'il n'y eût pas parfois entre lui et ses étudiants français (surtout quand ceux-ci étaient du Midi) des heurts rapides et violents, il n'importe : la présence de Mommsen à Berlin était pour eux la joie de leur vie.

Auprès de Mommsen, on travaillait ferme. Les grands cours étaient étranges, avec ces étudiants serrés et décidés, manifestant des pieds au moindre incident, avec le professeur à la tête déjà ridée par l'âge, mais énergique, rude, lumineuse d'expression et ardente d'allure. Ce qu'il disait, évidemment, n'était peut-être point toujours nouveau à qui connaissait bien ses livres. Mais que d'éclairs subits pour qui savait réfléchir ! — De plus, il y avait le séminaire, avec cet excellent Pick, — le brave et franc garçon que Pick ! — pour *senior*. Pick est devenu conservateur d'un grand musée numismatique : déjà la numismatique s'était emparée de son esprit consciencieux, précis, docile. Que de joyeuses promenades nous fîmes tous deux ensemble ! Que d'austères stations dans des brasseries beaucoup moins austères ! Quels repas bizarres dans les filiales de la maison

Niel, où j'entraînais Pick parce que Niel se disait de Nîmes, quelque chose comme l'organisateur, en ce temps-là, du « clos de l'Oncle ».

Le dimanche, on allait à Potsdam, ou au bord des lacs noirs de la Sprée, on regardait les cygnes, les champs d'asperges, on se rappelait les mythes hyperboréens de Phaéthon, on cherchait le sanctuaire sacré des Semnons, et on mêlait dans la conversation Tacite, Mommsen et les préoccupations du restaurant voisin.

Autour de Mommsen et de Pick, je n'ai rencontré que bonnes figures et accueil encourageant. On gardait sans doute ses opinions secrètes et ses espérances pour l'avenir : mais nul ne chercha à savoir mes opinions et à railler mes espérances. Dessau, qui était alors à Berlin, fut d'une obligeance invraisemblable, qui ne surprendra aucun de ceux qui le connaissent. Hübner fut le plus gracieux des hôtes. Du Bois-Reymond pétillait d'esprit. Même lorsqu'on apprit la mort de Gambetta, aucun des Français qui se trouvaient là n'entendit à l'Université, sur lui, une parole désagréable. — Le seul mot un peu vif qui me fut adressé, fut à l'entrée d'un restaurant antisémite où le hasard me fit pénétrer : « *Heraus die Juden !* », me cria-t-on férocement. N'étant ni Juif ni antisémite, je me mis à éclater de rire et je partis tranquillement, à la recherche d'un restaurant non confessionnel.

Le même accueil aimable m'attendit dans les bibliothèques, merveilleusement organisées. On pratiquait

beaucoup l'emprunt à domicile : mais il fallait rendre le livre à temps, sous peine d'une amende. C'était justice. Il m'arrivait souvent de travailler dans la salle d'en bas de la bibliothèque du Muséum : on y avait tous les livres sous la main. Quelles bonnes heures passées là !

Entre professeurs et étudiants, les bons rapports étaient incessants. Mommsen m'invita au banquet du *Winckelmannfest*, me fit asseoir près de lui, voulut payer ma cotisation, ce qui était contraire aux usages allemands (« faisons à la Française », me dit-il). Et, passé minuit, nous le raccompagnâmes vers le tramway de Charlottenburg, en échangeant mille idées, épigraphiques, je crois, mais cependant un peu désordonnées. Car, que de « *prosit !* » en l'honneur de Winckelmann !

Parfois, on était invité chez Mommsen même, et on y admirait Waitz, et bien d'autres. Wilamowitz-Mœllendorff naissait à la réputation. — On rendait à Mommsen ses dîners, dans un bon petit restaurant à 2 ou 3 marks..... Que de souvenirs se pressent à ma pensée ! et que je remercie M. Cruchet de les avoir réveillés en me faisant écrire ces quelques lignes !

Les choses ont-elles changé dans l'Université de Berlin ? Je voudrais bien qu'il me fût donné d'y retourner pour le savoir. L'esprit militaire y a-t-il opprimé l'initiative intellectuelle ? J'espère bien que

non. En 1882-1883, Mommsen tenait tête à Bismarck : et cela nous plaisait fort, comme symbole du « *cedant arma togæ* ». La chose serait-elle possible aujourd'hui ? Je le souhaite. Rien de ce qui se passe dans les universités allemandes ne doit nous laisser indifférents.

Qu'elles soient des organes de nationalisme, de pangermanisme même : c'est leur affaire et non point la nôtre. Mais elles appartiennent aussi à la vie scientifique du monde ; elles sont des organes indispensables à l'activité humaine. Et c'est pour cela que même un Français patriote doit s'intéresser à leur grandeur.

CAMILLE JULLIAN.



AVANT-PROPOS

Peu de Français ont eu l'occasion de visiter par eux-mêmes, et dans un espace de temps relativement restreint, les vingt universités que compte aujourd'hui l'Allemagne. Il m'a semblé, surtout en ce moment où l'enseignement supérieur français — en particulier médical — est l'objet de vives critiques, qu'il y avait un intérêt de premier ordre à dire ce qui existe réellement dans un pays dont on nous vante, à chaque instant, le remarquable développement universitaire.

La plupart des auteurs qui, jusqu'ici, ont parlé de l'Allemagne intellectuelle, la jugent d'après la seule ou les deux ou trois universités qu'ils ont fréquentées. Cette étude sera tout au moins à l'abri de ce reproche. J'ai bien vu ou entendu ce dont je parle, et je parlerai seulement de ce que j'ai vu ou entendu, en y joignant au fur et à mesure les quelques réflexions qui me paraîtront indispensables.

Cette longue enquête, que je poursuis depuis près de quatorze ans, servira à montrer, je l'espère, que l'Allemagne, si elle peut nous servir de modèle sur

bien des points, ne saurait être copiée servilement sur tous, comme le proposent certains observateurs superficiels. Le génie de la France, il faut le dire hautement, plane encore sur toute l'Allemagne actuelle; mais cela, hélas! ne lui servira de rien au point de vue matériel, s'il ne sait pas mieux discipliner son élan, mettre plus d'ordre dans ses aspirations généreuses, sérier, cataloguer avec plus de suite ses multiples desseins, enfin et surtout se convaincre que, par le temps qui court, une solide armée et une bonne marine sont les seuls arguments capables de la laisser en paix poursuivre son chemin.

R. C.

LES
UNIVERSITÉS ALLEMANDES
AU XXe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER
BONN

Origine, en 1786, de l'Université de Bonn, la quatrième d'Allemagne aujourd'hui avec ses 4400 étudiants. — Premier contact. — Le Kreuzberg. — Souvenirs d'Helmholtz. — L'Université et la Faculté de Philosophie : ses deux professeurs de musique. — Bonn, Université des rois de Prusse depuis 1846. — Un portrait de Guillaume II, étudiant. — Caractère essentiellement guerrier des maîtres et de leurs élèves. — Conversation avec le professeur Siegert : le pacifisme pangermaniste. — Une chanson enfantine sur le Zeppelin. — Vers Kiel.

Bonn, sur le Rhin, dont la population aux trois quarts catholique dépasse actuellement 90 000 âmes, est la première ville universitaire allemande que j'aie visitée, venant directement de Paris, après arrêt à Cologne.

D'abord siège d'une Académie en 1777, puis d'une Université en 1786 sous l'archiduc d'Autriche Maximilien, la ville fut occupée par les Français en 1794 et l'Université fermée l'année suivante. Annexée à la Prusse en 1815, le nouveau gouvernement décréta presque aussitôt, avec Frédéric-Guillaume III, la réouverture de l'Université, qui eut lieu le 18 octobre 1818. Dès cette époque, qui constitue la date officielle de la

fondation de l'Université de Bonn, deux facultés de théologie, protestante et catholique, furent créées en même temps que les autres facultés de droit, de philosophie et de médecine ; elles s'installèrent dans les bâtiments du château de la Résidence en face du Hofgarten et du château Poppelsdorf, l'un et l'autre à peine terminés. Le développement de cette Université paraît avoir été assez lent jusqu'en 1870-71 : depuis, son importance n'a fait que s'accroître, particulièrement dans ces dix dernières années ; en 1912, le nombre des étudiants atteignait 4400, ce qui classe Bonn après Berlin et Munich, à peu près sur le même niveau que Leipzig.

J'arrivai en cette ville le 25 juin 1900, vers les sept heures du soir, et mon premier soin fut d'aller dîner dans un jardin, à l'entrée des belles allées Poppelsdorf, aux sons d'une musique militaire. Je m'étais assis à une table, à l'abri des gouttes de la pluie qui commençait à tomber, et regardais autour de moi. Chaque fois qu'un nouveau venu entrait dans ce square verdoyant et rieur et trouvait occupée une partie de la table à laquelle il venait s'asseoir, il enlevait son chapeau cérémonieusement en penchant le buste en avant, puis, ce rite accompli, il se décidait à prendre place. Jusqu'à ce que nous soyons au complet, coude à coude, j'eus le bonheur d'avoir pour moi quelques-uns de ces saluts pompeux de suprême politesse.

Les gens souriaient, plaisantaient volontiers, et parfois des applaudissements chaleureux encourageaient les musiciens du 160me régiment d'infanterie, conduits par la baguette du chef A. Bœhme en personne — ainsi que l'indiquait explicitement le programme, imprimé sur papier vert-tendre. Les marches, les sérénades, les

ouvertures alternaient avec les valses, les fanfares et l'inévitable pot-pourri : on y voyait Boïeldieu tutoyer Hérold ou Weber et Wagner voisiner avec de notables inconnus, auteurs de danses ou d'airs en vogue ; tous sans distinction étaient acclamés, si bien que le maëstro, rutilant de plaisir, dut ajouter quatre ou cinq morceaux supplémentaires : nous étions, il est vrai, dans la patrie de Beethoven !

Vers le milieu de la soirée, comme en intermède, un monsieur raide et sanglé dans un pardessus noisette, un chapeau rond sur la tête, pénétra dans l'établissement : blond, les moustaches relevées à la Guillaume, l'air conquérant, il avançait d'un pas automatique, une cigarette pendante à la bouche. A un signe bref de la main, trois garçons se précipitèrent littéralement à ses pieds : l'un, fixe et figé devant lui, prit immédiatement la commande, tandis que les deux autres munis d'une brosse, enlevèrent avec des précautions infinies quelques taches de boue qui décoraient le bas de son pantalon et le haut de ses bottines. Il ne pouvait y avoir le moindre doute sur la qualité d'officier de ce fier personnage en civil, et ce petit tableau pris sur le vif me montrait, dès mon entrée en ce pays, la grandissime importance du monde militaire dans la société allemande.

* * *

Le lendemain matin, de bonne heure, je commence par suivre dans toute leur longueur les Allées Poppelsdorf, magnifique promenade ornée de chaque côté de deux rangées de marronniers superbes, tandis qu'au milieu s'épanouit un vert gazon qu'un jardinier, muni

d'une machine à bras, est en train de tondre et d'égaliser. Bientôt j'atteins le parc du jardin botanique, avec ses eaux dormantes où s'ébattent des cygnes au milieu de nénuphars, passe devant le château Poppelsdorf, grimpe dans une rue pavée, noire et sentant le réglisse, et dès lors en pleine campagne, j'arrive rapidement au faîte d'une petite colline couronnée par une église blanche, qu'on aperçoit de loin : c'est le sommet du Kreuzberg où jadis était un vieux couvent. De là, le coup d'œil charmant plonge sur la vallée du Rhin jusqu'à Cologne et s'attarde sur les moutonnements naissants des Sept-montagnes, pour se fixer à nouveau sur la ville de Bonn, qui s'étend à mes pieds, et dont les toits pointus et les flèches inégales vont jusqu'au bord du fleuve. Le vent fait rage, les nuages déchiquetés volent furieux dans l'air lourd.

Au retour, à hauteur du château et de ses dix-neuf salles de riches collections, j'oblique à gauche pour aller visiter divers pavillons de l'Université. Voici d'abord le vaste Institut de chimie devant lequel a été élevé trois ans plus tard, en 1903, un monument à la mémoire du célèbre chimiste Kékulé ; derrière, c'est l'Institut d'anatomie, que le gardien me fait parcourir, et dont j'admire l'agencement spacieux et pratique avec de belles collections animales classées dans de larges vitrines ; tout à côté, s'élève l'Institut de physiologie dont un privatdocent me fait les honneurs : si l'ensemble de l'installation laisse un peu à désirer, du moins ai-je éprouvé un très sensible plaisir à voir et même toucher de mes propres mains des appareils, que fabriqua le grand Helmholtz lui-même comme figures de démonstration, en particulier celui dont il se servit pour expliquer la théorie du stéréoscope.

A l'autre bout de l'Allée Poppelsdorf, où passent et repassent des groupes d'étudiants aux disgracieuses casquettes multicolores, au delà du Kaiserplatz, l'Université, au centre de la ville, semble comme un trait d'union entre ses diverses dépendances dont les unes, que je viens de voir, sont au nord de la ville et les autres, constituant surtout les installations cliniques, sont plus au sud, du côté opposé. Groupées un peu à la diable dans les alentours du vieil hôpital Johannis, on les voit commencer sur la rive du Rhin avec la gynécologie et l'obstétrique pour s'échelonner jusqu'après la Place Guillaume : ce sont la clinique chirurgicale, avec les Instituts d'hygiène et d'anatomie pathologique, les cliniques dermatologique, ophtalmologique et oto-rhino-laryngologique avec la polyclinique médicale et l'Institut de pharmacologie. Tous ces bâtiments, construits au milieu de frais ombrages, sont édifiés selon la conception générale des hôpitaux modernes allemands : mais ils sont pour la plupart d'une disposition moins heureuse que beaucoup de ceux dont nous parlerons ultérieurement : aussi n'insisterons-nous pas à leur sujet. Il faut du reste signaler que la faculté de médecine de Bonn est la moins fréquentée de l'Université, puisque son chiffre atteint à peine 300 élèves, alors qu'à la faculté de théologie ils dépassent 400, à la faculté de droit 1 000 et à la faculté de philosophie 2 500. Cette proportion correspond à la réputation réelle du corps enseignant : car si les médecins ont compté quelques hommes de valeur — dont le dernier n'était autre que le professeur Bier, aujourd'hui à Berlin — ce sont principalement les littéraires et les savants qui ont, depuis sa fondation, établi la renommée de Bonn.

L'Université, où ils professèrent, profile sa longue et monotone façade Renaissance de près de 600 mètres sur le Hofgarten : flanquée de chaque côté de deux ailes quadrangulaires, couronnée par une sorte de campanile, ornée à l'avant de quelques massifs maigres et sapinettes rares ; avec sa cour intérieure et ses sombres arcades qui ressemblent à un froid promenoir d'antique cloître austère, son aula installée dans l'ancienne salle à manger du vieux château électoral, elle a plus l'aspect d'une branlante et humide caserne que d'un temple, riant et aéré, élevé au culte de la pensée. C'est dans cette enceinte qu'enseignèrent, entre autres, les poètes Guillaume de Schlegel et Arndt, le célèbre patriote ; les minéralogistes Nœggerath et Vechen, le philologiste Diez, l'orientaliste Lassen et les frères Boisserée experts dans l'art du moyen âge ; mais il faut signaler surtout les historiens et hommes politiques Kampschult, G.-L. Niebuhr, Dahlmann, Henri de Sybel, Guillaume Lœbell, B.-G. Niebuhr, Maurenbrecher, dont les quatre derniers furent les maîtres de l'empereur actuel Guillaume II, quand il était étudiant à l'Université de Bonn.

Dans la seule faculté de philosophie on ne compte pas moins de quatre-vingt-dix professeurs : il est vrai que sous ce terme général de philosophie, qui a conservé son sens moyenâgeux, sont groupés tous les enseignements réunis de nos Facultés des sciences et des lettres, parmi lesquels je dois faire une mention spéciale de l'art musical, qui n'a pas moins de deux représentants : un professeur extraordinaire et un docteur. Je pensai, au premier abord, que cet hommage trouvait sa raison d'être en ce fait : que le célèbre musicien Beethoven était né à Bonn, où l'on visite encore

aujourd'hui sa maison, conservée avec un culte pieux ; et aussi dans cet autre, non moins capital, que Robert Schumann, le réputé compositeur, est enterré avec sa femme dans le vieux cimetière, où un superbe monument lui a été élevé. Mais je me rendis compte, par la suite, que dans chaque faculté de philosophie allemande, il y a au moins un maître chargé des choses de la musique. On pourrait croire que l'importance extrême donnée, en Allemagne, à la musique, explique cette particularité ; en réalité, il s'agit d'une vieille tradition, qui remonte aux universités françaises d'autrefois, dans lesquelles l'art musical était considéré, et à juste titre, comme une des formes les plus belles de l'art en général. Les Allemands ont simplement conservé ce que nous avons oublié : et il n'est pas douteux que ce sont eux qui ont raison.

Au sortir de l'Université, un peu après la Porte de Coblenz, élégante et gracieuse, me voici sur l'Alten Zoll, promenade courte, mais pleine d'ombrages, qui conduit au monument de Moritz Arndt : le poète debout sur un piédestal, en redingote, tête nue, la main droite à moitié levée, les doigts détachés et les yeux au ciel, semble réciter ses vers. De ce point, la vue est charmante : à ses pieds, on voit le Rhin rouler ses eaux puissantes ; plus loin, ses rives, bordées de villas, s'étalent majestueusement comme à travers le ton vert clair de jardins infinis : voici le Godesberg, Rolandseck et, au delà, les hauteurs de l'Eifel ; en face, sur la rive opposée, se dressent Siegburg, à pic, et le massif des Sept-Montagnes avec, vers la droite, Kœnigswinter et le Drachenfels — lieu d'excursion classique, — et vers la gauche, une large plaine riante, meublée de gais

villages qui sont comme adossés à une montagneuse croupe se détachant sur l'horizon.

* * *

Il est incontestable que Bonn, par la valeur de ses maîtres et aussi par sa situation au bord du Rhin, tant chanté, au milieu d'une région pittoresque, centre de tourisme fréquenté, constitue pour les étudiants une violente attraction. Mais je crois que son succès croissant est dû surtout à une autre raison, de nature toute différente.

L'Université de Bonn est l'école en effet, où les rois de Prusse, devenus à partir de 1871 empereurs d'Allemagne, ont fait, depuis soixante-dix ans, jusqu'à sept et huit semestres de leurs études. Le prince Frédéric-Charles de Prusse fut étudiant à Bonn en 1846; de l'automne 1848 au printemps 1852, ce fut le tour du prince Frédéric qui devait devenir plus tard Empereur, à la mort de son père Guillaume Ier. L'Empereur actuel vint ensuite, de l'hiver 1876 à l'été 1879. Son souvenir demeure très sympathique; et sur un portrait de cette époque qui le représente à cheval, la cravache à la main, coiffé du *Stürmer* de son Corps, sanglé dans un veston à larges revers, on reconnaît son allure élégante et fine sans raideur ni contrainte, ses yeux doux et sérieux, son regard droit et cette distinction aristocratique qui donnent encore aujourd'hui tant de charme à sa personne. Après lui, se sont succédé le prince Frédéric-Léopold de 1884 à 1886 et, dans ces dernières années, le Kronprinz et ses frères. Ces fils de souverains ne se sont pas contentés de suivre simplement les cours de l'Université, mais ils ont toujours tenu à participer aux

amusements et aux distractions de leur âge : en particulier, ils se sont affiliés dès leur arrivée à une de ces associations d'étudiants, si prospères dans tout cet empire d'Outre-Rhin, et sur lesquelles j'aurai l'occasion de m'étendre ultérieurement. C'est un corps, le Corps Borussia, fondé en 1827, qui a eu l'insigne honneur de compter parmi ses membres tant de jeunes altesses et qui, il n'est pas besoin de le dire, s'enorgueillit furieusement d'une telle marque de si haute protection.

Guillaume II n'a jamais manqué lui-même de rappeler, en diverses circonstances, l'utilité de ces amitiés de jeunesse. Le 6 mai 1891, lors d'une visite à Bonn, comme il présidait une fête avec retraite aux flambeaux, que les Associations rassemblées avaient offerte en son honneur : « Je me réjouis, dit-il en substance, des relations cordiales que les corps entretiennent avec tous les étudiants; j'espère qu'elles continueront, car elles sont comme l'emblème qui unit entre eux les étudiants dans toutes les universités allemandes. » De telles paroles ont eu pour effet non seulement de resserrer les liens, déjà étroits, des corporations germaniques, mais encore de leur donner une importance plus grande que jamais et d'accentuer, surtout dans une ville presque frontière, leur caractère patriotique.

Quand on raconte que les idées pacifiques gagnent du terrain parmi les jeunes générations allemandes, il faut à toute force vouloir se mettre un bandeau sur les yeux : ce n'est pas, en particulier, à Bonn qu'il faut les venir chercher. Ici, on sent presque la poudre, encore plus qu'ailleurs ; les officiers tiennent le haut du pavé, et les étudiants, qui les admirent, en copient les manières, les gestes et les tics. L'imagination

encore grisée des chants de Arndt, et aussi de ceux de Nicolas Becker, — cet autre poète, né à Bonn, auteur de la chanson si connue : « Ils n'auront pas notre Rhin allemand », — exaltée sans cesse par la présence de princes du sang, de nobles hobereaux et de la sœur elle-même de l'empereur, la princesse Victoria, femme du prince Adolphe de Schaumbourg-Lippe qui réside en son palais de Bonn, ces jeunes gens se considèrent comme à un poste d'honneur, à l'avant-garde de l'empire, et leur loyalisme sincère confine trop souvent à un chauvinisme exagéré. Ces sentiments sont partagés et même encouragés par leurs professeurs ; et, gagnant de proche en proche, ils ne se cantonnent pas seulement dans la petite ville universitaire, mais s'épanouissent dans les grandes cités voisines, comme Cologne par exemple.

J'en eus la preuve, entre mille autres, un jour de juillet 1909, que, me rendant vers les universités de l'Allemagne du Nord, je visitai en passant les nouveaux hôpitaux de cette belle ville, sous la conduite du professeur Siegert. Grand, fort, connaissant, en plus de sa langue natale, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français dans lequel il s'exprimait correctement, ce savant médecin, intarissable parleur, visait à l'humour bon enfant et à la joviale rondeur. Soudain, comme nous passions devant une maison où, d'une fenêtre, pendait un drapeau avec deux lettres arabesquement entrelacées, signe distinctif du siège d'une association, il me dit, faisant brusquement dévier la conversation, jusque là exclusivement médicale :

« On se moque des étudiants allemands, de leurs coutumes, de leurs habitudes de boire et surtout de leur goût pour le duel : cela durera aussi longtemps

qu'il y aura, chez nous, des universités et des étudiants, car ces traditions sont nécessaires à notre existence même. »

Il ne plaisantait plus ; il avait parlé d'un ton grave et convaincu. Et à voir sa figure balafrée, le bout du nez coupé, la joue gauche creusée de trois ou quatre cicatrices profondes, on sentait bien que l'ancien étudiant se réveillait en lui et le faisait vibrer au plus intime de lui-même.

Alors, toujours sérieux, il attaqua le sujet, tant d'actualité, des ballons. Je l'écoutai, silencieux :

« Monsieur et cher collègue, commença-t-il, je fais partie de l'Aéro-club de Cologne. Je ne comprends pas la guerre que nous font vos journaux quand, par malheur, un de nos ballons emporté par le vent va atterrir au delà de notre frontière, sur un coin de votre beau pays de France. C'est une loi bien connue que les ballons sont poussés généralement par les vents dans la direction de l'est à l'ouest, ceux de France se dirigeant vers l'océan et les nôtres, par conséquent, chez vous. Nous regrettons cette violation de frontière, mais les éléments sont contre nous ; nous devons les subir.

« Du reste, il est quelque peu ridicule de parler d'espionnage à ce sujet. Ce qu'il importe seul de connaître dans un fort, c'est l'endroit précis où sont les réserves de poudre ; or, vous conviendrez avec moi que ce n'est point du haut d'un ballon qu'il est possible de faire cette découverte : il est absurde de le croire et surtout de l'écrire... Vraiment, Monsieur, vos journaux font un tort colossal à la cause pacifiste en voyant sans cesse, avec leur chauvinisme étroit, dans des pratiques purement scientifiques, une arme de guerre... »

Mon interlocuteur s'arrêta un instant, puis il reprit, comme me déversant le trop-plein de son cœur : « Il est une chose que nous tous Allemands souhaitons sincèrement, profondément : c'est une entente complète avec la France. Ah ! l'Allemagne et la France réunies, quelle admirable alliance elles feraient ! A elles deux elles conduiraient le monde !... »

Et après une courte hésitation, il ajouta comme s'il devinait ma pensée : « Oui, je sais bien, vos provinces perdues. On fait un crime à Bismarck d'avoir voulu la guerre de 1870 avec sa fameuse dépêche d'Ems : mensonge, mensonge que tout cela ! La vérité c'est que Napoléon III voulait la guerre ; il la voulait à tout prix, et quand même. C'est à lui la faute, à lui seul. Nous comprenons, certes, que vous détestiez cet homme néfaste et nous compatissons à votre peine, croyez-le bien. Mais pourquoi revenir toujours sur cette histoire déjà ancienne, dans laquelle nous ne sommes pour rien et qu'on veut à toute force nous reprocher contre toute évidence ? Nos pères, comme les vôtres, ont rempli leur devoir en versant leur sang pour la patrie : gloire à eux ! Mais quel besoin parce que nous fûmes vainqueurs, il y a bientôt quarante ans, par l'erreur de votre Empereur, de ne point aujourd'hui se regarder en amis. Être amis des Français, c'est notre rêve doré et notre désir le plus cher... Nous aimons autant la France que nous détestons l'Angleterre. Les Anglais, ce peuple égoïste et mercantile, exempt de préjugés, ami aujourd'hui, ennemi demain si son intérêt l'exige, inquiets de notre essor maritime rapide, voudraient notre anéantissement ; mais notre marine, quoique jeune encore, ne craint point la leur : nous avons toute confiance en elle. Quant à l'Italie, amie infidèle et

peu sûre, personne ne peut jamais compter sur elle : craignez qu'elle ne vous réserve, à votre tour, quelque cruel lendemain ; par contre, l'Autriche, alliée fidèle, sait ce que vaut notre concours : c'est du reste un pays qui par la langue, les aspirations, les tendances, est des nôtres... »

Le tram, qui nous transportait, arrivait à destination. Le professeur allemand me tendit une main cordiale et conclut son petit discours en me disant avec un peu d'émotion dans la voix : « Vous voyez, Monsieur, que nous aimons les Français. Ils sont toujours les bienvenus parmi nous. Dites-le bien à vos compatriotes, à vos journaux surtout... Bon voyage, Monsieur !... »

Ce bout de conversation, pris sur le vif, dépeint admirablement l'état d'esprit actuel des universitaires en général, chez lesquels les idées de pangermanisme outrancier gagnent chaque jour plus de terrain. Sans relever tout ce que contient de contraire à la vérité historique la thèse de mon distingué interlocuteur, il suffit que, sous le couvert de pacifisme, elle ne parle que de poudre, que d'armée, que de forts, que de marine ou d'espionnage, pour qu'on s'en méfie ; il suffit que l'amitié qu'elle nous offre semble être, en même temps qu'une renonciation pure et simple, une machine de guerre dirigée contre l'Angleterre : il suffit enfin qu'elle nous fasse autant d'avances pour qu'elle nous soit quelque peu suspecte.

Tous les Allemands, à notre époque, qu'ils soient universitaires ou commerçants, industriels ou agrariens, artistes ou hommes d'État, tous, comme leur Empereur, se disent pacifiques éperdument. On peut souhaiter que ce soit la vérité, mais quand on voit des médecins eux-mêmes tenir sur la paix un langage

comme celui que je viens de rapporter, un doute, malgré soi, vous étreint.

* * *

Et tandis que, par le train, je m'achemine vers Düsseldorf, une chanson d'école enfantine allemande sur le Zeppelin — ô ironie du sort — me revient soudain à la mémoire :

> Vole ! Zeppel, vole !
> Ton père est à la guerre ;
> Dans ton voyage en Franconie,
> Ton ballon s'est anéanti.
> Vole ! Zeppel, vole !
>
> Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept,
> Où es-tu, Zeppel, resté ?
> A Berlin, à Berlin
> Jamais n'arrive le Zeppelin ! [1]

Je ne fais que passer à Düsseldorf, la patrie de Henri Heine, la rivale de Cologne sur le Rhin, et me dirige directement sur Hambourg, à sept heures environ de

1. Cette chanson que, dans leurs jeux, entonnent en chœur les enfants des écoles des environs de Cologne, est une variante d'une chanson bien connue *Pommernlandlieder*. En voici le texte :

> **Flieg' ! Zeppel, fliege !**
> **Dein Vater ist im Kriege ;**
> **Du selber fährst in's Frankenland,**
> **Dein Luftballon ist abgebrannt.**
> **Flieg' ! Zeppel, fliege !**
>
> **Eins, zwei, drei, vier, fünf, sechs, sieben.**
> **Wo ist denn der Zepp'geblieben ?**
> **Nach Berlin, nach Berlin**
> **Kommt niemals der Zeppelin !**

chemin de fer dans le Nord. On voit, dans la plaine, beaucoup d'usines jusque vers Haltern, puis ce sont de petits contreforts verdoyants. Entre Münster et Osnabrück, on traverse quelques forêts de chênes, de pins et de sapins, puis le pays devient plat, surtout à partir de Diepholz. Jusqu'à Hambourg, ce sont tantôt des prés et des prairies, avec des champs de blé haut ou de foin en meules, au milieu desquels on aperçoit des troupeaux de vaches et des compagnies d'oies, et tantôt, durant des kilomètres, des espaces sauvages et arides parsemés de loin en loin de taches vertes et boisées formant, dans ce désert, d'aimables oasis. Enfin, deux heures environ plus au Nord encore, et c'est Kiel.

CHAPITRE II

KIEL

Caractère marin de l'Université de Kiel. — Les étudiants transformés en hommes de mer « pour la gloire de leur patrie et la neutralité de l'Allemagne ». — Fondation en 1665 de l'Université. — Persistance de l'élément danois. — « Les jolies filles ne manquent pas ». — La protection de Catherine II. — L'annexion à la Prusse et la transformation de l'Université. — Développement des bâtiments universitaires. — Visite à la clinique des maladies mentales du professeur Siemerling. — La France pourrie. — Kiel, université de travail. — « Nous n'ignorons pas *tout* de la France. » — Vision de la flotte allemande. — Le *Studentenheim*. — Le vieux Kiel. — Une soirée à la *Hoffnung*. — « Salut, belle terre et Holstein ! »

Ce qui donne à l'Université de Kiel un caractère tout spécial, c'est qu'elle est intimement associée au développement de la flotte allemande : de même que Bonn, sur le Rhin, vers la France, est l'Université de l'Empereur et de ses fils, de même Kiel, sur la Baltique, comme tournée vers l'Angleterre (par le canal Empereur-Guillaume), est l'Université de Son Altesse Royale le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur. Le prince Henri, en effet, fut étudiant à Kiel durant plusieurs semestres ; et il est aujourd'hui grand chef de la flotte : ce rapprochement est comme le symbole qui unit la jeune marine allemande à la jeunesse universitaire. J'en trouve la preuve dans ces mots empruntés à un des maîtres de cette jeunesse : « De plus en plus,

les étudiants du centre et du sud de l'Allemagne viennent à Kiel : et là, en vivant au milieu des bateaux de guerre, ils suivent avec intérêt le développement de notre jeune marine, développement rendu nécessaire pour la gloire de la patrie et la neutralité de l'Allemagne. »

Cet intérêt semble même s'être transformé en une véritable passion, si l'on en juge par les allures actuelles des étudiants de Kiel. Ici, ils n'ont plus de casquettes ou d'écharpes de couleur, plus de chiens à leurs pieds, plus de pipes à long tuyau qui pendent à leurs lèvres. Ce sont de véritables sportsmen dernier cri, et de bonnes manières : coupe élégante des habits, complet veston rayé à larges carreaux, gilet fantaisie, col rabattu, cravate de soie, on dirait des gravures de mode. Presque tous, sous les cheveux longs et peignés avec soin, montrent une face complètement rasée ; quelques-uns seulement portent le bouc et la moustache. Leurs gestes sont arrondis, moëlleux, maniérés ; leurs paroles n'ont rien de heurté ni de brutal ; leurs rires sont discrets et rares, leurs sourires fréquents et stéréotypés ; ils mangent avec un laisser-aller non dépourvu d'apprêt ; ils boivent avec une lenteur sagement calculée, sans plus se lancer à la tête de *prosit* retentissants ; et ils ne fument plus que des cigarettes, dont ils regardent, les yeux mi-clos, à demi renversés sur leurs sièges, monter en l'air la fumée bleue.

Le premier contact pris ainsi avec ces étudiants modern-style — genre imitation franco-anglais —, je m'occupai de l'Université proprement dite.

Fondée en 1665, sur l'initiative du duc Christian-Albert de Holstein-Gottorp, avec les encouragements

et l'approbation du roi de Danemark, l'Université de Kiel, ou université du duché de Schleswig-Holstein, peut être considérée comme d'origine danoise, ce qui contribue, encore aujourd'hui, à lui donner un cachet particulier. Les Allemands, dont l'occupation ne remonte qu'à 1867, prétendent, il est vrai, que Kiel a toujours été une ville allemande depuis les temps les plus reculés, et qu'elle n'a jamais perdu son caractère germanique, malgré sa longue union avec la couronne de Danemark : mais ce n'est qu'une affirmation tendancieuse qui ne convainc nullement l'observateur.

Même aujourd'hui, malgré le flot toujours montant de la germanisation — il y a actuellement à Kiel près de 190 000 habitants, au lieu de 25 000 en 1867 — on est frappé de voir combien l'élément germain a peu assimilé l'élément indigène ; on a très nettement l'impression que c'est le contraire qui s'est produit, et que l'élément germanique s'est plutôt policé, perfectionné, raffiné au contact de l'élément danois. Il en fut, du reste, toujours ainsi comme le prouvent cent exemples, dont voici l'un.

Dès la formation de l'Université, un contemporain Torquatus, parmi les nombreux avantages mis en avant pour attirer les étudiants, indique que « les jolies filles ne manquent pas » (*dass die hübschen Mädchen nicht fehlen*), — aimable et délicate attention qui aurait évidemment échappé à l'esprit gynécophobe d'un Prussien. Malgré ces offres alléchantes, l'Université de Kiel eut des débuts plutôt pénibles. Pour avoir un peu plus d'élèves, on voit, à cette époque, les professeurs de philosophie donner en même temps des leçons de médecine, et comme, malgré cela, les affaires ne marchent pas beaucoup mieux, ils se mettent à tenir

des restaurants ou des débits de bière, et à vendre aux étudiants des consommations à crédit : ce n'est qu'en 1715 qu'une pareille tolérance leur fut enlevée. Les auditeurs, à partir de ce moment, se raréfient de plus en plus, si bien qu'en 1765, fête du premier centenaire de l'Université, le jubilé ne peut être célébré, car ils ne sont que trois inscrits !

Catherine II, de Russie, sauve, peu après, l'Université agonisante, en la prenant sous sa protection. Elle donne des crédits, fait aménager de nouveaux bâtiments. Le résultat est qu'en 1797, le chiffre des étudiants atteint 220 : c'est le temps où ils mènent joyeuse vie, courent les aventures et les tirs aux oiseaux, boivent beaucoup de thé, de café et de punch, se grisent avec le « Schifferbowlen », la boisson nationale du Schleswig-Holstein fortement alcoolisée, et se battent en duel. Dans les mois de l'été, surtout, ils fréquentent les bals de la ville et des environs, et se prennent à chaque instant de querelle avec les ouvriers et les paysans : grâce aux couleurs brillantes, en effet, que, seuls, ils ont le privilège de porter, grâce aussi à leur distinction et à leur élégance, ils accaparent, aux jours de fêtes et de foires, les danses et les sourires des jeunes filles, ce qui provoque des rixes brutales et d'incessants conflits.

Mais c'est surtout depuis l'annexion du Schleswig-Holstein à la Prusse, que l'université de Kiel, comme la ville elle-même, est entrée dans la véritable voie de la prospérité. L'esprit organisateur et méthodique prussien a vu tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la situation de cette université : il l'a, presque dès l'occupation, agrandie, transformée, réglementée, disciplinée. En 1876, une nouvelle université est cons-

truite : et c'est elle qu'on aperçoit aujourd'hui, à travers les arbres ombreux du Schlossgarten, étalant en façade les quatre statues, immenses et classiques, de Platon, de Solon, d'Hippocrate et d'Aristote. Derrière cet édifice central, s'étagent, comme de terrasse en terrasse, de chaque côté de la Hegewischstrasse, au milieu de jardins verdoyants, les bâtiments universitaires : ici, la bibliothèque et ses 250 000 volumes ; là, le laboratoire de chimie et, derrière, l'institut de physique. Voici les instituts : zoologique avec son riche musée, puis ceux d'anatomie et de physiologie avec leurs multiples salles ; tout en haut, la clinique ophtalmologique. A droite de la Hegewischstrasse, en montant, entre elle et la Hospitalstrasse, ce sont maintenant les bâtiments cliniques : ici, la clinique médicale, où professe encore Quincke, l'initiateur de la ponction lombaire ; là, la clinique chirurgicale, qu'illustra von Esmarch, mort récemment, dont on montre aux curieux l'habitation voisine : voici enfin la clinique obstétricale du professeur Pfannenstiel, gynécologue connu, également mort depuis peu.

Ces bâtiments sont établis sur le modèle général de ceux qu'on rencontre dans toutes les universités allemandes. Une mention spéciale doit être faite cependant de la clinique nerveuse et psychiatrique. Elle est située à une bonne demi-heure de marche des cliniques précédentes. Pour s'y rendre, on longe le Niemannsweg, charmant chemin aux contours sinueux, aux gracieuses ellipses, qui monte et descend tour à tour, flanqué de petites maisons de campagne, nettes et propres, entourées de jardins ; puis, voici les hêtres gigantesques et fameux de la forêt de Düsternbrook,

avec leurs troncs nus, tachetés sur une grande hauteur et qui laissent filtrer, à travers les feuilles rares, quelques reflets pailletés de la mer proche. Une grille ouverte, un dernier sentier grimpant et me voici à la clinique, érigée sur une hauteur, dans une belle situation.

Le professeur Siemerling me reçoit aussitôt de façon fort civile : grisonnant, d'une cinquantaine alerte et jeune, l'œil vif derrière un lorgnon aux cercles d'écaille, maroquin sous le bras, chapeau de paille à la main, dans l'attitude du départ, il s'excuse de ne pouvoir me faire les honneurs complets de sa maison et me met prestement entre les mains de son principal assistant. Alors commence la visite.

Comme dans toutes les cliniques analogues — qui datent de moins de dix ans — les maladies nerveuses proprement dites occupent un pavillon séparé de 25 à 30 lits, tandis que les maladies purement psychiques sont disséminées en plusieurs pavillons distincts tenant en tout 125 lits environ. C'est toujours, dans l'ensemble, le même plan d'organisation : au centre, le bâtiment d'enseignement avec salle des cours, suivis par une cinquantaine d'élèves, et tout le matériel nécessaire (appareil de projection et épidiadoscope), avec laboratoires (chimique, histo-physiologique, physique et psychique), et musée de collections ; aux ailes, les pavillons de malades, une aile pour les femmes, l'autre aile pour les hommes, avec tout le confort indispensable, variant suivant les classes. Les bains sont à proximité, et disposés pour une durée prolongée : comme je passais, j'aperçus un malade endormi dans une baignoire, où il était, afin de calmer son état d'agitation, depuis quatre heures de temps.

Parmi les hospitalisés, la paralysie générale sévit chaque jour davantage. Un de ces malheureux, atteint de folie des grandeurs, m'est présenté. Il prétend connaître, en plus de l'allemand qui est sa langue maternelle, un nombre incalculable de langues étrangères : le danois, l'italien, le français, le suédois, l'espagnol, l'anglais..., et j'en oublie. Il commence effectivement par me balbutier quelques mots aimables de français tremblotant ; puis le voici soudain qui élève la voix, contracte son visage que parcourt un rictus amer, agite vers moi des bras menaçants : « Ah ! vous êtes français, me dit-il ; eh bien ! sachez, monsieur le Professeur, que les Allemands sont le plus grand peuple de la terre, et que je suis le plus grand des Allemands. Votre armée ne compte plus, votre commerce n'existe plus, votre industrie est morte, votre marine est en complète pourriture... Mais l'Allemagne est grande, très grande, la plus grande des nations. Et moi... » Mon cicerone se hâte de m'attirer ailleurs ; les paroles de ce pauvre foû ont jeté un certain froid : ne dit-il pas tout haut ce que beaucoup de ses compatriotes — et des plus lucides — pensent tout bas ? Et n'est-il pas curieux de constater que ce délire des grandeurs — si fréquent chez tous les aliénés de cette espèce — a revêtu précisément, chez celui-ci, cette forme germanomégalomane ?

Tandis que me reconduit mon aimable guide, nous causons. J'apprends ainsi que l'Université de Kiel augmente chaque jour d'importance : près de 1 200 étudiants suivent actuellement les cours, chaque semestre. La Faculté de Médecine est la plus renommée, sinon par le nombre des étudiants (plus de 250), du moins par la notoriété des professeurs. Beaucoup d'étudiants

en médecine viennent ici terminer leurs études et passer leurs derniers examens.

« Il est donc vrai, comme on le dit, que l'Université de Kiel est une université de travail (*Arbeitsuniversität*) ?

— Oui, mais surtout en hiver. Maintenant, en été, et principalement à la fin du semestre, les cours sont un peu désertés. La grosse occupation de la plupart de nos étudiants est le canotage ; mais ce n'est pas la seule. Ici, tous les sports sont en grand honneur : on croise, à chaque instant, des jeunes gens en sandales, costume de tennis et raquette à la main, ou bien ils sont en culotte de cheval, et fouettent l'air de leur cravache. Les exercices physiques, le foot-ball, la gymnastique sous toutes ses formes font tous les jours de nouveaux adeptes.

— Ce développement du goût pour le sport n'a-t-il pas eu pour effet de diminuer le duel ?

— Bien au contraire. Vous pourrez remarquer que les étudiants sans balafres sur la figure sont en très petit nombre. Du reste, après les *Corps* et les *Burschenschaften*, corporations essentiellement batailleuses, vous le savez, ce sont certainement les associations de gymnastique, ou *Turnerschaften*, qui sont aujourd'hui les plus belliqueuses. »

Ainsi devisant, nous arrivâmes à la bibliothèque de la clinique. Je jetai un coup d'œil sur les rayons et les casiers. Et, comme il est de règle, je remarquai une fois de plus combien les journaux et les ouvrages français brillaient par leur absence.

« Expliquez-moi donc, dis-je, pourquoi, en Allemagne, où vous parlez, ou tout au moins lisez tous le français, on consulte si peu notre littérature médicale.

— Nous aimons beaucoup vos romans, répondit mon interlocuteur dans un sourire.

— Ce qui veut dire que vous n'aimez pas notre médecine. Comme je faisais la même remarque sur la rareté de nos livres médicaux à un de vos collègues, ces jours derniers, il aperçut soudain un journal français qui semblait perdu au milieu de publications innombrables ; il me le tendit aussitôt en disant : « Voici cependant un journal de chez vous... *Le Pro-* « *grès médical*... qui n'est pas le progrès. » Nous ne sommes pas le progrès : c'est bien cela que vous pensez, n'est-il pas vrai ? »

Le jeune neurologiste sourit de nouveau, non sans esquisser un imperceptible hochement de tête affirmatif.

« Mais enfin, insistai-je, vous avez bien entendu parler des nouvelles idées de Babinski sur l'hystérie, et de la querelle, désormais historique, survenue tout récemment entre les professeurs Déjerine et Pierre Marie, sur la question de l'aphasie ? Que pense-t-on, ici, de ces polémiques ?

— Nous croyons que Babinski a tort contre Pitres, et que Déjerine a raison contre Pierre Marie. Et, ajouta-t-il, en courbant automatiquement sa haute taille, en me serrant la main et souriant une dernière fois : vous voyez que nous n'ignorons pas *tout* de la France !

*
* *

Je reviens à travers le parc Düsternbrook aux hêtres élancés, aux lacets onduleux et dont les pentes inégales croisent, de ci, de là, de petits lacs aux eaux calmes; des feuilles mortes couvrent le sol et donnent

à ce paysage silencieux du Nord une note mélancolique et rouillée ; près du *Bauernhaus*, — qui évoque la maison classique du paysan du Holstein avec ses étables, son grenier à blé et son foyer sans cheminée d'où la fumée s'enfuit par la porte et les toits, — je croise deux ou trois passants qui semblent surpris de me voir troubler leur matinale solitude. Mais me voici sur le bord de la mer.

Devant moi, et s'étendant sur la gauche, jusque vers l'ouverture du canal Empereur-Guillaume, toute la flotte étale ses croiseurs et croiseurs cuirassés, ses nombreux torpilleurs et contre-torpilleurs : leurs tourelles, leurs cheminées se détachent mal sur l'horizon de cendre, tandis que leur teinte grisâtre se confond presque avec les flots. Le Strandweg, encore si bruyant et animé il y a quinze jours, lors de la semaine de Kiel (*Kielerwoche*) est absolument désert : c'est à peine si deux ou trois marins, assis sur un des quelques bancs jetés avec parcimonie le long de cette morne promenade, contemplent d'un œil pacifique, sous la brise molle, les grands navires de guerre et les petites voiles des yachts. Seul Krupp, tout proche, énorme et ridicule dans son bronze figé, le chapeau haut de forme à la main, semble toujours croire que la représentation va commencer.

Par Düsternbrookerweg, à la jonction de Düsternbrooker-Allée et de Wasser-Allée, sur le bord de la mer, un édifice est en construction : c'est le *Studentenheim* ou maison des étudiants. Élevé avec les fonds universitaires, cet institut est destiné à la culture physique de la jeunesse : les exercices de gymnastique et les différents jeux sportifs, plus particulièrement le canotage à la rame et à la voile, y seront pratiqués.

L'université espère, par ce moyen, attirer vers elle un plus grand nombre d'étudiants.

A l'extrémité de Wasser-Allée, je me trouve bientôt devant le château du prince, lourde et massive construction, triste épave du passé, à l'entrée du vieux Kiel. Je m'aventure dans ces rues étroites, sales, et mal pavées : elles convergent toutes vers la Place du Marché, comme vers le moyeu d'une roue dont elles sont les rayons. Des drapeaux de corporations aux couleurs bigarrées pendent aux fenêtres : c'est dans l'une de ces maisons à oriflamme, m'assure-t-on, qu'ont lieu les duels entre étudiants qui, malgré le policement extérieur de ceux-ci, sont en honneur plus que jamais. Voici le *Kleiner Kiel*, sorte de lac minuscule dont une des rives est bordée d'arbres verts et d'ombrages, au milieu desquels se cache, dans le Lorentzdamm, la *Kinderklinik* ou *Heinrich Kinderhospital* du professeur Starck, clinique des enfants qui paraît épouser, par exception, la vétusté qui l'environne ; non loin est la Brunswikerstrasse, petite rue sinueuse et qui monte, une des principales artères de Kiel, la rue des étudiants, celle qui, selon un mot local, est le centre de leur « quartier latin ». On croise à chaque pas des matelots ou des officiers de marine dont l'allure générale dessine au loin la silhouette de leurs collègues français ; cependant, dans le détail, le port est moins martial, la démarche est plus molle et plus lente.

Vers le milieu de la Brunswikerstrasse, au coin de la Karlstrasse, c'est la vieille brasserie *Hoffnung*, célèbre dans les annales universitaires, par les rencontres entre étudiants : c'est là, il n'y a pas encore longtemps, que, dans une salle basse, à la lueur de

maigres quinquets, les adversaires croisaient le fer. Aujourd'hui, l'antique repaire du XVIIe siècle a fait place à un café moderne, genre français, avec ses petites tables de marbre et ses chaises en rotin légères. Le soir, surtout les dimanches et les fêtes, dans la salle du bas, un flot de consommateurs s'entassent et se pressent aux sons ronflants d'un vague orchestre. Dans l'air saturé de fumée de tabac, sous les lampes électriques embrumées, les tables sont prises d'assaut : les matelots (*Matrosen*), au col trop échancré laissant passer les poils longs de leur poitrine velue, s'y attardent des heures en buvant de la bière et en devisant avec leur femme ou leur amie ; des familles de Kiel, père, mère, jeunes filles, jeunes gens ou enfants, partagent, avec eux, les espaces réduits demeurés libres ; quelques jeunes officiers de marine, les uns rasés comme des Anglais, les autres portant le bouc et la moustache à la mode française, feuillettent doucement les journaux illustrés.

Précisément en voici un : il entre sans bruit ; de belle apparence, grand et blond, teint frais et rose, cheveux en brosse, barbe en pointe et moustache relevée, il pose d'un geste sobre sa casquette à la patère ; bientôt, devant son demi de bière brune, je le vois lire *Sport im Bild* : il en tourne les pages avec calme et tenue, de façon automatique et machinale, et a de légers mouvements de tête, une sorte de tic distingué qui est causé par un col trop haut. L'ensemble n'est point inélégant ni disgracieux, mais manque de naturel et de ce je ne sais quoi qui fait la personnalité : c'est une bonne, une excellente et consciencieuse copie de France, mais ce n'est qu'une copie.

Les étudiants se réunissent, de préférence, dans la

salle du haut : vêtus de vêtements en drap rayé, à la coupe impeccable, portant chemise de couleur et gilet fantaisie, presque tous face rasée[1], cigarette minuscule à la bouche, on les reconnaît facilement aux estafilades cicatricielles, nombreuses et apparentes, qui balafrent leur visage. Les uns sont seuls, et, armés d'une patience inlassable, écoutent, comme figés sur leur siège et devant leur verre de bière ou leur café à la Jamaïque (*Jamaica*), la musique qui monte vers eux : les autres, d'un œil inexpressif et rond, regardent en chœur, longuement, les jeunes filles, indifférentes qui les environnent. Enfin, il en est quelques-uns, qui, retirés silencieux dans les coins, devisent à voix basse, interminablement, avec leurs petites amies : celles-ci, sous des chapeaux de paille immenses et couverts de fleurs de toutes couleurs, dans des toilettes d'éclatante blancheur, avec, dans le dos, de grands nœuds bleus ou roses qui tombent parfois jusqu'aux chevilles, ne sont qu'un pâle reflet de leurs gaies camarades de France, tant elles demeurent des heures, indéfiniment, sages et réservées, en face de leur unique ami. Et pourtant le détail en est charmant à observer : les traits sont réguliers et fins, la taille svelte, les mains blanches et menues, les gestes gracieux, le pas souple et délié... Ah ! comme il les connaissait bien, les filles de son pays, le vieux Torquatus, quand il disait qu'elles étaient « jolies ». Qui sait même si le poète ne pensait pas à elles, quand il chantait :

> Salut belle terre de Holstein,
> Reine et métropole,
> Salut ville des Muses sur la mer !

CHAPITRE III

ROSTOCK

De Kiel à Rostock. — Lubeck et Meibomius. — Fondation de l'Université de Rostock en 1419. — Écrasement du présent sous l'ampleur du passé. — Les trois protecteurs de l'Université. — La vie universitaire à la fin du XVe siècle. — Les querelles de l'humanisme. — Le maire et le duc. — Les leçons du maître d'armes au XVIe siècle. — Tycho Brahe, étudiant, perd dans un duel le bout de son nez. — Les mœurs des étudiants et le *pennalisme*. — La cérémonie de la déposition. — Les dernières épreuves et le *Pennallied*. — La guerre de Trente Ans et Képler. — Origine du nationalisme en 1643. — Difficultés entre maîtres et élèves. — Le duel fait fureur au début du XVIIIe siècle : sa déformation dans la suite des âges, d'après les gravures de l'époque. — Les « crabes ». — « L'amoureux et galant étudiant. » — Un emploi dans la lune. — La Révolution française et les idées d'indépendance. — Création et dissolution de la *Rostocker Burschenschaft*. — L'Université depuis 1870.

La vieille ville et les quartiers neufs. — La statue de Blucher. — Visite de l'Université. — La bibliothèque et un bréviaire français du XVe siècle. — Chez le professeur Müller. — Les étudiants au travail. — Sur le port. — Au Rathaus. — *Vinum acuit ingenium*.

Deux heures environ séparent Kiel de Lubeck, deux heures de paysage riant et doux avec des ondulations légères de terrain, des prés verts où tantôt broutent des vaches tachetées de noir, et tantôt des vaches blanc et roux, et tantôt des vaches à la robe fauve. Partout on aperçoit des lacs, grands et petits, avec des cygnes qui nagent ou parfois un héron qui se dresse sur ses longues pattes : entre les lacs, ce sont des

champs de pommes de terre, de blé, de colza, à perte de vue, au milieu desquels, par instants, on voit quelques pies voleter. Enfin, de belles forêts, où les chênes, les hêtres, les pins et les sapins dominent, font au loin de grosses taches vert sombre, et, quand on les traverse, tamisent la tiède clarté du jour.

L'impression de Lübeck, dans la nuit qui tombe, est saisissante. On songe à Bruges-la-morte, avec quelque chose de plus vaste, de plus aristocratique et de plus fin. Les rives de la Trave, verdoyantes et ombragées, avec leurs quais déserts, sont bordées de hautes maisons des xvi[e] et xvii[e] siècles, et même de logis plus anciens, qui ont vraiment grand air.

La promenade par la ville est pleine d'intérêt : le Rathaus surtout a conservé son cachet original avec ses flèches, ses clochetons et ses voûtes à arcades qui s'ouvrent sur la rue et sur la Place du Marché. Voilà, plus loin, la place Geibel : tout autour, ce ne sont que vieilles maisons avec des escaliers, de grands arbres et leurs ombrages feuillus montant jusqu'aux toits, des fleurs ; dans un coin, se dresse celle des Armateurs, qui date du xv[e] siècle, et qui est aujourd'hui transformée en brasserie ; la salle du bas crie encore ses pieux souvenirs, avec ses bancs usés, ses écussons en bois sculpté, ses peintures murales effacées dont les légendes en lettres gothiques sont devenues illisibles, ses maquettes artistiques de bateaux de l'époque, qui pendent du plafond au bout de longues cordes ; presque en face de la Maison des Armateurs, de l'autre côté de la place, c'est l'antique hôpital, bien délabré, avec son toit en pente ; soudain, comme je passe, la porte de la chapelle s'entr'ouvre et laisse sortir des vieux et des vieilles, au chef branlant, au dos arrondi

par les ans, à la démarche hésitante ; à pas lents, ils viennent dehors s'asseoir sur les bancs, contre le mur jauni par le temps, et avec béatitude, dans le crépuscule, ils respirent l'air frais qui, doucement, monte vers eux.

Sans doute est-ce ici, dans cet hôpital vénéré, qu'un médecin renommé entre tous, le fameux Meibomius, observa à l'époque de sa jeunesse, dans les débuts du XVII[e] siècle, un cas pathologique célèbre. Il raconte qu'un malade tournait la tête, à chaque instant, à gauche, de façon violente et paroxystique ; la distorsion était si irrésistible, que la volonté du sujet, pas plus que tous les médicaments essayés, n'avaient pu réussir à l'empêcher. Machinalement, l'esprit hanté par ce milieu moyenâgeux, je me mis à chercher du regard le malade de Meibomius ; et, me retournant sur la place Geibel, je vis, élégante dans sa jaquette souple et agitée par le vent, un petit canotier allègrement posé sur sa tête blonde, passer une jeune femme : la taille mince, la démarche gracieuse, elle allait, droit devant elle, d'un pas agile et distingué ; quelques instants, je suivis sa silhouette fugitive qui, bientôt, se perdit dans les ombres du soir...

*
* *

Cette vision d'ultra-moderne sur fond antique est certainement une des impressions les plus curieuses et les plus fortes qu'a le voyageur d'aujourd'hui de l'Allemagne contemporaine : et c'est peut-être aussi ce qui constitue de ce grand pays la plus pittoresque originalité. Le Germain vit en même temps dans le passé et le présent ; il veut être l'innovateur, mais il est aussi

le rétrograde ; il cherche à aller de l'avant, mais il ne peut se libérer des traditions séculaires de ses ancêtres ; le vieux et le neuf se mélangent à chaque instant en des tons inharmoniques et imprévus, cocasses et choquants: si bien que, dans cette cacophonie des couleurs, des formes et des idées, on est souvent embarrassé pour faire la part de ce qui revient à la juste admiration du souvenir et au culte faux du nouveau.

Cet écrasement du présent sous l'ampleur du passé est particulièrement appréciable dans l'Université. Voici Rostock, par exemple, la troisième des Universités allemandes, fondée en 1419, après Heidelberg et Leipzig. Quand, sur la place Blücher, au détour de la Kröpelinerstrasse, on se trouve devant sa façade en style impur et lourd de Renaissance allemande, qu'aperçoit-on tout d'abord ? Sur le tympan du fronton, au-dessus de l'entrée monumentale, un évêque en grand apparat, la main droite levée en signe de bénédiction, saillit en relief, flanqué, de part et d'autre, de deux figures vénérables : l'évêque est Henri III de Schwerin, premier chancelier de l'Université au début du xve siècle ; et ses deux acolytes sont le premier recteur Petrus Stenbeke, et le premier bourgmestre de Rostock à cette époque, Henri Katzow. Au-dessus de ce fronton, de chaque côté d'une immense fenêtre à l'arcade romane, deux niches reçoivent les statues des deux fondateurs de l'Université : les ducs Jean IV et Albert V de Mecklembourg ; ils sont surmontés des deux médaillons arrondis et en relief des grands-ducs Frédéric-Franz Ier et II, ancêtres de Frédéric-Franz IV, le grand-duc actuel. A mi-hauteur de la large façade, surgissent les statues allégoriques des quatre facultés ; et tout en haut, émergeant le long de la frise du bâti-

ment, ce sont les bustes des maîtres célèbres de l'Université aux XVI[e] et XVII[e] siècles : le médecin Jakob Borsing, le philosophe Bocerus, le juriste Cothmann, le théologien David Chrytaens, le géographe Lubinus, Caselius « le dernier humaniste », etc.

Ce bâtiment universitaire ne date que de 1867-70 ; il a été édifié à la place de l'ancien — dit *Weisses Kolleg* ou collège blanc — construit lui-même, en 1565, sur le lieu du vieil hôtel épiscopal du Schwerin qui servit d'Université depuis l'époque de la fondation jusqu'à cette dernière date, où il fut détruit dans un incendie.

L'histoire de la petite Université de Rostock vaut la peine d'être succinctement contée. Elle est moins connue que celle de Heidelberg — ce qui est une raison ; et elle permet, tout aussi bien qu'elle, de suivre la marche des idées en Allemagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours — ce qui en est une autre.

Lors de son inauguration, le 12 novembre 1419, l'Université s'ouvrit avec 16 professeurs et 160 étudiants, ce qui était un début plein de promesses. Malheureusement, des difficultés s'élèvent presque aussitôt avec la papauté ; or, on sait combien était puissante l'influence papale à cette époque ; dans le cas particulier, elle s'augmentait de ce fait que l'Université, non seulement avait été fondée avec l'assentiment du pape Martin V, mais surtout qu'elle avait son siège dans le palais épiscopal lui-même. L'Université avait encore à compter avec le premier magistrat de la ville, ainsi qu'avec le duc régnant : et il n'était point toujours facile de contenter les trois protecteurs. Elle s'en aperçut bien quand, en 1436, les rapports s'aigrirent entre

le pape et la ville : celle-ci mise en interdit, professeurs et élèves durent se transporter à Greifswald, où ils demeurèrent près de sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1443 ; mais de nouveaux démêlés éclatent moins de cinquante ans après leur retour, cette fois-ci entre le duc et le conseiller (*Rat*) ou maire de Rostock : et le résultat est le même.

L'Université doit quitter la place et elle se réfugie dans la petite ville de Wismar, près de Lubeck, où elle reste environ un an, de 1487 à 1488 : enfin elle réintègre Rostock, d'où elle n'est pas sortie depuis.

A cette époque, à la fin du xve siècle, et jusque vers 1525 ou 1530, l'Université jouit d'une honnête prospérité : les étudiants y viennent en nombre des Pays-Bas, de Westphalie, de Basse-Saxe, du Schleswig-Holstein, du Brandebourg, de Poméranie, de Prusse et de Livonie. C'est le temps où, vêtus d'une longue robe de couleur sombre, serrée d'une ceinture et surmontée d'un capuchon, voués au célibat, nourris à la même table que leurs maîtres, ils mènent une vie monastique. Levés à 4 heures en hiver et à 5 heures en été, ils se rendent aux cours dès cette heure matinale ; ils déjeunent entre 9 et 10 heures, dînent à 5 heures. La bouillie, la soupe, une sorte de marmelade, la viande bouillie constituent l'ordinaire ; ils ont quelques fruits de temps à autre, et les bons jours, deux ou trois fois l'an, du poulet rôti et des gâteaux ; la bière est la boisson courante et on en boit déjà de plusieurs sortes, surtout de Magdebourg et de Brunswig ; le vin est un extra qui se consomme à de rares occasions.

Les soirs d'hiver, les cellules, où ils se retirent pour dormir, sont éclairées à la lueur fumeuse des torches de résine, qu'on a grand soin de ne pas approcher des

cloisons en bois. Les portes sont fermées à 9 heures en été et 10 heures en hiver, et les retards sévèrement punis. Les étudiants doivent faire eux-mêmes leurs lits : l'entrée dans leur chambre de toute personne du sexe, est formellement proscrite; du reste, en dehors de la cuisinière, il n'y a point de serviteur féminin ; et par surcroît de précaution, il leur est interdit de franchir le seuil de la cuisine.

Des ordonnances universitaires et de vieilles gravures sur bois nous prouvent que, dès cette époque, malgré les défenses et la peine du cachot, ils sont ivres souvent, portent les armes, souillent les murailles, provoquent des désordres nocturnes, volent les enseignes, enfoncent les portes et brisent les barreaux des fenêtres, se prennent d'injures avec les veilleurs et les rouent de coups, font enfin des sérénades bruyantes au pied des demeures des filles, qui les en remercient en leur versant, sur la tête, le contenu de leurs vases de nuit.

La turbulence de cette jeunesse ne l'empêche pas de suivre les leçons de ses maîtres et de s'instruire des idées nouvelles. Le mouvement humaniste fait son apparition à Rostock, en 1480, avec la publication des poèmes d'Ovide : *L'Art d'aimer* et les *Amours*, auxquels succédèrent bientôt les *Tragédies* de Sénèque et les *Comédies* de Térence, puis d'autres textes latins, enfin des textes grecs et hébraïques. Les explications étaient données par de jeunes professeurs qui, au bout de quelques semaines, étaient remplacés par d'autres de leurs collègues qui répandaient, à leur tour, la bonne parole dans toute l'Allemagne.

Il ne semble pas toutefois que le fameux pamphlet *Epistolæ obscurorum virorum* ait eu un grand reten-

tissement dans la petite université du Nord; il y fut reçu de façon fort discrète et surtout ne paraît pas y avoir amené un mouvement important d'opinion. On voit, au contraire, les idées scolastiques reprendre peu à peu le dessus, si bien que, malgré le zèle de réformistes comme Conrad Pegel qui propage Luther, et Arnold Burenius, ami de Melanchthon, l'université ne tarde pas à péricliter : ce qui prouve que la jeunesse de tout temps et dans tous les pays, a déserté les vieilles doctrines pour se porter avec enthousiasme vers les nouvelles; toujours elle regarde vers l'avenir, tandis qu'elle fuit le passé.

Les affaires de l'Université ne marchant plus, les querelles intestines reparurent : il en est bien souvent ainsi. Le maire de la ville et le duc voulurent prendre seuls en main, l'un à l'exclusion de l'autre, la direction de l'institution. Comme aucun ne voulut céder, l'Université se partagea en deux camps et deux écoles : il y eut celle de la ville (subventionnée par les villes libres voisines : Lubeck, Hambourg, Lunebourg, Riga, Reval, qui vinrent au secours de leur alliée), et il y eut celle du duc. La guerre dura plus de vingt ans, au bout desquels les deux adversaires irréconciliables comprirent enfin que leur intérêt réciproque était de s'entendre : et le 11 mai 1563, ils passaient un traité, dit *Formula concordiæ*, qui devait durer jusqu'en 1760, c'est-à-dire presque deux siècles.

Au moment de la concorde, les professeurs des deux partis étaient 9 en tout : 2 théologiens, 2 juristes, 4 artistes, 1 médecin. Le nombre proportionnel des professeurs par facultés correspond assez exactement à l'importance de celles-ci : la faculté des arts (philosophie des temps postérieurs) était, en effet, la plus

suivie : venait ensuite, la faculté de droit, puis la faculté de théologie ; enfin, en dernier lieu, la faculté de médecine. La médecine, à cette époque, était fort peu appréciée, et les malades avaient recours de façon générale aux vulgaires empiriques ou *Laien*.

La deuxième moitié du XVI[e] siècle est peut-être la meilleure période de l'Université de Rostock : c'est à ce moment que, reconstituée et assagie par la concorde de 1563, elle ouvre ses portes à un nombre respectable de savants, renommés à leur époque : plusieurs figurent, par leurs statues, nous l'avons vu, sur la frise du bâtiment universitaire actuel; mais, on en cite d'autres, dont beaucoup ont aussi leurs portraits dans la belle salle du Conseil : ce sont le philosophe Jean Posselius, l'historien Christophe Sturtz, les juristes Kirchhoff, Jean Boukius, Henri Camerarius et surtout Gödelmann, bien connu par les persécutions qu'il fit subir aux sorciers, les médecins Henri Brucaüs, Pierre Memmius, Levinus Battus et Guillaume Lauremberg.

A cette époque, les étudiants ne demeurent plus nécessairement dans les locaux de l'Université, et sous la tutelle étroite de leurs maîtres. Les tolérances, d'abord accordées aux nobles, s'étendent peu à peu à tous. L'autorité ferme les yeux sur le luxe du costume et aussi sur le port des armes : c'est à ce moment, en 1560, que vint se fixer un maître d'armes, nommé Henri Schwerin, qui donne ses leçons dans le *Doberanerhof*, local devenu aujourd'hui l'Institut de chimie et d'hygiène. Il ne semble pas que la pratique de l'escrime ait alors entraîné de difficultés, si l'on en juge par l'absence de plaintes sur les registres du temps. On sait seulement que Tycho Brahé, devenu plus tard

l'astronome célèbre, étudiant à Rostock en 1566, se prit certain jour de querelle scientifique avec un noble Danois de son pays, Manderup Pasberg : le 29 décembre, à 7 heures du soir, au milieu de la rue, et en pleine obscurité, une rencontre terrible à l'épée eut lieu entre les deux adversaires, et Tycho y perdit le bout de son nez.

La tolérance universitaire ne s'étend pas seulement au duel : les heures de travail et de repos ne sont plus aussi strictement surveillées : les prières du dimanche matin, à la chambre, et la fréquentation des offices, l'après-midi, sont moins obligatoires. Peu à peu, les locaux universitaires devenus trop exigus pour les étudiants, sont aménagés pour les professeurs : ainsi, ceux-là logent de plus en plus en ville, s'affranchissant peu à peu de la tutelle universitaire : mais l'Université veille à ce que les logeurs soient payés, et les étudiants, dont les dettes sont exagérées ou trop criardes, sont, selon les plaintes, passibles de la prison et du cachot. Ils sont également sujets à des amendes s'ils parlent allemand dans les locaux universitaires, où le latin est la langue réglementaire ; s'ils se livrent à des voies de fait ou profèrent des injures contre le guet ou les bourgeois : le tapage nocturne avec accompagnement de flûtes et d'instruments à cordes, ou la visite des cabarets sont taxés à un demi-florin d'amende ; la fréquentation des maisons publiques, des lieux de débauche, de boisson ou de jeu est portée à 1 florin ; les étudiants ne peuvent enfin aller aux noces ou danser aux fêtes qu'avec une permission écrite du recteur.

Les mœurs des étudiants, entre eux, ne sont pas moins curieuses à connaître : c'est à cette époque que

les pratiques de la *Déposition* et du *Pennalismus* battent leur plein. Bien que les textes qui en parlent soient assez confus, voici ce qui paraît résulter de leur lecture. Quand un jeune adolescent venait pour la première fois dans une université pour y commencer ses études, il devait se plier à certaines formalités officielles : au début, vers la fin du xv[e] siècle, il comparaissait devant le recteur ou le doyen ; ceux-ci lui faisaient subir un court examen qui le lavait de son titre de *Bean* [1] — comme on l'appelait, — et il recevait « absolution » : désormais, il était étudiant. Cette cérémonie semble correspondre, en somme, à celle qui est devenue ultérieurement l'immatriculation, laquelle persiste encore de nos jours en Allemagne, dépourvue toutefois de tout l'apparat solennel de jadis.

A cette cérémonie officielle se superposait une sorte de réception burlesque du jeune homme par ses camarades étudiants : ils devaient, à leur tour, le laver de ce péché de *Bean*, et c'est ce qui constituait le rite de la *déposition*. Il commençait par passer un examen devant le recteur des étudiants (*Burschenrektor*) : puis, une fois reçu, avait lieu la cérémonie d'installation, qui variait essentiellement, dans ses détails, selon les Universités, et les années. Fréquemment, il était revêtu d'une peau de bête ayant des oreilles et des cornes de bœuf, et des dents de sanglier : dans cet accoutrement, traîné dans la chambre des étudiants (*Burschenstube*), il était amené devant cinq ou six juges autour desquels les étudiants se pressaient en grand nombre. Après l'avoir traité de « monstre

1. Il est vraisemblable que ce mot n'est qu'une corruption du mot *bejanus* qui existait dans les universités françaises depuis le xiv[e] siècle, et qui correspondait à un titre analogue.

puant » et l'avoir accablé de mille injures [1], on donnait ordre de le dépouiller de sa peau de bête : aussitôt des instruments étaient apportés : d'immenses ciseaux coupaient les oreilles ; une grande scie faisait tomber les cornes ; un extracteur de vastes dimensions arrachait sans douleur les dents de sanglier.

Alors on procédait à la toilette du monstre : il était lavé dans un grand baquet rempli d'eau aromatisée de plantes aux odeurs nauséeuses ; une pommade infecte lui était promenée sur la plus grande partie du corps, tandis qu'on lui rasait la barbe avec un gigantesque râcloir en bois. Alors, c'étaient mille supplices : on lui effilait le bout du nez sur une meule à aiguiser ; après l'avoir étendu sur une table, on faisait le simulacre de lui enfoncer une forte hache dans la poitrine ; ou bien, placé sur le ventre, le derrière en l'air, on lui rabotait les fesses avec un grand rabot à la lame de bois ; ou bien, tiré par les quatre membres, et suspendu dans le vide aux mains robustes de ses camarades, il était battu de verges, etc., etc... Mis ainsi à la torture, il devait se reconnaître coupable de mille péchés et surtout du péché sexuel. L'absolution était enfin accordée, et la pénitence imposée consistait à offrir aux bourreaux un repas somptueux, arrosé des vins les plus fins.

Le *pennalisme*, qui n'est qu'une copie d'usages analogues existant dans les universités françaises du moyen âge, est lié essentiellement au groupement des étudiants par nations, qui se généralise dans les universités, au milieu et à la fin du XVI[e] siècle. Jusque-là, en effet, étant sous le contrôle direct de leurs maîtres,

1. *Beanus Est Asinus Nesciens Vitam Studiosorum*, dit un acrostiche écrit à Rostock, en 1600.

qui leur servaient, pour ainsi dire, de famille, ils n'avaient pas éprouvé le besoin de se réunir ; mais du moment où ils se trouvent livrés à eux-mêmes, l'idée de concentrer leurs efforts, de se grouper, de s'associer, leur vient naturellement à l'esprit ; de là l'établissement des nations. La première nation fondée à Rostock paraît avoir été la « nation de Westphalie », dont les premiers vestiges remontent au commencement du XVII[e] siècle ; vinrent ensuite les nations d'Osnabruck, de Brandebourg, d'Holstein, de Poméranie, de Thuringe, de Brunswig, de Prusse, de Mecklembourg.

Une fois lavé du péché de *Bean*, l'étudiant devenait *Pennal* (de *penna*, plume à écrire, qu'il devait tenir soigneusement prête à être tirée de sa ceinture, afin de ne pas perdre un mot du maître). Ce *Pennal*, ou nouveau-né (*Neovistus*), nourrisson (*Säugling*), innocent (*Innocenz*), etc., plus tard renard (*Fuchs*), était dorénavant sous la dépendance absolue d'un plus ancien qui s'intitulait bourreau (*Peiniger*), tondeur (*Schorister*), persécuteur (*Tribulierer*), etc. Quand un bec jaune (*Rapschnabel*) — nous dirions un bleu — arrivait, ses compatriotes le recevaient en grande pompe, à ses propres frais : on faisait le tour de la ville, parcourait les rues, surtout la nuit, s'arrêtait à toutes les auberges ; on lui cherchait une chambre (*Bude*), qu'on inaugurait ensuite solennellement avec « le hareng et le vin », qu'il devait offrir à cette occasion. Dès lors, tout ce qui lui appartenait était, par définition, propriété de son ancien, dont il devenait le véritable souffre-douleur. Il n'avait plus la jouissance ni de l'argent de sa famille, ni de ses habits, ni de son mobilier, ni même de ses petites amies. On ne lui laissait le plus souvent qu'un chapeau troué, un

pourpoint rapiécé, une culotte déchirée et des pantoufles en lambeaux tenant lieu de chaussures ; était-il rencontré en conversation galante avec une jolie fille, il devait aussitôt céder sa place auprès de la belle, en faisant à son seigneur et maître une profonde révérence. Il était en même temps son confident et son valet, son secrétaire et son homme de paille : il l'habillait, lui mettait ses chaussures, faisait ses commissions, le servait à table ; il l'accompagnait dans toutes ses promenades en portant, au côté, son épée, et, dans sa poche, l'argent et les cartes à jouer ; il devait se blottir sous les bancs où il s'asseyait, ne pas souffler mot avant qu'il lui parlât ; à l'auberge, c'est encore lui qui lui versait à boire, et quand il était ivre, qui le ramenait à la maison ; enfin, il le soignait quand il était malade.

Si un jour le malheureux pennal protestait, ou simplement ne servait pas son maître au gré de celui-ci, aussitôt les mauvais traitements pleuvaient sur lui, drus comme grêle : maltraité, injurié, la barbe et les cheveux arrachés, jeté à terre, bourré de coups de pieds, il était souvent frappé jusqu'au sang : il arrivait même qu'il mourait de ses blessures ou se suicidait de désespoir. Ce rigoureux régime persistait une année entière, plus six semaines, six jours, six heures et six minutes ; alors avaient lieu les cérémonies terminales où, dans un banquet d'adieu, il endurait enfin les épreuves dernières : on le voyait ramper sous les tables du festin, pendant que ses anciens se régalaient à ses frais ; ils le bousculaient, lui tiraient les cheveux, tandis qu'il leur versait à boire : pour apaiser sa soif, on tendait à ses lèvres avides, un affreux breuvage où, dans de la bière mélangée à de l'encre, de la moutarde et du

beurre rance, baignaient des paquets de filasse et des bouts de chandelle ; pour calmer sa faim, on lui présentait un plat de saucisse et de pain assaisonnés de brique pilée, de bris de poterie et de sel ; puis, servant de bourrique, il faisait le tour de la salle avec un camarade sur le dos, tandis que tous entonnaient la chanson du pennal (*Pennallied*) :

Superbes, ils vont les Pennals :
Depuis fort peu de jours, ils ont pris leur volée,
Et déjà loin ils sont, loin de la maisonnée
Maternelle...

Après quoi, il devait « disputer » sur ses péchés ; et ayant répondu avec succès aux questions abracadabrantes qui lui étaient posées par ses examinateurs d'occasion, il jurait d'agir avec les autres pennals comme on avait agi avec lui : on lui remettait alors l'épée et il recevait l'absolution : désormais, il était *ancien*.

Ainsi chaque nation, dès le début, est constituée par la réunion de nouveaux et surtout d'anciens ; c'est parmi ceux-ci naturellement que sont choisis les dirigeants, qui sont au nombre de trois : un *Senior* et deux *Fiskale*, dont l'élection est faite par tous les adhérents, quels que soient leur âge et leur ancienneté. Les registres de caisse montrent que les sommes reçues provenaient de cotisations d'entrée et mensuelles, de dons et d'amendes. Les dépenses, soit temporaires (sous forme de prêts), soit définitives, servent à élever un tombeau ou à payer une épitaphe ; à faciliter la reconstruction d'une église brûlée ou à régler les frais d'une représentation, d'une fête, ou de cérémonies de déposition et de pennalisme ; à venir en aide à des

compatriotes pauvres et à leur permettre de payer logis, lit et table, habillement, chaussure et blanchissage ; enfin, les nouvelles de la famille sont difficiles à obtenir et longues à arriver : quand on est trop à bout de ressources, on expédie des messagers au pays natal, et la caisse de la nation couvre les frais de déplacement.

Ainsi, la vie universitaire s'écoule calme et tranquille, à Rostock, pendant toute la fin du XVIe siècle, et dans les vingt-cinq premières années du XVIIe siècle.

Pendant la guerre de Trente ans, la venue de Wallenstein et de ses troupes, qui occupent la ville de 1628 à 1630, fait fuir professeurs et étudiants. Malgré la présence du fameux Képler qui, pendant cette période, donna des leçons de mathématiques à l'Université, les étudiants cherchent des terres plus hospitalières : leur nombre en 1631 tombe à 17 ; mais il remonte bien vite à 292, en été 1632, pour demeurer jusqu'en 1660, dans le chiffre de moyenne semestrielle de 250 à 300.

Peu à peu, les nations ont pris conscience d'elles-mêmes et de leur importance : elles se groupent bientôt entre elles pour étendre leur force et défendre leurs intérêts locaux ; à cet effet, elles élisent chacune un Senior ; et la réunion de tous ces Seniors constitue un « Senior-Convent » : la première assemblée de ce genre, qui a lieu à Rostock le 7 novembre 1643, marque le commencement du *nationalisme*.

Ce mouvement est intéressant, car il ouvre l'ère des difficultés entre les étudiants et l'autorité universitaire. A ce moment, en effet, se sentant bien les coudes, et marchant la main dans la main, ils ne craignent

pas, quand ils croient leurs intérêts en péril, de mobiliser leur petite armée contre la citadelle officielle. Comment, du reste, n'auraient-ils pas conscience de leur valeur ? Chaque nation a son sceau, le plus souvent en argent [1] ; elle a ses chefs ; elle a ses membres hiérarchisés, avec des insignes en couleur sur le chapeau et le manteau ; elle a aussi ses traditions et ses rites particuliers, qu'elle tient à conserver et qu'elle cultive avec un soin jaloux.

Et puis, l'étudiant, avec son second, ou pennal, est un personnage plein d'importance, et qui singe le gentilhomme. Le voici vêtu à la dernière mode — *alamodischer Student*, selon une expression fort curieuse du temps — qui se pavane par les rues étroites et tortueuses de la petite ville : en bottes blanches ouvertes par le haut et laissant voir les mollets, les talons ornés de gros éperons d'or, les culottes bouffantes en cuir de Cordoue magnifique, le pourpoint luxueux terminé par un col d'officier en dentelles et barré sur la poitrine d'une riche écharpe vermeille, il porte, sur sa longue chevelure, un chapeau à larges bords avec une grande plume qui flotte au vent; sa barbe est coupée en pointe, à l'espagnole ; à sa bouche pend une pipe dernier modèle, importée récemment par les troupes d'occupation ; de son côté se détache une épée de gentilhomme, tandis que sa main tient un bâton.

Sa chambre (*Museum*) est demeure sacrée et inviolable ; les voisins gênants doivent s'en aller, s'il lui plaît; on ne peut lui refuser la location d'une chambre

1. Le sceau d'une de ces nations existe encore à Rostock. Il porte sur l'avers, au-dessus d'un livre ouvert avec ces mots : « *Pietas ad omnia utilis* », un aigle à double tête ; la légende est : « *Sigillum nationis Marchiacæ in Academia Rostochiensi.* »

vide, dont le prix fixe est payable d'avance, mais qu'il prend bien souvent à crédit. Les bourgeois sont pour lui, des « crasseux » (*Schmutze*), des « poix gluantes » (*Peche*), des « ours » (*Bären*) ; leurs femmes des « vieilles juments » (*alte Hummeln*) et leurs filles des « sacs légers » (*leichtfertige Säcke*). N'ayant jamais le sou, il ne suit que les cours gratuits, qui sont en très petit nombre, et il a fort peu de considération pour ses professeurs dont il courtise les filles, lesquelles viennent lui rendre visite dans sa chambre, concurremment avec les filles publiques. Bref, coureurs, joueurs, buveurs, bretteurs, les étudiants passent leur temps à lutiner les filles, à jouer aux cartes, aux dés, au trictrac, à la paume avec des raquettes, à se battre en duel, et à s'enivrer en buvant « à la santé de la madamoysella » ou « à la charmante », selon les expressions bien pittoresques qui nous ont été conservées.

On comprend pourquoi, dans ces conditions, l'entente n'était pas toujours complète entre les maîtres et les élèves. Les conflits qui éclatent ont presque fatalement pour cause, soit le port des armes et le duel, soit le pennalisme et les brimades, soit enfin le nationalisme.

Par exemple, en 1656, l'autorité universitaire défend aux étudiants de sortir avec l'épée. Trois jours plus tard, tous les étudiants de Rostock, deux par deux, l'épée au côté, entre 3 heures et 4 heures de l'après-midi, font tout le tour de la ville en guise de protestation, et vont manifester bruyamment devant la maison du recteur. De temps en temps, à la suite d'un scandale, ou d'une plainte, un nouvel édit est rendu, mais les étudiants ou chahutent, ou font la sourde oreille : et le résultat est le même ; ce n'est que dans

les dernières années du XVIII[e] siècle, qu'on voit peu à peu le port des armes, d'abord en Prusse, puis dans les autres universités, tomber de lui-même en désuétude.

Des réflexions analogues s'imposent à propos du duel. S'il fallait relever, seulement à Rostock, toutes les ordonnances prises contre le duel, on n'en finirait pas. Le duel — qui n'est que la copie d'une coutume française d'une époque un peu antérieure — a commencé à être en vogue dans les dernières années du XVI[e] siècle. Au début du XVIII[e] siècle, il fait encore fureur; il est même curieux de remarquer, si l'on s'en rapporte aux gravures de l'époque, que le duel a lieu, en quelque sorte, à la française : les adversaires, en face l'un de l'autre, les mouvements dégagés et élégants, le visage découvert, la main libre rejetée en arrière tandis que l'autre, armée de l'épée, cherche à trouer la poitrine adverse, plaisent par leur allure courageuse et décidée; du reste, les plaies qui résultent de ces engagements et sont dues à une épée très effilée — dite parisienne — atteignent fréquemment le poumon et sont souvent mortelles. Puis, au fur et à mesure que nous nous rapprochons des temps plus modernes, on voit insensiblement, toujours sur les gravures, les combattants perdre la pureté de leur style et l'audace de leurs mouvements. D'abord, ils sont placés à distance suffisamment éloignée pour que leurs avant-bras seuls, bandés d'ailleurs en partie et par suite abrités, puissent être touchés par la lame : ensuite, on diminue les distances qui les séparent, mais leur corps est de plus en plus protégé : le cou est enveloppé d'une épaisse cravate protectrice ; puis un plastron apparaît qui descend au-dessous des genoux et remonte au-dessus de la ligne ombilicale ; on voit bientôt le bras

qui tient l'arme solidement matelassé depuis le poignet jusqu'à l'omoplate ; puis le plastron grandit, s'étend au-devant du cœur, garnit le thorax presque en son entier ; enfin, de fortes lunettes, assujetties solidement sur les yeux, mettent ceux-ci en dehors de toute atteinte. Bref, à mesure qu'on quitte les XVIIe et XVIIIe siècles et qu'on se rapproche du XXe siècle, on voit progressivement le duel allemand, qui était d'abord près de l'original français, perdre son cachet d'élégance et son caractère aventureux, s'empâter, s'alourdir de plus en plus, abandonner toute crainte de danger, c'est-à-dire sa principale raison d'être, ne plus se montrer enfin qu'une ridicule copie et une informe caricature du vrai duel d'autrefois.

Mais quelle que soit la déformation du duel au cours des âges, la jeunesse des écoles ne le considère pas moins comme un de ses privilèges les plus sacrés, et, aussi bien aujourd'hui qu'hier ou jadis, elle est intransigeante sur ce point : et toutes les défenses, toutes les punitions et les amendes, toutes les juridictions les plus sévères n'ont jamais réussi encore à l'empêcher. Parmi les conflits de ce genre, signalons celui qui eut lieu, en 1732, entre les étudiants et les soldats de la ville que leur uniforme rouge avait fait dénommer « crabes » ; en 1746, lors de la foire de Pentecôte, se produisent encore des rencontres sérieuses avec les officiers de la garnison, qui avaient permis à leurs subordonnés d'arborer des écharpes et des cocardes de couleur, comme celles des étudiants — autorisation que ceux-ci considèrent comme une véritable injure qui leur est adressée. Des difficultés s'élèvent également, vers la même époque, avec les artisans qui prétendent avoir droit, eux aussi, au port de l'épée : des

conflits sanglants se produisent alors dans l'église Sainte-Marie ; l'autorité universitaire est obligée d'intervenir et prend des mesures sévères contre les étudiants ; ceux-ci y répondent en refusant d'assister aux fêtes de l'anniversaire du souverain et aux réjouissances publiques qui les accompagnent.

La lutte de l'Université contre le pennalisme se présente avec des caractères analogues à celle qu'elle a soutenue contre le port des armes et le duel.

Les défenses les plus expresses proclamées par des édits répétés, les peines les plus sévères décrétées à tout instant contre les meneurs, les serments les plus solennels faits, chaque fois, par les étudiants de renoncer à ces détestables pratiques, n'aboutissent pendant longtemps à aucun résultat. Finalement, les Universités voisines de Leipzig, Greifswald, Iéna, Giessen, Rostock se décident à former une sorte de ligue de défense commune contre ces usages néfastes, et, pour extirper dans sa racine ce « cancer infect et rongeant », prennent le parti radical de supprimer toutes les nations qui ne voudront pas se conformer à leurs ordonnances. Par exemple, en 1662, tous les biens des nations de Rostock sont confisqués et le sceau, les livres et la caisse de chacune d'elles doivent être remis entre les mains de l'administration universitaire, à charge, par elle, de veiller à l'entretien des tombeaux des nations et de prendre en main les intérêts de ceux de leurs membres, qui sont pauvres, ou ont besoin de secours.

Ainsi se dessine le premier mouvement nettement offensif, en même temps que défensif, de l'Université contre le nationalisme. Il est clair que l'autorité universitaire ne pouvait pas admettre, en face d'elle, une puissance susceptible de la tenir en échec.

Les nations, obligées de céder à la force, sont loin toutefois d'abandonner la lutte; et on les voit défendre leur existence avec une ténacité et une persévérance qui, bien souvent, n'exclut pas une réelle habileté. Non seulement, elles commencent, dès l'année suivante, à se reconstituer tacitement; mais en 1677, l'une d'elles, la nation de Poméranie trouve moyen de se faire reconnaître officiellement grâce à l'expédient suivant. Elle demande au recteur l'autorisation d'avoir, pour « patron », un professeur; elle évitera, dit-elle, par cette mesure, le gaspillage si fréquent de sa caisse et la mauvaise direction trop souvent donnée à ses affaires; ce sera le patron qui aura désormais le contrôle direct de la caisse et protégera la nation. Un si bon exemple ne tarde pas à être suivi par les autres nations, si bien que vers 1730, elles ont retrouvé leur ancienne prospérité : l'appellation de « nation » s'est seulement muée en celle de « cercle » (*Kränzchen*) ou de « corporation » (*Landsmannschaft*).

En même temps que les cercles d'étudiants reprennent conscience d'eux-mêmes, les conflits renaissent. Pendant toute la première moitié du XVIIIe siècle, vêtu à la mode du jour — c'est-à-dire française — l'étudiant porte l'habit à grandes basques, la perruque à marteau coiffée du tricorne, des pantalons courts en soie noire, des bas, et des souliers à larges boucles. Un écrit anonyme, intitulé « L'amoureux et galant étudiant », nous le représente à Rostock, en 1741, plein de morgue et l'épée au côté, coureur et bretteur, oisif et paresseux, aiguisant sa verve lourde et moqueuse sur les camarades sérieux et appliqués, et aussi aux dépens des professeurs et des bourgeois. C'est vers cette époque — nous l'avons vu — que des conflits sanglants écla-

tent, à chaque instant, entre les étudiants et les officiers et les artisans. Lasse de tous ces désordres, que ses appels réitérés n'arrivent pas à faire cesser, l'Université revient, en été 1750, à la manière forte, qui lui a si bien réussi une première fois, et décrète, à cette date, l'interdition de toutes les Landsmannschaften ou corporations : l'inventaire de chacune d'elles doit être dressé par les soins du patron et remis ensuite au recteur, avec le montant des ressources.

Ces fonds formèrent un capital dont l'intérêt servit à l'entretien des tombes des corporations. Ces tombeaux, situés dans le chœur de Saint-Jacobi, ayant été aliénés plus tard, la somme, devenue disponible, fut laissée à l'Université en 1797, pour servir de bourse à un étudiant poméranien, en souvenir de la vieille corporation du même nom qui avait fourni, de beaucoup la plus forte somme, lors de la dissolution. On la désigna « Bourse Hecker », du nom du professeur de mathématiques qui, jusqu'en 1797, s'était chargé de la gérance de ces biens. Et il est des plus curieux et topique de noter, qu'encore aujourd'hui, cette bourse figure parmi les autres bourses de l'Université de Rostock : susceptible d'être accordée à un étudiant de n'importe quelle faculté, elle représente actuellement 150 marks par an.

Ces difficultés entre l'Université et le nationalisme se compliquèrent bientôt de difficultés intérieures. Depuis 1564, jusqu'au règne du duc Frédéric, l'unité de doctrine théologique imposait le symbole œcuménique et les écrits de Luther. Le duc Frédéric, piétiste fervent, fit venir, en 1758, un professeur de théologie de Halle, Christian-Albert Döderlein, pour enseigner sa religion : ce fut le début de la fondation d'une Université nou-

velle qui se dressa en face de l'autre, dans une ville voisine, à Bützow, et s'ouvrit le 27 octobre 1760, avec tous les professeurs ducaux de l'ancienne. Le résultat de cette brouille fut d'entraîner une fois de plus la décadence des deux universités rivales, et surtout de celle de Rostock, qui n'avait plus le droit de délivrer le grade de docteur. D'où cette plaisanterie d'un humoriste suédois du temps : « qu'il n'est pas plus possible d'être nommé à Rostock maître ès-arts que d'obtenir un emploi dans la lune ».

Une fois de plus, en 1789, les deux écoles concurrentes fusionnèrent, et l'Université de Bützow ferma ses portes. Il y a, alors, dans l'université de Rostock reconstituée : 21 professeurs, 10 *Privatdocenten*, plus un lecteur de langue française, un écuyer, un maître de danse et un maître d'armes. Les étudiants, qui étaient 80 pour les deux universités, atteignent le chiffre de 140 à la fin du semestre qui suit leur fusion.

A ce moment, ils ne portent plus l'épée ni la perruque, tandis que le « Stürmer », ou casque en cuir avec aigrette, le haut col et les bottes à l'écuyère deviennent à la mode. Les corporations se mettent au diapason du jour, et copient les ordres de la franc-maçonnerie, qui font fureur dans les pays voisins, particulièrement en Angleterre et en France. On voit naître les ordres de l'Amitié, de la Constance, de l'Harmonie ou des Frères noirs, de l'Espérance, de la Concorde, de l'Union, etc... : à Rostock, ce sont les ordres des Unitistes et des Constantistes (*Unitisten* = et *Constantistenorden*) qui ont le plus de membres. Tous ces ordres qui, au début, n'avaient pour but que de se prêter aide mutuelle et assistance, dégénérèrent rapidement et se mirent bientôt, comme leurs aînés, à pratiquer

le duel, et à suivre toutes les coutumes antérieures, contre lesquelles sévissent à nouveau les autorités.

Sous le souffle de la Révolution française, les ordres disparaissent, tandis que se développent les idées d'indépendance nationale : les campagnes de Napoléon vont tendre à les exalter de plus en plus. A la voix de ses maîtres, la jeunesse se groupe ; on la voit dépasser les limites étroites de chaque université, pour chercher appui auprès de la jeunesse des universités voisines de même langue : déjà, à Rostock, en 1796 ou 1797, on parle d'une Association générale (*allgemeine Burschenschaft*) qui fait cause commune avec un groupement analogue de Halle ; mais ce n'est qu'après les grandes fêtes de la Wartbourg, en 1817, et la fondation de l' « Association générale allemande » devenue officielle en 1818, que l'association de Rostock, ou *Rostocker Burschenschaft*, qui s'y rattache, est constituée définitivement. Les statuts, écho de France et de la Déclaration des droits de l'homme, spécifiaient « l'unité, l'égalité, la liberté de tous les étudiants, l'égalité de tous leurs droits et devoirs, leur développement moral et physique au service de la patrie ». Le 8 juin 1818, les 5 premiers *Füchse* ou renards sont reçus ; au semestre suivant, il y a 52 membres, dont 16 *Füchse*. Le 26 août 1819, lors de l'inauguration du monument de Blücher, en face de l'Université, une grande fête, avec marche aux flambeaux et réjouissances générales, est célébrée à Rostock, où l'Association a les honneurs de la journée.

Malheureusement pour elle, les jours de « l'Association de Rostock » — comme de toutes les associations rattachées à l'Association générale allemande — étaient comptés. Metternich, et à son instigation Hardenberg,

n'avaient pas hésité à incriminer leur influence dans l'assassinat de Kotzebue par Sand, le 23 mars de cette même année 1819.

A la suite des décisions de Carlsbad en août 1819 — ratifiées par la diète de Francfort le 20 septembre suivant — l'Association générale et ses pupilles furent dissoutes et soumises à une étroite surveillance : l'Association de Rostock dut donc, comme ses congénères, disparaître et le registre de ses procès-verbaux cesse brusquement son compte rendu vers cette époque.

Mais si ses séances ne sont plus permises officiellement, il est peu vraisemblable qu'elles n'aient pas continué de se tenir encore. Néanmoins, l'importance de l'Association générale de Rostock — ou *Allgemeinheit*, comme on l'appelle — est, de ce moment, fortement amoindrie. Des discussions intestines ne tardent pas à éclater, des partis se forment en son sein et la quittent pour se grouper en dehors d'elle. En 1828, il n'y a encore que deux partis, les Arminiens (*Arminen*) et les Germaniens (*Germanen*); mais bientôt apparaissent les Corps *Vandalia* en 1833, puis *Hansea* en 1840, *Obotritia* vers 1850. En même temps que le Corps Vandalia, les *Burschenschaften* se montrent à nouveau. Et au fur et à mesure que nous nous rapprochons de la période contemporaine, nous voyons les Associations renaître sous toutes les formes, se multiplier à l'infini, en ne se pliant qu'en apparence à l'évolution des idées, venues de France presque toujours : en réalité, sous leur costume 1830, avec le béret, les cheveux en boucles, le veston court serré à la taille et les pantalons aux vastes largeurs, ou sous leur jaquette 1848, aux longs pans et aux grands revers, avec cravate floche et cheveux longs, ou sous leurs allures de sportsmen

rasés xxe siècle, les étudiants cachent toujours une race moutonnière et hiérarchique, éprise de privilèges antiques, et de coutumes moyenâgeuses, où le duel et le boire jouent encore le rôle primordial.

*
* *

Ces faits expliquent pourquoi, ainsi que je le disais plus haut, l'Allemagne universitaire contemporaine a ses racines profondément enchevêtrées dans l'Allemagne universitaire des époques anciennes, et pourquoi on ne peut comprendre l'une sans l'autre. Il est curieux d'observer combien ces pionniers des idées, soi-disant de demain, sont demeurés les prisonniers d'hérédités ancestrales ; il est non moins intéressant de constater que les us et coutumes vieillis de leur vie universitaire elle-même n'est pas autre chose que la continuation, à notre époque, de la vie universitaire française des xiie et xiiie siècles, et que les transformations successives qu'a revêtues leur histoire n'ont été, le plus souvent, que la mise en action de mouvements partis d'ailleurs, et surtout de la France.

Rostock, pas plus que les autres universités allemandes, n'a échappé à cette loi générale : elle s'est constamment rajeunie, agrandie, ajoutant autour du foyer central religieusement conservé les formes nouvelles de l'activité intellectuelle. Peu après la guerre de 1870, ç'a été d'abord la construction des instituts d'anatomie et de physiologie, puis d'hygiène et de chimie, de botanique, etc... Bien que l'Université de Rostock soit encore actuellement la plus petite université allemande, elle a néanmoins prospéré sans discontinuité depuis vingt ans : en 1875, elle n'avait que

164 étudiants ; leur nombre est successivement monté à 198 en 1880, à 360 en 1890, 493 en 1899, presque 800 en 1909.

Rostock, sur la Warnow, à une heure de la Baltique (par la voie d'eau) et à vingt minutes (par chemin de fer), possède, comme la plupart des anciennes villes allemandes, deux parties bien distinctes : la vieille ville et les quartiers neufs. La vieille ville, qui eut son ère de prospérité, au temps de la Hanse, est circonscrite par un ovale que lui forment la ligne des remparts et les quais. C'est là, dans un espace relativement restreint, que se trouvent toutes les curiosités de la ville : le Rathaus, sur le Marktplatz, restauré dans son style antique, avec ses sept clochetons, ses arcades et sa cave souterraine aux voûtes ogivales et silencieuses ; les églises Saint-Marien et Saint-Jacobi, célèbres en particulier par les souvenirs qu'y ont laissés les étudiants des siècles passés ; les rues étroites et humides qui descendent vers la Warnow ou remontent vers les remparts ; l'Université enfin, dont la façade, quand on arrive par la *Blutstrasse*, est masquée par les arbres de la place Blücher.

Après un rapide salut à Blücher — né en 1742, dans une maison voisine qu'on montre encore — dont le profil de bronze, au milieu de la place, est encore plus raide et figé que la statue elle-même, honorée de vers fort médiocres de Gœthe, je visitai l'Université. J'y retrouvai la distribution classique : et le vestiaire pour les étudiants et les professeurs ; et la salle de lecture où, comme dans un salon d'hôtel, les étudiants viennent lire les principaux journaux politiques et amusants ; et les huit ou neuf amphithéâtres, petits et grands, avec ou sans gradins ; et la vaste *Aula* dans

laquelle, une fois l'an, lors de la séance solennelle et publique qui a lieu à la date de fondation de l'Université, les professeurs viennent en robe, sous la conduite du recteur. On y entend les discours d'usage sur les événements de l'année écoulée, sur les changements survenus dans le personnel, sur les prix accordés aux étudiants, sur la marche générale, en un mot, de l'Université. Les étudiants suivent peu les cérémonies de ce genre : c'est à peine si quelques nouveaux, attirés par la curiosité, prennent place timidement dans l'espace exigu qui leur est réservé. Là aussi, dans cette salle vénérée, reluisante de dorures, ornée des hauts tableaux des protecteurs, le duc Jean IV et le grand-duc actuel Frédéric-Franz II, et des peintures à l'huile d'une vingtaine d'anciens professeurs en costume officiel de l'époque, a lieu, deux fois l'an, au début de chaque semestre, la cérémonie de l'immatriculation : le recteur, en redingote ou en simple jaquette, reçoit les étudiants, parfois au nombre de 200, qui viennent pour la première fois suivre les cours de l'Université et, après quelques paroles de bienvenue, leur serre à chacun la main, en signe de fidélité.

Tout à côté, est la salle du conseil où ne siègent que les professeurs titulaires, ou ordinaires, des quatre facultés, sous la présidence du recteur ; dans une salle voisine, se tiennent, à des jours différents pour chacune d'elles, les réunions des facultés, sous la présidence de leurs doyens respectifs ; à ces séances sont également admis les professeurs extraordinaires. C'est généralement dans cette petite salle que les étudiants passent leur thèse de doctorat, devant le recteur, et 3 professeurs dont le président de la thèse, qui

seul argumente : les juges sont en costume de ville.

La bibliothèque de l'Université est attenante au bâtiment universitaire : elle contient 200 000 volumes avec 800 manuscrits. Je la parcours, sous la direction d'un sous-bibliothécaire complaisant : la salle de lecture est minuscule, et c'est à peine si j'y compte une dizaine de lecteurs, qui sont presque tous des thésards. Ici, en effet, les livres classiques, — j'entends les ouvrages de vulgarisation pure, les petits manuels, — brillent par leur absence : les crédits sont spécialement utilisés pour les journaux, brochures et traités importants. Il faut ajouter que les étudiants ont des facilités pour se procurer leurs livres courants à des conditions avantageuses, et il n'est pas rare de voir les professeurs eux-mêmes — tel le professeur Pfannenstiel dont j'avais lu l'avis à Kiel — le leur faire savoir par la voie des affiches. La distribution des collections, dans de nombreuses galeries, ne m'a permis de relever aucune particularité intéressante. Le seul point sur lequel il y a lieu d'insister, est leur valeur qui, ici, comme dans toutes les autres bibliothèques allemandes universitaires analogues, est surtout une valeur d'ancienneté : depuis le XV[e] siècle, la bibliothèque s'est toujours accrue, si bien qu'en dehors même des manuscrits, il y a beaucoup de livres rares. En voici un, entre mille, que me tend mon aimable guide : c'est — attention délicate — un bréviaire français du XV[e] siècle, à la riche et solide reliure, aux pages criantes de parchemin, et dont les enluminures ont conservé leurs vives et chatoyantes couleurs ; plus loin, sur une étagère, au fond d'une galerie sans fin, voici un autre volume, qui fut emprunté récemment par la Bibliothèque de la Sorbonne ; et

comme je traverse la salle de préparation pour la reliure, j'aperçois — coïncidence curieuse — ce splendide ouvrage du musée de Versailles, édité à Paris au milieu du XIXe siècle, et dont les planches magnifiques volètent, une à une, sous la surveillance minutieuse d'un employé attentif et soigneux. Je m'arrache avec peine à ce milieu calme et silencieux : ici plane l'âme rêveuse de la pure Allemagne, de l'Allemagne traditionnelle des vieux bouquins et des antiques collections que recouvre une fine poussière, de l'Allemagne amoureuse du livre et qui enfanta Gutenberg !

Autour du bâtiment universitaire, se groupent plusieurs instituts importants : voici le nouveau muséum avec les instituts minéralogique et géologique, et en face l'institut zoologique ; non loin, dans la Königsstrasse, s'élèvent l'institut d'hygiène, sous la direction du professeur Pfeiffer, le bactériologiste renommé, et attenant à lui, le laboratoire de chimie, dont les multiples tables sont couvertes de tubes, de cornues, de pipettes et de ballons de toutes dimensions.

A mesure que la ville a grandi et que l'Université a augmenté, une poussée s'est faite en dehors des remparts : ç'a été d'abord, entre ces remparts et la Gertrudenstrasse, l'érection des cliniques médicale et chirurgicale avec, sur leurs derrières, les instituts d'anatomie normale et d'anatomie pathologique, de physiologie.

Un matin, je pénétrai dans la clinique chirurgicale : en bas, à gauche, en entrant, j'aperçus des étudiants attablés, prenant leur petit déjeuner du matin ; intrigué, j'interrogeai le concierge qui m'apprit qu'il était autorisé à le leur servir, mais seulement jusqu'à midi : n'est-ce pas commode et familial ? Je montai au

deuxième étage : le professeur Müller, en blouse blanche, était précisément en train de faire sa leçon quotidienne ; à ma vue, il s'interrompit aimablement quelques instants pour me souhaiter la bienvenue en excellent français, et me faire asseoir au milieu de ses assistants, eux aussi tout de blanc habillés : puis il continua. Sur un brancard roulant, était étendu un homme, dans la force de l'âge, porteur d'une hernie inguinale : à son côté, étaient deux étudiants en costume de ville, que le professeur interrogeait sur le malade : malgré les questions simples et le ton encourageant du maître, les élèves demeuraient bouche bée, montrant, sous le reflet du jour tombant d'en haut, leurs joues couturées et leur cuir chevelu parsemé de cicatrices. Le professeur se tourna alors vers l'auditoire et d'une voix calme et posée, l'air patriarcal, donna lui-même les explications demandées : sur les gradins bleu clair d'un amphithéâtre inondé de lumière, trente auditeurs, se faisant assez régulièrement vis-à-vis par moitié, écoutaient ; leurs physionomies respiraient une placidité toujours égale à elle-même, et les yeux, immobiles et froids, inclinaient vers la somnolence : seuls, un Japonais au teint mat, au regard bridé, aiguisé et fuyant, et deux Russes à la figure indemne de balafres et aux traits plus fins et plus mobiles, jetaient une note vivante au milieu de ces têtes figées de jeu de massacre humain.

Un autre malade fut amené : celui-ci était un enfant d'une dizaine d'années au teint pâle et amaigri, toussotant, atteint de tumeur inflammatoire du coude ; à l'appel du maître, deux nouvelles marionnettes — les *Praktikanten*, comme on les nomme — descendirent dans l'enceinte pour examiner le sujet, sous la direc-

tion éclairée du professeur : aussi gauches et emprun-tés que leurs prédécesseurs, ils placèrent dans le dos de l'enfant et d'un geste malhabile, un sthétoscope sur lequel leur oreille gauche simultanément se posa ; ils palpèrent ensuite, de doigts mal assurés, les chairs fongueuses et violacées du coude malade, et se retour-nèrent vers leur chef, cherchant à deviner, dans son œil doux, le diagnostic à porter. Et le maître, de nou-veau, parla simplement, poliment, longuement.

Quand il eut fini, il se prépara à opérer dans toutes les règles de la science chirurgicale moderne : les ongles curetés et limés, les mains savonnées, antisep-tisées, puis garnies de gants en caoutchouc, les man-ches de chemise relevées jusqu'au coude, toute la tête enveloppée de compresses aseptiques mouillées ne laissant libres que les yeux, une serviette stérilisée recouvrant tout le thorax, un premier aide en face de lui, et comme lui attifé, un second aide s'occu-pant du chloroforme-éther, l'infirmière prête à faire passer les instruments, il commença ; on eût dit deux femmes mauresques se livrant avec hardiesse et sûreté à un travail délicat de broderie humaine : les mains actives pinçaient les artères giclant du sang, fouil-laient l'intestin, réséquaient les parties mortifiées, anastomosaient, cousaient, catgutaient... Les élèves s'étaient levés sur leurs gradins pour suivre mieux les phases de l'opération, puis peu à peu, sans bruit, s'étaient éclipsés à l'anglaise : bientôt, j'en fis autant.

Bien que cette clinique puisse recevoir 150 malades (hommes et femmes), plus une cinquantaine d'enfants hospitalisés dans deux salles, elle commence à être à l'étroit : d'ici trois ans, le professeur Müller m'a assuré qu'il en aurait une nouvelle, non seulement plus vaste,

mais mieux appropriée encore aux progrès de la chirurgie moderne.

Ainsi, à la voix écoutée de ses maîtres, l'Université allemande s'agrandit chaque jour, quittant de plus en plus le centre populeux des villes pour gagner plus loin les espaces libres et les campagnes vertes. Déjà, à Rostock, au delà de Doberanerplatz, en montant la Doberanerstrasse, se succèdent les cliniques récentes de gynécologie et d'obstétrique, d'ophtalmologie, des maladies des oreilles, du larynx et du nez : à leur côté est installé l'institut de botanique avec son jardin, ses serres et ses collections rares. Plus loin encore, de l'autre côté de la Warnow, dans le faubourg de Gehlsheim, où l'on accède par un bac, ont été édifiés les bâtiments de la clinique psychiatrique : en longeant le quai désert, où sont accostés quelques voiliers, on les aperçoit, là-bas, sur l'autre rive, détachant leurs toits rouges au milieu des ombrages épais qui les entourent.

* * *

Sur le port, au coin de la Friedrichstrasse, une immense auberge loue, les samedis de chaque semaine, sa vaste salle de fête pour les duels des étudiants : je veux la visiter, mais l'hôtelier s'y refuse. Un peu plus haut, tout au bout d'un débarcadère, un petit vapeur est en partance pour Warnemünde, la grande plage voisine, sur la Baltique, qui reçoit tous les ans 20 000 baigneurs : c'est une des promenades favorites des habitants de Rostock qui, moyennant 30 pfennigs, parcourent, en une heure, un trajet agréable et charmant.

Je me dirige dans la vieille ville par une ruelle aux

pavés inégaux, et arrive bientôt à la porte Kröpelin, du XIII[e] siècle, sorte de tour carrée en brique que termine un long clocher pointu ; à partir de là, les anciens remparts sont aujourd'hui transformés en jardins : au milieu de gazons verdoyants, un étang — l'étang du Diable — étale ses eaux tranquilles ; à deux pas, sur une hauteur, la vue, magnifique, s'étend sur les faubourgs de la ville neuve. Par des sentiers ombreux, j'atteins en quelques enjambées la Tour d'eau, ou Wasserturm, d'où je descends rapidement sur la promenade fréquentée de Rostock ; là, les jours de concert militaire, la foule s'amasse, le long des allées sablées et des vertes plates-bandes, en jetant un œil distrait sur la statue du grand-duc Frédéric Franz III et le monument — inévitable — de la guerre 1870-71.

Par une autre vieille porte du XIII[e] siècle, le Steintor, je rentre à nouveau dans l'antique cité de la Hanse, et par la Steinstrasse, me voici à la Place du Marché. Il se fait tard : quelques étudiants à la casquette armoriée, l'air plein d'importance, traversent, la canne à la main, sous la pluie, la place déserte. Je me réfugie dans l'auberge souterraine du Rathaus, le Ratskeller, comme on la nomme : des marches en bois, qui crient sous mes pas, me conduisent, en descendant, à la porte d'entrée taillée en ogive ; au-dessus d'elle, sur la muraille, en belles lettres gothiques adornées et fleuries, une légende court enguirlandée de feuillages peints : *Vinum acuit ingenium.*

Je pénètre comme en une cave, à travers des arcades gothiques : des vitraux tamisent les dernières clartés du jour ; des stalles en bois, surmontées de moulures flamboyantes, séparent les consommateurs — ou plu-

tôt les fidèles — les uns des autres ; sous les voûtes ogivales la décoration, à demi effacée par endroits, s'enfle, en d'autres, d'armoiries et d'écussons des familles régnantes du Mecklembourg, de la Prusse et des provinces voisines ; des pointes des ogives tombent — comme autant d'*ex-voto* — de vieux bateaux en bois ; un éclairage faible, quoique électrique, un bruit assourdi de sonnette pour l'appel des garçons, les pas étouffés de ceux-ci, leurs gestes lents et bénisseurs, leurs paroles prononcées tout bas, font penser à quelque cérémonie grave dans une chapelle souterraine de l'âge médiéval. En face de moi, dans une stalle voisine, six notables, dont deux ou trois vieux aux cheveux blancs, assis, en de longues redingotes noires, autour d'une seule table, boivent religieusement leur bouteille de vin en fumant un cigare avec recueillement : c'est à peine si on les entend causer, tant la majesté du lieu saint semble les avoir envahis. Pourtant, sur le tard, quelques rires bruyants et des éclats de voix frappèrent mes oreilles étonnées : *le vin avait* enfin *aiguisé leur esprit !*

CHAPITRE IV

GREIFSWALD

De Rostock à Greifswald. — L'arrivée à Greifswald. — Monument Rubenow et histoire de l'Université fondée en 1456. — Vieux bâtiment universitaire. — Un portrait de Luther. — « C'est notre étudiant ! » — *Gryps*, université à bon marché. — Le bactériologiste Lœffler. — Visite au lecteur de français de l'Université. — « Je n'ai eu que de fausses joies. » — *Strohwitwer*. — La fête des Archers.

A la *Ratsstube*. — Conversation sur la situation du « lecteur » en Allemagne. — Situation matérielle et morale. — Une décision impériale. — La naissance d'une petite Française. — L'Allemagne et la France sont les deux pays les mieux faits pour s'entendre. — Anecdotes. — Une entente pacifique. — La vraie amitié. — Les étudiants à table. — La maison du corps *Gueslfalia*. — Le vingt-troisième duel. — Conversation sur le duel avec un étudiant en philosophie. — Le duel développe la personnalité, trempe le caractère, fortifie le courage. — Visite au vieux cloître Eldena. — Les bains de Wieck. — La foire. — Toni Mochty. — Plumeau léger et touffe de plumes.

Quand on veut aller de Bordeaux à Lyon, et qu'on se base sur les distances, la ligne du centre par Périgueux, Limoges et Saint-Germain est sans contredit la plus courte ; cependant, si l'on veut être rendu plus vite, il faut sans hésiter prendre par Toulouse, Cette et Tarascon, la voie de beaucoup la plus longue. Il en est absolument de même pour aller de Rostock à Greifswald, les deux petites universités voisines : par la ligne la plus directe Tribsees-Grimmen on met habituellement dans les cinq heures, tandis que si on fait

un large détour par Stralsund, on est rendu dans les trois heures. Ainsi, quoi qu'en disent les géomètres, la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre : et c'est cette voie, vu sa rareté, que j'ai choisie. Par un hasard providentiel, le jour où je me mis en route, le train fut plus rapide qu'à l'ordinaire : sans doute, il fit halte à toutes les stations et, à deux reprises, en des points importants de jonction, je restai une demi-heure en gare ; mais en définitive je parcourus, en quatre heures seulement, la distance séparant les deux villes universitaires : et n'y a-t-il pas de quoi se réjouir d'un résultat si appréciable? Au reste, le paysage était plaisant et le temps passa vite, malgré quelques averses : accidents de terrain, coteaux boisés, pâturages, foins coupés, champs de pommes de terre se succédaient ; 100 ou 200 mètres avant chaque barrière, le chef de train agitait une cloche à toute volée pour avertir de l'approche du convoi, et, la route traversée, le bruit cessait jusqu'à la prochaine barrière pour faire retentir de nouveau, dans la campagne verte et tranquille, le son rustique de ses notes champêtres.

L'arrivée à Greifswald est ravissante : dès la sortie de la gare, on est dans les frondaisons, les arbres touffus et les gazons ; on traverse la place Päpke, où se dresse la statue, environnée de verdure, du bourgmestre de ce nom ; et presque aussitôt, on se trouve sur la promenade des remparts qui fait tout le tour de la ville, et étend sur les passants charmés les ombrages épais de ses tilleuls immenses. Voici, tout près, l'Institut de physique avec sa tour d'observation, ensuite la clinique ophtalmologique avec ses baraques d'isolement

puis, dans la Rubenowstrasse, la bibliothèque de l'université rebâtie nouvellement, avec ses 200 000 volumes et ses 800 manuscrits, et en face, le bâtiment central universitaire et ses dépendances qui se prolonge jusque sur la place Rubenow.

Au milieu de la place, tel un monument funéraire, entouré d'une grille, une colonne en bronze de 14 mètres de haut, profile sur un fond d'arbres ses arcs pointus d'ogives, ses clochetons effilés aux fines dentelures : c'est le monument élevé à la mémoire du bourgmestre Rubenow, le fondateur de l'Université, en 1856, lors du quatre centième anniversaire de celle-ci. Le simple tour de ce monument nous renseigne sur les traits saillants de l'histoire de l'Université de Greifswald : dans les niches enjolivées des quatre faces de la colonne se détachent les statues de Wartislaw IX, duc de Poméranie, sous lequel l'Université fut fondée en 1456 ; de Bogislaw XIV, le dernier duc de Poméranie qui fit don à l'Université, en 1634, de la charge ducale du cloître Eldena ; de Frédéric Ier, roi de Suède sous la domination duquel (1720 à 1751) l'Université actuelle fut rebâtie ; de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse (1797-1840) sous le règne de qui l'Université fut rattachée à la couronne de Prusse. Aux quatre angles de la colonne, les quatre facultés sont représentées sous les figures de quatre professeurs célèbres de Greifswald : le théologien Jean Bugenhagen mort en 1558, le juriste David Merius mort en 1670, le médecin Berndt, mort en 1854, et un philosophe, le seul connu, qui n'est autre que le fameux poète Ernst Moritz Arndt, le grand patriote allemand, mort en 1860.

Le bâtiment universitaire dresse sur la place sa longue façade Renaissance : il a été construit en

1750 sur le même emplacement que le précédent, élevé en 1591, lequel avait lui-même succédé au collège primitif de 1456. La visite de cet édifice du XVIIIe siècle a surtout un intérêt rétrospectif : aux murs des couloirs obscurs, au-dessus d'escaliers vermoulus par points, pendent des tableaux anciens dont les couleurs ont pâli ; parmi ces figures peintes vénérables, je reconnais un Luther dont les joues rondelettes et la face élargie ne rappellent pas beaucoup les traits émaciés et la mine ascétique qui caractérisent l'image classique du célèbre réformateur : les yeux seuls ont conservé leur activité sèche et profonde qui pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Parmi les salles et amphithéâtres, l'*Aula* présente un cachet évident : c'est une grande pièce rectangulaire avec une galerie qui en fait tout le tour, supportée par des colonnades dorées d'un joli effet ; sur les panneaux et contre les murs sont des portraits et des bustes de rois, protecteurs et professeurs. On montre encore de pieuses reliques : le manteau magnifique du recteur du XVe siècle, sa chaîne, quatre sceptres en argent de 1456, le sceau et quelques autres souvenirs. Je visite aussi le *cachot :* il se compose de deux cellules, toutes deux sur le même modèle avec leur grabat, leur chaise, une table ; des dessins baroques et des annotations multiples constellent les quatre pans de la muraille ; en ce moment, aucune des cellules n'est habitée ; mais j'apprends du portier, qui me guide, qu'un étudiant y fut enfermé il y a deux mois, et pendant quinze longs jours, pour s'être battu au pistolet avec le fils d'un bourgeois de la ville.

Ainsi donc, à Greifswald, comme à Rostock, le présent plonge, à chaque instant, dans les profondeurs du

passé : et l'histoire que nous avons esquissée de l'Université de Rostock peut s'appliquer, presque à la lettre, à celle de Greifswald, qui date à peu près de la même époque. Il est curieux de noter que l'origine de celle-ci fut causée par les premières difficultés de celle-là : en effet, lors de la levée de l'interdit de l'Université de Rostock, qui s'était réfugiée à Greifswald de 1436 à 1443, six des maîtres ne voulurent pas revenir à Rostock ; ils donnèrent ainsi l'idée au bourgmestre de la ville, Henri Rubenow d'avoir aussi son université, qui fut fondée treize ans plus tard, en 1456. Mais une fois créée, elle eut, comme sa voisine, ses bons et ses mauvais jours, elle connut les heures de prospérité et celles de disette ; pendant les périodes de calme et de paix, elle vit son importance s'accroître, tandis qu'elle constatait sa décadence rapide dans les époques de querelles religieuses et politiques ; la Réforme, la guerre de Trente ans et surtout la guerre dans les provinces du Nord où, de 1711 à 1713, Greifswald fût visitée par les hordes « moscovites », sont les temps les plus critiques de l'Université. C'est de 1712 que date en particulier l'anecdote suivante.

Comme quelques habitants se précipitaient vers une fenêtre, à la voix de l'un d'eux qui s'était écrié : *Le voilà! Le voilà!* un étranger, qui passait, demanda quel était ce personnage considérable ; et on lui répondit : « C'est notre étudiant ! »

L'Université de Greifswald a connu, depuis, des jours meilleurs, mais c'est surtout depuis l'occupation prussienne, en 1815, qu'elle a, comme la ville elle-même, pris une extension sans cesse grandissante : de 7 à 8 000 habitants qu'elle possédait à cette époque, la ville a atteint les chiffres de 13 000 en 1850, 21 600

en 1890, 24 000 en 1909. L'accroissement du nombre des étudiants a été sensiblement proportionnel à l'augmentation des habitants : de cinquante qu'ils étaient dans les années précédant 1815, ils ont triplé et quadruplé dans les années qui ont suivi, pour se maintenir dans les 3 à 400 jusqu'à 1870 ; en 1874, leur nombre a atteint 540 ; en 1899, il était de 790 ; en 1907 de 970, chiffre un peu en diminution dans les années suivantes (900 environ).

Greifswald ou « Gryps », pour employer le jargon des étudiants (du vieux mot latin *Gryphiswaldia*), a conservé encore, de nos jours, sa vieille réputation d'université à la vie bon marché. L'origine en remonte à la dotation qui lui fut faite par le dernier des ducs poméraniens Bogislaw XIV, en 1634, du cloître Eldena avec toutes ses dépendances, qui comprenaient plusieurs villages, terres arables et forêts. Cette dotation qui représentait au début 36 000 florins, forme aujourd'hui une rente qui, chaque année, dépasse 300 000 marks. Bien que, depuis 1856, ces revenus ne soient plus suffisants pour couvrir tous les frais du budget universitaire, le vieux dicton continue à prétendre humoristiquement : que nul ne sera accepté à l'Université de Greifswald s'il est assez bien de chez lui pour n'avoir pas besoin d'une bourse ou de la gratuité des études. Ce bon marché s'étend à la ville elle-même : on peut trouver, paraît-il, une chambre à raison de 45 à 70 marks par semestre (petit déjeuner du matin compris) ; le déjeuner du midi se paye, à la pension, depuis 25 marks par mois ; et pendant tout l'hiver, où il fait très froid, on arrive à se chauffer pour la somme de 25 à 30 marks.

Jusqu'en ces dernières années, les étudiants qui fré-

quentaient le plus Greifswald appartenaient à la Faculté de médecine : cela tenait sans doute à ce fait, que, depuis l'occupation prussienne, les maîtres les plus renommés appartinrent à la ligue médicale : on cite les noms de Haeser, Hüter et surtout Billroth, Eulenburg, Bardeleben. Actuellement, si ce sont les étudiants en philosophie qui sont le plus nombreux — la Faculté de philosophie en Allemagne correspond, je l'ai dit, à nos Facultés des Lettres et des Sciences réunies, — il est incontestable néanmoins que la Faculté de médecine est toujours fort réputée ; il me suffira de rappeler que le célèbre bactériologiste Loeffler — celui qui partage avec Klebs la gloire d'avoir découvert le bacille de la diphtérie — en est le professeur d'hygiène : décoré de la Légion d'honneur, à la suite des services qu'il a rendus aux blessés français sur les champs de bataille de 1870, il a la réputation bien établie d'être un savant aussi modeste que plein de valeur. L'institut qu'il dirige, dans la Papenstrasse, à deux pas du bâtiment universitaire, et non loin des instituts de physiologie et de pharmacologie, n'est pas évidemment un des plus vastes et des plus riches de l'Allemagne : cela prouve simplement une fois de plus qu'une installation moyenne en de bonnes mains prospèrera toujours davantage qu'un aménagement admirable aux ordres d'un cerveau médiocre.

J'ai tenu à citer l'institut d'hygiène, à cause de son directeur ; je ne m'attarderai pas sur les autres locaux de travail de l'Université : situés du côté opposé de la ville, entre la Langefuhrstrasse et les bords de la petite rivière Ryck, ils constituent les cliniques médicale et chirurgicale — celle-ci terminée en 1903 pour 225 lits —, la clinique infantile, les instituts anato-

mique et anatomo-pathologique, dont les dispositions ne diffèrent pas beaucoup, dans l'ensemble, de celles des installations analogues des autres universités ; on y voit là, comme ailleurs, les malades convalescents circuler au milieu d'allées vertes et ombragées qui égaient singulièrement les bâtiments hospitaliers. Mêmes réflexions pour la clinique gynécologique et obstétricale qui est un peu en dehors des cliniques précédentes et qui, bâtie en 1875-77, vient d'être complètement remise à neuf et agrandie (110 lits) de 1899 à 1906. Enfin, sur des terrains situés plus loin encore, derrière la gare, s'élèvent le nouvel institut chimique, élevé de 1904 à 1907 ; et tout à côté, la clinique neuro-psychiatrique, construite de 1903 à 1905, en remplacement de l'antique asile d'aliénés de 1835 : sous la conduite fort amène du professeur Schultze et de son premier assistant le privatdocent Voss, j'ai visité cette clinique dans le détail, et je ne puis en faire que des éloges.

*
* *

Durant mon séjour à Greifswald, je fis la connaissance du lecteur de français de l'université. Voici dans quelles circonstances survint cet événement heureux. Tandis que je visitais le bâtiment universitaire, l'appariteur me dit soudain : — Puisque vous êtes professeur français, c'est sans doute M. Lestours qui vous a envoyé ici.

— Mais non, répondis-je. Je ne connais point M. Lestours. Quel est-il?

— C'est notre lecteur de français, un de nos jeunes maîtres les plus aimés, les plus estimés, les plus

choyés. Tout le monde ici ne jure que par M. Lestours. Ah ! c'est bien dommage que vous ne le connaissiez pas : il est si *gemütlich !*

Il m'était impossible de résister au désir de voir un collègue qu'on me dépeignait sous d'aussi riantes couleurs ; sans compter qu'il est délicieux, quand on est en pays étranger, et surtout dans une toute petite ville, de causer quelques instants avec un aimable compatriote. La tentation était même trop forte pour remettre la visite au lendemain : dès ma sortie de l'Université, je courus chez lui. Au delà de la place Wilhelm, où est érigé le monument à l'empereur Guillaume et se dresse le chêne de Bismarck planté le 31 mars 1895, en l'honneur du quatre-vingtième anniversaire du vieux chancelier, à droite d'un emplacement où, près d'une salle de gymnastique, sur une pelouse étroite, des jeunes gens couraient en maillot clair, en haut des marches d'un deuxième étage, je sonnai, joyeux.

La porte bientôt s'ouvrit. Devant moi, la main sur le loquet, apparut un jeune homme, élancé, l'œil clair et vif, très chic dans son complet fantaisie.

— C'est bien à M. Lestours lui-même que j'ai l'honneur de parler, fis-je ravi.

Mais je n'obtins aucune réponse. Au bout de quelques secondes d'un interminable silence, je répétai ma question. Impassible, sans mot dire, le regard droit fixé sur moi, la main toujours sur le loquet de la porte, le jeune homme ne répondit pas davantage.

J'hésitai, cherchant quelques mots d'allemand qui n'arrivaient pas : — Je suis un professeur de médecine de l'Université de Bordeaux, repris-je en français, un peu décontenancé ; et, de passage ici, je voulais appor-

ter à M. Lestours le bonjour d'un compatriote. Alors vous n'êtes pas M. Lestours ?

Une simple inclinaison de tête me répondit.

— Voulez-vous ma carte, insistai-je en reprenant tout mon sang-froid, et curieux de voir la fin de l'aventure.

— Donnez, dit pour la première fois la voix brève et calme.

Je tendis la carte. Le jeune homme la prit d'un geste d'élégante politesse, y jeta un coup d'œil rapide ; puis s'effaçant avec une correction parfaite, me dit, la figure subitement transformée et souriante : — Entrez, Monsieur, je vous en prie, vous êtes bien chez M. Lestours, je veux dire chez moi. Veuillez m'excuser de vous recevoir ainsi, ajouta-t-il un peu ému ; mais je suis tellement surpris de voir un compatriote, un vrai Français de France dans ce lointain pays, que je ne puis en croire mes yeux. Trois ou quatre fois, peut-être plus, depuis quatre ans que je suis ici, je n'ai eu que de fausses joies ; des Français — ou soi-disant tels — sont passés me voir : mais ils avaient un accent discutable et venaient implorer un secours, une aumône. Certes, c'est sans regret que je leur ai rendu le petit service quémandé, mais ces visites m'ont laissé un souvenir cruel. Alors, vous comprenez, maintenant je n'ose plus croire, et de crainte d'avoir une désillusion de plus, je me tiens, malgré moi, sur une réserve prudente. Excusez-m'en, Monsieur, et soyez assuré que je suis heureux, bien heureux que le sort me favorise enfin en vous faisant sonner à ma porte... Soyez le bienvenu parmi nous.

J'avais pénétré dans le cabinet de travail de mon compatriote, une pièce claire, agréable, propre,

arrangée avec un goût parfait : il s'en dégageait ce je ne sais quoi de particulier qui ne peut se traduire et qui caractérise l'âme française, sa netteté lucide, son charme pénétrant — ces dons si précieux qui opèrent sur les étrangers une irrésistible séduction.

— Je suis désolé, reprit M. Lestours, de vous recevoir en un pareil moment. Vous me voyez en fin d'année scolaire et en plein cours de vacances — *Ferienkurs*, comme on dit ici — : ce mot, du reste, n'est pas tout à fait exact, car les vacances réelles ne commencent qu'après la terminaison de ces cours, qui durent un peu plus de quinze jours, du 5 au 21 juillet ; et pendant tout ce temps, je suis surchargé de besogne, je ne m'appartiens plus. Par-dessus le marché, vous me trouvez seul — *Strohwitwer* ou « veuf de paille » selon un terme pittoresque intraduisible en français, — ma femme ayant dû partir il y a quelques jours à peine pour Rügen, avec ma petite fille de deux ans qui, un peu anémiée, avait besoin de l'air de la mer. Enfin, pour comble de malechance, mon unique servante m'a demandé congé pour ce soir, car c'est semaine de fête ; et vous avez dû apercevoir, de par la ville, mille drapeaux pendant aux fenêtres.

— Oui, en effet. Et quelle est cette fête ?

— La fête des Archers, ou *Schützenfest*, disent-ils ici. Ces réjouissances sont un vieux souvenir de l'occupation suédoise. Les artisans de la ville se réunissent en grande pompe et élisent un d'eux comme roi : ils le promènent alors, à travers les rues, au milieu de fanfares et d'orphéons, entourés et suivis d'une foule nombreuse ; pendant huit jours les maisons sont décorées, les oriflammes et les bandes multicolores flottent au vent, les trompettes fendent l'air,

les cabaretiers font salle comble et la foire bat son plein.

Nous causâmes encore quelques instants. Et, connaissance ainsi faite, je pris congé. Mais quelques heures plus tard, nous nous retrouvions dans la vieille auberge en sous-sol de l'hôtel de ville : cette *Ratsstube*, remontant au xiv[e] siècle, est une des parties les plus anciennes de l'édifice, lequel, brûlé en 1713, a été reconstruit en ce style Renaissance allemande qu'il nous offre encore aujourd'hui, avec son grand pignon angulaire et crénelé. Sous des voûtes gothiques et sépulcrales, aux murailles humides, nous cheminâmes à pas lents, à voix sourde, jusqu'à une table vide, où nous nous assîmes. En face de nous, dans une stalle voisine, le forestier de l'Université, un gros homme à la large carrure et à la figure ronde et bonasse, bavardait tranquillement avec un ami, en buvant de la bière. Des sons de voix lointains et vagues, sortant des coins obscurcis de cette souterraine caverne, parvenaient à nos oreilles en murmures confus.

La conversation roula d'abord sur le *lecteur* ou *Lektor*, en allemand. J'avais bien vu en parcourant l'histoire des vieilles universités allemandes, qu'il y était souvent question d'un lecteur de langue française qui voisinait, sur les états du personnel, entre l'écuyer, le maître d'armes et le maître de danse. Mais était-il possible qu'il en fût de même aujourd'hui ?

Eh bien oui ! là encore, le passé se prolonge dans le présent. Chacune des 20 universités allemandes actuelles — on pourrait même dire 21 avec celle de Münster qui possède 3 facultés sur quatre (celle qui manque étant la faculté de médecine) — a son lecteur

de français. Sur le programme des cours, nous le voyons figurer, non seulement à côté des lecteurs d'autres langages vivants (anglais, italien, russe, etc.), mais à côté aussi du sténographe et du photographe, des professeurs de musique et de dessin, de gymnastique et de diction, du vétérinaire et du forestier, qui tous portent également le titre de lecteur. « A ma droite, le vétérinaire et, à ma gauche, le maître de musique : telle est ma compagnie », me confiait avec humour quelques semaines plus tard, le lecteur d'une petite université prussienne, éloignée de celle de Greifswald.

Il est évident que le terme de lecteur s'est détourné peu à peu de son sens primitif, et qu'on l'applique aujourd'hui à tort et à travers aux emplois les plus différents. Quelques universités, parmi lesquelles Bonn et Halle, tendent même actuellement à abandonner l'appellation de lecteur pour la remplacer par celle de maître de langue (*Sprachlehrer*), la désignation de lecteur étant réservée à chacun des titulaires des autres catégories.

Quoi qu'il en soit, le lecteur ou maître de langue vivante étrangère, est, par définition, un étranger, qui conserve sa nationalité, et qui fait ses leçons dans sa langue maternelle. Non seulement les cours annoncés par les lecteurs portent sur les auteurs de leurs nationalités respectives, mais ils sont libellés en langue mère sur les programmes officiels eux-mêmes.

Je copie textuellement, à titre d'exemple, l'indication suivante, relevée sur les cours de vacances derniers de l'Université de Greifswald :

Études sur le théâtre contemporain : Edmond Rostand

(*Cyprano de Bergerac*, *l'Aiglon*); Eugène Brieux (*le Berceau*, *la Robe rouge*, *les Remplaçantes*); Paul Hervieu (*la Course au flambeau*, *l'Énigme*, *le Dédale*, *le Réveil*); Jules Lemaître (*l'Age difficile*, *le Pardon*, *la Massière*, *les Rois*).

Exercices pratiques : Lecture expliquée (Pailleron : *Le monde où l'on s'ennuie*). — Conversation Stier (*Petites causeries françaises*).

La situation du lecteur devient chaque jour plus recherchée. Jadis, on trouvait peu de vrais Français pour tenir cet emploi : presque toujours les places étaient occupées par des Belges ou des Suisses. Aujourd'hui, les titulaires sont, non seulement des Français, mais, le plus souvent, des jeunes gens de valeur. Presque tous sont d'anciens boursiers qui ont séjourné plusieurs années en Allemagne pour préparer leur agrégation d'allemand et se familiariser sur place avec les difficultés de cette langue qu'ils connaissent à fond : parmi eux, quelques-uns sont de jeunes agrégés qui reviennent deux ou quatre semestres pour se perfectionner et surtout mettre la dernière main à leur thèse de doctorat : mais la plupart sont des candidats à l'agrégation d'allemand qui, malgré plusieurs admissibilités successives, n'ont pu réussir à décrocher la timbale ; alors, dégoûtés ou à bout de ressources, ils s'expatrient à nouveau. Parmi ceux-ci, quelques-uns se représentent à l'agrégation qu'ils réussissent quelquefois à passer ; les autres finissent par s'acclimater à cette nouvelle vie et demeurent longtemps attachés à l'Université. On en cite même un qui se maria avec une Allemande, et dont l'aventure toute récente ne manque pas de sel : une place de professeur extraordinaire de français ayant été créée à l'Université de Berlin, il se mit aussitôt sur les rangs, persuadé que

ses relations étendues — et aussi son ancienneté — le désignaient de préférence au choix de ses collègues. Il fut, en effet, proposé : mais l'Empereur, dont les décisions primesautières ont parfois de l'esprit, nomma d'emblée à ce poste envié un jeune professeur venant directement de France !

Le lecteur a généralement 1 800 marks de traitement fixe, plus le paiement de ses cours par les élèves, ce qui représente de 6 à 700 marks par an, du moins sur le papier ; il faut, en effet, compter un cinquième de perte causé par les étudiants qui n'ont pas d'argent et qui s'engagent à payer plus tard, quand ils seront en situation de le faire : il paraît, du reste, que leur honnêteté est certaine et que dès qu'ils le peuvent, ils se débarrassent de leurs dettes ; mais c'est presque toujours dans la caisse de l'Université que la somme finit par tomber quelque vingt ou trente ans plus tard, parce que, à cette époque lointaine, le lecteur a depuis longtemps regagné son pays d'origine. Si l'on ajoute que le lecteur est presque toujours professeur de langue française dans un ou plusieurs gymnases de la ville, on peut approximativement chiffrer ses revenus de 4 à 6 000 marks par an, suivant les universités, leur importance et leurs ressources.

Mais ce qui est encore plus intéressant que ces faits matériels, c'est l'autorité morale dont jouit le lecteur français dans les universités allemandes.

« Vous ne sauriez croire, me confia M. Lestours, toutes les attentions dont j'ai été l'objet depuis que je suis ici. D'emblée, j'ai été reçu dans toutes les familles, et partout et sans cesse, on s'est ingénié à me rendre le séjour agréable, on m'a choyé de mille façons. Quand, au bout de quinze à dix-huit mois de résidence,

on a appris que j'étais fiancé, ces manifestations d'estime ont redoublé d'intensité : et le jour où, pour la première fois, ma femme, qui est française de Paris comme moi, est arrivée à Greifswald, ç'a été une avalanche de souhaits gracieux de bienvenue, d'expressions de sentiments affectueux, de gentils souvenirs et de bouquets de fleurs. Mais tout cela n'était presque rien en comparaison de ce qui s'est produit lors de la naissance de ma fille : car elle est née ici, Monsieur, il y a presque deux ans.

« Tout le monde, universitaire ou non, s'intéressait à l'événement : on en parlait dans les salons et dans la rue ; ce fut pendant quatre à cinq mois la question du jour. Je n'avais pas encore songé à me procurer un berceau que la femme d'un des plus illustres professeurs de l'Université mit à ma disposition celui qui avait jadis servi d'abri à ses propres enfants ; elle a mieux fait, elle est venue me l'offrir elle-même. Et elle s'est montrée si affectueuse, si pressante, que je n'ai pu faire autrement que d'accepter avec plaisir. Quand la naissance a eu lieu enfin, j'ai été littéralement emporté dans un courant furieux de sympathie générale : chacun venait prendre des nouvelles de la mère, voulait voir le bébé, le prendre dans ses bras et l'embrasser, on me serrait les mains avec effusion, on me congratulait avec ferveur. Et trois ou quatre jours après, comme j'entrais en classe, au gymnase, pour y faire ma leçon habituelle, une de mes plus jeunes élèves s'est levée pour m'adresser un compliment : au nom de toutes ses compagnes, elle envoyait un salut de joyeux avènement à la petite Française née en sol étranger, et lui souhaitait bonne santé, heureuse vie ; puis elle me remit pour elle des fleurs. J'étais fort

ému, je vous assure. Ce sont là marques de sympathie qu'on ne peut oublier.

« Au reste, continua M. Lestours, élargissant tout à coup sa pensée, plus je vis avec les Allemands, et plus j'apprends à les estimer. Je crois que, chez nous, on méconnaît bien souvent leur vrai sentiment à notre égard, de même que, chez eux, on nous comprend mal. Nous y passons pour un peuple frivole et léger, et notre vie de famille qu'ils critiquent de loin, sur la foi de racontars, les remplit en réalité d'admiration profonde, quand on leur donne les moyens de la voir de près. L'influence de la presse, aussi bien dans ce pays que dans le nôtre, joue, à ce point de vue, un rôle néfaste et envenime trop souvent les questions au lieu de chercher à les adoucir : c'est une opinion que je ne cesse de défendre devant mes étudiants, et en les mettant ainsi en garde contre l'erreur et le mensonge, je crois que je leur rends service. Si j'en juge, en tous les cas, par ce que je constate dans le milieu universitaire, je puis dire que je ne connais pas un seul professeur pour qui la possibilité d'une guerre avec la France ne soit considérée comme un très grand malheur. Tous vous diront que nous sommes les deux peuples de l'univers les mieux faits pour nous entendre : et on ne peut nier que leurs efforts persévérants ne tendent vers ce but. L'Empereur donne en personne l'exemple : il cherche par tous les moyens à être agréable à la France et aux Français, il multiplie les attentions et les gentillesses à leur égard. Parmi les mille anecdotes qui courent sur lui à ce sujet, en voici une, moins connue : à une fête où l'attaché français et sa femme étaient invités, celle-ci, indisposée au dernier moment, ne put venir ;

dès qu'il eut connaissance de la nouvelle, l'Empereur expédia aussitôt vers l'absente un express chargé de lui porter, avec des fleurs, ses regrets de ne pas la voir, et ses vœux de prompt rétablissement. Ce geste antiprotocolaire n'est-il pas joli ?

« Mais ce n'est qu'un geste. Le fait suivant qu'on affirme ici de façon courante, n'était-il pas susceptible d'améliorer nos relations internationales ? On prétend, qu'au moment de la guerre des Boers, l'Empereur proposa à la France de lui rendre la Lorraine contre l'échange d'une colonie française. N'y avait-il pas là, sinon la solution du différend qui nous sépare, du moins une base précieuse de conciliation ? Mon collègue de Strasbourg me disait récemment, traduisant une opinion très répandue : « L'Alsace n'est ni française ni allemande ; elle est l'Alsace ». La neutralité de cette province ne pourrait-elle pas être envisagée, moyennant certaines conditions à débattre ?

« Pour moi, conclut M. Lestours très courageusement, qui suis le fils d'un officier fait prisonnier dans cette malheureuse guerre de 1870, et ne puis donc faire abstraction du passé, mon souhait le plus ardent est qu'une entente intervienne pacifiquement entre nos deux grandes nations. C'est dans ce sens que je parle, que je discours, que je fais de la propagande ; et c'est dans cet espoir que, sans arrière-pensée aucune et en toute sincérité, chaque année, le jour de la fête de l'Empereur, en même temps que ses fidèles sujets, je lève mon verre à sa santé. Outre que les lois ancestrales de l'hospitalité me dictent une pareille attitude, j'ai en moi l'intime conviction de servir au mieux, de cette manière nette et loyale, les intérêts sacrés de ma patrie. »

Mon jeune ami se tut ; il me regardait droit dans les yeux comme pour y chercher à deviner le fond de ma pensée. Certes, je n'était guère enclin à partager son optimisme sur la francophilie de l'empereur Guillaume et de ses sujets : non que je n'eusse pas bénéficié bien souvent, moi aussi, de l'amabilité extraordinaire des Allemands, presque gênante même, à mon égard ; mais derrière leurs paroles amènes et pacifistes, l'expérience m'avait prouvé qu'il se cachait presque toujours un pangermanisme exorbitant, violent, agressif même. Oui, on envoie des madrigaux et des fleurs à une femme d'attaché : c'est bien ; mais le lendemain c'est un discours sur la poudre sèche ; oui, on se détourne gracieusement de son chemin pour aller baguenauder avec Waldeck-Rousseau ou avec des Français qui sont aux régates de Kiel : c'est charmant ; mais peu après, la croisière impériale se montre tout à coup sur les côtes du Maroc, lançant, dans le monde surpris, des paroles de retentissante colère... Et ainsi du reste. Pour ces diverses raisons, je l'avoue, je ne me sens point mis en grande confiance par des procédés si étranges et insolites ; car la vraie amitié agit précisément en sens inverse : elle est parfois brusque dans ses mots et ses manières, mais toujours fidèle dans ses actes et sûre dans ses conseils.

Je ne partageais donc pas l'optimisme de mon très sympathique compatriote ; mais son opinion était aussi respectable assurément que la mienne, et puis surtout, il nous était bien difficile de voir les choses exactement sous le même angle. Aussi c'est en toute franchise que je lui répondis : — « Il n'y a rien à dire à votre attitude courageuse et loyale ; il est clair que votre situation vous la commande, et il est très vraisemblable qu'à

votre place, j'agirais et penserais comme vous. Que vous le vouliez ou non, en effet, votre rôle est quelque peu diplomatique, et je ne me figure pas un diplomate qui ne prêcherait point la concorde et la paix. »

Il se faisait tard. Sous ces murs moites et voûtés, un silence morne et lugubre grandissait autour de nous. Le forestier et son ami avaient disparu. Seuls quelques consommateurs, leur dernier verre presque vide, terminaient leur dernier cigare. Il fallut nous décider à partir. Et comme nous étions venus, cheminant à pas étouffés sur des dalles froides, à voix basse, nous quittâmes bientôt ces sombres catacombes, entre deux garçons qui s'inclinèrent avec cérémonie jusqu'à terre, et s'effacèrent pour nous laisser passer.

*
* *

Pendant les quelques jours que je passai à Greifswald, je m'intéressai également beaucoup à la vie des étudiants. Dès mon arrivée, j'avais remarqué, par les rues, leur pas rigide et important, leurs casquettes bariolées et leur écharpe de couleur, leur canne et parfois leur chien. Je fréquentai alentour de l'Université les petites restaurations à pension modique, où ils viennent prendre leurs repas. Au restaurant Rubenow, dans la Domstrasse, où, vers 1 heure, les habitués se rendent pour déjeuner, j'eus tout loisir de les voir dans leur milieu. Si, chez eux, les casquettes en couleur et leur formes bizarres étaient en majorité remplacées par des chapeaux noirs ou des panamas, si même les écharpes et les chiens brillaient souvent par leur absence, en revanche, chez tous, ou presque tous, le duel s'affirmait sur le visage en marques indélébiles.

L'un d'eux, montrait une estafilade qui s'étendait du lobule de l'oreille jusqu'à la commissure labiale : les points de suture n'étaient pas encore enlevés et, sans doute pour ne pas irriter la plaie, le blessé était en chemise de nuit, et sans col, se contentant de relever, de temps en temps, le col de son veston ; un autre, la joue droite et le front entamés, le cuir chevelu étoilé de cicatrices, portait encore sur la joue gauche un léger pansement ouaté qui puait l'iodoforme à plein nez.

Quand ils eurent fini de manger, ils se mirent à jouer aux cartes, quatre par quatre, en fumant des cigarettes : ils avaient devant eux ou sur une chaise à côté, d'immenses coupes de bière tenant bien près d'un litre, qu'ils avalaient à larges gorgées, et qu'on renouvelait dès qu'elles étaient vides ; entre temps, par tournées, on leur portait sur un petit plateau quatre verres d'eau-de-vie qu'ils sifflaient d'un trait, tous en chœur : en moins d'une demi-heure, ils burent ainsi chacun deux verres de cette sorte. Quelques autres, qui ne jouaient pas, lisaient des journaux illustrés, étendus lourdement, en poses disgracieuses, sur des chaises longues, dégoûtantes de taches.

Sur les 3 ou 4 heures de l'après-midi, laissant ces jeunes gens à leurs amusements, je me dirigeai de l'autre côté de la petite rivière Ryck, pour y visiter la maison d'une corporation d'étudiants, la maison du Corps *Guestfalia*. Parmi les corporations actuelles, les *Corps* sont, avec les *Burschenschaften*, celles qui passent pour les plus riches. Il y a trois corps à Greifswald : le corps *Pomerania* fondée en 1810, le corps *Borussia* qui date de 1841, enfin le corps *Guestfalia* qui remonte à 1852. Chaque corps a sa maison, qui est sa propriété, et qui est destinée à recevoir ses membres

actifs, à les loger (au moins en partie), à les nourrir, moyennant une pension qui est relativement plus élevée que celle des logeurs de la ville : elle sert surtout de lieu de réunion où, chaque jour, les adhérents se retrouvent et potinent. La maison du corps Guestfalia est située à l'entrée de la Stralsunderstrasse ; un jardin minuscule au coin duquel, au bout d'un long mât, flotte le drapeau de la corporation, y conduit ; une véranda, de dimensions réduites, mais fort agréable dans son fouillis de verdure, donne sur le jardin : deux petites tables et quelques chaises à demeure y sont toutes prètes à recevoir la visite des amis, et les consommations qu'ils désirent.

C'est un étudiant en droit, un juriste, comme on dit en Allemagne, qui me fit faire le tour du propriétaire : déjà ancien (au 8e semestre d'études), la figure rose et toute ronde, les yeux d'acier, l'air décidé, la joue gauche balafrée, il était coiffé d'une casquette au ruban vert-blanc-noir, couleurs de sa corporation, et portait en bandoulière une écharpe de même teinte ; une deuxième écharpe, de couleurs différentes, se superposait à la première : c'était celle d'un corps ami, auquel appartenait le jeune homme, lors du précédent semestre qu'il avait passé à Breslau. Je rencontrai, sous la conduite de mon aimable cicerone, la disposition habituelle de ce genre de maison : en bas, j'aperçus la salle à manger avec un piano, puis une petite salle de réunion ou petit salon, enfin une pièce plus vaste, la *Kneipe*, où ont lieu les *Kommers*, avec sa longue table couverte de livres de chansons (*Kommersbücher*), ses murs constellés des photos des anciens membres depuis les années les plus éloignées, ses panoplies d'épées et de rapières, ses vieux souvenirs et ses grands verres

de bière à la panse profonde ; au premier étage, étaient trois ou quatre chambres pour quelques-uns des affiliés, et le logement du gardien.

Dans les petites universités comme Greifswald, le nombre des adhérents est très restreint : ils ne sont que 7 ou 8 membres actifs, 2 ou 3 inactifs, auxquels il faut ajouter trois bleus ou renards (*Füchse*) ; dans les deux autres corps de la ville, les membres sont encore plus réduits. Mais si leur nombre est en général fort minime, leur ardeur guerrière n'en est que plus considérable : tous les jours, ils s'entraînent au duel à la rapière et au sabre ; et ce n'est pas sans orgueil que le juriste me fit savoir que le surlendemain il allait se battre pour la vingt-troisième fois, tandis qu'un de ses plus jeunes camarades, étudiant en médecine en troisième semestre d'études, et qui venait de se joindre à nous, en était déjà à sa onzième rencontre.

Ces mœurs brutales sont-elles en décroissance depuis huit ou dix ans, comme quelques-uns le prétendent ? J'interrogeai à ce sujet, l'instant d'après, un vieil étudiant en lettres, d'esprit indépendant, et dont la figure, absolument vierge de toute couture, me prouvait son peu d'enthousiasme pour ce genre de sport. Grand et blond, placide, cachant des yeux bleus très doux derrière un lorgnon épais, il s'exprimait fort correctement en français, ayant été à Grenoble, deux ou trois mois, y suivre les cours de vacances de cette école, et étant un des meilleurs élèves du lecteur de Greifswald. Il me dit :

« Pas plus aujourd'hui qu'hier, les étudiants théologiens ou philosophes ne sont très duellistes. Nous, philosophes, admettons le duel comme une coutume

nécessaire, mais nous n'en faisons pas une sorte de sport indispensable, comme nos camarades étudiants juristes ou médecins : ce sont eux qui sont les plus acharnés et qui peuplent la presque totalité des corporations les plus turbulentes, surtout les *Corps* et les *Burschenschaften*. La plupart d'entre nous sommes affiliés à des associations qui sont littéraires ou scientifiques, ou qui cultivent le chant.

— « Les *Corps* sont, dit-on, les corporations les plus riches ?

— Vous pouvez dire, plus justement, celles qui ont le plus de dettes. Elles tendent, du reste, à être de plus en plus délaissées : d'abord, parce que les *Turnvereine* et les *Turnerschaften*, associations également batailleuses, prennent chaque jour plus d'importance aux dépens des Corps et des Burschenschaften ; ensuite parce que ces corporations guerrières, d'une façon générale, prédisposent fort peu à l'étude, et que la masse des étudiants — du moins ici — abandonne les associations de plaisir pour celles de travail.

— Vous réprouvez donc le duel ?

— Nullement. Il y a bien quelques corporations religieuses — par exemple, la *Wingolf*, dont les membres portent une casquette en velours noir — dans lesquelles le duel est interdit : mais elles constituent des exceptions. La plupart des associations, même les moins belliqueuses, donnent à leurs adhérents toute liberté de se battre. Souvent, du reste, un jury d'honneur s'interpose entre les deux adversaires et les met d'accord, quand il s'agit d'injures simples, de mots aigres échangés en état d'ivresse, ou de bousculades involontaires. Mais il y a des attaques ou des insultes qui ne se peuvent laver que dans le sang. Si demain, je suis

souffleté, si mon honneur est en jeu, je veux avoir le droit de le défendre. Je reconnais, d'ailleurs, que c'est absurde, car j'ai remarqué que c'est, presque toujours, l'offensé qui est blessé.

« Il y a aussi à considérer une raison d'ordre plus général. Le duel, selon les termes d'un de nos maîtres, sert à éprouver le courage de l'étudiant et à exercer son habileté pour les armes ; il ne se bat pas seulement pour obtenir réparation, mais pour le plaisir du combat en soi. La grosse signification du duel est d'habituer le jeune homme à regarder sans peur son adversaire en face, à rassembler dans ce but toute la puissance de sa volonté et à se maîtriser lui-même. Ce que la leçon du maître *ex cathedra* est incapable de lui donner à elle seule, c'est-à-dire le perfectionnement de sa personnalité, la force de caractère, le courage, c'est au duel qu'il le doit. »

*
* *

Ainsi renseigné, je pris congé de mon sympathique interlocuteur et me dirigeai sur le bord du Ryck, où un petit bateau à vapeur me mena, en vingt minutes, vers Wieck et Eldena : la rivière, étroite et tranquille, serpentait à travers une plaine verdoyante et plate. Du vieux et célèbre cloître Eldena — domaine universitaire avec les forêts qui l'environnent, que je vis tout d'abord — il ne restait plus que de pauvres ruines, percées de trois ou quatre ouvertures en ogives, et quelques pierres tombales avec des inscriptions du temps, perdues au milieu d'arbres feuillus.

A Wieck même, des restaurants étalaient au grand jour, en plein air, leurs tables longues : c'est entre 6 et

7 heures, que les habitués, en revenant des bains de mer situés à quelques minutes plus loin, se pressent en foule compacte, les après-midis de l'été. Des étudiants, à la casquette bleue ou rouge brique, violette ou jaune, vert mousse ou de velours noir, remplacée parfois par un affreux *Stürmer* de même couleur, y voisinent, le torse ceint de l'écharpe et leur chien à leurs pieds, avec des bourgeois et leurs familles, mangeant et buvant, en attendant le départ du dernier bateau du soir. Tandis qu'à bord de celui-ci, je rentrais à Greifswald dans la nuit tombante, une frêle péniche conduite par un rameur robuste aux muscle puissants, suivit quelques minutes le sillon de notre gondole, et se perdit bientôt dans les reflets rosés du couchant.

Et le soir, entraîné par la curiosité de la semaine, suivant une foule calme, je me rendis sur les 10 ou 11 heures entre Ryck et la Stralsunderstrasse, dans des terrains vagues où la fête avait lieu.

Une allée, dont la boue gluante et noire colle aux pieds, bordée d'autant de guinguettes que de boutiques de pains d'épices, de sucrerie, de saucisses et de vaisselle, conduit sur le champ de foire. Quelques baraques s'y succèdent, en nombre restreint et d'aspect bigarré : ici, c'est le cirque des puces savantes (*Flohcircus*), à côté d'un marchand de nougat, de sucres d'orge et de berlingots ; là, derrière une toile aux peintures effacées, un monstre étale ses 150 kilogrammes de chair humaine, avec ses bras énormes, au bout desquels pendent des mains à six doigts, et ses jambes éléphantiasiques que terminent des pieds à six orteils : c'est Toni Mochty, l'enfant de quatorze ans, à la voix grêle, qu'une annonce complaisante présente comme une merveille vivante de la nature (*lebendes Naturwunder*)

et qui, pour me faire honneur sans doute, me régale aussitôt des quatre seuls mots français de son répertoire, *Ssieu, Paris, possichion ounifersâl*, ce que je traduis par « Monsieur, Paris, exposition universelle », où figura cet être informe. Plus loin, voici l'inévitable manège et ses chevaux de bois, et, tout contre, une série d'escarpolettes qui se balançent au bout de longues cordes, avec leurs voyageurs ; enfin, voilà deux tirs où des filles laides et flasques, à la tignasse blonde, vêtues de costumes aux tons criards, cherchent à attirer les passants, en leur tendant une carabine du bout de leurs épaisses mains de servantes d'auberge.

Malgré les feux éclatants des lampes électriques et le bruit strident des sirènes et des orgues de barbarie, la foule des curieux, sage et tranquille, ballade d'un pas égal sa joie terne. Quelques jeunes gens — des étudiants surtout, — armés d'un plumeau léger, se contentent de le promener, d'un geste lourd, sur la figure ou dans le cou, ou sur la nuque des jeunes filles qu'ils croisent ou qu'ils suivent ; celles-ci, indolentes et insoucieuses, paraissent insensibles à ce chatouillement : leurs traits, que n'animent jamais ni la colère, ni la gaieté, demeurent comme figés ; c'est à peine si quelqu'une, parfois, détourne mollement la tête et, d'un même mouvement indifférent et lent, cherche à passer une touffe de plumes sous le nez de celui qui la taquina tout à l'heure. Vraiment, cette jeunesse allemande est d'une exubérance pâle et morose !

CHAPITRE V

KŒNIGSBERG

De Greifswald à Königsberg par Stettin et Danzig. — Rôle de l'Université de Königsberg dans l'histoire de la Prusse. — Large tolérance dès sa fondation en 1544. — Terre d'asile durant la guerre de Trente Ans. — Prospérité de Königsberg au milieu du XVIIe siècle. — Le kantisme et la royauté prussienne. — La résistance universitaire contre Napoléon. — Un mot de Napoléon. — Retentissement de l'assassinat de Kotzebue à Königsberg : protestations universitaires et sanctions royales. — Guillaume Ier, empereur en 1871, oublie les promesses du roi de Prusse. — Déclin de l'Université.

Arrivée à Königsberg sous la pluie. — Aspect général de la ville. — Le fils d'un prisonnier français de 1870 essaie de visiter les baraquements où fut retenu son père pendant cinq longs mois de captivité. — La population de Königsberg. — L'Université. — Kant à cheval. — La *Palästra Albertina*. — Un mot du président du Reichstag. — Impressions de sport. — L'Université de Kant transformée en bibliothèque. — Le monument funéraire du philosophe.

Une soirée chez le professeur Z. — L'Université périclite de plus en plus. — En pays perdu. — L'exil des maîtres juifs. — Tendances actuelles de la médecine allemande. — La maladie des spécialités. — Évocation de Mistral.

Pour aller de Greifswald à Königsberg, la dernière université allemande du Nord-Est, il faut quinze bonnes heures de chemin de fer : la première station importante est Stettin, la capitale de la Poméranie, dont sa situation sur l'Oder fait un port important, et dont l'allure générale est celle d'une ville proprette et moderne. De Stettin à Danzig, c'est toujours le même

paysage calme et morne de ces contrées septentrionales : en ce milieu de juillet, des prés verts où parfois paissent des troupeaux de vaches, alternent avec des foins que le mauvais temps a couchés, des champs de blé et de pommes de terre, des forêts de sapin, quelques lacs.

Bien que j'aie visité Danzig dans une fin d'après-midi abîmé par la pluie, c'est certainement une des villes allemandes les plus curieuses que j'aie vues. Lubeck m'avait laissé l'impression d'une vieille femme bien conservée, de tenue fort agréable sous ses atours d'ancienne mode, et dont on dit qu'elle dut être fort jolie au temps de sa jeunesse : Danzig me laisse le souvenir d'une vieille charbonnière en guenilles, dont les haillons, certes, sont d'antique et véritable noblesse, mais dont la pauvreté pittoresque cache mal une pouilleuse misère. Cette rive gauche de la Mottlau avec ces maisons resserrées d'inégale hauteur, à fenêtres rectangulaires et petits carreaux Renaissance, ces lourdes et massives tours aux toits pointus, aux portes étranglées, cette façade étriquée, percée d'ouvertures innombrables et basses qui communiquent avec des ruelles étroites et puantes où grouille un peuple boueux, ces quais étroits où, sur des appontements en bois et gluants, courent pieds nus des gamins et voisinent laveuses, marchandes de légumes et poissardes, tout cela fait penser à quelque sombre repaire moyenâgeux. Pourtant certaines de ces rues ont bon air qui — telles la *Geist* =, *Frauen* =, et surtout la *Langgasse* — sont bordées de belles maisons bourgeoises des XVe, XVIe et XVIIe siècles avec leurs pignons en style de Renaissance flamande, ornés de statues, leurs perrons en terrasses précédés de hautes et larges marches

en pierre dure, qu'ombragent de grands arbres penchés... Malgré tout, je ne connais pas de vieille ville allemande, même Nuremberg, qui donne une telle sensation mélancolique et attristée.

* * *

L'Université de Königsberg — surtout connue au loin parce qu'elle compta au nombre de ses professeurs, pendant près d'un demi-siècle, l'illustre philosophe Kant — est peut-être encore plus intéressante à considérer au point de vue du rôle primordial qu'elle joua dans l'histoire de la Prusse et, par suite, de l'Allemagne actuelle.

Il semble que c'est autour de son foyer que naquit et se consolida la grandeur future des Hohenzollern. Quand Albert de Brandebourg, après s'être converti au luthéranisme, devint premier duc de Prusse en 1525, rien ne pouvait faire prévoir l'avenir brillant réservé à ses descendants. Jusqu'à lui, les chevaliers de l'Ordre teutonique, qui occupaient ce pays, se contentaient de satisfaire leur soif de science en se rendant, soit dans les universités italiennes, soit, en Allemagne, dans celles de Prague et de Leipzig.

Dès son avènement, le duc Albert comprit l'utilité de créer une université dans sa capitale : l'éloignement de la contrée, son état de pauvreté, le peu d'union de ses habitants, la diversité de leurs races, où le sang slave dominait, immigrant sans cesse de Pologne, de Courlande et de Livonie, toutes ces raisons imposaient, dans l'intérêt même du développement du pays, une coopération plus intime et plus soutenue. Ainsi que le dit un biographe : « Tandis que la plupart des

anciennes universités allemandes ont dû leur existence à la fantaisie ou à la vanité d'un monarque, celle de Königsberg ne connut d'autre origine que l'âpre nécessité. »

Déjà vers 1524, un évangéliste, Georges Briesmann, élève de Luther et de Melanchthon, était venu donner des leçons à Königsberg ; presque en même temps, l'imprimerie fut importée dans cette ville : et en 1534, le duc y fonda la première bibliothèque. En 1541, une école particulière s'éleva, où l'on apprenait, non seulement le grec, le latin et l'hébreu, mais la théologie, le droit, la médecine et les arts : c'était en quelque sorte le rudiment de l'Université, qui fut officiellement créée trois ans après, en 1544 ; et ce fut la première université de nom prussien.

Il semble que, dès la fondation de l'Université, cet esprit de large tolérance qui devait assurer la fortune de la dynastie prussienne, se soit manifesté. Sans doute, le plan et les statuts universitaires furent dressés par Melanchthon ; sans doute, les premiers professeurs furent choisis, presque tous, parmi ses disciples préférés, et son gendre Sabinus nommé recteur ; néanmoins, il ne paraît pas que les idées luthériennes aient été, même au début, les seules enseignées. Le duc Albert, qui s'était converti à la Réforme par habileté politique, ne pouvait méconnaître, en effet, les idées antiluthériennes de la plupart de ses sujets : et le meilleur moyen d'attirer leurs fils n'était pas précisément de leur imposer des convictions. Les largesses, les attentions de toutes sortes, les privilèges furent, au contraire, multipliés à l'égard de cette jeunesse. Ainsi, sur les 4000 marks alloués chaque année par la cassette ducale à l'Université, 1 000 étaient consacrés

aux étudiants sans ressources : une partie de cet argent subventionnait une maison où les étudiants pauvres pouvaient prendre pension à raison de 15 schellings par semaine ; le reste de la somme servait à payer des appartements bon marché et une chambre particulière à l'hôpital, pour les étudiants malades, avec un médecin spécial dévolu à leurs soins.

Le duc Albert s'était également préoccupé du bâtiment universitaire et des maîtres chargés d'y enseigner : l'édifice, terminé en 1569, peut être considéré comme fort remarquable pour l'époque, puisque trois cents ans plus tard, il n'était pas encore destitué de ses fonctions ; quant aux professeurs, ils avaient un traitement relativement élevé : et le recteur, en particulier, touchait 350 florins.

Malheureusement la mort du duc Albert, en 1568, arrêta l'essor de l'Université : car le pouvoir tomba dans les mains de son fils Albert-Frédéric, qui était idiot. Les idées purement scolastiques et la doctrine d'Aristote reprirent, peu à peu, l'importance qu'elles avaient perdu, et dominèrent, voulant réglementer non seulement la théologie, mais la physique, la médecine et, en particulier, l'anatomie et la chirurgie, qui commençaient à donner des résultats pleins de promesses. Si bien qu'au début du XVII[e] siècle, la science en était revenue aux vaines discussions sur les facultés et qualités occultes, sur les fluides et esprits animaux, et qu'on ne comptait pas moins de dix professeurs de théologie qui passaient leur temps en disputes sans fin : il est à peine besoin d'ajouter qu'à la faveur de ces désordres, les mœurs des étudiants s'étaient relâchées, et qu'ils occupaient le plus clair de leurs

journées à sacrifier sans répit aux coutumes de la déposition et du pennalisme, et à toutes leurs conséquences déplorables.

Quand Albert-Frédéric mourut, à son tour, en 1618, ce fut l'électeur de Brandebourg, Jean-Sigismond, à la fois son tuteur et son gendre, qui recueillit sa succession : il ne tardait pas lui-même à être remplacé par son fils Georges-Guillaume, l'année suivante, en 1619. L'Université profita bientôt, comme tout le royaume de Prusse, de la nouvelle impulsion donnée par les électeurs : les ressources universitaires furent augmentées, le traitement des professeurs rehaussé ; des dotations furent accordées aux maîtres de valeur, les disputes religieuses apaisées, les étudiants enfin rappelés à leurs études.

Une autre circonstance favorisa beaucoup aussi, à ce moment, le développement de l'Université : ce fut la guerre de Trente ans. Alors que cette guerre néfaste dévastait toute l'Allemagne du Nord, faisant fuir, devant elle, ainsi que nous l'avons vu, les étudiants des universités de Rostock et de Greifswald, Königsberg, plus à l'abri, à l'extrême Nord, devint pour eux une véritable terre d'asile. Sur ces entrefaites, en pleine activité, l'Université de Königsberg célébra, en 1644, ses premières fêtes du centenaire : à quatre ans à peine des traités de Westphalie, alors que presque toute l'Allemagne était encore secouée par les dernières convulsions de la guerre, cette cérémonie pacifique eut un profond retentissement.

Du reste, pendant le règne du grand électeur Frédéric-Guillaume (1640-1688), qui fit de la tolérance envers tous les persécutés religieux un des principes absolus de sa règle d'état, et en particulier par l'édit de Pots-

dam, en 1684, leur offrit son royaume comme un lieu de refuge, non seulement le Brandebourg et Berlin reprirent rapidement une prospérité nouvelle, mais encore le duché de Prusse, et spécialement sa capitale, Königsberg. De tout le XVIIe siècle, c'est principalement dans cette période, et surtout vers 1650 ou 1660 que l'Université de Königsberg fut le plus fréquentée par les étudiants : si le chiffre de 3 000 par an semble exagéré aux biographes, il est certain que la moyenne de 1 000 fut souvent dépassée à cette époque. On rencontrait, du reste, des étudiants de tout âge, depuis treize ou quatorze ans jusqu'à trente ans : parmi eux, il y en avait qui, sous le couvert des privilèges qui leur étaient accordés, ne se contentaient pas de demeurer trois ou quatre ans à l'Université, mais dix, douze, quinze et jusqu'à dix-neuf ans. De plus, par suite des facilités octroyées, tous les jeunes gens, même les fils d'artisans ou de paysans, se faisaient étudiants : il résulta bientôt, de ces pratiques, des effets inverses de ceux qu'on attendait.

Ainsi, vers la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècles, la jeunesse se livre à toutes sortes de désordres, et fréquente fort peu les cours ; les étudiants exogènes, qui avaient pris l'habitude de venir à l'Université de Königsberg, voyant qu'on y travaille de moins en moins, la désertent de plus en plus.

Mais voici qu'un autre événement allait encore arrêter ce début de décadence. Le 15 janvier 1701, le fils du grand électeur se faisait proclamer *roi en Prusse* dans Königsberg, sous le nom de Frédéric Ier : non seulement, l'attention était une fois de plus attirée vers cette lointaine capitale, mais le nouveau monarque se trouvait amené, par la force même des choses,

à s'occuper de ses institutions. Ainsi, l'université devenait université royale, et le Kronprinz Frédéric-Guillaume en était nommé recteur en octobre de la même année. Sous son impulsion, des professeurs de valeur entraînèrent vers eux de nombreux disciples ; Königsberg fut parmi les premières universités qui adoptèrent la langue allemande ; et non seulement, dès 1715, Lilienthal annonçait qu'il ferait ses leçons en allemand, mais leur programme lui-même, sur « les antiquités et autres curiosités du royaume de Prusse », montrait qu'il marchait résolument dans la voie du progrès.

Enfin, apparut Emmanuel Kant : et l'Université de Königsberg acquit bientôt une universelle renommée : ce fût l'apogée de sa notoriété. Je n'ai pas à retracer ici la vie de l'illustre philosophe (né à Königsberg en 1724 et mort dans cette ville en 1804), ni à parler de ses ouvrages et de leur diffusion mondiale ; mais il est permis de se demander quelle influence il exerça sur le milieu même qui l'entourait. L'effet le plus immédiat fut de rappeler les étudiants à leurs devoirs et de leur inculquer des principes de droiture et de rigide volonté. Kant prêchait l'exemple : de 1755 à 1796, c'est-à-dire pendant les quarante et un ans qu'il professa à l'Université, une règle inflexible dirigea ses actes. On montre encore les rues où, à des heures invariables, il passait chaque jour, pour faire sa promenade quotidienne, ou se rendre à la vieille Université, encore debout actuellement sur les bords du fleuve Pregel. Comme, du reste, la plupart des professeurs de cette époque, il donnait ses leçons dans sa propre maison, aujourd'hui disparue ; il se mêlait peu à ses disciples,

ne descendait guère dans le détail de leur existence, mais les gouvernait du haut des sommets sereins de son autorité morale, montrant à chacun l'exemple d'une vie simple, digne et pleine de gravité. Il paraît incontestable que c'est à lui qu'est due la parfaite tenue des étudiants de Königsberg, surtout si on la compare à celle qui existait, à cette époque, dans les autres universités.

C'est ainsi qu'un aumônier militaire, Goldbeck, rapporte dans ses mémoires, en parlant de Königsberg en 1782, « que les excès de toutes sortes, malgré la plus grande liberté, y sont inconnus ». Un autre auteur parle du zèle des étudiants, bien plus marqué, là, qu'ailleurs ; il prétend « qu'ils dédaignent les fanfaronnades, et brillent peu par les excentricités de la mode. Les bals académiques, les mascarades et autres jeux de danse sont leurs seuls grands plaisirs ». Il ne faudrait cependant pas comparer les usages des salons de ce temps avec ceux d'aujourd'hui. Le professeur Heidemann raconte, par exemple, qu'à son arrivée à Königsberg en 1802, il remarqua, dans un de ces bals, que les étudiants, au milieu des salles de danse, buvaient la bière au goulot des bouteilles et se livraient, en présence de leurs professeurs, à d'autres incongruités de même ordre.

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que le kantisme non seulement s'étendît au loin, mais fût prophète en son pays. Il est curieux de remarquer que le système philosophique de Kant semble être en complète harmonie avec l'idée de l'État, telle que se la représentaient les rois de Prusse : rigidité de direction, d'une part, tolérance et liberté, d'autre part. Le kantisme, réduit à sa plus simple expression, pose exactement

les même principes d'antinomie : nos actes, d'une part, sont fonction du monde sensible qui les environne ; en d'autres termes, ils sont déterminés rigoureusement par des phénomènes purement scientifiques, c'est-à-dire, selon le mot du philosophe, par « la loi de la nécessité physique » ; et, d'autre part, notre raison est absolument libre, parce qu'elle représente la conscience morale et qu'elle se suffit à elle-même. Or, la loi de nécessité physique transportée dans la législation publique de l'État, devient la loi de nécessité juridique et aboutit à instituer, par analogie, « une contrainte extérieure légale » ; mais cette contrainte ne peut rien pour la pratique des devoirs de la morale qui est « une chose toute interne » et constitue « la vertu libre ».

Ce n'est pas en vain que de telles idées furent professées pendant plus de quarante ans avec le talent et la foi d'un homme de génie comme Kant. En même temps qu'il acceptait, par elles, le principe absolu de l'autorité — loi scientifique — et respectait ainsi la loi de l'état prussien, il proclamait la nécessité de la liberté — loi intime de la raison morale — et, par suite, préparait la révolte des esprits contre la contrainte napoléonienne. Car les foules se prennent toujours à la magie du verbe et adaptent à leur intérêt immédiat les idées dont leurs oreilles sont pleines, sans se préoccuper jamais si l'application qu'elles en font correspond exactement à leurs principes directeurs mêmes.

C'est surtout à Königsberg, en effet, que la résistance contre Napoléon prit naissance et s'organisa. C'est là que s'était retirée la famille royale de Prusse après le désastre, subi à Iéna, et l'entrée des troupes

françaises à Berlin, le 25 octobre 1806; là, qu'elle avait groupé ses conseillers et ses partisans les plus dévoués, là, dans l'Université elle-même, qu'elle avait rencontré les patriotes les plus ardents. Les liens, qui avaient déjà uni la maison royale et l'Université, ne tardèrent pas à se resserrer plus intimement que jamais; et en février 1808, le Kronprinz, pour la deuxième fois, était proclamé recteur. Peu après, au printemps de la même année, était fondée, avec l'approbation du roi, l'association morale et scientifique, dite *Tugendbund*, association bien connue, dont le véritable objet était de libérer la Prusse du joug napoléonien et de coopérer, par l'éducation nationale de la jeunesse, à la délivrance de la patrie. C'est encore de Königsberg, à la même époque, que partirent les chants enthousiastes et patriotiques du jeune poète Max de Schenkendorf.

Frédéric-Guillaume III, sentant tout le parti qu'il pouvait tirer du milieu universitaire, n'hésita pas à augmenter les revenus de l'Université de 34 000 thalers par an ; il permit ainsi d'élever les appointements des professeurs, d'installer un jardin botanique, de fonder des prix pour les étudiants. Enfin, en 1811, il donna 28 000 thalers pour l'érection d'un observatoire, qui devait être terminé en deux ans ; c'est à la vue de cet édifice, au moment de son départ pour la Russie en juin 1812, que Napoléon s'écria : « Le roi de Prusse peut donc encore construire des observatoires ? »

Le roi de Prusse suivait son idée, en effet. C'est lui qui avait dit, quand, après la fermeture de l'Université de Halle en octobre 1806 par ordre de Napoléon, on lui avait soumis à Memel, en 1807, un plan d'université à Berlin : « Voilà qui est bien et courageux ! Ce que l'État a perdu par la force physique, il doit le réparer par la

force morale ». Bien que Halle ait été autorisé à rouvrir ses cours en mai 1808, l'Université de Berlin n'en fut pas moins fondée en octobre 1809. Dès ce moment, elle coopérait à la résistance, préparait la revanche. Le *Tugendbund*, dissous en 1809 par Napoléon, se reconstitua presque aussitôt sous le nom de *Deutscher Bund*, à l'appel de Jahn et Friesen, de Maurice Arndt et aussi de Fichte, qui venait d'être appelé comme professeur de philosophie à l'Université berlinoise. Toutes ces excitations à la liberté eurent un grand retentissement à travers la Prusse ; elles exaltèrent le sentiment patriotique qui n'attendait que l'occasion pour se manifester ouvertement. La nouvelle des désastres de Russie fut le signal de la révolte imminente. Et quand le 8 janvier 1813, les restes de la Grande Armée traversèrent Königsberg, la jeunesse salua leur passage de réjouissances joyeuses.

Bientôt, après l'appel à son peuple, Frédéric-Guillaume III regagna Berlin, et depuis lors, reparut fort peu à Königsberg. Ses successeurs ont fait de même ; et à part les jours de couronnement (en 1840, Frédéric-Guillaume IV, et en 1861, Guillaume Ier), on peut dire que la vraie capitale prussienne a peu connu les rois de Prusse. Dès le début du retour de leur fortune, après la chute de Napoléon, ils semblaient déjà avoir oublié les services rendus par Königsberg, et même ceux de l'Université elle-même.

On le vit bien, à l'occasion de l'assassinat de Kotzebue le 23 mars 1819, à Mannheim, par Karl Sand. Comme il arrive toujours, Frédéric-Guillaume III avait été enchanté de l'esprit libertaire qui s'était manifesté en Prusse et l'avait aidé à reconquérir sa puissance ; mais, maintenant que l'adversaire était terrassé, il de-

venait inquiet, anxieux, considérant comme révolutionnaire et dangereux pour lui le même mouvement qu'il avait jugé patriotique, quand il s'était agi de lutter contre Napoléon. Les associations tapageuses des étudiants, leurs réunions à Iéna et à la Wartbourg, de 1817 à 1819, les idées libérales des professeurs l'inquiétaient; et Metternich était fort heureux d'en exagérer l'importance auprès de lui. Aussi, quand survint l'assassinat de Kotzebue, Frédéric-Guillaume était-il gagné d'avance à une sévère répression contre les étudiants, les professeurs et les universités en général; cela se traduisit par les résolutions de Carlsbad, votées en août 1819, et ratifiées par la diète de Francfort, le 20 septembre suivant; elles interdisaient les sociétés secrètes, censuraient la presse, et faisaient surveiller étroitement les universités par des fonctionnaires spéciaux.

Or, par une singulière ironie du sort, ces résolutions, qui frappaient toutes les universités, frappaient tout particulièrement celle de Königsberg. Les étudiants de cette ville, en effet, n'avaient pas tardé à s'affilier à l'*Association générale* (*Allgmeine Burschenschaft*) dont le centre actif était à Iéna, et dont Sand faisait partie. En mars 1818, la Burschenschaft de Königsberg avait délégué à Iéna, pour la représenter, deux camarades, dont l'un était Dieffenbach, qui devait devenir ultérieurement le chirurgien célèbre, dont le nom n'est pas encore oublié. Peu après son retour, le 18 juin, la Burschenschaft se réunit à Galtgarben, près de Königsberg, sur la mer, dans un site magnifique, où se dresse une croix élevée par Scheffner, en souvenir de la guerre de Sept ans, à laquelle il prit part; c'est là que, fréquemment, les jeunes étudiants

et leurs maîtres avaient pris l'habitude de se réunir, causant de science et d'art pour le bien et la gloire de l'Allemagne, exaltant leur amitié et leur fraternité. C'était déjà, pour le roi, une première raison de défiance ; et voici la seconde.

Kotzebue était très connu à Königsberg, où il avait séjourné à diverses reprises depuis 1806, comme consul général de Russie ; il avait même été fait, en 1815, Docteur *honoris causa* à la faculté de philosophie. Aussi l'autorité royale voulut-elle honorer le mort par une cérémonie funéraire solennelle ; mais les étudiants et le public refusèrent de s'y associer ; et la solennité, par crainte de désordres, fut contremandée par ordre de la police.

Ces faits étaient insignifiants : ils suffirent néanmoins pour rendre suspects les mêmes associés qui, quelques années plus tôt, avaient reçu approbation du roi pour leur « bon esprit ». Malgré la déposition du prorecteur, toute en faveur de la Burschenschaft, les papiers furent saisis, les coffres ouverts, la correspondance séquestrée : mais on ne trouva aucune preuve du crime de haute trahison, à part la suivante. Depuis 1817, en pieux souvenir du fondateur de l'Université, les étudiants avaient pris l'habitude de porter en insigne son effigie en or ou en argent ; on n'hésita pas à donner, à cet innocent insigne, un sens criminel ; son port fut prohibé et ceux qui s'en paraient privés des bénéfices qui leur avaient été accordés ; enfin le curateur fut relevé de ses fonctions et remplacé par un fondé de pouvoir nommé par le gouvernement. L'Université n'accepta pas sans récriminer une pareille intervention ; même le doyen démissionna, en prétendant que sa dignité avait été, par de tels actes, fortement offensée.

Cela n'empêcha pas les résolutions de Carlsbad d'entrer en vigueur à Königsberg en vertu d'un décret ministériel du 20 décembre 1819 ; par suite, toute association des étudiants était interdite et ainsi prit fin, officiellement, à cette date, la première Burschenschaft de Königsberg, continuation directe des *Tugendbund* et *Deutscher Bund*. Ainsi ne se trouvèrent que trop bien confirmées les paroles qu'avait prononcées Scheffner à l'occasion du meurtre de Kotzebue : « Je ne vois d'autre utilité à cet assassinat que de mauvaises conséquences. »

Mais l'esprit de groupement est si profondément ancré dans la cervelle allemande, que les associations se reformèrent bientôt sous d'autres noms : alors fleurirent les *Landmannschaften*, les *Kränzchen* et les *Corps* ; alors reparurent, de 1820 à 1830, avec une intensité non connue jusque-là, et le culte du duel, et les pratiques du boire, et les vieilles coutumes des étudiants moyenâgeux. Ce fut l'époque où ils « séchèrent » le plus les cours ; on les voyait marcher, en armes, par les rues, avec des bannières et des rubans de couleurs, le sabre au côté, la longue pipe à la bouche et la tabatière attachée par une ficelle au cou ou à un bouton d'habit ; à la main, ils tenaient une canne de jonc, sculptée de noms aux arabesques énormes ; souvent, la police intervenait pour interrompre les duels ou les démonstrations bruyantes dans les endroits publics et les voies de la ville. Seule, la politique — maladie de ce temps — laissait indifférente cette jeunesse tapageuse ; il est bon d'ajouter, il est vrai, que la principale raison en paraît due à la pauvreté des étudiants qui n'avaient pas de quoi acheter des journaux. Cependant, vers 1840, ils restent encore sourds aux avances libé-

rales qui se tendent vers eux : ils se confinent de plus en plus dans une vie terne et amorphe, tandis que l'Université végète.

Sans doute, en 1844, à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation, de nouveaux bâtiments s'édifièrent et, en particulier, la moderne construction universitaire, qui fut inaugurée en juillet 1862[1] ; sans doute, les fêtes du couronnement du roi Frédéric-Guillaume Ier en 1861, et la nomination du Kronprinz, à la même date, comme « très magnifique recteur » rehaussèrent, quelques années, le prestige de l'Université : mais cet éclat fut passager. Et quand, en 1871, le roi de Prusse fut proclamé empereur d'Allemagne, on peut dire que la Prusse était désormais sacrifiée, et avec elle Königsberg, sa vieille et austère capitale.

En devenant empereur d'Allemagne, en effet, Guillaume devait forcément oublier les promesses du roi de Prusse. Par une loi fatale, les yeux du nouveau monarque devaient se porter vers l'ouest et vers le sud, et se détourner de plus en plus de la Prusse elle-même : et c'est là, il faut bien le dire, à l'heure actuelle, un oubli ou une indifférence dont les habitants de la vieille Prusse ne parviennent pas à se consoler. L'Université, comme toutes les autres institutions de Königsberg, s'étiole et languit : son importance décroît chaque jour davantage : elle est parmi les deux ou trois dernières de l'empire.

Du reste, par un phénomène curieux, l'élément prussien tend à être submergé par l'immigration slave, et surtout polonaise ; en somme, le même courant qui

1. A la pose de la première pierre, en 1844, le roi Frédéric-Guillaume IV avait dit : « Ce bâtiment doit être un foyer de lumière ; sa devise : En avant ! »

pousse l'élément prussien vers l'ouest tend à le faire remplacer par l'élément slave qui, lui aussi, marche de l'est vers l'ouest, culbutant devant lui les Germains, les chassant de Königsberg.

* * *

C'est l'esprit ainsi hanté de ces souvenirs historiques, qu'un soir de juillet 1909, vers minuit, par un temps de brouillard épais et de pluie pénétrante, j'arrivai à Königsberg. A cette heure tardive, un malheureux tram électrique, dont le phare perçait vaguement la brume lourde, attendait placidement devant la gare les derniers voyageurs. Bientôt il se mit en route : il suivait des trottoirs ruisselant d'eau, traversait des chaussées boueuses ; puis, par des ruelles sombres et resserrées, et en pente raide, il grimpa en ronflant, comme à l'assaut du vieux château royal, morne et triste, dont les murs paraissaient encore plus lugubres dans cette humide nuit.

Au matin, la pluie s'était calmée, et je pus visiter la ville. On peut en considérer l'aspect général et matériel, la population, l'Université.

Comme ville, malgré une augmentation sans cesse croissante d'habitants, dont le chiffre dépasse actuellement 220 000, Königsberg est très en retard sur la plupart des grandes villes allemandes. La raison majeure en est due à la pauvreté de ses ressources : déjà peu fortunée en 1807, elle dut, à cette époque, payer à Napoléon une contribution de 11 millions, et, pour cela, fut forcée d'emprunter : or, l'amortissement des obligations émises n'a pris fin qu'en 1891 : ce qui montre un état financier précaire. D'autre part, encore entourée

de ses antiques fortifications, elle est à l'étroit derrière elle, dans l'impossibilité de s'étendre. Alors que presque toutes les villes allemandes ont vu leurs anciens terrains militaires disparaître et faire place à des promenades ombragées et des pelouses verdoyantes, ici, ces vieux restes du passé sont encore debout, malgré la promesse de l'Empereur de les vendre. Il paraît pourtant que, ces temps derniers, l'autorisation de les abattre vient d'être enfin accordée par l'Etat, moyennant la somme de 29 millions de marks.

Je suis peut-être un des derniers Français qui aurai vu ces antiques remparts avant qu'ils ne tombent sous le pic des démolisseurs. Les circonstances qui m'y conduisirent méritent d'être rapportées. Mes oreilles d'enfant avaient souvent entendu mon père — fait prisonnier à Varise, près de Chartres, le 29 novembre 1870, et envoyé à Königsberg — raconter divers épisodes de sa longue et dure captivité de cinq mois. Ses camarades et lui avaient été entassés, dès leur arrivée, vers le 10 décembre, dans des baraquements en planche où, mal chauffés et privés de lumière dès la tombée du jour, à 3 ou 4 heures du soir, ils grelottaient de froid; leur nourriture se composait de pain noir, de soupe, — sorte de pâte épaisse avec laquelle les prisonniers s'amusaient à coller des affiches, — de bœuf bouilli dur comme du cuir, de pommes de terre, quelquefois de gros pois mal cuits ; pour se laver, ils ne disposaient que de glace fondue, dont le contact sur la peau et le visage était abominable ; ils étaient couverts de vermine dont, ne pouvant plus se débarrasser, ils prirent le parti de rire : même, à certains jours, on pouvait les voir, histoire de tuer le temps, aligner sur

les couvertures de leurs paillasses, des poux volumineux, marqués d'une croix rouge ; les insectes choisis pour la course, étaient lâchés à un signal donné et le propriétaire du pou vainqueur félicité chaudement.

Toutes les nouvelles de France qui parvenaient aux prisonniers, bien assez tristes par elles-mêmes, étaient l'objet, de la part des officiers allemands qui les leur transmettaient, de plaisanteries d'un goût douteux, dans lesquelles le nom de *Napoléon Gambetta* sans cesse revenait ; et quand, par permission spéciale, une fois par hasard, on leur accordait d'aller en ville par groupe de quatre, sous la conduite d'un soldat fusil chargé, les gamins leur lançaient des pierres, tandis qu'à leurs oreilles résonnaient, sur leur passage, les insultes et les injures, au milieu desquelles les mots de *Franzosen kaputt* se détachaient en leitmotiv.

Par un sentiment bien naturel, je voulus voir ces baraquements dont j'avais tant entendu parler ; et dans cet espoir, je m'adressai un après-midi, sur les 4 ou 5 heures, à M. le Consul de France à Königsberg. Cet homme aimable me reçut aussitôt avec la plus vive cordialité, et très habitué sans doute à la rapidité du séjour — si classique chez les Français — me dit spirituellement :

« — Vous nous quittez sans doute ce soir, peut-être demain ; et vous voudriez faire cette visite tout de suite, j'imagine.

— Oui, je l'avoue.

— Eh bien ! je crois la chose très possible. Voici précisément un de mes jeunes amis qui a terminé son service militaire, ici même, il y a quelques mois à peine ; il est très au courant des habitudes de la gar-

nison : c'est le meilleur guide que je puisse vous donner. »

Tous deux aussitôt, nous jetâmes dans une auto qui passait devant la porte du consulat et qui, au bout de quelques minutes, nous déposa devant la *Commandatur ;* mon jeune camarade, d'un pas leste, sauta à bas de la voiture et s'engouffra à travers un corridor ; après un court moment d'attente, je le vis réapparaître, toujours vif et souriant : « Au *Steindammertor* », dit-il, d'un ton bref au chauffeur ; et il se rassit à mon côté.

« C'est déjà arrangé ? fis-je.

— Vous devez écrire au général-commandant, me répondit-il, et solliciter de lui une autorisation, en indiquant les motifs de votre demande. Cette autorisation sera accordée, sans nul doute ; mais il est tard ce soir, et demain, c'est dimanche ; vous n'aurez donc la réponse que mardi, lundi après-midi peut-être, c'est-à-dire toujours après votre départ.

— Alors, où allons-nous ? repris-je intrigué.

— Je sais qu'un grand nombre de prisonniers français furent casernés au *Steindammertor,* et nous y allons.

— Mais l'autorisation ?

— Nous ferons comme dans votre pays : nous essaierons de nous en passer », répliqua en riant mon compagnon.

Presque aussitôt, l'auto stoppa devant la porte d'un quartier de caserne : et nous mîmes pied à terre. Trois curieux, dont deux femmes du peuple, arrêtés sur le seuil de l'immense porte béante, le regard fixé dans la cour du quartier, assistaient à l'appel du soir. Mon compagnon s'approcha rapidement du planton, et

sans la moindre hésitation se mit à parlementer longuement avec lui : puis nous attendîmes.

Un capitaine à cheval, ayant à sa gauche, debout, son sergent-major, passait la revue de ses hommes, pressés en rangs serrés dans la cour, avant de leur rendre la liberté : le torse bien pris dans son dolman bleu, blond, raide, d'allure sympathique et franche, il parlait d'une voix nette et forte, gesticulait de la main droite avec aisance et distinction, tandis que de la gauche, il tenait les guides de sa docile monture. Tout au fond, derrière le carré formé par les fantassins, émergeaient les murs grossiers des remparts ; contre eux, adossés, plusieurs baraquements se succédaient et, par les fenêtres entr'ouvertes, on apercevait des tables et des bas-flancs, des sacs et des fusils : c'était là qu'en 1870-71, une partie des prisonniers de guerre avaient campé.

Brusquement, les rangs se rompirent, et les soldats gagnèrent la chambrée. Le planton en profita pour s'approcher du capitaine et lui transmettre notre requête. Alors, vers nous, l'officier se dirigea, au pas tranquille de son cheval, et poliment nous salua. Mon compagnon s'était avancé, l'air délibéré : et énergiquement, chaleureusement, longuement plaida ma cause, cherchant par tous les moyens à convaincre le capitaine qui l'écoutait, l'œil clair et doux, sans la moindre impatience ; mais il fit la même réponse : il lui fallait une autorisation émanant de l'autorité supérieure ; la consigne était inflexible, il ne pouvait la transgresser. Très correctement alors, se tournant vers moi, il m'adressa directement la parole, visiblement désolé de ne pouvoir m'être agréable, et s'en excusant avec une sincérité cordiale, dont je fus fort touché ; puis il

me causa de mon voyage, me demandant si j'étais de loin, et comment je trouvais le pays. Soudain, comme je lui parlais de Greifswald, il eut cette question d'un naturel exquis :

— « Ah ! vous venez de Greifswald ? Et vous n'avez pas connu là-bas mon jeune beau-frère, vous savez, un tel (ici, un nom que j'ai oublié) ? Il est étudiant en médecine, très gentil, le connaissez-vous ? »

Sur ma réponse négative, le capitaine parla encore quelques instants ; puis, après avoir regretté une dernière fois de ne pouvoir me donner satisfaction, me salua à nouveau d'un geste bref, et quitta le seuil de la caserne au trot placide de son cheval bai... Et c'est ainsi qu'un peu de loin, avant sa complète disparition, j'aperçus un des baraquements où couchèrent, pendant cinq mois, des prisonniers français de 1870 !

De ce qui précède il résulte que le deuxième élément dont je veux maintenant parler — c'est-à-dire la population — a une physionomie très spéciale. Car le jeune homme qui m'avait servi de guide, pas plus que l'officier à qui je m'étais adressé, ne sont des exceptions ; et cela surprend au premier abord. On s'attend, en effet, à trouver à Königsberg, centre de la vieille Prusse, l'image brutale et crue du Prussien : or, cette impression, je ne l'ai pas eue. On constate, au contraire, une absence générale de contrainte et de raideur. de la bonne humeur, un certain laisser-aller aimable et familier, des manières polies sans excessive affectation : il semble qu'on soit reçu en bon camarade par une maîtresse de maison affable et qui a soigné le dîner. Les visages sont souriants, les gestes souvent aisés et alertes ; le type trapu aux épaules

larges, à la figure blonde et rose, est loin d'être la règle, et l'on aperçoit vite des bruns aux yeux vifs et pétillants, aux cheveux drus, aux traits énergiques et parfois ravagés, au teint mat, à la parole nette, courte, aiguisée et plaisante. Évidemment, la race slave, et polonaise particulièrement, gaie, remuante, spirituelle, à l'intelligence supérieure est en train de faire l'éducation et la conquête du pays; plus affinée, plus cultivée, elle déteint sur la population elle-même et se l'assimile peu à peu. Il n'est pas jusqu'aux officiers qui ne subissent la contagion de l'exemple : car, sans parler de celui cité plus haut, j'en ai vu d'autres, fort séduisants.

Ainsi, au *Schlosshotel*, un dimanche à déjeuner, vers 1 heure, je vis pénétrer un lieutenant, accompagné de sa jeune femme. Sans bruit, sans éclat, ils s'assirent à une table près de la mienne : lui, beau garçon, rasé de frais, moustaches blondes relevées à la Guillaume, détacha doucement son long sabre de la ceinture, ôta ses gants blancs, et, très chic dans son dolman dont le col, un peu trop haut, lui donnait un léger tic, les avant-bras posés sur le bord de la table, se mit à causer, tout en dégustant les mets du repas, avec sa compagne, gentiment; elle, en toilette d'un jaune clair et coiffée d'un large chapeau à la longue plume blanche, menue, gracieuse, les cheveux noirs, les petits yeux pétillant de malice, les traits fins et les gestes décidés, montrait déjà de singulières dispositions pour commander la compagnie de son mari : une arête, de trop sans nul doute, s'étant trouvée dans son plat de poisson, elle donna au garçon l'ordre poli, mais sans réplique, de lui en apporter un autre!

Les renseignements qui précèdent, sous leur allure anecdotique, sont fort utiles à connaître, parce qu'ils nous expliquent les traits essentiels qui caractérisent l'Université actuelle de Königsberg : car en fonction d'une part, du dénuement général, elle est matériellement dans une situation inférieure à la plupart des autres universités allemandes, et, d'autre part, elle est alimentée par l'élément étranger. Ce fait est particulièrement démonstratif en médecine. Si l'on ne recevait que les malades purement autochtones, les salles seraient presque vides : c'est, du reste, ce qui se passe pour l'hôpital proprement dit de la ville, qui vient d'être remanié tout récemment, et remis à neuf : « Il est splendide, me disait avec humour un des maîtres les plus en vue de l'Université ; mais il n'y manque qu'une seule chose : les malades ! »

L'Université de Königsberg, comme toutes les universités d'Allemagne, comprend un bâtiment général et des bâtiments particuliers. Le bâtiment général, qui s'élève, depuis 1862, sur le Paradeplatz, est situé dans la partie la plus jolie et la mieux aérée de la ville : on y accède par un jardin où, au milieu d'allées ombreuses et de plates-bandes de roses, se dressent la statue en pied de Kant et le monument du roi Frédéric-Guillaume III à cheval. C'est cette statue équestre qu'un étudiant présenta un jour à un de ses jeunes camarades fraîchement arrivé à Königsberg, comme étant celle de Kant ; et comme l'ami s'étonnait un peu de voir ainsi le grand philosophe à cheval, l'ancien lui répondit sans sourciller : « C'est quand il était dans la cavalerie ! »

Le bâtiment universitaire, de style Renaissance italienne, offre au visiteur le même aménagement géné-

ral que celui déjà mentionné ailleurs : ce sont des amphitéâtres de cours, des salles de collection (particulièrement de gravures et de monnaies), la Chambre du Conseil avec les bustes de Kant, de Hagen et de Wagner, la grande salle de réception (*Aula*) avec ses marbres et portraits des protecteurs et ancêtres, et ses peintures allégoriques modernes, enfin ses deux cases minuscules et obscures, siégeant au-dessus du logement du concierge et qui constituent le cachot aux cloisons constellées d'arabesques bizarres, de vers burlesques et de dessins d'enfantine fantaisie.

Derrière l'Université, et dans un périmètre restreint, sont massés les édifices universitaires spéciaux : dans les Drumm = et Kopernikusstrasse, voici les cliniques médicale et gynécologique sous la direction des professeurs Lichtheim et Winter, la clinique du nez et des oreilles, la policlinique des enfants, les instituts de physiologie, de chimie médicale et pharmacologie (professeur Jaffé), d'anatomie pathologique ; tout à côté, dans la *Lange Reihe*, ce sont les cliniques chirurgicale — celle-ci dirigée par l'habile opérateur qu'est le professeur Lexer —, de la peau et des maladies vénériennes, des yeux, ainsi que l'institut géologique du professeur Tornquist. Quelques mètres de plus, et nous entrons dans le jardin botanique avec son musée zoologique, au bout duquel, en face, s'élève l'observatoire construit par Bessel en 1810-1813, dont j'ai déjà parlé, et à droite, l'important laboratoire pharmaco-chimique ; enfin, un peu plus au nord, entre les Steindamm et Tragheimer Kirchenstrasse, nous trouvons : l'institut d'hygiène qui a, à sa tête, le bactériologiste très connu Pfeiffer ; l'institut de physique et de physique-mathématique du professeur

Volkmann ; l'institut vétérinaire et agricole, l'institut minéralogique. Toutes ces constructions, à part quelques détails qui n'intéressent que les spécialistes, sont toujours distribuées sur un même plan d'ensemble. Il est évident toutefois qu'un certain nombre d'entre elles — en particulier les cliniques — ne sont pas récentes ; de plus, fait rare aujourd'hui en Allemagne, elles ne sont pas entourées d'espaces libres et de jardins. Il ne faut pas être grand prophète pour prévoir — d'ici quinze ou vingt ans — l'édification de nouveaux bâtiments, plus modernes, sur une partie de l'emplacement des anciennes fortifications qui vont être démolies, ou même sur les terrains qui les bordent à l'extérieur.

Non loin des instituts précédents, vers le milieu de la Triepoltstrasse et en face d'elle, au bout d'une petite place, se dresse la *Palästra Albertina,* ou maison sportive des étudiants. Son histoire est récente et curieuse. Vers 1890, Friedrich Lange, un ancien étudiant et privatdocent de l'Université de Königsberg, fixé depuis longtemps à New-York, où il avait fait fortune, séduit par la beauté de l'éducation américaine, rêva pour ses jeunes compatriotes une discipline analogue et mit 150 000 marks, dans ce but, à la disposition de l'Université. Le Comité institué à cet effet, sous la présidence du professeur Bezzenberger, un littéraire, fit les choses royalement : il fit construire le magnifique et unique palais des sports, inauguré en octobre 1898, et que le visiteur peut encore admirer aujourd'hui : par un large escalier, aux marches monumentales, on accède dans une vaste salle de gymnastique avec ses multiples appareils, laquelle, dans les grandes circonstances, se transforme en splendide salle de fête ;

tout à côté, sont une salle d'armes, une salle de danse, et surtout un établissement de natation aux amples dimensions; au rez-de-chaussée, se succèdent une salle à billard, et plusieurs salles de restaurant avec des tapis verts, un terrain de tennis et un autre, couvert, pour le jeu de quilles; enfin, disséminés dans les différents étages de la maison, sont des pièces de travail, une bibliothèque, et une infinité de salles, de maigre contenance, où se réunissent, à certains jours déterminés pour leurs *Kneipe*, les diverses associations d'étudiants de Königsberg — plus de 40. — On cite, à ce sujet, le mot fort pittoresque, prononcé par le président du Reichstag, au jour de l'inauguration : — « J'étais venu pour inaugurer un établissement de gymnastique, dit-il à l'oreille d'un de ses voisins ; et il me semble que j'inaugure une foule de petits cabarets ».

L'édifice, une fois achevé, avait singulièrement dépassé les prévisions budgétaires, puisqu'il atteignait 500 000 marks. Le fondateur trouva, paraît-il, la note un peu corsée ; il paya cependant ; mais on n'en fut pas beaucoup plus avancé, car on n'avait pas le sou pour faire marcher l'affaire. C'est alors que la ville loua une partie du bâtiment, et l'utilisa comme collège ; en même temps, l'école de natation était transformée en bains publics payants, à certaines heures de la journée.

A l'heure où je visitai, vers 4 heures de l'après-midi, la palestre battait son plein. Partout, je trouvai des étudiants en activité de service, les uns qui faisaient leur partie de billard et les autres d'échecs, ceux-ci qui soulevaient des poids lourds ou couraient sur des barres parallèles, ceux-là qui croisaient le fer

de leurs armes ; plus loin, dans un long couloir abrité de la pluie et des vents, j'en aperçus qui lançaient une grosse boule sur des quilles, lesquelles s'écroulaient, à chaque coup sur le sol, avec un fracas épouvantable ; derrière les quilles, dans une atmosphère de poussière et de fumée du tabac, d'autres étudiants, en bras de chemise, étaient assis, par trois ou par quatre, autour de tables quadrangulaires, étroites et en équilibre instable : ils tenaient à la main des cartes crasseuses, et les jetaient chacun à leur tour, au milieu de cris et de rires, tandis que de leurs bouches s'échappait, par bouffées, le brouillard âcre des cigarettes et des cigares. Ces gentilshommes me contemplèrent d'un œil terne, répondant par monosyllabes hoqueteux aux quelques questions que, par politesse, je m'efforçai de leur poser... Et je fuis bientôt ces jeux bizarres, amusé par la vue d'un buste superbe de Kant, aperçu en passant, dans le bel escalier, me demandant ce que pouvait penser l'âme de ce grand homme, perdu en ce lieu de plaisir... ; et, sortant de là, auprès d'elle je me rendis.

Il est, en effet, impossible, quand on parle de l'Université actuelle de Königsberg, et de ses mœurs, de ne pas aller voir celle que connut Kant. Située dans la petite île du Pregel, dans le vieux quartier Kneiphof, elle offre au visiteur qui la contemple de la rive opposée, un air vétuste des plus pittoresques, avec ses murs gris et ruinés, à moitié perdus dans les frondaisons vertes de ses magnifiques tilleuls qui se penchent vers l'eau lente du fleuve. Considérée par l'autre façade, sur le Domplatz, elle n'offre qu'un intérêt restreint, avec son perron aux pierres rongées, ses fenêtres de prison, et l'écriteau pendu à la porte annonçant que la biblio-

thèque de la ville est ouverte de midi à 2 heures : car elle sert aujourd'hui de salle de lecture, offrant au curieux la richesse de ses 500 bibles. En face d'elle, dans ce quartier désolé, la gothique cathédrale des XIIIe au XVIe siècles, inachevée, lance vers le ciel son unique tour de 57 mètres ; à l'intérieur, au bout de ses trois nefs, dans le chœur, elle montre les divers monuments funéraires de plusieurs Hohenzollern, entre autres celui du duc Albert Ier, premier duc de Prusse, et de sa première femme Dorothée ; mais le plus visité est celui de Kant, qui recouvre les restes du grand philosophe, et sur lequel on peut lire en arrière, la phrase célèbre tirée de la *Critique de la raison pratique* : « Deux choses emplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours nouveaux et toujours croissants, font travailler la pensée d'une façon toujours plus fréquente et persévérante : le ciel étoilé qui est au-dessus de moi et la loi morale qui est en moi. »

* * *

Le soir, dans son hôtel somptueux, aux pièces immenses, aux chaudes tentures, un des maîtres les plus érudits et les plus fins de l'Université me reçut, au milieu des siens, de manière simple et amicale. Je goûtai fort, durant trois courtes heures, le charme d'une conversation élégante, spirituelle, pleine de bon sens aiguisé et de haute valeur intellectuelle.

Je commençai par m'étonner du peu d'étudiants rencontrés, de façon générale, dans les salles de cours et les amphithéâtres de clinique.

« — Évidemment, il vaut mieux l'avouer franchement, répondit le maître, notre Université se dépeuple,

périclite ; sans doute, vous avez pu lire sur les guides qu'elle se développait, que la clientèle affluait, mais ce sont là des versions intéressées, qui sont très légitimes, j'en conviens, mais qui n'en sont pas moins inexactes. En médecine surtout, la diminution des élèves devient chaque semestre plus sensible : nous n'avons pas, je parie, 40 auditeurs à nos leçons. Je ne crois pas que cette décroissance soit due précisément à la moindre valeur de l'enseignement que nous donnons ici : évidemment, je commence à me faire vieux, et je n'ai peut-être pas le grand enthousiasme d'il y a vingt ans ; mais mes collègues, plus jeunes, ne sont pas mieux partagés que moi. Vous avez vu opérer, ce matin, par exemple, le professeur Lexer : il est jeune, habile, entreprenant, très sûr de lui, excellent chef, plein d'autorité et de valeur personnelle ; ses travaux récents l'ont mis en relief ; le professeur Pfeiffer est également connu, et il en est ainsi de quelques autres... : cela n'empêche pas que le nombre des étudiants s'amoindrit tous les jours.

— N'est-ce pas une question de manque de crédits, d'insuffisance d'aménagement matériel, de difficulté de recrutement du personnel ?

— Évidemment, nos crédits sont très limités ; le recrutement devient aussi chaque jour plus malaisé ; les nouvelles lois tendent à raréfier les assistants, et les ont rendus plus exigeants : on est obligé, pour les avoir, de les payer plus cher ; sans doute encore, nos instituts et nos hôpitaux laissent à désirer matériellement, par certains côtés. Mais, en réalité, la grande cause, qui explique toutes les autres, c'est notre éloignement du centre de l'empire : nous sommes un peu, ici, comme en pays perdu ; comme toute la Prusse

orientale, nous souffrons de l'indifférence des pouvoirs publics, et encore davantage de la tendance à la centralisation vers Berlin, qui prend chaque jour plus d'importance : les étudiants des pays prussiens font beaucoup leurs semestres d'hiver à Berlin ; et l'été, ils vont à Bonn ou s'égrènent sur les plages du nord, à Kiel ou à Greifswald.

— Ainsi, repris-je, les étudiants tendent à rester de moins en moins à Königsberg, tandis que leurs maîtres tendent, au contraire, à y demeurer de plus en plus.

— Je ne comprends pas très bien, repartit en souriant mon hôte ; que voulez-vous dire ?

— J'ai entendu raconter que le professeur Mossé, le juriste si réputé de votre Université, las d'attendre un avancement mérité, avait fini par donner sa démission. Et votre éminent collègue, le professeur Lichtheim, n'est-il pas, lui aussi, dans une situation analogue ? Venu ici, à la fleur de l'âge, il y a plus de vingt ans, déjà célèbre, plein d'ardeur et d'idées, comment l'a-t-on laissé stagner si longtemps sur cette terre lointaine ? »

Mon interlocuteur demeura quelques instants silencieux, puis me dit :

« — Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Minkowski, un des représentants les plus brillants de la médecine allemande contemporaine.

— Celui qui est connu pour ses beaux travaux sur la physiologie du pancréas ?

— Précisément. Nous avons craint, pour lui, jusqu'à ces derniers temps, un oubli de même ordre. Il y a plus de vingt ans que ses premières recherches ont établi sa réputation ; or, il a végété jusqu'à ces jours-ci, où il vient d'être appelé à Breslau en rempla-

cement de Strümpell, nommé à Vienne : il avait déjà dépassé la quarantaine quand il alla professer à l'Académie de Cologne, qui n'est même pas université, comme vous savez ; de là, il fut envoyé professeur ordinaire de médecine interne à Greifswald, où il est demeuré cinq ou six ans ; le voici enfin maintenant dans une situation digne de lui, mais il était grand temps ; il est même un peu tard, car il a dépassé cinquante ans. N'empêche que ceux qui se sont occupés de lui savent que sa dernière nomination ne s'est pas faite toute seule et s'est heurtée à des difficultés considérables, à une systématique obstruction. »

J'avais compris. Minkowski, en effet, de même que les deux autres personnalités que j'avais citées, sont de religion juive : or, malgré une certaine détente, les animosités contre les professeurs israélites quels qu'ils soient, sont toujours extrêmement puissantes dans toutes les universités allemandes : « Nous sommes de ceux, me disait spirituellement un jour un de ces sacrifiés, que nos collègues voient toujours arriver avec le plus grand plaisir, à condition que nous restions... chez le voisin ! » Déjà fixé sur ce sujet délicat, je n'insistai pas, et fis dévier la conversation sur les tendances actuelles de la médecine allemande.

« — Vous me demandez ce que je pense de notre jeune école clinique ? Elle est admirablement représentée par mon compatriote Minkowski, dont nous parlions tout à l'heure : elle tend à expliquer les maladies par la chimie, la physiologie, la bactériologie, la physique ; elle cherche à assujettir les phénomènes morbides à une discipline mathématique et rigoureuse. Mais si Minkowski est trop intelligent pour tomber dans l'excès et dans l'erreur, il n'en est déjà plus de même

de ses successeurs immédiats : ceux-là sont d'un absolutisme intransigeant, qui m'effraie ; ils veulent tout ramener à des lois exactes, entrevues dans le silence des laboratoires, et qui se vérifient mal dans la pratique. Je crois cette tendance fâcheuse : sous prétexte de nouveauté, elle nous éloigne de la bonne clinique, celle que nous connaissions bien jadis, et qu'on appelait « française », celle qu'on ignore aujourd'hui et qui pourtant, à mon avis, permet seule d'apprendre et de savoir la vraie médecine.

— Vous ne niez pourtant pas la valeur des recherches microbiologiques ? Il me semble que les Koch, les Löffler, les Eberth, les Schaudinn ont donné à la science allemande un éclat très particulier : évidemment, ils descendent en droite ligne des idées de notre grand Pasteur, mais on ne peut nier que leur valeur est immense.

— Certes, leur mérite est incontestable et par leurs travaux, convenez-en, ils ont singulièrement consolidé la doctrine pastorienne qui, peut-être, serait morte sans nous, comme tant d'autres de vos découvertes. Pourtant, je crois que nos épidémiologues exagèrent parfois l'importance de leurs mesures..., dans la méningite cérébro-spinale, par exemple. Vous avez, sans nul doute, entendu parler des épidémies de Silésie, à deux pas d'ici, et de l'isolement préconisé, et du sérum antiméningococcique si efficace ? Or, dans les cas de cette maladie observés ici, dans ma clinique ou dans ma clientèle, je n'ai rien fait de tout cela, même pas de ponction lombaire : et ma statistique est aussi bonne !

— Je devine, d'après cela, que vous devez déplorer l'extension de cette maladie bien allemande — par-

donnez-moi, — que je me permettrai de dénommer la « maladie des spécialités » ?

— En effet. Il n'est pas douteux que les spécialistes deviennent ici de plus en plus nombreux ; et à une insuffisance d'instruction médicale générale, de plus en plus marquée, semble correspondre une réussite plus complète. Un de mes assistants, garçon d'une valeur médiocre, et qui était destiné à végéter, a eu un beau jour l'idée de se déclarer spécialiste pour les maladies de l'intestin : actuellement, au bout de quelques années, il est considéré comme un grand homme et a une situation magnifique. Je crois, du reste, qu'il est de chez vous, ce mot d'un médecin célèbre : « Si mon fils est d'intelligence supérieure, j'en ferai un médecin ; s'il est d'intelligence moyenne, j'en ferai un chirurgien ; s'il est d'intelligence médiocre, j'en ferai un spécialiste. »

« Cette maladie, — comme vous l'appelez — gagne même les universités. Je me demande ce qui restera bientôt au professeur de clinique interne : les maladies des enfants ne le regardent plus ; les maladies nerveuses s'en vont de plus en plus dans des pavillons spéciaux au milieu des aliénés — ce qui, à mon sens, est une hérésie — ; les maladies de la peau et les maladies vénériennes sont également spécialisées ; si peu qu'on continue dans cette voie, qu'on lui enlève successivement les maladies de l'estomac et du foie, puis celles du cœur, puis celles du poumon, vous voyez avec quoi il fera son enseignement. En chirurgie, c'est la même chose : on a spécialisé l'ophtalmologie, puis l'oto-rhino-laryngologie, puis l'obstétrique à laquelle — je ne sais trop pourquoi — on a rattaché la gynécologie ; maintenant, c'est le tour de la chirurgie orthopédique,

puis de la chirurgie des voies urinaires qui tendent à s'isoler de plus en plus : il n'y a pas de raisons pour ne pas spécialiser aussi la chirurgie du tube digestif, la chirurgie purement osseuse, que sais-je encore ? Est-on, en France, partisan de la spécialisation à ce point ?

— Fort heureusement non. Je dirai même que les jeunes générations commencent à réagir contre cette tendance excessive et dangereuse. On sent parfaitement que ce morcellement à l'infini des phénomènes morbides rapetisse l'esprit et le noie dans le minuscule détail, par suite, lui fait trop souvent négliger l'essentiel. La méthode particulière et analytique est excellente, à condition qu'il y ait un principe directeur qui voit d'ensemble la série des petits faits, les met chacun à leur place, triant, choisissant, synthétisant et aboutissant enfin à l'idée générale, qui est la plus nécessaire et utile. Un banal anthrax, qui sera remarquablement soigné avec les derniers perfectionnements de la technique moderne, ne guérira pas, ou guérira mal, si le médecin traitant, incapable de pratiquer l'examen complet du malade, n'a pu voir qu'il était diabétique.

« Ce qui fait qu'actuellement, nos spécialistes français sont tous d'une valeur professionnelle incontestable, c'est qu'avant d'être spécialistes, ils ont tous été éduqués à la médecine et à la chirurgie générales ; leurs élèves immédiats, grisés par le succès de leurs maîtres, oublient trop la cause de leur réussite, et par suite, se ménagent de cruels déboires, s'ils persistent dans leur aveuglement. Le public lui-même commence, chez nous, à se lasser d'être ballotté de mains en mains et de cabinet en cabinet pour des résultats trop souvent

nuls ; il commence à s'apercevoir qu'avoir trente-six médecins différents équivaut à ne plus en avoir du tout, et il se prend à regretter son vieux praticien de famille d'autrefois, qui, plein de bon sens et d'autorité, de haute honorabilité et de forte culture générale, cachait toujours, sous un air un peu grave et sévère, une amitié sincère et sûre, savait mieux soigner le moral et mieux se faire obéir... Si bien, en conclusion, que nous nous acheminons en France, et dans un avenir proche, vers la renaissance de notre belle clinique aux idées larges et claires qui, un peu démodée pour toutes ces raisons, et aussi par suite du courant pastorien, resplendira bientôt d'un nouvel et vif éclat. »

Il se faisait tard ; le temps avait passé vite, à l'évocation de ces grandes idées, et une atmosphère de sympathie, vive et douce, s'étendait autour de nous. Dans ce coin retiré de l'extrême Prusse — était-ce encore un reste de l'influence de Kant ? — je venais d'apprécier ces qualités, si rares, chez les Allemands, c'est-à-dire la mesure, la finesse, la haute intelligence des choses générales, le tact enfin. Car — et cela fut peut-être ce qui me frappa le plus — il n'y eut pas la moindre allusion, ni de près, ni de loin, à 1870 ou à la guerre de demain. Même, par un raffinement de courtoisie, mes hôtes glorifièrent avec infiniment de bon goût, de délicatesse et d'esprit, les charmes de notre grand Mistral qu'un jour de voyage en Provence ils avaient rencontré au milieu de son musée, dont il leur fit les honneurs en personne avec cette grâce exquise qui n'appartient qu'à lui !

CHAPITRE VI

BERLIN

Grâce à Guillaume de Humboldt, l'Université est créée en 1810. — Fondation du *Deutscher Bund*. — Développement progressif durant le XIXe siècle. — « C'est tout à fait comme en 1813. » — Prospérité croissante depuis 1871. — Berlin, ville du travail et ville du plaisir. — Curiosités et bric-à-brac. — Les 32 Hohenzollern-bornes. — La description de Berlin à l'usage des étudiants par les Allemands. — L'éternel féminin et la colossale activité industrielle. — « Allez à Paris, vous y apprendrez ce qu'il ne faut pas faire. » — Aperçu de quelques cliniques et instituts. — La maison de perfectionnement pour les médecins

Ce que j'ai dit sur l'histoire de l'Université de Königsberg me permettra de passer rapidement sur celle, beaucoup plus moderne et connue, de l'Université de Berlin.

Après la fermeture de l'Université de Halle par Napoléon, j'ai déjà indiqué dans quelles conditions furent jetées, en 1807, les premières bases de l'Université berlinoise. J'ai cité le mot de Frédéric-Guillaume III, à cette occasion ; celui de Schleiermacher, rapporté par E. Denis, le complète : « Quand cette organisation scientifique sera fondée, écrit le célèbre théologien allemand, elle n'aura point d'égale ; grâce à sa force intérieure, elle exercera son empire bien au delà des limites de la monarchie. Berlin deviendra le centre de toute l'activité intellectuelle de l'Allemagne septentrionale et protestante, et un terrain solide sera

préparé pour l'accomplissement de la mission qui est réservée à l'État prussien. »

Malgré la parole royale et le désir de l'opinion, la fondation effective tarda néanmoins quelques années. E. Denis signale les scrupules de Stein « qui redoutait pour les étudiants la facilité légendaire des Berlinoises, se heurtait à l'opposition de Francfort-sur-l'Oder qui craignait de voir ses cours désertés, s'impatientait des exigences des professeurs qui réclamaient de gros traitements » ; il faut ajouter que la Prusse, par le traité de Tilsit, avait été réduite à 5 millions d'habitants, ce qui avait augmenté singulièrement les charges pour chacun d'eux ; d'autre part, les finances étaient à sec, ruinées en partie par les frais de la guerre impériale, en partie par les fortes indemnités qu'il avait fallu payer.

Ce fut Guillaume de Humboldt qui, par son attitude énergique au ministère de l'Instruction publique, enleva les dernières hésitations : et le 16 août 1809, le décret de fondation était signé par le Roi, à Königsberg. L'Université s'installa, où elle est toujours, en plein centre de Berlin, en face du palais du Roi et de l'Opéra, dans le château du prince Henri, frère de Frédéric II : et une allocation de 57 000 thalers par an lui fut votée.

L'ouverture eut lieu officiellement le 10 octobre suivant : et dans ce premier semestre 1809-1810, 458 étudiants suivirent les cours de 59 professeurs. Du fait de la nouvelle création, les bâtiments et instituts, déjà édifiés sous Frédéric le Grand, c'est-à-dire l'observatoire, le laboratoire de chimie, le jardin botanique, le muséum d'anatomie et de zoologie, l'académie royale des arts et des sciences prirent une importance consi-

dérable ; et l'hôpital de la Charité, construit en 1710, agrandi en 1785, devint rapidement un centre médical célèbre.

A ce moment, le sentiment national était en pleine exaltation : élèves et maîtres pensaient avant tout à se délivrer du joug étranger. Aussi, dès le début, voit-on, après la dissolution du *Tugendbund*, les adhérents se rallier de nouveau à la voix de Jahn et de Friesen et fonder le *Deutscher Bund*, en 1809, qui n'est que le même groupement sous un autre nom. Jahn, le grand patriote, propagateur de la gymnastique aux agrès tant combattue aujourd'hui — et qui fut introduite en France vers 1819 par le colonel espagnol Amoros sous le nom de gymnastique française — trouva un des plus fermes appuis dans le philosophe Fichte : et il est curieux de noter que dans les réunions du *Deutscher Bund*, on discuta à maintes reprises l'élargissement de l'association. Un projet de statuts ayant pour titre « Règles et organisation des associations allemandes » (*Ordnung und Einrichtung der deutschen Burschenschaften*) fut même proposé dans la séance du 8 février 1810 ; mais la question n'aboutit point alors. Jahn partait, du reste, le 17 mars dans le corps de Lützow et faisait, comme officier, la campagne contre Napoléon. Après la chute de l'Empereur, l'association, dont il avait été le chef, tomba d'elle-même, puisqu'elle avait, en somme, accompli sa destinée ; mais le projet statutaire du 8 février 1810 ne devait pas tarder à devenir le guide inspirateur de l'*Association générale* fondée, à Iéna, en octobre 1818.

A Berlin, le calme revint, dès la guerre terminée. Sans doute, les étudiants adhérèrent bien aux manifestations bruyantes de leurs camarades de l'Univer-

sité voisine, mais ils le firent avec une mollesse et une discrétion qui montre que leurs ardeurs premières avaient été pleinement satisfaites. C'est le commencement de l'ère prospère où, selon la prévision de Schleiermacher qui est lui-même à l'apogée de sa réputation, l'Université de Berlin se fait connaître à travers le monde : sans parler de Fichte qui vient de mourir en 1814, il suffira de rappeler les noms de Hegel, le métaphysicien célèbre, qui arrive à Berlin en 1818, de Guillaume et de Frédéric Schlegel, des frères Grimm, des Humboldt (Guillaume et Alexandre), de l'érudit Wolf, du minéralogiste Weiss, du cartographe Berghaus et du géographe Ritter, des jurisconsultes Eichhorn, Niebuhr, Savigny. L'assassinat de Kotzebue en 1819, puis la révolution de 1830, à Paris, ne paraissent pas avoir eu un grand retentissement à Berlin. Certes, après l'attentat de Francfort, le 3 avril 1833, et les résolutions de Vienne du 12 juin 1834, les agents de Metternich, Kamptz, Tschoppe et Dambach découvrirent des complots imaginaires et réussirent à faire emprisonner un jeune écrivain, Fritz Reuter : mais ces vexations n'entravèrent point le développement de l'Université. Les étudiants s'y pressaient alors au nombre de 1100, et 121 professeurs les instruisaient : parmi eux, les noms de l'historien Ranke, des philosophes Boeckh et Bopp, de l'érudit Lachmann sont plus particulièrement connus. Les journées de mars 1848 ne troublèrent pas davantage la quiétude de la jeunesse universitaire : loin de se tourner du côté des manifestants, elle se groupe au contraire, sous le commandement du professeur Hecker, forme un corps de six à sept cents membres et se joint à l'armée, en faveur du Roi. A l'appel du ministre Schwerin, on les voit, un

jour, parcourir la ville pour maintenir l'ordre, et un autre jour, protéger l'arsenal contre la foule ameutée. Mais le calme se rétablit bien vite et les cours continuent : avec le milieu du XIXe siècle, les noms des historiens Treitschke et surtout Mommsen émergent ; il faut y ajouter ceux des médecins Langenbeck, Gräfe et Virchow.

Vers 1860, une légère agitation politique se manifeste dans certaines corporations : mais ces dissentiments disparaissent avec la guerre de 1866, et surtout celle de 1870. Cette dernière, en particulier, ne souleva aucune espèce d'opposition parmi les étudiants qui marchèrent en masse contre l'ennemi, si bien que le roi Guillaume put s'écrier, transporté d'admiration : « C'est tout à fait comme en 1813. »

Depuis 1871, l'Université de Berlin a pris une extension formidable. Le chiffre des étudiants, qui atteignait à cette époque dans les 2 000, s'élève en 1880-81 à plus de 4 000, en 1896-97 à 5 620, et à 6 478 en 1899 ; actuellement en 1909-10, il dépasse 9 000 avec près de 500 professeurs. Parmi ceux-ci, dont quelques-uns ont disparu dans ces dernières années, on cite les noms des historiens Droysen et Weber, du physicien Helmholtz, des chimistes Fischer et van't Hoff, de l'économiste Schmoller ; des médecins von Bardeleben, von Bergmann, von Leyden, Waldeyer, Robert Koch ; du juriste Dernburg. Les bâtiments universitaires — instituts et séminaires, cliniques et hôpitaux — situés presque tous dans le nord de la ville, dépassent aujourd'hui le nombre de cinquante ; et la bibliothèque, si elle n'est pas de beaucoup aussi riche que la nationale de Paris, l'est incomparablement plus que celle de la Sorbonne ; elle est surtout d'un accès com-

mode, pratique, et facilite singulièrement les recherches des travailleurs.

*
* *

Malgré ces qualités appréciables jointes à une proverbiale propreté, le séjour à Berlin ne m'enchante pas. Bien que je sois allé à deux reprises dans cette capitale, je ne m'y suis pas plu davantage la seconde fois que la première. C'est certainement la ville de l'Allemagne qui m'a laissé la plus profonde déception. Il est vraisemblable que cette impression est affaire de sentiment plutôt que de raisonnement, mais comment un Français pourrait-il s'en affranchir ?

Ce qui nuit le plus à Berlin, c'est l'idée qu'en propagent partout les Allemands eux-mêmes. Comme il est d'universelle tradition que Londres est « la ville du travail » et Paris « la ville du plaisir » — opinion fort discutable, du reste, sous cette forme restrictive —, les Berlinois se sont dit qu'en copiant les deux villes, ils réuniraient ainsi en une seule les avantages de chacune d'elles. Or, précisément, cette copie est insupportable et empêche le visiteur de connaître le vrai Berlin : il ne peut, avec la meilleure volonté du monde, arriver à le déterminer. S'il pense à Londres, il ne trouve nulle part, pas plus au Postdamerplatz que dans la Leipzigerstrasse, cette activité prestigieuse des rues de la Cité, cette noble grandeur archaïque du quartier de Westminster, cette population raide, calme, pressée, qui ne connaît pas le bonheur de la flânerie ; et s'il pense à Paris, le désenchantement est encore pire : rien ne lui rappelle le souvenir de la capitale, à part quelques mots français alourdis, déformés, aux devan-

tures des magasins de modes ou des boutiques d'épicerie, et quelques titres importés directement des hauteurs montmartroises ou de la plaine boulevardière : tels le Moulin-Rouge ou le Chat Noir, le Ciel ou l'Enfer, les Folies Bergères, les Variétés, le café Riche, etc. Je passe sur le sort lamentable et douloureux de ces pauvres filles qui, vers le soir, promènent, d'un pas languissant, sur le trottoir de la Friedrichstrasse, leur beauté misérable et marchande, sous l'œil bienveillant de la police : s'il plaît aux Allemands de juger Paris par ses filles de joie, c'est assurément leur affaire, mais je me garderai bien de leur rendre la pareille, estimant aussi peu probant que peu digne ce genre de comparaison. La seule conclusion que je me permettrai de tirer de ce fait, c'est le manque infini de tact et de goût qu'il révèle : et c'est là, en deux mots, le gros défaut de la ville de Berlin elle-même.

Les principales curiosités de Berlin s'entassent les unes sur les autres, en une sorte de bric-à-brac pénible et monstrueux, entre deux bras de la Sprée, dans un espace restreint mesurant de 6 à 700 mètres de long sur à peu près autant de large. Le visiteur qui part du pont du château avec ses huit groupes de guerriers symboliques, et tourne le dos à la place de l'Arsenal, aperçoit à sa droite le monument national de Guillaume Ier, de pesante architecture, et le château royal, vraie caserne massive, dont les quatre façades de style différent n'ont de commun que leur aspect sinistre ; à sa gauche, se dresse, au milieu du Lustgarten, la statue équestre de Frédéric-Guillaume III, puis l'« énorme » Dôme dont le style Renaissance détonne tout près du Vieux Musée et de son portique grec aux dix-

huit colonnes ioniques, et jure en face de la Bourse, qui élève son édifice en pierre sur l'autre rive de la Sprée. Derrière le Vieux Musée, voici le Nouveau, de caractère banal, puis la Galerie nationale en forme de temple corinthien, et les musées de Pergame et Frédéric de construction aussi quelconque que récente; enfin, dans un jardin, de l'autre côté de la rivière, le château de Montbijou montre ses royaux souvenirs.

Voici maintenant, en rebroussant chemin, entre le pont du château et le monument de Frédéric le Grand, à l'entrée des tilleuls : à gauche le palais lugubre de l'impératrice Frédéric, l'Opéra, froid et triste, la bibliothèque royale et son baroque style, le palais de Guillaume Ier et ses quatre colonnes doriques ; à droite, l'arsenal, sévère et mastoc, le Corps de garde du roi flanqué de ses trois gros canons, l'Université et ses statues, l'Académie royale.

Pourtant le visiteur non prévenu, et qui poursuit sa route, se plaît dans cette aimable promenade des tilleuls ; volontiers, il lui trouve un air calme et paisible de ville provinciale, avec sa quadruple rangée d'arbres, bordée de part et d'autre de magasins, de cafés et d'hôtels, ici de la Kaisergalerie et du théâtre Métropole, du ministère des Cultes et de l'ambassade de Russie, là, de l'Aquarium et du ministère de l'Intérieur. Plus loin, après la place de Paris et la porte monumentale de Brandebourg, par la chaussée de Charlottenbourg, à travers la fraîcheur fleurie du Thiergarten, l'œil du promeneur charmé ne demande qu'à se laisser conquérir par la belle nature : mais pourquoi, au milieu de ce parc champêtre, ce luxe de sculptures glaciales et surtout cette allée de la Victoire avec ses trente-deux Hohenzollern-bornes à l'allure de fer rigide et compas-

sée ? Pourquoi, dans un coin de ces vertes allées, cette colonne, toujours de la Victoire, avec ses plats bas-reliefs guerriers, et cette statue colossale et disproportionnée de Bismarck qui, en pied et costume bourgeois, se dresse, ridicule, devant le palais du Reichstag ?

* * *

Si je donne ces détails, c'est qu'ils traduisent l'état d'esprit actuel de beaucoup d'universitaires qui ont changé peu à peu, en un pangermanisme outrancier et sans grâce, leur libéralisme traditionnel. L'idée qu'ils cherchent à donner de l'Université de Berlin en est un exemple bien curieux et significatif. C'est ainsi que l'un de ces universitaires modern-style parlant, dans un livre très répandu, des agréments qui attendent le jeune étudiant qui vient faire ses études à Berlin, s'étend complaisamment sur le quartier où il va vivre. Je cite textuellement : « C'est là, après avoir traversé le pont Weidendammer, que se trouve le vrai quartier des étudiants avec ses cabarets à petit prix, ses bouis-bouis, ses salles de bal, ses cafés de nuit et ses innombrables chambres meublées ; là, que siègent naturellement la plupart des beuveries des associations où se pressent, en foule compacte, les jeunes adeptes aux multiples ornements de couleur. Dans la Friedrichstrasse, avec ses immenses palais de bière, parmi lesquels la *Siechenbräu* est le plus vieux, se concentre la vie universitaire, en dehors des heures de cours ; ici, l'étudiant vient, pour une modique somme, déjeuner « à la carte »; là, dans l'après-midi, il va boire son café, soit dans un de ces établissements où se rendent les riches bourgeois, soit plus souvent dans une de ces

petites et plaisantes tavernes, où il sera servi de la main de servantes plus ou moins jolies.

» S'il est libre de ses soirées, non retenu par sa famille ou son association, le jeune étudiant ira au théâtre ou au concert, à des prix très réduits ; s'il a suffisamment d'empire sur lui-même, il pourra se précipiter dans le tourbillonnement des plaisirs de la grande ville : et il ira dans les salles de bals, les bars, les grill-rooms et autres lieux d'exotique caractère dont la fréquentation n'a généralement d'autre résultat moral que de vider la bourse. Fort heureusement, nos étudiants ne sont guère attirés par ce genre de jouissances, qu'ils abandonnent sans regret à leurs camarades étrangers : celui qui pourtant se sentira entraîné vers l'éternel féminin (*das ewig Weibliche*), trouvera l'occasion de satisfaire son goût de la danse dans les établissements bon marché et paisibles des faubourgs de la ville, à Halensee, à Wilmersdorf, au Tempelhoferfeld et autres points de la banlieue...

» Ce n'est pas toutefois cette abondance de plaisirs qui fait la caractéristique de la vie académique de Berlin. La capitale n'est point quelque chose comme une moderne Babylone ou un gigantesque établissement de plaisir, ainsi que maints étrangers le prétendent : Berlin est, au contraire, une ville sévère dont toutes les forces de l'esprit et du corps sont tendues sans merci vers l'opiniâtre travail ; il n'y a pas de ville allemande qui compte autant d'ouvriers, et dont la colossale activité industrielle ait enfoncé de plus profondes racines dans le sable de la marche brandebourgeoise... »

Ainsi, aux yeux de l'allemand lui-même, Berlin représente comme le symbole du travail et du plaisir. Ce petit passage suffit, du même coup, à donner un

piquant échantillon de l'esprit particulier du Berlinois. Le trait suivant en fera goûter tout le sel davantage.

Il y a une vingtaine d'années, un jeune médecin étranger, attiré par la renommée universitaire allemande, se rendit en mission à Berlin, et visita longuement l'hôpital de la Charité, centre de l'enseignement officiel. Après quelques mois de séjour, il se prépara à continuer son voyage à Paris. C'est alors qu'un assistant berlinois, à qui il annonçait son prochain départ, lui dit d'un ton pénétré d'importance : « Allez, allez à Paris : vous y apprendrez ce qu'il ne faut pas faire. C'est très instructif. »

Au moins, on aurait pu croire, d'après cette boutade, que l'enseignement médical de Berlin devait réaliser la perfection même. Or, dix ou douze ans plus tard, en 1902, visitant, à la Charité, en plein quartier universitaire, dans la Luisenstrasse, les cliniques médicale (de Leyden), infantile (de Heubner), ophtalmologique (de Greeff), je trouvai des amphithéâtres obscurs et démodés, je me promenai dans de longs couloirs sombres et puants, je montai et descendis de vieux escaliers en bois craquants et disjoints, je parcourus des salles de malades mal ventilées et mal éclairées. Seuls, quelques bâtiments nouveaux, inaugurés depuis un ou deux ans, rajeunissaient un peu cet antique et branlant hôpital : je veux parler de l'institut anatomo-pathologique, reconstruit sur les plans du savant professeur Virchow (mort peu après en 1902), de la clinique pour les affections des oreilles, du nez et du larynx, de la clinique neuro-psychiatrique.

Celle-ci, en particulier, que me fit visiter son directeur, le professeur Jolly (mort depuis, et remplacé par Ziehen, le psychiâtre bien connu), est l'une des pre-

mières, en Allemagne, où l'on ait réuni — tout en les divisant dans des pavillons séparés — les maladies nerveuses et mentales. Le bâtiment d'entrée porte en frontispice : *Nerven und psychiatrische Klinik*. L'édifice pour les seules maladies « nerveuses » peut être considéré comme un modèle du genre. On n'y peut hospitaliser que soixante malades, mais les salles y sont très judicieusement aménagées, avec réfectoire et véranda, salles de bains, lavabos, etc... : surtout le matériel d'enseignement m'a paru parfait. On compte, en dehors de l'auditorium, du cabinet du directeur et de la bibliothèque, deux vastes laboratoires, plus une chambre noire, une autre chambre de travail pour le garçon de la clinique et une pièce pour les collections. Chacun des trois assistants a encore un laboratoire pour lui seul, ainsi que le professeur-directeur. La policlinique est installée sur des proportions analogues : on note deux grandes salles d'examen général (une pour chaque sexe), une pièce pour l'examen électrique, une autre pour l'examen laryngoscopique, une troisième pour l'examen gynécologique, une quatrième pour les appareils de gymnastique orthopédique... et j'en oublie !

Aujourd'hui, la rénovation est encore plus avancée. Le pavillon d'enseignement de la clinique des enfants du professeur Heubner, ainsi que les salles d'hospitalisation (pour les nourrissons en particulier) sont des bâtiments neufs qui remontent à 1903 : seuls, les pavillons d'isolement, qui datent de l'époque ancienne, ont un air de vénérable vétusté. De même, la clinique chirurgicale, dirigée par Bier, qui a remplacé von Bergmann, est complètement reconstruite depuis ces toutes dernières années. En ce moment (juillet 1909),

les parties les plus anciennes des cliniques de la Charité sont en transformation : et l'on peut dire que dans une dizaine d'années, tout ce vieil hôpital d'enseignement sera entièrement modernisé.

Mais je ne veux pas entrer plus avant dans le détail, désirant m'en tenir aux lignes générales. Ce que je dis pour la médecine pourrait s'appliquer aux autres branches de l'enseignement universitaire. Il est de règle commune, et dans tous les pays, que les nouvelles acquisitions du progrès régénèrent, au fur et à mesure de leur venue, la tradition ancienne. Mais cette régénération se fait en Allemagne — et c'est là sa caractéristique — avec une rapidité incroyable. Sans doute, à Berlin, comme dans toutes les très grandes villes — j'en ai fait souvent la remarque — cette marche en avant n'est pas aussi foudroyante que dans d'autres cités universitaires allemandes d'importance inférieure, mais le mouvement n'y subsiste pas moins avec la plus parfaite netteté. Ici, en effet, les instituts chimiques, au nombre de deux, sous la direction de chimistes réputés, tels que Fischer et van't Hoff, prennent une extension plus grande chaque jour : et il en est de même des instituts d'hygiène.

En plus de l'institut d'hygiène proprement dit, sous les ordres de Flügger, rattaché à l'Université, et situé au delà des bâtiments de la Charité, dans la Hessische Strasse, il faut signaler, en effet : en premier lieu, les laboratoires, admirablement outillés, de l'Office impérial d'hygiène, dans la Klopstockstrasse, à quelques minutes du parc Bellevue et de la gare du même nom, dont toute la section bactériologique a été transportée récemment dans la banlieue berlinoise, à Dahlem-Gross-Lichterfeld, au milieu de coquets jardins et de

plaisantes villas ; en deuxième lieu, enfin, l'institut magnifique de l'éminent bactériologiste Robert Koch, ou institut pour les maladies contagieuses, qui est situé à proximité de la forêt de Jungfernhaide, et du nouvel hôpital Virchow, ouvert depuis octobre 1906, et avec lequel il est en communication directe.

Je ne veux pas m'occuper ici de cet immense hôpital, installé par pavillons séparés, et pouvant recevoir 2 000 malades. Tous ceux qui l'ont visité, journalistes, hygiénistes ou médecins, s'accordent à en louer la propreté limpide, la parfaite ordonnance égayée de verdure et la richesse presque excessive pour les pauvres qu'il reçoit. Mais il ne nous intéresse que secondairement, car c'est un hôpital de la ville, et non un hôpital universitaire, celui-ci étant, je l'ai dit, exclusivement concentré à la Charité.

*
* *

Je dirai seulement quelques mots « de la Maison de l'impératrice Frédéric pour le perfectionnement des médecins » (*Kaiserin Friedrich-Haus für das ärztliche Fortbildungswesen*), qui est de fondation récente, et répond à une idée intéressante.

Jusqu'en 1900, en dehors de cours de perfectionnement pour les médecins militaires et pour les employés des administrations hospitalières, il n'existait que des cours de vacances ou *Feriencurse*. Ces cours de vacances — véritables cours de perfectionnement — inaugurés en Allemagne vers 1880, ont toujours continué depuis à fonctionner avec un succès croissant : mais ce sont des cours payés parfois fort cher : ils ont lieu dans les centres universitaires, c'est-à-dire loin, le plus sou-

vent, des praticiens qui désireraient les suivre ; ils se font enfin à des époques (printemps et automne), où le praticien peut le moins s'absenter.

Afin de faire disparaître ces divers inconvénients, se créa en 1900, à Berlin, sous l'impulsion du professeur von Bergmann, le chirurgien bien connu, et du Dr Robert Kutner, le « Comité central pour le perfectionnement des médecins ». Ce comité, approuvé en mai 1900 par décret ministériel, fonda aussitôt des comités locaux, non seulement dans les villes de Prusse, soit universitaires comme Breslau, Greifswald, Göttingen ou Bonn, soit non universitaires comme Aix-la-Chapelle, Altona, Duisburg, Halberstadt, Cologne, etc., mais encore en Bavière, à Munich, Nuremberg et Erlangen, en Saxe, à Chemnitz et Dresde ; en Wurtemberg, à Tübingen et Stuttgart; en Bade, à Baden-Baden, Fribourg et Heidelberg; en Hesse, à Giessen ; dans le Mecklembourg-Schwerin, à Rostock ; en Saxe-Weimar, à Iéna ; dans le Brunswick, à Brunswick; dans la Lippe, à Pyrmont; dans le district de Hambourg, à Hambourg ; et en Alsace-Lorraine, à Strasbourg.

A ce mouvement se rattache la création, à Cologne, en 1904 et à Dusseldorf, en 1907, des « Académies de médecine pratique » (*Akademie fur praktische Medizin*) qui ne sont ouvertes qu'aux seuls médecins, pourvus de leur diplôme d'exercice, et désireux de se perfectionner.

Les particularités de ces cours, où qu'ils soient faits, dans les petites ou les grandes villes sont : 1° la gratuité, à part un simple droit d'inscription qui varie de 10 à 15 marks; 2° la facilité d'avoir lieu à proximité de la résidence des praticiens, à qui ils s'adres-

sent ; 3° la possibilité pour eux de les suivre, sans qu'ils soient gênés dans l'exercice de leur profession.

Mais au fur et à mesure de l'extension de cette nouvelle organisation, le besoin se faisait sentir de la stabiliser. Les efforts risquaient de s'éparpiller, s'ils n'étaient effectivement concentrés. De plus, il était intéressant et utile, pour ces auditeurs pressés de se renseigner au plus vite, d'avoir sous la main tous les exemples et toutes les démonstrations qu'ils pourraient désirer. De là vint l'idée de créer une sorte d'office général de perfectionnement, où seraient rassemblés tous les documents nécessaires : et c'est ainsi que prit naissance la Maison de l'impératrice Frédéric.

Le projet présenté à Guillaume II par von Bergmann le 2 mars 1903, reçut immédiatement l'approbation de l'Empereur. Une souscription publique s'ouvrit aussitôt ; et en moins de quatre mois la somme de 1 million et demi de marks fut réunie. Peu après, eut lieu la cérémonie de fondation, et trois ans plus tard, le 1er mars 1906, on célébrait par une fête, en présence de l'Empereur, l'inauguration du nouvel institut.

Le bâtiment s'élève aujourd'hui, solide et pesant, en plein quartier universitaire, à gauche de la Charité, sur le Luisenplatz, dont les arbres élevés cachent en partie la façade blanche. Une porte monumentale, fermée par une belle grille en fer forgé, précède la loge du concierge. Sous la direction d'une surveillante, je parcours l'établissement. Presque toutes les salles du rez-de-chaussée et deux du premier étage sont occupées par des vitrines ou des appareils : elles sont consacrées à « l'exposition permanente de l'industrie médicale technique » ; voici des tables d'opération, des pièces de mobilier pour les malades et pour les mai-

sons chirurgicales (cuvettes, étuves à désinfections, laveurs, etc.), des instruments variés de chirurgie; voilà l'électro-médecine et l'optique (appareils pour rayons X et l'électrothérapie, microscopes, projecteurs, stéréoscopes, etc.); ici, c'est la chimie médicale et ses multiples préparations thérapeutiques (spécialités diverses, poudres variées en sac ou en flacons, sérums, pilules, dragées, cachets, etc.); là, enfin, la médecine tropicale, puis les bains et les villes d'eaux avec leurs brochures chantant le succès à mille et mille exemplaires. Tout à côté, une salle spéciale est réservée à l'exposition de la Société allemande de mécanique et d'optique, où ne figurent que des instruments d'usage médical. Ces salles successives, en même temps qu'elles constituent une de ces leçons de choses, dont est si friand l'esprit germain, permettent d'amortir la dette d'entretien annuel de l'établissement : car elles sont louées aux exposants, et on reconnaît là, une fois de plus, l'intelligence pratique des Allemands.

Au premier étage, en plus des deux salles déjà signalées, nous trouvons un magnifique amphithéâtre pour 200 à 250 places, et aménagé avec les dernières commodités modernes pour les projections simples ou diascopiques; en plus, il y a les bureaux et la salle de lecture avec bibliothèque, encore vierge de livres ou à peu près.

Le deuxième étage est occupé par les salles de collections : il y a 1 000 modelages de maladies de la peau, provenant d'un don du regretté professeur Lassar, et qui sont comme une copie de la collection de l'hôpital Saint-Louis; puis ce sont des préparations microscopiques en nombre incalculable, des images

stéréoscopiques ou non, des appareils cinématographiques à main, qu'on manie comme un stéréoscope, et qui, en plus du relief, animent et font mouvoir les images photographiées; graphiques, cartons, mannequins reproductions-nature de pièces d'anatomie normale et pathologique, etc., se succèdent pour le plaisir des yeux et la démonstration objective : je note en particulier une main, dont les artères injectées par une préparation plombique, se détachent, à travers l'oculaire d'un appareil ingénieux, en un relief saisissant, rappelant la netteté d'un radiogramme. Enfin, voici en vitrines successives, la collection historique, donnée par von Bergmann, des vieux instruments de chirurgie.

Ce qui fait surtout l'intérêt de ces diverses collections — et montre encore l'esprit pratique qui a présidé à leur installation — c'est que les pièces sont repérées, une à une, sur un vaste catalogue et qu'elles sont *prêtées*, sur leur demande, et pour les cours de perfectionnement, à tous les professeurs conférenciers qui sont affiliés au comité central. Le prêt de ces documents est gratuit : il n'y a que le port à payer.

Au troisième étage, sont enfin situées les laboratoires de microscopie et de chimie clinique, de bactériologie et de thérapie expérimentale, de Röntgenologie, et les ateliers pour la photographie et les moulages.

Il est facile de comprendre que la richesse de cette installation permet à presque tous les cours de perfectionnement, qui ont lieu chaque année à Berlin, de se faire à la maison de l'impératrice Frédéric. En 1908, il y eut soixante-six séries de cours assurés dans cet établissement. La plupart d'entre eux sont faits par

des professeurs de l'Université de Berlin, quelques-uns par des collègues plus éloignés (Breslau, Erlangen, Munich, Hambourg, etc.). Les leçons sont d'ordre tout à fait général sur un sujet affiché d'avance : elles sont alors ordinairement uniques, et ce sont celles-là qui sont parfois confiées à des collègues d'un autre centre que celui où se tient la conférence ; ou bien elles sont d'ordre pratique et ont lieu, pendant deux à trois mois, à des jours et heures déterminés : les unes, à la maison de l'impératrice Frédéric, les autres, quand il s'agit d'examen de malades, dans les divers hôpitaux de la ville, soit à la Charité (centre universitaire), soit à Moabit, ou à Friedrichshain, à Urban ou à l'hôpital Virchow. En 1908, pour Berlin seulement, les auditeurs dépassèrent en tout 1600.

Depuis 1908, les comités central et locaux se sont fondus en un seul comité, ou « Comité d'empire pour le perfectionnement médical » ; sous son impulsion, les collections s'agrandissent chaque jour (il vient même de se créer une section de perfectionnement pour l'art dentaire, avec moulages, images, prothèse, etc.) ; les documents médico-historiques (par l'image, les médailles, les reproductions, etc.), augmentent rapidement de nombre. Le comité organise des voyages d'études de perfectionnement ; enfin, il possède un journal particulier, la *Zeitschrift für ärztliche Fortbildung*, qui en est déjà à sa sixième année d'existence, et voit de plus en plus s'accroître son importance et ses abonnés.

J'ai tenu à rapporter, dans son ensemble, l'histoire de cette institution : par l'idée bien allemande qui l'a inspirée, par les moyens qu'elle a mis en œuvre pour la réaliser, par sa réussite rapide et son succès crois-

sant, il me semble qu'elle méritait qu'on s'y arrêtât un instant. Evidemment, je me demande si une organisation semblable aurait, en France, quelque chance de vivre ; mais, telle qu'elle est, elle n'en est pas moins intéressante et me permettra, en tous les cas, de quitter Berlin sur une moins mauvaise impression.

CHAPITRE VII

BRESLAU. — LEIPZIG. — HALLE

Breslau, citadelle scientifique vers l'est, fondée en 1811. — Fusion des universités de Breslau et de Francfort-sur-l'Oder en 1811. — Association des éléments catholiques et protestants. — L'appel de Frédéric-Guillaume III. — Pondération de l'élément universitaire. — Promenade dans la ville actuelle et à travers les bâtiments de l'Université. — Une clinique de la nouvelle école. — Un hommage à la France. — Deux étudiants étrangers qui conversent en français pour se comprendre.

Leipzig, « petit Paris » de Gœthe. — Une collection de cartes. — Fondation de l'Université en 1409, à la suite de l'exode des étudiants allemands de l'Université de Prague. — Une renommée de vente. — Vulgarisation et mode. — Quelques aventures de Gœthe. — Modération et opportunisme des étudiants. — Impression générale de ville commerçante. — Importance de l'Université, la troisième de l'Empire. — Chez quelques maîtres. — Karl Lamprecht et son institut. — Le Napoléonstein.

L'Université de Halle, fondée en 1694 avec Thomasius. — Elle est l'école de l'administration prussienne du XVIIIe siècle. — Le scandale de mars 1716 — Gœthe et les étudiants de Halle. — Sévérité de Napoléon envers l'Université de Halle. — L'Université actuelle et ses dépendances. — « C'est très commode, n'est-ce pas ? » — Chez le professeur Hitzig. — « Vous pouvez y joindre quatre *moltkes*, s'il vous plaît. » — L'indigestion par politesse. — Quelques appréciations sur les neurologistes français. — L'eau-de-vie allemande. — Un bal à Wittekind.

I. — BRESLAU

Si Königsberg peut être considéré comme la citadelle universitaire du nord-est de la Germanie, Breslau est la citadelle scientifique allemande tournée vers l'est. Son origine prussienne est bien plus récente que celle

de la précédente, puisqu'elle ne remonte qu'à 1741 ; cependant le rôle qu'elle a joué dans l'émancipation de la Prusse et par suite de l'Allemagne est étroitement lié à celui de Königsberg ; comme cette dernière ville, elle est sans cesse infusée aujourd'hui par le courant slave qui émigre vers elle ; comme elle enfin, mais avec une intensité plus forte, par suite du voisinage plus immédiat de la Pologne, elle est agitée par les remous des deux grandes questions de ce point de l'empire, je veux parler de la question polonaise, et de la question juive.

Dès l'occupation de Breslau par la Prusse en 1741, Frédéric II, fidèle à la politique libérale des rois prussiens, se garda bien de toucher à l'école des Jésuites, le collège Leopoldina, qui existait depuis plus de cinquante ans, et instruisait un nombre d'étudiants — théologiens et philosophes —, qui avait varié de 400 à 1 300 ; il s'opposa même, en 1773, à l'expulsion des Jésuites, décrétée par ordre papal.

Malgré l'appui royal, l'école ne fit cependant que péricliter, si bien qu'en 1810, il n'y avait plus que 136 étudiants pour 15 professeurs. L'Université de Francfort-sur-l'Oder n'était pas, vers la même époque, dans une situation plus brillante : la fondation de l'Université de Berlin lui avait porté un coup mortel, dont il lui était impossible de se relever ; pour en sauver les derniers débris, on se décida à la fusionner avec l'école Leopoldina et à la transporter à Breslau : le 5 août 1811, le roi Frédéric-Guillaume III donnait son autorisation, et le 19 octobre suivant, la nouvelle université de Breslau était inaugurée par des fêtes solennelles.

Cette association intime entre les éléments catholi-

ques de Breslau et les éléments protestants de Francfort-sur-l'Oder est encore une marque de tolérance extrêmement curieuse; et l'on se demande, en présence des signes de sectarisme brutal qui se manifestent actuellement dans l'Allemagne actuelle, soit à propos de la Pologne, soit à propos de l'Alsace-Lorraine, si les empereurs d'Allemagne n'ont pas complètement oublié la légendaire tolérance des rois de Prusse. Une fois de plus, à Breslau, en 1811, elle fut couronnée de succès, et si, à l'ouverture de l'Université, 298 étudiants seulement se firent immatriculer, en moins de dix ans, leur chiffre atteignit le millier.

Dès le début, ils se firent remarquer par leur loyalisme parfait et leur patriotisme ardent. Et c'est de Breslau où, après Königsberg, il avait rencontré des encouragements unanimes et une vive effervescence, que Frédéric-Guillaume lançait, le 12 mars 1813, son fameux *Appel à mon peuple* : « Brandebourgeois, Prussiens, Silésiens, Poméraniens, Lithuaniens, y disait-il, vous savez toutes les souffrances endurées par vous depuis sept ans ; vous savez quel sort misérable vous attend si nous ne sortons pas glorieusement de la guerre qui commence. Souvenez-vous de vos aïeux !. . Quels que soient les sacrifices que l'on vous demandera, ils ne sont rien à côté des biens sacrés pour lesquels nous devons combattre et vaincre sous peine de cesser d'être Prussiens ou Allemands. » Cet appel, accueilli avec enthousiasme par tous les sujets du roi de Prusse, le fut particulièrement à Breslau, parmi la jeunesse universitaire. Et au commencement de février, à une proclamation vibrante de patriotisme que fit le professeur Steffen aux étudiants, ceux-ci, abandonnant en foule les amphithéâtres de cours, s'enga-

gèrent aussitôt dans les armées et marchèrent au combat.

Le « conquérant corse » (*Korsischer Eroberer*) abattu, la vie universitaire reprit fort tranquille à Breslau. Les étudiants refusèrent même de s'affilier, en 1818, à l'association générale allemande de Iéna. Il semble que le milieu pondéré et commerçant de la grande ville qu'ils habitaient les ait détournés des menées politiques et des agitations violentes. C'est à peine si, au printemps 1848, quelques semaines après la proclamation de la République française, qui avait eu un immense retentissement dans l'Europe entière, quelques-uns d'entre eux tentèrent un soulèvement, sans le moindre succès. En mai 1849, une courte émeute, où ils furent également impliqués, amena une répression forte qui, d'emblée, fit avorter le mouvement.

A part ces rares velléités d'indépendance, la jeunesse universitaire de Breslau est demeurée fort calme jusqu'à aujourd'hui. Sans doute, elle est groupée en associations variées, aux écharpes et aux casquettes de couleurs différentes ; sans doute, comme ses sœurs des autres Universités, elle pratique le duel, boit de la bière à plein gosier et chante les refrains du *Kommersbuch* ; mais ces coutumes s'affichent avec moins d'éclat et de bruit qu'à Greifswald ou à Iéna.

*
* *

C'est, du moins, l'impression très nette que j'ai ressentie quand, en juin 1902, j'arrivai dans la capitale de la Silésie qui comptait 405 000 âmes, et qui dépasse aujourd'hui le chiffre de 425 000. L'Université construite à la place de l'ancien collège Leopoldina des Jésuites,

reçoit actuellement près de 2 400 étudiants par an, qui sont instruits par plus de 150 professeurs et privat-docents. Ses ressourses annuelles sont d'environ 320 000 marks de revenus propres et 1 200 000 marks de subvention de l'État : c'est dire que cette Université est parmi les plus importantes de l'Allemagne contemporaine.

Elle s'élève sur la *Burgtrasse* qui, seule, la sépare du bord de l'Oder, étalant sa longue façade aux hautes fenêtres de style Renaissance. Avec l'institut de chimie qui lui est annexé, et les instituts de physique, pharmacie et minéralogie qui forment ensemble, en face du précédent, un bâtiment important, elle constitue le petit groupement universitaire resté fidèle à la vieille ville. Tous les autres instituts sont, en effet, situés de l'autre côté de l'Oder ; les uns, à courte distance, sont rassemblés autour du Jardin Botanique ; les autres, plus nombreux, avec les cliniques, sont bâtis en dehors de la ville, à 2 kilomètres du centre, tout contre le Jardin Zoologique, dont les séparent les eaux bien tranquilles d'un petit bras de l'Oder, le *Vieil Oder*. C'est là que je me rendis, en un quart d'heure par un tram électrique.

Ici encore, ces divers édifices se dressent majestueux, au milieu de vertes pelouses et de frais ombrages ; ce sont des bâtiments neufs, groupés autour des Max = et Tiergartenstrasse, et qui datent au plus de quinze ans. Quand je les visitai en 1902, je parcourus rapidement les instituts d'anatomie normale et d'anatomie pathologique, admirablement installés ; mais je m'attardai plus volontiers aux cliniques, dont l'organisation matérielle est évidemment remarquable.

Voici la clinique médicale qui est occupée aujourd'hui par le professeur Minkowski, un des premiers repré-

sentants de la nouvelle école allemande, nous l'avons vu ; tout près est la clinique des femmes, magnifique et confortable ; puis la clinique chirurgicale qui était dirigée, en 1902, par le célèbre chirurgien von Mikulicz-Radecki, mort depuis. Quand je le vis, il était en train d'opérer, dans son amphithéâtre, une hernie gangrenée : la mortification était même si avancée, qu'il lui fallut réséquer plusieurs centimètres d'intestin. Je remarquai que tous les assistants portaient des gants de coutil, dont ils changeaient fréquemment au cours des opérations : le professeur von Mikulicz lui-même en prenait, toutes les deux ou trois minutes, une nouvelle paire stérilisée, qu'une infirmière experte lui présentait agilement au bout d'une longue pince : le grand chirurgien avait acquis dans l'accomplissement de ce petit exercice une telle dextérité, qu'on s'apercevait à peine de son exécution, qui durait à peine quelques secondes.

L'aménagement général de cette clinique et de ses dépendances est parfait. Il en est de même de celle des maladies de la peau, dirigée alors par le professeur bien connu, Neisser, aujourd'hui à Berlin ; en plus de la policlinique, elle peut hospitaliser 80 malades, dont 50 hommes. En dehors d'une vaste salle de cours, d'une bibliothèque, d'un cabinet pour le directeur, des chambres pour les assitants, etc., je remarquai surtout trois vastes laboratoires : chimique, bactériologique, anatomo-pathologique, qui tiennent plus de la moitié du rez-de-chaussée de cette belle clinique. Mêmes constatations en ce qui concerne la clinique ophtalmologique, du professeur Uhthoff. Pour 60 malades seulement (hommes, femmes et enfants), on trouve un matériel d'enseignement considérable : en plus de l'auditorium, de la bibliothèque et du cabinet

du directeur, on compte deux chambres noires, dont l'une pour la photographie et l'autre pour l'examen ophtalmoscopique, deux vastes pièces pour les divers examens de l'œil avec tous les nombreux instruments qu'ils comportent, deux grands laboratoires enfin.

Le plus extraordinaire encore à ce point de vue, c'est la clinique des enfants du professeur A. Czerny, aujourd'hui à Strasbourg, qui n'était ouverte que depuis quelques mois, quand je la visitai. Pour un total de *trente-deux lits*, dont douze dans un pavillon minuscule séparé en deux parties (six pour la diphtérie et six pour la scarlatine), il y a trois immenses laboratoires de chimie, de bactériologie, d'expérimentation qui occupent un étage entier, sans compter une chambre pour les pesées et d'autres pièces d'examen, sans parler aussi de la policlinique, qui est très importante. L'impression qu'on retire d'une telle visite est que la clinique n'est pas instituée pour les malades, mais bien au contraire que les malades ne sont hospitalisés que pour les seuls besoins de la clinique. Cette façon de concevoir la médecine est non seulement inhumaine, mais elle est fausse, car elle est absolument contraire aux données même de l'étude clinique de l'homme ; la méthode expérimentale ne peut rendre des services qu'à la condition d'être subordonnée à la connaissnce préalable des grands symptômes morbides ; commencer par elle est s'exposer à de grossières erreurs et, par suite, à de notables préjudices. C'est à quoi aboutira nécessairement la nouvelle école allemande, si elle ne réagit pas contre la tendance fâcheuse qui l'envahit de plus en plus.

Cette déformation de l'idée pastorienne est toute à notre honneur, en ce sens qu'elle prouve, par son exis-

tence même, le rayonnement du génie de Pasteur ; elle est pénible aussi, parce qu'elle tend à s'éloigner, par trop, des principes directeurs dont elle émane ; elle est surtout parfaitement ridicule quand elle s'allie, comme c'est la règle, à un pangermanisme outrancier. Sans doute, en Allemagne, on l'a déjà vu, il est souvent question de la France et de ses savants dans le cours d'une conversation ; mais dans l'enseignement, un silence obstiné règne sur les œuvres et les livres des Français, sur leurs instruments de physiologie et de chirurgie, sur leurs découvertes cliniques ou leur nouvelles méthodes d'exploration : c'est un véritable mot d'ordre. Aussi fus je absolument étonné, lors de mon passage à Breslau, de voir le professeur Mikulicz se servir, dans ses opérations, de pinces à forcipressure que, jusque-là, je n'avais jamais vu employer dans aucune clinique chirurgicale allemande.

Par un hasard curieux, le jour où je sortis de cette clinique et allai déjeuner, sur les 2 heures, dans un petit restaurant tout proche, à peine étais-je assis que des mots français frappèrent aussitôt mon oreille. Je me retournai et aperçus deux jeunes gens qui causaient tranquillement en achevant leur repas. Surpris d'entendre ma langue maternelle en ce coin perdu de l'univers, je m'informai sans plus tarder, auprès de mes voisins, d'où venait ce miracle. Et j'appris tout simplement que c'étaient deux étudiants, l'un Russe et l'autre Hongrois qui, ne pouvant se comprendre dans leurs idiomes respectifs, préféraient, dans l'intimité, converser en français plutôt qu'en allemand. Cet hommage discret et charmant rendu à mon pays me combla d'aise et de joie ; mais, du même coup, il faisait la critique de

notre enseignement universitaire qui n'avait pas su, auprès de lui, attirer ces étrangers, malgré l'inclination très sincère et profonde qu'ils éprouvaient pour la « belle France » !

II. — LEIPZIG

Quand, dans les premiers jours de juin 1902, j'arrivai à Leipzig, j'avoue que les mots de Gœthe : « Vive Leipzig ; c'est un petit Paris » me résonnèrent désagréablement à l'oreille. En plein milieu de cette grande ville de plus de 450 000 âmes, devant l'Université elle-même sur l'Augustusplatz, je croisai une troupe d'enfants qui, sous un soleil de feu, pieds nus, sales, les vêtements déchirés, se livraient aux jeux de leur âge.

Puis, longeant la Gœthestrasse, je m'arrêtai machinalement devant une étroite boutique, où s'étalaient, rangées en tas épars ou sur des porteurs rotatifs, des centaines de cartes postales : il y en avait de tous les genres, représentant des vues de la ville et des environs, des scènes d'étudiants, de sérieuses et de gaies, de plaisantes et de sévères, de noires et même de coloriées aux teintes hurlantes.

« J'en ai de bien plus jolies », me dit tout à coup le marchand, gros homme à la figure congestionnée ; « venez les voir », ajouta-t-il avec un sourire, qu'il faisait des plus engageants, mais qui accentuait encore davantage la vulgarité de sa physionomie.

Je le suivis, piqué par la curiosité, et dans un coin obscur de son magasin, comme en secret, avec d'infinies précautions, il me tira une collection de cartes transparentes. Je m'attendais si peu à cette offre, que

le rouge me monta aux joues : il prit sans hésitation mon dépit pour une émotion voluptueuse, et me proposa aussitôt un prix doux. J'étais furieux et ne pus réprimer un mouvement de colère :

— « Pour qui donc me prenez-vous ? » lui dis-je. Et il me répondit d'un air déconfit : « Je croyais que Monsieur était Français, pardonnez-moi ».

Exaspéré, je levai la main pour venger mes compatriotes de cette impertinence ; puis je vis à ses yeux candides qu'il était sincère et qu'il n'avait eu nullement l'intention de me froisser. Je me contentai donc de répliquer très sèchement :

« Oui, je suis Français. Et c'est précisément parce que je le suis, que toutes ces ordures me dégoûtent. » Et le laissant, bouche bée, absolument interloqué, je lui tournai le dos... C'est ainsi que je fis connaissance avec l'adorable Leipzig, qui est un petit Paris !

*
* *

L'origine de l'Université de Leipzig est intéressante à rapporter : car elle montre, une fois de plus, le parti remarquable qu'a toujours su tirer la race allemande du sectarisme des autres peuples. La création de l'Université de Leipzig fut, en effet, provoquée par le réveil de la nationalité tchèque, sous l'influence de Jean Huss : et voici dans quelles conditions. Dès la fondation de l'Université de Prague, la première Université de langue allemande, établie en 1348, sur le modèle de celle de Paris, l'élément allemand domina. Les maîtres et étudiants étaient alors groupés, comme c'était l'usage à cette époque, en quatre nations : Bohême, Pologne, Bavière, Saxe. Par suite, dans les votes, les Bohémiens,

ne disposant que d'une voix contre trois, étaient toujours en minorité, quoique se trouvant généralement en majorité numérique : de là, on le conçoit, une source continuelle de luttes intestines entre l'élément tchèque et l'élément germain, qui dura jusqu'en 1409. Jean Huss, élève puis professeur à l'Université de Prague, était alors à l'apogée de sa gloire : et ce fut grâce à lui que le roi de Bohême, Wenceslas, porta atteinte à la suprématie dont s'était prévalue, jusque-là, l'élite intellectuelle des Allemands : il décréta en mai 1409 que dorénavant, contrairement aux coutumes établies, la nation « Bohême » aurait droit à trois voix, tandis que les autres nations ensemble ne pourraient disposer que d'une seule. Le roi Wenceslas, au même moment, avait encore envenimé les rapports — déjà si tendus — en investissant son maître queux des fonctions de grand maître de l'Université.

La scission se fit donc définitive ; et sous la conduite d'Otto de Münsterberg et de Jean Hoffmann, professeurs et étudiants allemands quittèrent Prague pour gagner une terre plus hospitalière. Arrivés à Leipzig, ils furent reçus, à bras ouverts, par l'électeur Frédéric le Belliqueux et son frère, le landgrave Guillaume : tous deux, enchantés de l'aubaine, sollicitèrent immédiatement du pape Alexandre V l'autorisation de créer, à Leipzig même, une nouvelle Université. Le 9 septembre 1409, la bulle papale était signée et le 2 décembre suivant, l'Université s'ouvrait avec 46 professeurs, 369 élèves et Otto de Münsterberg comme recteur.

L'histoire de l'Université de Leipzig ne présente rien de particulièrement intéressant au point de vue littéraire ou scientifique : sa principale renommée

est peut-être d'avoir eu Jean Oel, l'étudiant qui y mourut centenaire.

Leipzig, centre d'affaires, lieu de passage des contrées du sud vers les pays scandinaves et des provinces du Rhin vers les steppes slaves de l'est, est une ville, avant tout, de négoce. Gœthe lui-même éprouva cette impression quand, à seize ans, en 1765, il y vint comme étudiant. « Nous arrivâmes à Leipzig, écrit-il, à l'époque de la foire, que je trouvai plus intéressante que celle de Francfort, à cause du grand nombre d'étrangers, tels que Russes, Polonais, Hongrois, Grecs, Turcs, etc..., qui tous circulent dans la ville avec leur costume national. La ville elle-même m'impressionna d'abord agréablement par la régularité de ses monuments et leur distribution harmonique dans des rues bien alignées; mais lorsque je cherchai à connaître ses souvenirs historiques, je me convainquis à regret qu'elle n'en possédait aucun, et qu'elle ne représente qu'une époque toute moderne d'activité commerciale et de prospérité matérielle. » C'est même vraisemblablement parce que Leipzig est un lieu de commerce et que Francfort, où habitait la famille Gœthe en est un autre, que le père du grand poète obligea son fils à aller à l'Université de Leipzig plutôt qu'à celle de Gœttingen, laquelle, cependant, avait toutes les préférences du jeune homme; il y a là un rapprochement, qui n'a guère été signalé, et qui a son intérêt.

Quoi qu'il en soit, il est bien curieux de constater que la renommée scientifique et littéraire de Leipzig est essentiellement une renommée de *vente*; c'est, en effet, à Leipzig que se trouve cette fameuse « maison du livre » qui n'existe nulle part ailleurs; c'est dans cette ville que sont groupées les premières firmes

d'édition du monde ; et cette « valeur de marque » remonte au milieu du XVIIIe siècle avec Breitkopf qui, venu comme simple garçon imprimeur, devint rapidement le premier libraire de toute l'Allemagne. Il est non moins curieux de remarquer que les hommes de l'Université de Leipzig qui ont joui d'une certaine notoriété — notamment Gellert et surtout Gottsched (*le Boileau de l'Allemagne,* comme on l'a appelé) — sont des vulgarisateurs ; or, au point de vue commercial, ce sont ceux qui ont le plus de succès, les talents originaux poussant généralement peu à la vente de leurs ouvrages, incompris qu'ils sont la plupart du temps, et rebutant le lecteur. Les habiles éditeurs de Leipzig, mieux que quiconque, connaissent la réalité de ce fait ; aussi ont-ils cherché de tout temps à encourager ceux qui leur facilitaient la réussite de leurs affaires. Il en fut ainsi en particulier de Gottsched, cet homme de second ordre dont la gloire — bien déchue aujourd'hui — fut étourdissante durant sa vie et décupla la fortune du grand libraire Breitkopf. « Pour lui témoigner sa reconnaissance, rapporte Gœthe, des bénéfices considérables qu'il avait faits avec ses œuvres et surtout avec ses traductions, le libraire Breitkopf lui avait assuré, sa vie durant, un fort joli logement dans une magnifique maison connue sous le nom de l'*Ours-d'or*, (qui existe encore dans la petite rue sinueuse de l'Universitätsstrasse) et que les Breitkopf, qui l'avaient fait bâtir, avaient convertie en majorat de leur famille. »

Pour la même raison sans doute — de milieu commerçant obligé de se tenir au courant des derniers progrès — les leçons de la mode ont toujours joué un rôle prépondérant dans la vie universitaire de Leipzig

comme dans celle de la ville elle-même. M. Chuquet le rappelait récemment lors du 500e anniversaire de la fondation de l'Université ; et Gœthe en avait fait la remarque dès son arrivée en 1765 : « L'élégance et la politesse, écrit-il, étaient imposées aux étudiants par l'exemple des professeurs et des habitants de la ville. » Parmi les professeurs, Gottsched se piquait tout spécialement de suivre avec tact et bon goût les raffinements de la mode : on sait la mésaventure — bien connue — qui lui arriva lors de la visite qu'il reçut de Gœthe. S'étant trompé de pièce pour l'attendre, Gœthe vit entrer un « colossal » vieillard : « Une grande robe de chambre de damas vert, doublée de taffetas rouge, l'enveloppait amplement, mais son immense crâne chauve était sans aucune espèce de coiffure, oubli que le domestique allait réparer à l'instant, car il accourut tenant sur son poing une grande perruque, dont les boucles lui descendaient jusqu'au coude et qu'il présenta à son maître d'un air effrayé. Gottsched la prit de la main gauche avec laquelle il la lança très adroitement sur sa tête, tandis que de la main droite, il appliqua un vigoureux soufflet sur la joue du pauvre garçon qui, semblable à un valet de comédie, sortit en tournant sur lui-même. »

La même recherche dans le costume se remarquait chez les étudiants de cette époque. La politesse la plus raffinée, la galanterie envers les dames, l'élégance des manières et les habits à la mode, telles étaient, en effet, les particularités qui les distinguaient. Ces faits suffisent à expliquer les petites blessures d'amour-propre que ressentit Gœthe en arrivant à Leipzig. Il avoue lui-même qu'il était alors singulièrement équipé : cela tenait aux idées de son père qui, par éco-

nomie, avait pris un domestique qui était en même temps le tailleur de la maison. « Les draps et les étoffes, dit Gœthe, étaient toujours de première qualité, mais la façon gâtait tout. Les camarades que je fis à Leipzig, ne tardèrent pas à me faire comprendre que j'avais l'air de venir d'un autre monde ; j'en fus affligé, mais je ne pouvais me vêtir qu'avec ce que j'avais. Un soir, je vis sur la scène un gentilhomme de village accoutré comme je l'étais, et bafoué par tout le monde à cause de cet accoutrement ; je pris aussitôt la résolution de changer ma garde-robe du temps passé contre des habits à la mode, ce que je fis le lendemain... »

Il n'est point surprenant qu'avec ces goûts de vanité extérieure, le théâtre ait été un des spectacles dont les étudiants de Leipzig se soient toujours montrés particulièrement friands. C'est précisément à cette époque qu'eut lieu la guerre des muses — *Musenkrieg*, comme on l'a appelée, — et dans laquelle les étudiants défendirent l'existence d'un théâtre permanent contre le clergé, le recteur et les professeurs ; on les voyait, à chaque représentation, envahir le parterre, qu'un privilège leur réservait, et donner le ton par leurs applaudissements ou leurs cris de protestation. Un jour même qu'il se rendait à une représentation, le jeune Gœthe se vit barrer le chemin par d'autres camarades : « Ça pue le renard », s'écria-t-il. Un des étudiants mis en cause, provoqua l'insulteur en duel, et Gœthe fut blessé au bras.

Si toutefois la vie de la jeunesse universitaire n'a jamais été très différente à Leipzig de celle des autres universités allemandes — et le fait qui précède en est un exemple — il est bien certain que les étudiants ont toujours eu à Leipzig une retenue et en même temps

une modération que l'on ne retrouve guère dans les universités voisines, notamment à Halle ou Iéna. Il semble que, là encore, ce soit le milieu qui ait agi sur eux : il se peut que le maniement des affaires, et la souplesse nécessaire qui en est le résultat, prédisposent à la bonne humeur, à l'égalité du caractère, à la recherche de la tranquillité, à la crainte des bouleversements brusques, à la haine de l'exaltation sous toutes ses formes et de l'instabilité ; ils sont par-dessus tout une merveilleuse école d'opportunisme qui oblige à se plier aux multiples accidents des circonstances. Il n'est pas indifférent, en tous les cas, de noter que la même ville qui, vers la fin du XVIe siècle, obligeait les Thomasius, les Spener, les Francke, — prêcheurs ardents et fanatiques d'idées nouvelles, quoique opposées — à chercher des disciples ailleurs que chez elle, élevait un siècle plus tard, en 1808, des arcs de triomphe à Napoléon, l'ennemi détesté, pour le recevoir dignement dans ses murs.

En somme, les faits qui, dans l'histoire de l'Université de Leipzig, fixent le plus l'attention, sont de simples souvenirs se rapportant à la première jeunesse de Gœthe. Déjà nous voyons son esprit curieux et indépendant l'incliner à suivre quelques cours, mais à en délaisser le plus grand nombre ; son enthousiasme débordant s'exalte d'abord en éloges plein de vive émotion et de sincère admiration ; mais son œil observateur a vite fait de percer à jour, et le talent, et la méthode ; et le charme, du même coup, s'évanouit. Successivement, il abandonne le cours de jurisprudence et de droit public, puis celui de littérature par Gellert ; il en est de même des leçons du professeur Clodius, qui ne tardent pas à devenir le motif de cuisantes railleries,

et ainsi des autres. Il parle des hommes considérables de ce temps, qu'il a rencontrés ou fréquentés, et dont il a lu les ouvrages, avec un sens critique très aiguisé; il donne son avis sur toutes les matières, littéraires ou scientifiques, avec une autorité qu'on dirait émanée d'un homme mûr; il s'étend sur ses promenades et ses aventures amoureuses avec une complaisance vraiment choquante; il nous entretient enfin de ses idées poétiques, et des fantaisies qu'il rima à cette époque, avec une satisfaction de soi-même qu'on ne peut s'empêcher de trouver excessive. Nous constatons aussi chez lui, à ce moment, une santé chancelante : il dort mal, fait des rêves fous, entremêlés de cauchemars terrifiants; il se plaint d'avoir des idées sombres et de passer souvent de la plus accablante tristesse à la plus folle gaieté; il est pris finalement d'un crachement de sang, qui met sa vie en danger quelques jours; puis, un peu plus tard, en septembre 1768, complètement remis physiquement et moralement, il quitte Leipzig pour rentrer chez lui à Francfort...

*
* *

L'impression générale que laisse aujourd'hui Leipzig au voyageur qui passe, n'est pas sensiblement différente de celle de Gœthe. C'est toujours une grande ville commerçante, avec de hautes maisons bourgeoises, des espaces libres, des places et des jardins, et des rues calmes où circulent des gens actifs. Le bâtiment universitaire, qui s'élève actuellement sur l'Augustusplatz, est un édifice magnifique avec ses 88 salles de cours, amphithéâtres et pièces diverses, dont une commodément aménagée pour permettre aux

étudiants de déposer leurs bicyclettes. Cette université est la plus importante après Berlin et Munich : elle compte plus de 5 000 étudiants et son budget approche, par an, de 2 millions de marks.

Tous les instituts : chimie et physique, botanique et zoologie, minéralogie, physiologie et hygiène, pharmacie et anatomie pathologique, ainsi que les divers bâtiments cliniques sont groupés les uns près des autres formant un vaste quartier qui s'étend de la Linnéstrasse et de la Johannisallee aux Nürnbergerstrasse, Liebigstrasse et Thalstrasse, entre l'Hospitalstrasse, en haut, et le Windmühlenweg, en bas. Je les ai visités, pour la plupart, et conserve le meilleur souvenir et des maîtres qui m'y reçurent, et de l'organisation qu'ils me permirent de constater. Sans doute, ici encore, comme dans les villes très importantes, je rencontrai une perfection moins complète dans l'ensemble ; mais cette demi-perfection pourrait bien souvent nous servir de modèle.

Ce qui frappe surtout dans les grands services de clinique, c'est le nombre considérable de malades qui sont placés sous la direction d'un seul maître. Le professeur Trendlenburg, le chirurgien connu, n'a pas moins de 400 lits à surveiller, dispersés dans des baraquements isolés, et sous les ordres de sept assistants. Quand je pénétrai dans la clinique, il se trouvait dans sa seconde salle d'opérations, en train de terminer, au milieu de quelques élèves, une staphylorraphie palatine chez un jeune garçon de sept ou huit ans. Il me montra, peu après, un ancien combattant du Transvaal à qui, par suite d'une grave blessure, il avait dû, quelques mois auparavant, enlever le maxillaire supérieur : cet homme (un Allemand) com-

plètement guéri, venait remercier le professeur avant de s'en retourner dans son pays natal; il avait acheté une photographie du maître, et le pria de vouloir bien, en souvenir, la signer de son nom illustre; après s'être exécuté de la meilleure grâce du monde, le professeur remit la photographie au malade, et lui dit, en souriant : — « Êtes-vous sûr, au moins, de pouvoir lire ma signature? »

Le professeur Curschmann, qui est à la tête de la clinique interne, est encore mieux partagé que son voisin de chirurgie : il n'a pas moins de 700 lits sous sa direction. On raconte qu'un jour, comme il prétendait, devant un de ses collègues d'une petite université, qu'il avait largement le temps, dans la matinée, de s'occuper de tous ses malades, l'autre répliqua sans s'émouvoir : — « Mais, cher ami, je pense que vous traversez toutes vos salles en automobile! »

La clinique de gynécologie et d'obstétrique du professeur Zweifel est toute moderne; celle de psychiatrie, du professeur Flechsig, vient d'être remaniée récemment, en ce qui concerne la partie destinée à l'enseignement : quand je la visitai en 1902, je fus surtout intéressé par l'examen avec explication faite par le maître en personne, de quelques-unes des 30 000 coupes qui constituent sa célèbre collection sur la myélinisation progressive des centres nerveux. Il essaya tout particulièrement de me démontrer en quoi les critiques de son collègue parisien Déjerine étaient mal fondées, et m'annonça la publication prochaine d'une réfutation définitive des idées de son distingué contradicteur : je crois, en 1914, qu'elle n'a pas encore paru.

La visite qui, en 1902, me laissa la plus profonde impression fut celle que je rendis au grand em-

bryologiste His, mort depuis. Je le revois toujours, assis dans son institut d'anatomie, sur un modeste escabeau de bois, près d'une large fenêtre, devant une table, où s'amoncelaient ces modelages délicats qui ont fait sa réputation; les pommettes creuses, les favoris blancs, les mains fines, l'œil intelligent et vif, il s'exprimait en un français très pur, sans le moindre accent, et non sans distinction ; bien qu'il ait quitté depuis longtemps le voisinage de la France, car il était d'origine suisse, on voyait qu'il n'en avait oublié ni les manières polies, ni les gestes élégants, ni les expressions de choix : je passai deux heures d'un régal délicieux.

On parlait beaucoup aussi, à ce moment-là, du professeur Karl Lamprecht, l'historien connu, dont les méthodes commençaient déjà, paraît-il, à révolutionner le monde historique.

Tout en rendant justice à l'immense labeur de l'homme, je ne puis m'empêcher de constater qu'il est simplement dans la tradition de ses devanciers de Leipzig : c'est un vulgarisateur, de valeur sans doute, mais qui n'a, à son actif, aucune découverte originale.

Ses premiers ouvrages, où il traitait de l'Histoire générale de l'Allemagne, en prenant pour base d'études les divers territoires et les ressources économiques de ce pays, ne paraissent être qu'une application du principe bien établi par Taine, que la psychologie des peuples tient beaucoup aux conditions de sol, de milieu, de climat dans lesquelles ils ont vécu.

Je ne vois pas davantage rien de très neuf dans cette fameuse *Deutsche Geschichte*, dont le succès mondial a été si retentissant. Écrire des volumes pour arriver à cette conclusion qu'un peuple passe, durant son

évolution, par une série de périodes qui se succèdent dans un certain ordre, — ne donne pas l'impression d'une idée géniale. Je sais bien que notre historien s'est efforcé de diviser les âges historiques en périodes précises, qu'il a dénommées âges « symbolique », « typique », « conventionnel », « individuel », « subjectif », et qui caractériseraient les « âges de la civilisation » ; mais je ne puis m'empêcher de songer que j'ai appris, dès ma plus tendre enfance, que l'histoire est un perpétuel recommencement ; et ce texte, quoique imprécis, me semble tout aussi clair et même beaucoup plus clair que celui qui correspond aux âges synthétiques du professeur Lamprecht.

Quoi qu'il en soit, après avoir ainsi divisé l'histoire allemande en périodes sucessives, M. Lamprecht a voulu étendre cette classification à l'histoire en général. Pour cela, il lui fallait des matériaux considérables, un local pour les recevoir, des collaborateurs nombreux pour pouvoir les utiliser. Il conçut alors la création d'un « Institut pour l'histoire de la civilisation et l'histoire universelle », qui a été ouvert effectivement le 15 mai 1909, et comptait, dès le premier semestre, 250 membres avec 9 professeurs.

Cette conception est essentiellement allemande ; elle rentre à merveille dans la mentalité germanique chez laquelle est inné le besoin de classer, de sérier, de collectionner tout et n'importe quoi. Dans le cas particulier, l'œuvre ne peut que rendre des services inestimables en permettant aux amateurs d'histoire d'avoir à portée, sous la main, les documents qui devienent très difficiles à consulter, quand ils sont éparpillés à travers tout l'univers, ou même dans des bibliothèques différentes. Il s'agit donc d'une institution extrême-

ment pratique ; et l'on comprend que tous les pays, depuis la Chine, le Japon, l'Angleterre, la Russie, l'Amérique, etc... jusques et y compris la France, aient tenu à envoyer à Leipzig d'importantes collections de leur histoire.

Mais si je rends pleinement justice à l'utilité indiscutable de cet institut, il ne m'est pas possible de trouver originale l'idée, soi-disant « philosophique », qui en a provoqué la fondation.

M. Lamprecht a été obligé d'abord de se plier à l'ordonnance chronologique des faits — bases éternelles de l'histoire ; il a bien été forcé ensuite d'établir une section pour les pays depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; puis une autre section pour les civilisations romane, teutonne, slave, orientale, etc... ; et enfin une troisième section pour l'étude des méthodes historiques, dans laquelle on voit associées, en un étrange mélange, la philosophie de l'histoire à la psychologie de l'animal et de l'enfance avec des collections d'autographes, des reproductions d'art primitif et 150 000 dessins d'enfants de toutes le contrées du monde !

En somme, le plus clair mérite de M. Lamprecht est d'avoir créé une bibliothèque d'histoire ; et, sur ce point, on ne peut que le féliciter chaudement. En cela — influence du milieu sans doute — il n'a fait que suivre à son tour la voie de vulgarisation que lui avaient tracée ses ancêtres Gellert et Gottsched. Et, chose admirable et bien caractéristique, c'est dans le local même de l'*Ours d'Or,* dont je parlais plus haut, dans cette vénérable maison des Breitkopf, qu'il a trouvé moyen d'installer son institut.

Comme l'écrit très justement M. Gaston Monod, auquel j'emprunte ces détails : « Ce local fut une trou-

vaille ; Leipzig, la Saxe, toute l'Allemagne le vénéraient déjà. Il faut admirer, dès le seuil, comme l'éclairage électrique, le chauffage central, le téléphone et toutes les inventions récentes se sont discrètement installées dans les lignes anciennes. L'harmonie est charmante. Dans la cage d'escalier, où grimpe la jolie rampe en bois tourné qu'a touchée Gœthe, les médaillons en bronze de Breitkopf et de Gottsched vous accueillent ; et voici, encadrant les fenêtres du palier, deux larges placards en caractères monumentaux de l'imprimerie Breitkopf, qui reproduisent les passages de *Wahrheit und Dichtung* (de Gœthe, déjà cités), concernant la maison ».

Ainsi, le professeur Karl Lamprecht est le digne continuateur de ses prédécesseurs. Dans cinquante ans, il restera aussi peu de lui que d'eux ; on aura vraisemblablement oublié l'*Histoire allemande :* mais l'institut vivra encore, et les successeurs de Breitkopf et Hærtel vendront toujours, pour la joie de leur bourse et celle de la Maison du livre, les ouvrages de savante vulgarisation écrits par les descendants des Gottsched, des Ostwald et des Karl Lamprecht !

...Non loin de l'Augustusplatz, après avoir franchi les allées droites et ombragées du Johannisthal, derrière les cliniques déjà vues, je grimpai dans un tram électrique vers Thonberg. Je me trouvai presque aussitôt dans une lande plate et désolée, à l'horizon maussade et triste, obscurci par une poussière fine que soulevait un vent furieux. Bientôt, j'étais au *Napoleonstein*, but de mon excursion, au point où le 18 octobre 1813, Napoléon avait suivi les phases de la grande bataille des nations, dont Guillaume II célébrait, il y a quelques mois le centenaire, au milieu de fêtes solennelles ; tout

près, un petit musée, fait de souvenirs de ce temps, attira ma curiosité : j'y retrouvai des ordres du jour de Napoléon en français, des ordres de réquisition, des costumes, des armes, des gravures, des monnaies, des bonnets à poil... Cette vision me suffit, et, fuyant cette contrée dénudée, je rentrai dans Leipzig : le lendemain, j'en étais parti.

III. — HALLE

A 1 heure et demie de Leipzig, Halle est une université qui, quoique plus jeune que la précédente, puisqu'elle ne date que de la fin du XVIIe siècle — 1694 — a une histoire plus vivante et originale.

Quand elle s'ouvrit officiellement le 30 juin de cette année 1694, au milieu d'un cérémonial moyenâgeux, d'étudiants à cheval, ceints de l'épée, de professeurs en robes aux couleurs éclatantes, tandis que les cloches sonnaient à toute volée et que les trompettes perçaient l'air de leurs sons aigres, il y avait déjà quelque temps que l'électeur Frédéric III, de Brandebourg, en avait préparé l'installation. Il avait appelé auprès de lui, en 1690, comme professeur de son Académie de chevalerie, le célèbre légiste Thomasius, que les orthodoxes venaient de chasser de Leipzig, sa ville natale. Dès ce moment, ce précurseur des encyclopédistes, dont la raison voulait s'affranchir des dogmes et des routines du pays, ouvrit un cours en *langue allemande* sur la logique, la morale et le droit naturel : bien qu'il eût commencé, en 1677, pour la première fois en Allemagne, à parler en allemand à un auditoire universitaire, ce n'est qu'à partir de cette époque, qu'il put, sans tracas-

series, se laisser aller au plein développement de ses idées réformatrices. On peut le considérer, non seulement comme le fondateur scientifique de l'Université de Halle, à laquelle il donna, dès l'origine, sa légitime renommée, mais il fut l'instigateur de la nouvelle législation allemande, de celle qui voulait se libérer de l'inspiration étrangère : et son influence fut si considérable que l'Université de Halle est demeurée, durant tout le XVIII[e] siècle, la grande école de l'administration prussienne.

Après Thomasius, le théologien Francke, chassé également de Leipzig, en 1692, avait été accueilli par l'électeur de Brandebourg. Disciple de Spener, piétiste fervent comme lui, il ne devait pas tarder à occuper une chaire de langues orientales à l'Université récente ; mais son mérite principal fut d'améliorer l'instruction primaire qui, jusqu'à lui, avait été presque complètement abandonnée. Autour de ces deux maîtres renommés, se groupèrent d'autres personnalités d'une certaine valeur pour l'époque : si bien que, d'emblée, l'Université de Halle entra dans la gloire, et inscrivit sur ses registres d'inscription, le nombre initial considérable de 765 étudiants.

Ces premiers étudiants, au dire même de Thomasius, furent loin, du reste, d'être des modèles. « Il y a trois sortes de créatures de par le monde, disait-il ; les bêtes féroces, les hommes et les chrétiens. » Et il classait les étudiants parmi les bêtes, expliquant cette « bestialité » par leur soif de volupté, d'ambition et d'argent. C'est de cette époque que date, en particulier, le fameux scandale de mars 1716, qui eut un immense retentissement dans toute l'Allemagne. Une bande d'étudiants et de filles, ayant comme insignes

un chapeau et un ruban de couleur verte, jouèrent, dans une nuit d'orgie, la scène de la Passion. La plupart d'entre eux moururent les jours suivants, avec des signes de folie ; et l'aubergiste, sa fille et sa servante furent au nombre des morts. On prétendit que c'était l'aubergiste, ivre, qui avait empoisonné la bière sans avoir conscience de ce qu'il avait fait.

Au temps de Gœthe, c'est-à-dire cinquante ans environ plus tard, les mœurs brutales des étudiants de Halle n'avaient pas beaucoup changé. La grossièreté et la brutalité y étaient toujours dominantes ; et le poète ajoutait : « Sans égards pour les habitants de la ville, ils formaient au milieu d'eux, une bande d'étrangers sauvages, qui ne connaissaient d'autres lois que leur volonté, d'autres plaisirs que de faire bombance et de donner ou de recevoir des coups de poing ou des coups d'épée... aussi les chasseurs sauvages de Halle et de Iéna ne cessaient-ils de se moquer des bergers apprivoisés de Leipzig ».

Plus tard, Gœthe se préoccupa moins des étudiants et connut à Halle des amitiés solides. C'est ainsi que de Weimar, il allait assez fréquemment voir l'érudit Wolf, pour lequel il professa toujours une vive admiration. C'est au cours d'un de ces déplacements, en août 1805, qu'il fit la connaissance de Gall, le célèbre phrénologiste, qui était venu faire, dans cette ville, une série de leçons sur son système. Gœthe devint son auditeur, puis se lia bientôt avec lui, et le fréquenta presque chaque jour. « La conversation, dit Gœthe, demeurait toujours dans la sphère de ses remarquables observations. Il plaisantait sur chacun de nous; et il soutenait que, d'après la structure de mon front, je ne pouvais ouvrir la bouche sans produire un trope : sur

quoi il pouvait en effet me prendre à chaque instant en flagrant délit. En observant toute ma structure, il assurait sérieusement que j'étais un orateur populaire. Ces réflexions donnaient lieu à mille plaisanteries... »

L'Université de Halle était alors en pleine renommée : elle était à la veille de subir une sérieuse crise. L'indépendance de caractère des étudiants, dont nous venons de parler, jointe à leur rudesse brutale — qui est une forme de patriotisme — semblent être, en effet, une des principales raisons expliquant la sévérité dont fit preuve Napoléon à leur égard. Il paraît aussi que les étudiants de Halle avaient, à Iéna, décrété la mort du tyran et qu'ils avaient encore proposé au roi de Prusse, de lui fournir un corps de hussards, pour lutter contre l'envahisseur.

Quoi qu'il en soit, quelques jours après la bataille d'Iéna, le 19 octobre 1806, Napoléon décidait la fermeture immédiate de l'Université et donnait un délai de vingt-quatre heures aux étudiants pour quitter la ville. Sous la domination du prince Jérôme, roi de Westphalie, l'Université fut rouverte à partir du 16 mai 1808 ; mais quand, en 1813, Napoléon repassant par là, en allant de Magdebourg vers Dresde, apprit la faveur octroyée par son frère, il entra dans une violente colère. « Les écoliers, s'écria-t-il, doivent être dispersés à tous les vents, et je chasserai tous les maîtres de leur Université. » Un nouveau décret de dissolution fut aussitôt promulgué, le 15 juillet, mais, quelques mois plus tard, après les batailles de Leipzig et la retraite définitive des armées impériales, l'Université était délivrée de toutes ces misères. Et les étudiants qui, de 1156 en 1786, étaient tombés au nombre de 200 en 1815, atteignaient le chiffre de 500 dès 1816, et

de 1119 en 1823. Depuis 1817, du reste, l'Université avait beaucoup augmenté d'importance par sa fusion avec sa célèbre rivale voisine, l'Université de Wittenberg, qui, désormais, disparut de la liste des universités prussiennes.

Aujourd'hui, l'Université de Halle est parmi les plus fréquentées de l'Allemagne. Elle vient au cinquième rang, après Berlin, Munich, Leipzig et Bonn ; elle possède un nombre d'étudiants sensiblement égal à celui de Breslau : plus de 2000. Elle reçoit chaque année de l'État une subvention de 1 million de marks, à laquelle s'ajoute un revenu propre annuel de 500 000 marks.

*
* *

Quand, un jeudi matin de juin 1902, j'arrivai à Halle par un temps couvert et à courtes averses, l'aspect calme et propret de cette ville de près de 120 000 âmes (elle en a plus de 170 000 aujourd'hui), me séduisit aussitôt. Autour de la vieille cité, qui s'élève contre la Saale, et dont les vieux remparts ont été transformés en vertes promenades, la ville moderne s'étend au loin, vers le nord, vers le sud, vers l'est, arrêtée dans son essor, vers l'ouest, par la Saale et ses bras nombreux, que séparent d'immenses prés humides. Ses quartiers neufs sont traversés de rues droites, égayés et assainis par des jardins rapprochés aux pelouses verdoyantes et aux ombrages clairs.

Depuis longtemps, les bâtiments universitaires ont fui la vieille ville, dont la Place du Marché, qui en est le centre, nous offre, selon la formule classique, son Rathaus des XIVe-XVIe siècles, avec son église

du XVIe aux courbes ogivales, et son vieux clocher isolé du XVe siècle — la Tour rouge — qui est orné d'un Roland symbolique ; l'inévitable Kriegerdenkmal — ou monument commémoratif de 1870 — s'élève sur la partie gauche de la place, tandis que, sur la droite, lui faisant vis-à-vis, le grand musicien Hændel, originaire de cette ville, dresse sa statue.

Les instituts de physique et de chimie sont les seuls qui n'ont pas émigré au delà de l'antique enceinte fortifiée. Et par une singulière coïncidence, ils s'élèvent, eux, les initiateurs de la guerre moderne, tout à côté du vieux château fort de Moritzbourg, du XVe siècle, dont les ruines pittoresques, sur un bras de la Saale, sont un des glorieux souvenirs du passé : dans ce cadre merveilleux, les étudiants de Halle, toujours aussi combatifs, se livrent encore aujourd'hui aux joies du duel et y convient fréquemment leurs camarades de Leipzig. L'édifice universitaire, qui date de 1834, est à cheval entre ce passé et le présent, érigeant sa masse carrée, couronnée d'une terrasse quadrangulaire, au milieu des massifs de la promenade qui a remplacé les anciens remparts.

Plus loin au nord du Jægerberg, voici le jardin botanique, immense, et l'observatoire ; puis, à l'est, entre le chemin des Français (*Franzosenweg*) et la Magdeburgerstrasse, voici les nouvelles cliniques qui datent de dix à quinze ans, au milieu de jardins : ce sont les cliniques chirurgicale (du professeur von Bramann), médicale, otologique (du professeur Schwartze), ophtalmologique (du professeur Schmidt-Rimpler), gynécologique ; et tout contre, les instituts, à architecture également élégante, d'anatomie pathologique (du professeur Eberth, le bactériologiste bien connu),

d'hygiène (professeur Fränkel), d'anatomie (professeur Roux).

Je n'insiste pas sur la description de ces bâtiments qui ressemblent beaucoup à ceux visités ailleurs. Mais je tiens à faire remarquer, en passant, combien les méthodes employées par les professeurs allemands, vis-à-vis de leurs malades, diffèrent des procédés français. Assistant à une clinique du chirurgien von Bramann, je fus péniblement impressionné par la façon dont ce savant professeur faisait l'enseignement. Je le vis disserter plus d'un quart d'heure devant ses élèves, sur la blessure « colossale », disait-il, d'un homme d'une trentaine d'années. Un bon tiers inférieur du bras et un bon tiers supérieur de l'avant-bras étaient, à gauche, presque complètement broyés ; la peau, en partie disparue, montrait d'irréguliers festons sur les bords latéraux de la plaie ; l'extrémité inférieure de l'humérus et les extrémités supérieures des radius et cubitus perçaient à travers la chair vive des muscles ; le professeur, armé d'une longue pince, prenait les masses musculaires, touchait les nerfs, remuait les os et, des uns et des autres, complaisamment, expliquait les rapports perdus. J'ajoute que le sujet, qui n'était pas endormi, faisait assez piteuse mine, et ne pouvait s'empêcher, à certains moments, de grimacer affreusement : on s'était contenté, pour empêcher l'hémorragie, de mettre un lien constricteur au tiers supérieur du bras.

Une heure avant, dans la clinique d'otologie du professeur Schwartze, un enfant, au cours d'un pansement douloureux, ayant poussé un cri, s'était vu administrer sur la joue, par l'assistant, un formidable soufflet, qui avait bruyamment retenti à travers la salle

d'opération. Ces moyens brutaux de répression de la douleur sont couramment employés, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte à diverses reprises : je me souviens notamment qu'à Iéna, pour empêcher de crier les tout jeunes, on leur enfonce dans la bouche des compresses (antiseptiques, il est vrai), jusqu'à ce que, violets et cyanosés, on n'entende plus qu'à demi leurs plaintes étouffées. — « Vous ne connaissiez pas cette manière ? » m'avait dit en riant l'assistant du professeur Riedel ; et il avait ajouté d'un air plein de malice : « C'est très commode (*sehr bequem*), n'est-ce pas ? »

Mais à côté de ces misères, je remporte aussi de Halle le souvenir d'une réception affable et charmante chez le professeur Hitzig, bien connu par ses belles recherches sur la localisation des centres nerveux. Il était 11 heures 1/4, quand je sonnai à la porte de la clinique. Cette clinique psychiatrique, la première édifiée en Prusse, en 1891, sur les plans mêmes de Hitzig, est actuellement un peu démodée ; mais pendant longtemps, elle a servi de modèle à toutes les cliniques analogues élevées en Allemagne ; elle a donc un intérêt indiscutable.

Au bout de quelques instants à peine d'attente, le professeur arriva, me présenta tout aussitôt à plusieurs de ses aides, me fit pénétrer dans son cabinet de travail et me demanda la permission, avant d'aller plus loin, de prendre devant moi son frugal déjeuner quotidien, c'est-à-dire quatre *bismarcks* (sorte de biscuits de Prusse), additionnés d'un quart de litre d'eau bicarbonatée. — « Comme un jour, il y a déjà longtemps, continua le professeur en souriant, je m'excusais, dans une circonstance analogue, devant un de mes bons

amis, docteur et français comme vous, d'avaler mes quatre bismarcks : « Ne vous gênez pas, me répondit-il ; « et, ajouta-t-il, sur un ton de politesse exquise : vous « pouvez y joindre quatre *moltkes*, s'il vous plaît ! »

Les quatre bismarcks déglutis, le professeur Hitzig me montra ses laboratoires, sa bibliothèque, son auditorium, et rapidement me fit descendre avec lui à la policlinique où il examina rapidement, en présence de ses assistants et de quelques étrangers, un Japonais notamment, un certain nombre de malades du dehors qui étaient venus le consulter.

Sur les 2 heures, je pris congé, l'estomac creux ; mais je me retrouvai à 4 heures 1/2, chez le savant professeur, dont la coquette maison donnait sur un jardin aux arbres touffus et aux massifs chargés de fleurs à l'odeur pénétrante. Le décor était délicieux, et Mme Hitzig en faisait les honneurs avec une rondeur pleine de bonhomie et de grâce naturelle. Il y avait là, invité comme moi, un jeune étudiant autrichien en droit, qui venait de passer deux ou trois semestres à Genève et s'exprimait couramment en français. Le repas fut aimable et les plats copieux et choisis. Je fis, du reste, un convive piteux, mais cela se conçoit : car je sortais de l'hôtel et de faire bonne chère, quand, à nouveau, je m'assis devant la table de mon hôte. L'aventure est piquante ; supposant qu'il ne pouvait s'agir, à cette heure du jour, que d'une simple collation, et non d'un dîner confortable, j'avais été, au sortir de la clinique, à 2 heures, mourant de faim, déjeuner solidement ; je m'étais acquitté d'autant mieux de cette besogne que, craignant d'être retenu fort tard, j'avais préféré prendre mes précautions. On juge de mon effarement qui allait grandissant, à mesure que

les plats succédaient aux plats, arrosés des vins du Rhin à la saveur aigrelette et de quelques bordeaux des meilleurs crus ; ainsi j'avalais et buvais, le sourire reconnaissant aux lèvres, mais préparant, par politesse seule, l'indigestion inévitable.

Cette circonstance particulière n'empêcha nullement la conversation d'être fort agréable. Le professeur Hitzig, les yeux cachés par un verre bleuté qui dissimulait son regard, gêné par le mauvais état de sa vision (il avait, paraît-il, depuis quelques années, un décollement de la rétine) qui rendait ses pas mal assurés et ses gestes ralentis, avait conservé sa belle intelligence et sa finesse d'esprit. Son appréciation sur certains de ses collègues français — neurologistes comme lui — ne manquait pas d'une certaine justesse ni de quelque saveur. Il ne comprenait pas Brissaud, le brillant médecin, mort depuis peu : c'était un « fantaisiste », une sorte de « romancier médical », dont les écrits le laissaient froid. Le professeur Raymond, le successeur de Charcot, n'était pour lui, qu'un pâle reflet du grand maître disparu : il le considérait comme un « vulgarisateur au salon élégant », manquant totalement d'originalité. Pitres et Pierre Marie lui apparaissaient bien supérieurs.

Mais, comme pour tous les Allemands, sa véritable estime de savant allait à Déjerine, dont il était fier de se dire un vieil ami ; c'est même à son sujet qu'il eut le mot suivant : — « Je ne comprends pas comment un esprit aussi positif que lui peut être professeur d'histoire de la médecine. » Cette nomination, toute récente alors, le dépassait. Il se demandait avec un étonnement profond, comment un neurologiste connu, universellement réputé tel que Déjerine, pouvait avoir été

appelé à occuper une semblable chaire, et comment lui-même avait pu accepter cette titularisation. Comme tous les étrangers, du reste, et particulièrement les Allemands, il ne réussissait pas à comprendre la manière dont se faisaient les nominations de la plupart des professeurs français. Il ne s'expliquait point l'avantage qu'il y avait à mettre à la tête d'un enseignement donné un homme, fût-il de génie, qui n'a pas été spécialisé dans cet enseignement, au lieu d'y placer un homme de talent honnête, mais qui connaît à fond un enseignement qu'il a pratiqué toute sa vie. J'avoue que cette critique me paraît difficile à réfuter ; car elle contient, à n'en pas douter, une grande part de vérité. Elle revient à dire qu'en France, on accorde plus de valeur au titre qu'à la fonction ; il s'agirait de démontrer que cette façon de faire est la meilleure, et je crois, en toute sincérité, que ce sera bien difficile.

Ayant ainsi essuyé les critiques de mon hôte, je cherchai, à titre de revanche, à le mettre sur son propre terrain ; mais je me heurtai à une réserve très nette. C'est un exemple que les Français feraient bien de suivre plus souvent, vis-à-vis les uns des autres, devant des étrangers. Il eut seulement, à une question que je lui posai sur son collègue et voisin Flechsig, ce simple mot, qui est délicieux : — « Alors, vous avez vu mon vieil ami Flechsig ? C'est un homme incroyable. Mais oui, je suis très bien avec lui... aussi bien qu'on peut être avec quelqu'un qui ne connaît que soi. »

Il se plaignait, de façon discrète, du trop grand nombre de cliniques privées qui portaient tort à son recrutement de malades ; de la tendance à l'excessive spécialisation, son collègue ophtalmologiste en particulier, gardant jalousement tous les cas à caractère

nettement nerveux ; de la pléthore des médecins des villes, contrastant avec leur trop fréquente absence dans les campagnes... ce sont là des maux d'une internationale banalité.

Quelques anecdotes égayèrent enfin cette cordiale soirée, et j'en détache celle-ci.

— « Un de mes élèves, raconta Hitzig, étant allé passer quelques mois à Paris, vit prescrire, à diverses reprises, dans les services d'hôpitaux où il allait, de l'eau-de-vie allemande. Pensant qu'il s'agissait d'une vieille eau-de-vie, particulièrement bienfaisante pour remonter les forces des malades fatigués, étonné surtout de ne jamais en avoir entendu parler en Allemagne même, il se résolut à éclaircir ce mystère ; un beau jour, il se fit apporter un petit verre de ce breuvage fameux, qu'il avala d'un trait, comme il l'avait vu absorber par les malades. Je n'ai pas besoin de vous décrire la grimace que fit mon malheureux disciple, ni les résultats effectifs qui suivirent : la curiosité du jeune chercheur fut plus que largement satisfaite [1]. Cette aventure est, chez nous, devenue classique et c'est pourquoi je vous la conte. »

Ainsi, en devisant, le temps avait passé : sur les huit heures, je pris congé. J'avais grand besoin de marcher et de largement respirer. Le hasard de mes pas me porta devant les établissements Francke, qui s'élèvent tout contre la nouvelle promenade. Fondés par Francke, le piétiste déjà cité, vers 1720, ils ont pris une très grande extension, comprennent des écoles, un orphelinat, une imprimerie, d'où sortent

1. L'eau-de-vie allemande est un purgatif extrêmement énergique.

ces bibles à bas prix qui sont répandues, à foison, de par le monde.

De là, par un tram électrique, je gagnai les ruines du château de Giebichenstein, tout au nord de la ville, sur la Saale aux murmurantes ondes ; le temps pluvieux et frais n'avait point empêché étudiants et citadins de venir en groupes, dans ce coin gracieux, goûter les joies de la fin du jour ; mais la foule s'était surtout portée à Wittekind, à quelques minutes de là : dans une vaste salle, aux accents d'un orchestre bruyant, les couples tournoyaient et dansaient : ce n'étaient point les tourbillons furieux de nos bals de barrière où les danseurs, dans leur folie, renversent tout sur leur passage ; ici régnait un calme tranquille et monotone, sans cliquetis, sans éclat, sans panache... et nous étions pourtant dans une ville universitaire réputée pour le tapage qu'y font ses étudiants !

CHAPITRE VIII

IÉNA

De Halle à Iéna par la Saale. — Souvenirs de la campagne de 1806. — Dornbourg, ses trois châteaux et la signature de Gœthe. — L'Université, fondée en 1558, est l'université de la liberté par excellence. — *Professorentische* et *Pump*. — « Quel est ton père ? » — Prospérité universitaire au temps de Gœthe et Schiller. — Gœthe s'initie à la chimie française — *Vivat libertas academica !* — Fichte et l'existence du non-moi. — Les idées de la Révolution. — Une troupe de cosaques et la fureur de Napoléon. — *Jenense* et *allgemeine Burschenschaft*. — Vertu, liberté, patrie. — Tendances politiques des associations d'étudiants. — La fête de la Wartbourg et l'assassinat de Kotzebue. — Émeutes et représailles. — Fritz Reuter en prison. — Bismarck fêté à Iéna, après sa chute, en 1892.

Caractéristique de Iéna aujourd'hui. — Étudiants, édifices et rues. — Le marché. — La première maison de Schiller. — La nouvelle université et la Minerve de Rodin. — Les bâtiments universitaires. — Carl Zeiss et Schleiden. — Science et négoce. — Le physicien Abbe et ses idées sociales. — L'*Universitätsfonds* de la fondation Zeiss. — L'université populaire. — Visite des ateliers Zeiss. — Les sept merveilles d'Iéna. — Sur le champ de bataille de 1806. — Surprise. — Un duel dans une auberge des environs : à Kunitz. — « Je suis prêt à continuer. » — La petite fleur rose. — Visions dans la nuit.

C'est surtout au delà de Halle et de Mersebourg, aux alentours de Weissenfels, que la Saale devient très pittoresque. Vers Naumbourg, ses rives de plus en plus escarpées, vertes et boisées, alternent avec des coteaux couverts de vignes. A mesure qu'on en remonte le cours, la vallée s'encaisse, décrit des sinuo-

sités gracieuses et des courbes à angle brusque, les ponts succèdent aux ponts, qu'on franchit et refranchit tour à tour... Et la marche des troupes napoléoniennes, dans la fameuse campagne de 1806, vous revient, toute seule, à la mémoire.

C'est là, entre Naumbourg et Kösen, que les 27 000 hommes de Davout campèrent dans la journée du 13 octobre. Dans la nuit du 13 au 14 octobre, Davout traversa la Saale, occupa Kösen sur la rive gauche, et même précipita sa marche plus en avant : par une de ses divisions (la division Gudin), il faisait, en chef prudent, occuper le défilé étroit et montueux qui de Kösen se dirige sur Hassenhausen, et que le duc de Brunswick avait négligé de garder. Aussi, quand le lendemain, le 14 au matin, les 60 000 hommes de troupes prussiennes, qui étaient massées sur le plateau d'Auerstaedt, entre ce village et Hassenhausen, voulurent descendre dans la vallée de la Saale, pour la franchir, elles se heurtèrent aux carrés de Davout et ne purent, malgré des charges désespérées, arriver à les culbuter : le duc de Brunswick fut mortellement blessé et, finalement, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume dut battre en retraite sur Weimar.

Après Kösen et son coquet paysage, voici maintenant Cambourg, dans un site enchanteur. C'est là que Bernadotte demeura inactif, avec ses 20 000 hommes, pendant cette journée du 14 octobre 1806, laissant Davout recevoir, seul, le choc terrible de l'armée ennemie, bien supérieure en nombre ; c'est là que, sur les 10 heures du matin, au plus fort de l'action, Davout lui dépêcha un express pour faire appel à son concours, en lui offrant même le commandement : à ce moment, en effet, il pouvait, par son entrée en ligne, en atta-

quant le flanc droit de l'ennemi, transformer en complète et irrémédiable déroute une bataille qui demeura longtemps indécise ; mais préférant s'en tenir à la lettre des ordres de l'Empereur, il opposa un refus, qui lui a été, du reste, fortement reproché.

Voici Dornbourg, célèbre par ses trois châteaux qui couronnent, au sommet de rochers escarpés, le faîte de la rive gauche de la Saale : ce sont les châteaux du grand-duc de Saxe-Weimar. On y accède par un sentier raide et tortueux, à travers une verte forêt aux grands arbres ; et du haut de la terrasse, au milieu des bosquets, des treilles de vignes et des roses en fleurs, on laisse errer son regard égayé sur les ondulations gracieuses de la rivière.

Le vieux serviteur qui me conduit à travers ces désertes demeures, marche à pas petits et lents, courbé à demi sur son bâton noueux ; il a le buste fort, la figure rouge, les cheveux blancs, la voix courte et grave. C'est dans le château le plus ancien, avec ses trois pignons Renaissance en façade, et dans l'aile la plus avancée sur la vallée, que se trouvent les appartements de Gœthe : là, souvent, dans les mois de l'été, il devisait avec son protecteur le grand-duc Charles-Auguste, et aussi avec sa femme, la grande-duchesse Louise ; là encore, il venait chercher le repos et l'oubli, ou calmer son chagrin ; ainsi, en août et septembre 1828, peu après la mort de Charles-Auguste, il vint se réfugier durant quelques semaines. Voici ses meubles, très simples, son fauteuil, la petite table rustique, de forme rectangulaire, où il écrivait ; dans un coin de la chambre de travail, une fenêtre large — dont l'encadrement en bois porte encore, sur le bas, sa signature lisiblement tracée — s'ouvre sur la

Saale : de ce point, la vue est magnifique ; on y jouit presque indéfiniment du « spectacle enivrant », dont se délectaient les yeux rêveurs du grand poète sans jamais se lasser : « Au matin, écrit-il en septembre 1828, le vallon, la montagne et le jardin sortent d'un voile de brouillard... l'éther est chargé de vapeurs ; le vent d'ouest, qui les balaie, prépare au soleil sa route azurée ; et, à son déclin, le soleil de pourpre inonde l'horizon d'un flot d'or ».

Encore quelques kilomètres : voici le Gleisberg avec Kunitzbourg, et ses ruines, puis Kunitz, relié à Iéna par un tram électrique, enfin Iéna.

*
* *

L'Université de Iéna, surtout connue à l'étranger depuis la campagne de Napoléon, et aussi, grâce au séjour prolongé qu'y firent des hommes célèbres comme Gœthe et Schiller, est cependant d'origine plus ancienne, puisqu'elle remonte au milieu du XVIe siècle.

Après la capitulation de Wittenberg en 1547, et la déchéance de cette Université renommée, le prince électeur Jean-Frédéric de Saxe songea à la remplacer. Trois villes se mirent sur les rangs : Eisenach, Saalfeld et Iéna ; et celle-ci fut choisie. Toutefois, l'Empereur ne donna autorisation, droits et privilèges qu'en 1557, et l'inauguration eut lieu le 2 février 1558, en présence du duc régnant Jean-Frédéric le jeune.

Dès le début, l'Université d'Iéna, et grâce à l'esprit large qui présida à la rédaction de ses statuts, présenta le caractère particulier, qui la singularise encore aujourd'hui, d'être l'université de la liberté par excel-

lence, aussi bien pour les maîtres que pour les élèves. Les disputes théologiques à perte de vue entre les professeurs Strigel et Flacius, auxquelles participaient les étudiants, sont demeurées fameuses dans les annales de l'Université naissante : déjà à cette époque, on y venait de tous les points de l'Allemagne, et même de l'étranger.

Les professeurs prenaient leurs repas à la même table que les étudiants : c'était l'usage des *Professorentische* : mais cette coutume ne tarda pas à tomber en désuétude, car elle portait atteinte, on le conçoit, à la dignité du corps professoral : le manque de respect y était fréquent, après les fortes libations ; certains maîtres oubliaient de solder leurs dépenses. Aussi, aux heures de leçons et aux moments des examens, l'autorité laissait-elle à désirer. Mais si cette pratique ne dura pas entre maîtres et étudiants, elle devint de plus en plus générale entre ceux-ci et les habitants ; les bourgeois faisaient assaut de politesse avec les étudiants ; les uns et les autres se recevaient mutuellement pour boire et à dîner : il en est toujours de même aujourd'hui.

Je n'insiste pas sur les usages de ce temps, et en particulier sur le pennalisme, dont j'ai déjà parlé : à Iéna, comme ailleurs, il finit par être aboli dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Les étudiants de cette période sont d'un sans-gêne proverbial. On les voit alors se promener dehors en robe de nuit, et même, au milieu de la rue, se déshabiller et changer de vêtement. C'est ce que chante un refrain du temps :

L'académique liberté
Est, à Iéna, dans la rue ;

En robe de nuit on peut aller,
Et la barbe se laisser pousser
Comme chacun veut et peut.

Le *Pump*, c'est-à-dire le crédit, est également en pleine floraison. Les étudiants en trouvent facilement partout, spécialement chez le restaurateur et chez le commerçant. Quand ils ne paient pas, ils sont poursuivis par les soins de l'autorité académique, d'où cette chanson :

Les vieux cerfs et les étudiants
Souffrent des mêmes misères :
A ceux-là courent les chiens de chasse,
A ceux-ci les philistins.

La vie galante, sans parler du boire, est aussi en honneur. Encore un siècle plus tard, après 1750, il était de règle, quand on demandait à un garçon d'écurie : « Quel est ton père ? » qu'il répondît : « Un étudiant ».

Mais c'est le duel qui est ardent, et même dangereux, surtout dans les premières années du XVII[e] siècle. En 1618, un maître d'armes nommé Kreussler, était venu s'installer à Iéna, et ses descendants, de génération en génération, se succédèrent jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. Les actes universitaires mentionnent des centaines d'étudiants tués en duel : les combats avaient lieu dans la maison Wedel (Wedelsches Haus), derrière la Stadtkirche, et on l'appelait encore, il n'y a pas soixante ans, la *Mordgrube*, c'est-à-dire la « fosse à assassinat ». Cette fureur de se battre ne s'est pas encore ralentie, et si, aujourd'hui, les duels ne sont plus qu'exceptionnellement mortels, les rencontres

sont aussi nombreuses et fréquentes, malgré les ordonnances et les défenses réitérées.

Avec la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, l'Université d'Iéna est au point culminant de sa renommée. C'est l'époque où le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar (1775-1830), qui a pris Gœthe comme premier ministre, s'emploie à faire de son petit royaume le centre intellectuel de l'Allemagne. Il ne se borne pas à retenir ou pensionner, auprès de lui, à la cour de Weimar, des personnages comme Gœthe et, plus tard, Schiller, Herder, Wieland, les Schlegel ou Eckermann, mais il s'intéresse tout particulièrement au développement de l'Université d'Iéna, qui fait partie de son duché. Les grands hommes y abondent à cette époque, et le souvenir en est encore aujourd'hui gravé sur les maisons par des plaques commémoratives : sur le marché, voici la demeure du philosophe Reinhold ; tout à côté, celle où mourut le grand botaniste Batsch, celui qui avait créé la Société d'histoire naturelle d'Iéna : c'est au sortir d'une des séances de cette Société, en 1794, que Gœthe se lia avec Schiller d'une amitié inaltérable suspendue par la mort seule de Schiller, en mai 1805. Au Johannistor, voici les maisons du théologien Credner et du physicien Seebeck ; dans la Leutragasse, celles du théologien Döderlein, de l'historien Luden, du naturaliste Oken, des philosophes Fries et Fichte ; dans la Schlossgasse, celles où Schiller et Griesbach voisinèrent. Sur l'Engelplatz, voici les noms de Hufeland, le médecin vanté par Gœthe, et de Eichstadt ; sur le Lutherplatz, le lieu où habita Steffens ; sur le Fichteplatz, le logis de Hegel, le célèbre idéaliste qui, pendant la bataille d'Iéna, en 1806, se livrait sur le

papier aux plus savantes déductions philosophiques. Ailleurs, d'autres plaques rappellent le séjour de Schelling, de Hufeland le juriste, de l'anatomiste Ackermann, du minéralogiste Lenz, de Paulus, de Schelver le botaniste, etc. Une mention toute spéciale doit être faite pour Gœthe qui, de Weimar, venait à Iéna presque chaque semaine. On connaît ces vers de lui :

> Le vendredi on vient à Iéna
> Car c'est, sur mon honneur,
> Un lieu des plus ravissants...
> Weimar, Iéna : c'est là qu'il fait bon !

Mais en dehors de ces visites, le grand poète faisait fréquemment dans la petite ville universitaire des séjours de plusieurs semaines. Tantôt il demeurait, surtout à la belle saison, à l'étage supérieur de la première maison qui est à gauche, après le pont Camsdorf, au sortir de la ville : c'est dans cette vieille auberge, appelée la « Tanne », que le corps Thuringia avait eu sa kneipe, et que le 12 juin 1815, la Burschenschaft avait été fondée ; de cet étage, qui s'avance en encorbellement sur la vallée de la Saale, on jouit d'un coup d'œil délicieux sur la rivière, la ville et les montagnes environnantes : c'est en ce lieu que Gœthe composa plusieurs de ses poésies célèbres : *Le Pêcheur* et le *Roi des Aulnes ;* là qu'il écrivit presque en entier *Hermann et Dorothée*. Tantôt, il s'établissait, au Lutherplatz, dans les grandes salles du château ducal, aujourd'hui devenu, depuis cinq ans à peine, le siège de la nouvelle Université restaurée : c'est là, raconte-t-il, qu'en décembre 1801, dans cet édifice humide et malsain, situé au lieu le plus bas de la

ville, il fut pris d'un violent catarrhe qui l'obligea à rentrer précipitamment à Weimar, où, quelques jours plus tard, son état empira au point qu'il perdit connaissance, puis fut pris de délire : mais tout rentra bientôt heureusement dans l'ordre, et il se rétablit. Plus haut, après le Lutherplatz, en remontant le long des remparts, aujourd'hui le Fürstengraben, il allait fréquemment dans le jardin botanique où il se promenait des heures en devisant avec ses amis, et surtout avec le botaniste Batsch, pour lequel il avait une grande affection.

Gœthe s'intéressait beaucoup à l'Université d'Iéna : il en recevait journellement, quand il était à Weimar, les professeurs et les étudiants ; à ces réunions assistait fréquemment le grand-duc Charles-Auguste, et il en résultait parfois des nominations : c'est ainsi que le médecin Hufeland, après une lecture qu'il fit à une de ces séances, fut pourvu, en 1796, d'une chaire à Iéna. Schiller, grâce à l'appui de Gœthe, quelques années auparavant, avait été nommé de la même façon à une chaire d'histoire.

Gœthe lui-même assistait à certaines leçons quand il venait à Iéna : en 1794, il nous apprend que le professeur Gœttling l'initia aux découvertes de la chimie française ; c'était encore à Iéna qu'il se trouvait en décembre 1803, extrêmement occupé, prétend-il, par la transformation de la *Gazette littéraire générale*, quand Mme de Staël vint à Weimar : et on sait combien il prolongea à plaisir son séjour. C'est d'Iéna qu'il écrivait à Schiller, demeuré à Weimar, que Mme de Staël vînt le voir, en lui promettant « un appartement bien meublé et une bonne petite table bourgeoise ».

La haute valeur de ses maîtres n'empêchait pas la

jeunesse universitaire d'être aussi frondeuse qu'au temps jadis. L'événement suivant, survenu en 1792, en est une preuve, entre bien d'autres. Le professeur Ulrich, prorecteur de cette époque, voulut interdire les associations et restreindre la liberté académique, dont jouissaient les étudiants. Le 10 juillet, 70 d'entre eux se portèrent sur le *Lobdergraben*, où habitait le prorecteur, brisèrent les vitres de sa maison et endommagèrent ses meubles. Neuf jours plus tard, réunis en masse — au nombre de 500 — dans le quartier Paradies, sur la Saale, ils quittèrent la ville, bannières déployées, et, par le Johannistor, prirent la route de Weimar jusqu'au village de Nohra, où ils attendirent que le rétablissement de leurs antiques privilèges fût édicté. Trois jours plus tard, le 22 juillet, ayant obtenu gain de cause, ils réintégraient Iéna, aux acclamations des habitants de la ville, qui avaient craint de voir disparaître, avec eux, leurs principaux revenus, et saluèrent joyeusement l'entrée du drapeau où se lisait en lettres rouges : *Vivat libertas academica!*

Si les vieilles querelles théologiques s'étaient éteintes, les discussions philosophiques persistaient, ardentes et passionnées. L'influence de Kant n'avait pas tardé à gagner Iéna, et en face du réalisme, qui continuait à grouper dans l'Université une majorité de partisans, se dressa la doctrine nouvelle, l'idéalisme, professé par des kantiens, comme Reinhold, Fichte, Schelling ou Hegel, et encouragé par Gœthe et Schiller. Mais Fichte ne pouvait se départir de sa nature combative et de son caractère tranchant : dès son arrivée, en 1794, après le départ de Reinhold, ses façons de parler de la morale et de la politique, de Dieu et des choses divines, provoquèrent des résistances. Bien-

tôt, on lui limita le nombre d'heures de ses leçons publiques; il prit alors le parti d'en faire le dimanche; mais ce procédé, qui le mit au plus mal avec ses collègues, finit par ameuter contre lui les étudiants, et un beau jour ils se portèrent en groupe devant sa maison et brisèrent ses fenêtres, « manière fort désagréable, ajoute Gœthe, d'être convaincu de l'existence du non-moi »; ces aventures ne modifièrent nullement du reste, le tempérament du philosophe, et en 1803, il dut donner sa démission. Vers cette époque, toute l'Université était dans un état d'agitation inquiétante; les idées de la Révolution française s'étaient infiltrées mieux peut-être chez elle que dans les autres universités; des aspirations nouvelles fermentaient dans le cerveau de tous les esprits : un secret mécontentement était emparé d'eux; les professeurs, se croyant tous plus ou moins prédestinés à une haute fortune, cherchaient des situations plus belles, couraient après des positions plus élevées.

Cette effervescence, toute à l'honneur de la France, ne devait pas tarder à se retourner contre elle, quand survinrent les guerres du premier Empire. Ce n'était pas en vain que les idées d'affranchissement de l'individu, de liberté et d'indépendance avaient été lancées à travers le monde; mais quand on s'aperçut de quelle façon Napoléon les mettait en pratique, ce fut au nom de leurs principes mêmes que l'Empereur se vit combattre. C'est surtout après 1806, nous l'avons vu, que ces sentiments s'exaltent en Allemagne : ils devaient trouver un lieu admirablement préparé pour leur culture dans l'Université d'Iéna.

L'esprit des étudiants s'était peu à peu transformé

au contact des événements : dans leurs associations un souffle plus large avait passé ; et tous s'étaient groupés pour la défense de la patrie. Pendant l'occupation française, c'est-à-dire depuis 1806 jusqu'en 1813, les provocations entre officiers français et les étudiants allemands étaient fréquentes : il en résultait de nombreux duels dans lesquels les étudiants étaient presque toujours tués. Aussi quand, le 2 avril 1813, après la déclaration de guerre de la Prusse, au début de la sixième coalition, une division française arriva à Iéna pour s'y reposer, avant de poursuivre sa route vers Mersebourg, elle aperçut soudain sur la colline de Hausberg une troupe de cosaques : c'étaient des étudiants qui, déguisés, avaient ainsi, pour se venger, semé une courte panique dans les rangs des Français. Cette plaisanterie faillit coûter cher : Napoléon, furieux, donna l'ordre de réduire Iéna en cendres ; et ce ne fut que sur les supplications de von Müller, chancelier de l'Université et après l'intervention du baron de Saint-Aignan, ambassadeur français à la cour de Weimar, que l'ordre fut retiré.

Enhardis par le succès remporté enfin sur l'envahisseur aux journées de Leipzig d'octobre 1813, stimulés par la campagne de France en 1814, les esprits exagérèrent leur enthousiasme. Persuadés que la victoire était due principalement à leur union, ils pensèrent à la consolider encore davantage. Les idées de Jahn et de Fries, qui, en 1810, n'avaient pas trouvé d'écho, étaient mûres maintenant.

En février 1815, à la voix des professeurs Kieser, Oken et Luden, une première réunion groupant des représentants de presque toutes les sociétés d'Iéna, était tenue dans le *Burgkeller* : la liberté de penser, de

parler et d'écrire et l'indépendance de la patrie constituaient les bases de la future association ; celle-ci devenait une réalité, à la date du 10 juin 1815 suivant, quelques jours avant Waterloo ; et c'était dans la célèbre auberge de la Tanne, sur les bords de la Saale, que la fondation était définitivement consacrée sous le nom de *Jenense Burschenschaft* : 113 étudiants y adhérèrent d'emblée, et se rallièrent à ses couleurs rouge-noir. Le 18 juin 1817, cette association recevait, à Iéna, des membres des associations des autres universités allemandes ; mais cette fête était bientôt éclipsée, le 18 octobre suivant, par les fêtes de la Wartbourg. C'est là, tout auprès d'Eisenach, que l'association d'Iéna avait convoqué 600 étudiants venus de tous les coins de l'Allemagne, à la date anniversaire du 300e jubilé de la Réforme et de la bataille de Leipzig (18 octobre), et que les bases d'une Association générale allemande (*allgemeine deutsche Burschenschaft*) avaient été jetées.

Certains auteurs français attachent peu d'importance à ces manifestations, qu'ils déclarent « puériles ». Pourtant des professeurs, connus à cette époque, tels Schweitzer, Fries et Oken y avaient participé, et Gœthe ne peut s'empêcher de faire, à ce sujet, cette intéressante remarque : « Le jubilé de la Réformation pâlit en présence de ces manifestations plus vivantes et plus nouvelles. » Certes, le grand poète paraît avoir percé à jour le vide de ces déclamations. Les étudiants, dit-il, « étaient gouvernés par des mots plus que par des idées et des intentions claires ». Et il raconte qu'un jeune Grec, qui étudiait à Iéna, étant venu le voir, vers cette époque, lui vanta avec enthousiasme l'enseignement de son professeur de philoso-

phie : « C'est admirable, s'écriait-il, d'entendre cet homme excellent parler de vertu, de liberté et de patrie. » Mais quand, ajoute Gœthe, « je demandai ce que cet excellent maître enseignait sur la Vertu, la Liberté, la Patrie, le jeune homme me répondit qu'il ne pouvait le dire à proprement parler, mais que ces mots : Vertu, Liberté, Patrie, ne cessaient pas de retentir au fond de son âme. »

La remarque de Gœthe, sur l'importance de ces manifestations n'en conserve pas moins toute sa valeur, parce que ce sont précisément, les grands mots et les beaux mouvements oratoires, quand ils manquent de précision et de netteté, qui sont habituellement les plus dangereux. A cette époque, les fêtes nationales et patriotiques se multiplient dans toutes les universités, exaltant les esprits : à Wurzbourg, notamment, a lieu dans le semestre d'hiver 1817-18, la « première fête nationale allemande ». Mais c'est surtout à Iéna que les réunions se succèdent à brève distance : du 29 mars au 3 avril 1818, les Burschenchaften des Universités de Berlin, Halle, Heidelberg, Kiel, Königsberg, Leipzig, Marbourg et Rostock — postérieures à celle d'Iéna — envoient des délégués pour s'occuper, avec l'association d'Iéna, de leurs intérêts communs ; et quelques mois plus tard, du 10 au 19 octobre, les représentants de quatorze universités, réunis de nouveau, à Iéna, à ceux de cette ville, fondaient définitivement « l'Association générale allemande », à la date du 18 octobre 1818. Elle spécifiait : « l'union, l'égalité, la liberté de tous les étudiants, l'égalité de tous droits et devoirs, le développement des forces morales et physiques au service de la patrie » : de ce jour, l'ère des difficultés allait commencer.

Tant que les associations, en effet, avaient pour but de se grouper contre un ennemi commun, l'entente était relativement aisée ; mais du moment que l'ennemi était terrassé, et qu'elles ne pouvaient plus lui demander raison de leurs misères ou de la déroute de leurs aspirations, il était fatal qu'elles fussent entraînés à retourner contre elles-mêmes leurs colères.

Quelques indépendants ou intransigeants, comme ils s'appellent (*Unbedingte*), ayant à leur tête les frères Adolphe et Charles Follen, de Giessen, défendent l'idée d'une grande république allemande. Ces idées gagnent rapidement Iéna, où Charles Follen, installé comme privatdocent, en été 1818, fait une active propagande. Quelques mois avant, en février de la même année, un bulletin de Kotzebue, destiné à l'empereur de Russie, avait été publié dans un journal libéral, la *Némésis*, de Luden, et avait provoqué une agitation extraordinaire dans le milieu universitaire. Kotzebue, domicilié à Weimar, y critiquait, comme dans la plupart de ses bulletins dont l'avait chargé l'empereur Alexandre, l'esprit des étudiants, se moquait de celui de leurs maîtres, et réclamait la limitation de la liberté de la presse.

En octobre suivant, le conseiller d'état russe, Stourdza, publia un « mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne » : la fête de la Wartbourg y était considérée comme une preuve de l'esprit révolutionnaire ; le foyer de cet esprit résidait spécialement, prétendait-il, dans les barbares universités, à l'âme gothique ; on devait, pour le combattre, établir la censure de la presse, abolir la liberté d'enseignement, surveiller étroitement les maîtres et élèves des universités. Ce mémoire souleva, particulièrement à Iéna, une très grande

irritation ; et cette irritation se décupla quand on vit Kotzebue, dans sa *Gazette littéraire* (*Literarisches Wochenblatt*), approuver hautement l'opinion de Stourdza. C'est à la suite de cette publication que Charles Sand résolut de faire périr le poète Kotzebue, considéré comme traître et corrupteur.

Sand, qui était demeuré à Iéna, après la fête de la Wartbourg, était un des auditeurs les plus assidus de Charles Follen : il s'ouvrit à ce dernier de son intention d'être le libérateur de la volonté du peuple opprimée, et, probablement aidé des subsides de Follen, se dirigea sur Mannheim, où se trouvait alors Kotzebue : le 23 mars 1819, il le tuait d'un coup de poignard, et essayait de se tuer à son tour. Immédiatement arrêté, on essaya de lui faire avouer en vain s'il avait des complices, et le 20 mars 1820, alors qu'il était complètement guéri de ses blessures, il était exécuté. Mais dès le 20 septembre 1819, les résolutions de Carlsbad, rendues exécutoires, soumettaient la presse à une censure étroite, supprimaient les associations, faisaient subir aux universités la plus rigoureuse surveillance. Le professeur Welcker, à Bonn, était suspendu ; Görres se réfugiait en Suisse ; Arndt devait cesser ses leçons et cacher ses papiers dans sa cave ; Jahn était arraché au chevet de son fils mourant, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1820, et jeté en prison ; Oken et Fries perdaient leurs chaires, et le grand-duc de Weimar lui-même devait se plier aux exigences de l'heure présente. Ainsi se trouvait réalisée la prophétie de Gœthe qui, parlant de la haine sans borne qui se manifestait contre Kotzebue, avait écrit : « On peut prédire à coup sûr que cela finira mal. »

Mais toutes ces mesures, prises à l'instigation de

Metternich, loin de ramener les esprits au calme, les poussèrent, au contraire, à une résistance de plus en plus grande. Il n'y avait pas dix ans que l'association générale avait été dissoute, qu'elle se reconstituait de nouveau à Iéna, dans l'hiver 1827-1828, sous le nom de « deuxième association générale allemande » ; elle eut, du reste, une durée encore plus éphémère que la première. La guerre d'indépendance de la Grèce contre les Turcs, les menées révolutionnaires dans les colonies hispano-américaines, et surtout la révolution de juillet 1830 à Paris, échauffèrent bientôt l'esprit turbulent de la jeunesse universitaire, augmentèrent ses aspirations d'indépendance et de révolte. Les tendances, indiscutablement révolutionnaires, de l'association générale avaient bien un peu effrayé les associations affiliées de Leipzig, Giessen, Marbourg, Bonn : quelques-unes avaient même parlé de se retirer, quand survint l'affaire de Hambach en Bavière rhénane, le 27 mai 1832.

Les étudiants se rendirent en nombre à cette manifestation, organisée par deux journalistes, Wirth et Siebenpfeiffer, et acclamèrent les orateurs : on y parla de la liberté de la pensée, de la liberté de la patrie, de l'unité de l'Allemagne ; on prononça des discours virulents contre le gouvernement bavarois, et surtout contre Metternich, et on pensa lui avoir fait échec. Mais l'arrivée du maréchal de Wrède troubla la fête ; les meneurs furent saisis, le gouvernement bavarois prit des mesures de rigueur, et un mois plus tard, la diète de Francfort, le 28 juin, les sanctionnait rigoureusement : elle soumettait à sa censure les diètes des divers États allemands faisant partie de la Confédération germanique, bâillonnait la presse, défendait les réunions poli-

tiques et les assemblées populaires, et mettait des troupes fédérales à la disposition de tous les princes que menacerait la révolution ; des journaux furent supprimés, des juges suspects déplacés, des professeurs destitués, des chambres dissoutes.

Les esprits, en face de tous ces moyens de répression, se cabrèrent. Dans la nuit de Noël 1832, à Stuttgart, des représentants des diverses associations, parmi lesquelles celles de Wurzbourg, de Munich, de Heidelberg, d'Erlangen, de Tübingen et même de Kiel prirent une part prépondérante, décidèrent de passer à l'action ; et le 3 avril 1833 au soir, 60 conjurés, dont 30 adhérents des Burschenschaften, tentèrent de s'emparer de Francfort, où siégeait la diète ; mais la tentative échoua : 9 des conjurés furent tués, 24 blessés ou faits prisonniers ; les autres réussirent à s'enfuir. Ce fut le signal des représailles, dont j'ai déjà parlé à propos de l'Université de Berlin ; près de 2000 personnes, surtout des étudiants, furent impliquées dans des poursuites et des procès ; les prisons s'ouvrirent pour elles, des jugements les condamnèrent à des peines sévères ; 39 jeunes gens furent en particulier passibles de la peine de mort, mais elle fut commuée ensuite en une longue captivité. Fritz Reuter a raconté dans ses *Années de captivité*, avec bonne humeur et sobriété, les tourments des prisonniers, dont il faisait partie : âgé de vingt et un ans à peine, affilié à l'association « Germania » d'Iéna — une des plus suspectes aux yeux du pouvoir — il fut traduit devant le tribunal, et, après un procès de trois ans, condamné à mort ; mais cette peine fut commuée en trente ans de captivité, et il fut libéré en 1840, à la mort de Frédéric-Guillaume III.

Si j'ai donné ces quelques détails qui dépassent un

peu l'Université d'Iéna elle-même, c'est qu'elle paraît avoir été comme la cheville ouvrière de ce mouvement général. Depuis cette époque; si elle a continué, dans l'histoire des associations des étudiants, à jouer un rôle important, on peut dire, cependant, qu'il n'a pas été aussi prépondérant que durant la période dont nous venons de nous occuper. Il faut mentionner toutefois la grande fête que les étudiants d'Iéna donnèrent à Bismarck, peu après sa chute, en été 1892 : cette célébration eut un immense retentissement dans tout le monde universitaire germanique, et aussi en dehors de lui. Sans insister sur les paroles mémorables prononcées par Bismarck à cette occasion, il importe de souligner le fait même de cette manifestation : il semble montrer qu'à la fin du XIXe siècle, l'esprit universitaire d'Iéna avait toujours conservé, quoique avec plus de mesure, son caractère indépendant et frondeur, et qu'il savait encore exprimer, même en face d'un jeune empereur, son opinion avec éclat.

*
* *

Aujourd'hui encore, ce qui fait la caractéristique d'Iéna, c'est sa population universitaire, très libre de manières et pleine d'importance. Dès l'arrivée, à la descente du train, des étudiants à la casquette de couleur sont là, sur le trottoir de la gare, venus en nombre à la rencontre de camarades. Et du Saalebahnhof, où je descends, une fin de lourde journée de juillet 1909, ce sont, en remontant vers la ville, des groupes aux écharpes variées qui, joyeusement, escortent les voyageurs. Au fur et à mesure qu'on gagne le centre de la vieille cité, les bandes bruyantes s'éparpillent et

s'égrènent peu à peu, disparaissent dans des ruelles étroites aux maisons irrégulières et à pignons, s'engouffrent sous de basses voûtes en ogive dont les murailles épaisses étouffent les voix qui s'éloignent lentement.

La Place du Marché, avec sa chaussée aux pavés inégaux et ses trous où le pied bute, est déserte ; l'électeur Jean-Frédéric de Saxe, le fondateur de l'Université qui, depuis 1858, se dresse debout sur son piédestal de pierre, l'épée toujours en l'air et la barbe immuablement carrée, paraît bien s'ennuyer derrière la grille qui l'entoure sur ses quatre côtés. Plus loin, tout à l'autre bout de la place, des arbres abritent, au-dessus de quelques marches et contre une rampe de fer, la fontaine de Bismarck, élevée le 31 juillet 1892, en souvenir des grandes fêtes du chancelier.

Ici semble renaître un peu d'activité : en bas des marches, le long de la rampe et des arbres qui la bordent, trois voitures en station arrêtent l'œil par leur aspect étrange, avec leur unique cheval attelé selon la mode du pays, d'un seul côté du timon ; les cochers, en bas de leurs sièges, devisent nonchalamment, en jetant de fréquents regards vers le vieil hôtel *Zur Sonne* situé à quelques mètres d'eux, et bien connu des voyageurs ; tout près de là, dans le coin sud-ouest de la place, au pied du Rathaus du xve siècle et de ses arcades en ogives finement ajourées, devant des tables, dehors, au cabaret de la *Zeise*, des étudiants sont assis : de forts rires éclatent, alternant avec des ordres brefs qu'acceptent, en grognant, d'énormes chiens couchés près de leurs maîtres ; et les hauts demis à la large ouverture, que ferme un couvercle en lourd métal, pleins de bière blonde et de

bière brune, s'engouffrent dans les gosiers vides...

Au matin, sur les 9 heures, la place triste et désolée de la veille est métamorphosée : le marché bat son plein. Sur des tables dressées, sous des tentes, ou à terre simplement, les vendeuses de légumes et de fleurs, les bouchers et charcutiers, drapiers et bonnetiers étalent leurs marchandises aux couleurs bigarrées sous l'œil calme des acheteurs ; dans le brouhaha des conversations, des offres et des demandes, d'un pas placide et lent, des femmes, vieilles ou jeunes, le dos couvert d'une hotte profonde surmontée d'un panier ovalaire en bois cerclé de fer, sont à la recherche des provisions : quelques-unes, de type brun, les yeux noirs et vifs dans le visage ridé par le hâle ou les ans, rappellent un peu le type de nos landaises ; de long en large, des étudiants à la casquette rouge, un œillet à la boutonnière, vont devisant sagement avec leurs jeunes amies ou déambulent deux à deux, causant à peine, entre les débris des troncs de choux, des salades vertes et des papiers qui jonchent le sol. De temps à autre, un bruit de fanfare éclate dans la tour du Rathaus, au-dessous de l'horloge — cette septième merveille d'Iéna — versant, sur la multitude tranquille, les flots cuivrés et criards de ses marches et pas redoublés ; et l'on voit, s'élevant au-dessus d'une baraque en planches dressée tout contre la fontaine de Bismarck, une âcre fumée de saucisse brûlée qui traverse en diagonale le champ du marché, embrumant dans des effluves malodorants la tête vénérable du fondateur Jean-Frédéric le Généreux, déjà à moitié disparu au milieu des tentes et des toiles.

M'enlevant à ces joies provinciales, je me dirige vers la nouvelle Université. Voici, en passant, adossée à

elle, la maison de Griesbach (aujourd'hui l'institut d'agriculture), où, jeune professeur d'histoire, Schiller, le 26 mai 1789, fit sa première leçon. Bien que l'amphithéâtre fût alors le plus grand de la ville, il fut trop petit pour contenir les cinq ou six cents étudiants qui voulaient entendre l'orateur : l'accueil fait au poète fut des plus chaleureux, et le soir même, une fête aux flambeaux sous ses fenêtres, vint célébrer ses débuts. On raconte que Schiller, dont la situation était plus que modeste, se réjouit grandement de cette affluence d'auditeurs : en plus de la forte satisfaction d'amour-propre qu'il éprouvait, il croyait pouvoir compter sur un revenu assez rond, chaque étudiant payant un droit de présence ; et déjà il se voyait, au bout de quelques semaines, marié à Charlotte de Lengefeld, sa fiancée... mais il avait négligé par trop la part de la curiosité ; car les auditeurs se clairsemèrent les jours suivants, et ce ne fut que le 22 février 1790 que le mariage eut lieu.

La nouvelle Université, ouverte depuis février 1909, s'élève sur l'emplacement du vieux château ducal du XVIIe siècle, qu'habita Gœthe, par intervalles. Elle a l'agrément des choses neuves : tout y est clair, blanc, propre, carrelé de frais ; les amphithéâtres sont reluisants, les corridors et les escaliers d'une netteté admirable. On aperçoit, dans le grand vestibule, le buste de la Minerve, d'Auguste Rodin, offert par l'auteur en 1905, lorsqu'il fut nommé *Docteur honoraire* de l'Université d'Iéna ; et dans les couloirs du premier étage, diverses peintures retracent les principaux épisodes de l'histoire de la petite université de Thuringe : la réception de l'électeur Jean-Frédéric à son retour de captivité en 1552 ; le mathématicien Erhard Weigel

donnant une leçon d'astronomie vers 1660; Charles-Auguste et Gœthe devisant dans la vieille cour du château en 1796; la première leçon de Schiller dans la maison de Griesbach, en 1789; la réception de Bismarck sur la place du marché d'Iéna, en 1892.

Le goût qui a présidé à la construction du nouveau bâtiment laisse cependant quelque peu à désirer. Le style d'ensemble est en Renaissance allemande avec le toit pointu percé de lucarnes en tabatière, et les hautes fenêtres à figure rectangulaire : mais l'œil est heurté par la variété des lignes; si les droites dominent, on en voit qui dessinent des courbes indécises, des arcades basses ou trilobées; en bas, une marquise reposant sur des colonnes toscanes précède l'entrée de l'édifice; dans la grande cour, une fontaine octogonale, ornée des reliefs allégoriques de Bismarck et des trois rivières thuringiennes, la Saale, la Werra et l'Ilm, est coiffée d'une sorte de casque en ardoises, inélégant et colossal : on dirait le bout d'une gigantesque chandelle recouvert d'un éteignoir immense; dans un coin de la cour, s'élevant à 42 mètres, et dominant tout l'édifice, une tour carrée d'allure byzantine avec ses quatre tourelles terminées en coupoles et que surmonte, au faîte, une cinquième de même style, plus grande, achève de donner au monument universitaire son aspect « mélangé ». Ces cinq tourelles qui planent sur l'Université sont, dit-on, comme le symbole de ses cinq protecteurs : les quatres petites représentent les quatre États de Saxe-Weimar, Saxe-Meiningen, Saxe-Cobourg-Gotha, et Saxe-Altenbourg; la cinquième, qui est la plus haute et la plus imposante, figure la maison Zeiss.

En remontant le long des allées du Fürstengraben, et de leurs arbres séculaires, à l'ombre desquels s'éta-

gent les bustes en marbre ou en bronze de l'agronome Schulze, de Fritz Reuter, l'étudiant de 1832-1833 dont j'ai déjà parlé, du naturaliste Oken, du théologien Hase, du mathématicien-physicien Fries, du pédagogue Stoy, du chimiste Dœbereiner et du physicien Hermann Schaeffer, on passe, à gauche, devant l'institut de mathématiques, la questure et les bureaux universitaires ; à droite, voici le jardin botanique, aux espèces rares, surtout alpines, si fréquenté par Gœthe, où l'on montre, dans l'appartement de l'inspecteur, la chambre occupée à plusieurs reprises, depuis 1825, par le poète ; tout à côté existe encore le vieil exemplaire de Gingko-biloba, qui lui inspira la poésie du même nom; au milieu du jardin se trouve le buste d'un de ses plus célèbres directeurs, le botaniste Schleiden, qui demeura à Iéna de 1840 à 1862 et découvrit la cellule.

En tournant à droite, dans l'Oberer Philosophenweg, on longe l'institut vétérinaire et ses dépendances, pour atteindre bientôt les bâtiments de la clinique psychiatrique du professeur Binswanger : leur situation à flanc de coteau, sur les pentes boisées du Landgrafen est admirable ; en haut du pavillon des nerveux, on jouit d'un coup d'œil merveilleux sur la vallée de la Saale et les collines qui la bordent, du côté opposé. Non loin, plus élevés encore, les deux instituts de physique offrent leur architecture moderne. En descendant par l'étroit chemin Am Steiger et par la Quergasse ou l'Angergasse, voici, sur la Bachstrasse, le groupe important des cliniques universitaires : gynécologie et obstétrique, médecine et chirurgie, ophtalmologie et otologie, auxquelles sont adjoints les instituts d'hygiène et d'anatomie pathologique.

Depuis ma première visite en 1902, quelques amé-

liorations heureuses ont été faites concernant la policlinique et les laboratoires de médecine du professeur Stintzing ; il en est de même pour la clinique des maladies des femmes. Le professeur Wagenmann m'a fait courtoisement les honneurs de sa clinique ophtalmologique, ouverte à 50 ou 60 malades (adultes et enfants), et dont la disposition générale, les salles d'hospitalisation, les laboratoires, la salle d'opération, les collections, la bibliothèque, la salle des cours sont assurément des mieux aménagés pour une petite ville comme Iéna. Tous ces bâtiments cliniques se dressent au milieu d'un parc magnifique aux arbres élevés, sur le bord du frais vallon de la Leutra au mince filet d'eau : on se croirait dans quelque forêt lointaine, dont le silence n'est troublé que par le pas étouffé des habitués, sur l'herbe molle, et le chant passager des oiseaux, qui volètent au plus haut des branches...

Les instituts d'anatomie, physiologie, chimie et minéralogie sont groupés sur le Teichgraben et la Schillerstrasse : au milieu d'eux, donnant sur la Kollegiengasse, se trouvent l'ancienne *Aula* universitaire et, tout près, le vieux et célèbre cachot d'Iéna, qui existe encore, et reçoit toujours des pensionnaires. Enfin, un peu plus bas, vers l'embouchure de la Leutra, entre le Schillergässchen et la Neugasse, voici les instituts de pharmacologie, de microscopie et de zoologie, avec le musée phylogénétique du professeur Haeckel, universellement connu.

L'Université est subventionnée, chaque année, par les quatre duchés de Saxe, dont elle dépend : le grand-duché de Saxe-Weimar alloue, à lui seul, 185 000 marks ; le grand-duché de Saxe-Meiningen, 41 200 marks ; le duché de Saxe-Altenbourg, 44 300 marks ; et

celui de Saxe-Cobourg-Gotha, 41 200 marks. Mais c'est surtout la maison optique Carl Zeiss qui vient à son aide, pour la plus forte somme. Du moment de la prospérité de cette maison renommée, date surtout le relèvement de l'Université d'Iéna ; son histoire est tellement liée à celle de l'Université elle-même, qu'il est impossible de ne pas lui consacrer quelques mots : elle montrera combien, chez les Allemands, le côté purement spéculatif est souvent indissolublement associé au côté exclusivement commercial.

* * *

En 1846, quand Carl Zeiss, fils d'un petit commerçant de jouets de Weimar, vint, sur la trentaine, s'installer à Iéna, il ouvrit un modeste atelier de mécanique de précision dans la Neugasse, qu'il transporta, quelques années plus tard, dans la Wagnergasse, puis en 1857, sur le Johannisplatz ; il n'avait alors qu'un aide et deux apprentis qui, à certaines époques, en 1850 et 1860, se réduisirent à un seul auxiliaire, un certain Löber : « Zeiss et moi, raconte Löber, formions tout le personnel de la maison. Je me souviens que Zeiss, pour son premier déjeuner, prenait un pain noir de 3 pfennigs et un petit verre d'eau-de-vie... Souvent, on me dérangeait dans mon travail du dimanche (je faisais du jardinage) pour venir acheter une misérable paire de lunettes de 1 mark 80. On voit que nous ne nagions pas alors dans l'abondance ; on comprendra sans peine que, dans ces conditions, je ne souffrais pas d'obésité. »

Dès le début, Zeiss s'était spécialement intéressé à la construction du microscope, dont l'invention était

récente : il avait eu la bonne fortune de trouver, à Iéna, le célèbre botaniste Schleiden, qui professa à l'Université de 1840 à 1862, et dont les mémorables recherches sur la cellule nécessitaient l'emploi du microscope ; or, Schleiden qui, pour cette raison, ne pouvait méconnaître la grande valeur du nouvel instrument, ne cessa jamais d'encourager Zeiss dans ses recherches sur la microscopie, et dans ses perfectionnements : il lui délivra même, à certaines reprises, des lettres de recommandation tout à fait élogieuses.

Mais ce fut principalement, en 1866, l'entrée en relation de Zeiss avec Abbe, — arrivé à Iéna, trois ans plus tôt, comme privatdocent de mathématiques, de physique et d'astronomie, — qui assura la fortune de la maison. Les recherches toutes scientifiques d'Abbe le conduisirent à réformer complètement les idées existantes jusque-là, sur la construction du microscope. D'après Helmholtz, en effet, le grossissement des images microscopiques devait être d'autant meilleur que l'on utilisait moins de lumière, c'est-à-dire que l'on se servait de diaphragmes plus étroits. Bien que l'observation fût en opposition avec la théorie, et que Helmholtz lui-même s'en fût rendu compte, il n'avait pu en trouver la raison. Ce fut Abbe qui, à la suite d'expériences célèbres qui remontent à 1871 ou 1872, mais qui n'eurent guère de retentissement qu'après leur vulgarisation à Halle en 1891, démontra pourquoi l'interception d'une partie des rayons lumineux et, par suite, l'usage de diaphragmes de plus en plus étroits altérait, et même déformait, les images microscopiques.

Ces faits tendaient à prouver que les objectifs à larges ouvertures devaient être les meilleurs, con-

trairement à l'opinion jusque-là défendue, et pratiquement réalisée par tous les opticiens du temps. Mais la grande difficulté à vaincre était précisément de réussir la fabrication d'objectifs de ce genre, les objectifs à petite ouverture étant de beaucoup plus aisés à construire à cause de leur taille. Ce perfectionnement dans la taille, assuré par Zeiss, allait être bientôt élevé à son maximum de rendement, par le perfectionnement apporté dans la fonte elle-même. « Des lentilles de telle ou telle forme, disait souvent Abbe, donneraient un microscope merveilleux, si on pouvait les tailler dans tel ou tel verre. » Jusque-là, on ne connaissait guère dans les verreries que deux sortes de verre, le *crown* et le *flint*, composés essentiellement de silice, de soude et de potasse, avec addition pour le flint d'oxyde de plomb. Abbe pensait bien qu'en changeant les proportions de ces divers métalloïdes ou de leurs composés, et même en essayant d'autres combinaisons, on arriverait à trouver le verre rêvé : mais ces recherches demandaient une grosse perte de temps et d'argent ; aucun industriel n'était tenté de les entreprendre, persuadé que la fonte pour appareils d'optique seuls, en admettant qu'elle arrivât à donner d'excellents résultats, serait incapable à faire récupérer les sacrifices consentis.

Pourtant, un homme répondit à l'appel d'Ernst Abbe : ce fut Otto Schott. En 1882, il vint se fixer à Iéna ; et en 1884, favorisé par une subvention du ministère de l'Instruction prussien, il fonda la verrerie « Schott und Genossen », dans le quartier sud de la ville. Cette verrerie, destinée à la fabrication des fontes optiques, inaugura effectivement, dès 1886, une ère nouvelle, en jetant sur le marché des verres

à la baryte, aux acides borique et phosphorique, au zinc, inconnus jusqu'alors. Mais tout en conservant cette spécialité, elle ne devait pas tarder à agrandir son domaine et à donner la première place aux verres de lampe, aux tubes pour thermomètres, à la verrerie résistant aux brusques changements de température, etc. : si bien que, parti d'une affaire purement scientifique et limitée, elle est actuellement une des verreries les plus importantes d'Allemagne, et une marque commerciale réputée.

De l'installation de Schott à Iéna date aussi le début de la grande prospérité de Zeiss. A partir de 1876, l'essor rapide de la maison nécessita l'acquisition de vastes terrains, entre la Krautgasse et la rivière Leutra : c'est l'emplacement actuel. D'abord, il n'y eut que 50 ouvriers ; puis d'année en année, l'expansion fut si foudroyante que les bâtiments s'ajoutèrent aux bâtiments, et qu'actuellement, le terrain, devenu presque trop étroit, reçoit chaque jour près de 2 000 ouvriers.

Ainsi, les recherches purement spéculatives des Abbe et des Schott ont finalement abouti à des résultats pratiques merveilleux ; de cette association admirable de la science pure et de l'industrie la plus appliquée est née cette grande firme, universellement connue et appréciée. La raison commerciale de la maison persiste, du reste, à croire que la raison scientifique doit y être toujours largement représentée et encouragée ; elle n'oublie pas qu'elle lui doit sa fortune et elle espère, grâce à elle, continuer à l'étendre et la consolider : c'est ce qui explique l'intérêt incessant que la maison Zeiss a pris, de tout temps, au développement de l'Université d'Iéna, dont la collaboration lui fut si précieuse. L'Université, de son côté, n'a pas

manqué de montrer toute sa reconnaissance à son bienfaiteur Carl Zeiss, auquel, sept ans avant sa mort en 1881, elle décerna le titre envié de *Docteur honoraire*.

Les liens unissant la maison Zeiss et l'Université se resserrèrent encore davantage après la disparition de Carl Zeiss, en 1888. Abbe, co-directeur de l'entreprise depuis 1875, et depuis 1870 professeur extraordinaire à l'Université, devint, après la mort de Carl Zeiss et le départ de son fils aîné Roderich Zeiss — qui se retira définitivement en 1889, — le maître absolu de la situation. Il en profita pour transformer complètement l'ancienne raison sociale et l'édifier sur des bases toutes nouvelles, bien faites pour imposer l'admiration. Cet homme, en effet, qui se trouvait ainsi à la tête d'une fortune considérable, qu'un immense labeur lui avait permis d'acquérir, la céda à la maison dont il était le directeur et cela à seule fin de faire triompher ses idées hautement démocratiques. Désormais, la maison Carl Zeiss devenait la *Fondation Zeiss*, dans laquelle Abbe, ou ses successeurs, n'étaient plus qu'un rouage, coopérant à la réussite générale de l'œuvre.

Après avoir fonctionné quelques années provisoirement, la nouvelle organisation sociale fut mise définitivement en vigueur le 1er octobre 1896. A cette date, la direction des ateliers se composait d'Abbe, de Czapski, élève de Helmholtz, depuis longtemps premier assistant d'Abbe, de Max Fischer (pour la direction commerciale) et de Schott (représentant la verrerie).

Les autres articles des statuts, élaborés par Abbe après de longues méditations, concernaient les employés participation aux bénéfices, journée de huit heures, caisse de maladie, pensions, indemnité en

cas de renvoi, caisse d'épargne de la fabrique, subvention à petit intérêt à ceux qui veulent s'acheter une maison, examen médical prophylactique, établissement de bains, etc.), les dépenses en faveur de l'Université, et enfin la Maison du peuple (*Volkshaus*)[1].

Les subventions en faveur de l'Université nous intéressent tout spécialement : les unes sont régulières, provenant d'un fonds spécial, l'*Universitätsfonds* de la fondation Carl Zeiss ; elles sont destinées à l'entretien et à l'agrandissement des divers instituts et de leurs collections, ainsi qu'à la dotation de quelques chaires. Les autres sont extraordinaires, variant, par conséquent, avec les besoins de l'Université, et sont souvent considérables : c'est sur ce crédit qu'a été prise, par exemple, la somme qui a contribué, pour la plus large part, à la construction du nouveau bâtiment universitaire, dont il a été question plus haut.

Au début, il avait été spécifié que ces diverses subventions devaient être exclusivement attribuées aux études de physique, de chimie et d'histoire naturelle ; mais on en arriva bientôt à tenir surtout compte des intérêts généraux de l'Université. Les fonds dépensés, qui atteignent actuellement 2 millions de marks, ont

1. Bien que nous ne puissions nous attarder ici sur des questions purement sociales, il est extrêmement intéressant de noter que c'est à la suite d'expériences concluantes qu'Abbe remplaça la journée de neuf heures par celle de huit heures. Dans une conférence faite à Iéna, en 1901, il put démontrer que le rendement du travail de ses ouvriers avait augmenté de 4 p. 100 ; et, fait encore plus curieux au point de vue psychologique, les ouvriers eux-mêmes, loin de s'être rendu compte de cette amélioration de rendement, demandaient le retour à l'ancien système, persuadés qu'il leur était plus avantageux. (Voir pour les détails la brochure de Félix Auerbach, *La Fondation Carl Zeiss*, 2e édit., 1906, pp. 91 et suiv.)

ainsi servi successivement à agrandir l'Institut de chimie ; à construire de nouveaux Instituts de physique et d'hygiène, de minéralogie ; à édifier, près de l'observatoire, une station sismologique ; à bâtir aussi des instituts de physique et de chimie technique à l'usage des recherches pratiques, plus spécialement industrielles : enfin, ils ont permis la réforme, si nécessaire, des appointements des professeurs.

« Jusqu'à présent, écrit Auerbach, les traitements des professeurs d'Iéna se composaient de deux facteurs : des appointements très modestes, restant bien au-dessous de ceux des autres universités, puis, en compensation, la franchise d'impôt. L'impôt principal étant l'impôt sur le revenu, il est évident que cette remise des impôts a une grande valeur pour les personnes riches, mais reste sans importance pour ceux qui ne le sont pas. Cette institution qui favorise les riches aux dépens des pauvres donne, en outre, aux professeurs d'Iéna une situation à part, peu agréable au point de vue moral et social. On voit combien cet état de choses est contraire aux idées d'Abbe : aussi la fondation Carl Zeiss s'employa-t-elle à supprimer la franchise d'impôt et à remanier les traitements. Abbe attacha aux nouvelles subventions accordées, à cet effet, deux conditions : on ne devra jamais toucher à la liberté de l'enseignement ni à la liberté intellectuelle des professeurs ; et les institutions de l'Université devront, autant que possible, être mises à la disposition de la *Maison du peuple* ».

Cette Maison du peuple, « la perle d'Iéna » selon le mot d'un biographe enthousiaste, est une sorte d'*Université populaire*, qu'il est impossible de passer sous silence. Construite de 1901 à 1904, au prix de 1 million

de marks, en face des ateliers d'optique Zeiss, elle élève, sur la place Carl Zeiss, sa façade Renaissance allemande. L'entrée est absolument *gratuite* pour tout le monde. Une première salle, au rez-de-chaussée, contient plus de 125 journaux politiques de toute opinion et de tous pays ; je me souviens y avoir lu *Le Temps*. Les journaux socialistes les plus militants voisinent avec les feuilles les plus conservatrices de l'Empire, rapprochement qui avait quelque peu choqué au début. Au premier étage, se trouve la salle des brochures et revues instructives, sportives ou amusantes, au nombre de 450 ; à côté, le *Musée littéraire*, avec ses 400 publications. Dans une pièce voisine, est la Bibliothèque populaire, dont les 20 000 volumes sont prêtés gratuitement aux lecteurs d'Iéna et des environs. Dans la même aile du bâtiment existe le Musée Schaeffer, collection importante d'appareils d'optique, réunie par le professeur de ce nom, et qui rend les plus grands services pour l'enseignement élémentaire et pratique de la physique aux jeunes ouvriers : tout à côté, une pièce a été aménagée pour les démonstrations et les cours. Aux troisième et quatrième étages, ce sont l'Ecole professionnelle et l'enseignement artistique populaire. L'aile droite presque entière comprend une vaste salle de 1400 places pour les réunions, surtout politiques. Il est expressément stipulé sur les statuts que cette salle doit être ouverte à tous les partis, quelle que soit leur nuance : il est évident que cette disposition profite surtout au parti socialiste qui, jusqu'alors, avait toujours éprouvé les plus grandes difficultés pour trouver des salles de réunion.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'œuvre d'Abbe. Il n'y survécut guère. Miné par la maladie, sa figure

de vieux savant allemand ascétique et dure, avec ses lunettes, sa barbe épaisse et ses longs cheveux blancs, s'était émaciée ; dans ses habits d'ouvrier endimanché, au gilet surmonté d'un col rabattu sans cravate, le corps squelettique, terminé par un cou maigre, flottait de plus en plus. Sentant ses forces l'abandonner, il était obligé, en 1903, de se retirer de la direction de la fondation. Et peu après, le 14 janvier 1905, il mourait à soixante-cinq ans. Ses obsèques revêtirent un caractère grandiose. Pendant deux jours entiers, toute la ville, en deuil, pleura l'homme de bien disparu ; durant vingt-quatre heures, aucun des ouvriers ne voulut prendre de repos, tenant à veiller le mort ; et quand le corps quitta la maison, 10000 personnes, en larmes, l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure, dans un silence impressionnant.

Ernst Abbe, avant de mourir, avait assuré la continuité de son œuvre. Lors de son départ en 1903, il avait, à la direction, cédé sa place à Straubel, attaché à la maison depuis 1901, et qui était, comme lui, un universitaire, ayant été successivement préparateur, privatdocent, enfin professeur extraordinaire à l'Institut de physique d'Iéna, fonction qu'il conserva lors de son arrivée à la direction. Le professeur Straubel n'est pas, du reste, le seul universitaire de marque qui fait actuellement partie de la fondation Zeiss ; on peut citer encore le professeur Ambronn, qui occupe à l'Université la chaire de microscopie. Je nomme les chefs de file ; mais quand on se promène à travers les ateliers Zeiss — visite on ne peut plus intéressante — on trouve dans les différentes sections (microscopie, projection et microphotographie, photographie, astronomie, lunetterie terrestre, mesures, construction mécanique)

des collaborateurs nombreux, ayant chacun leur laboratoire dans l'établissement, dont la plupart, universitaires modestes, rétribués par la maison Zeiss, travaillent, selon leur goût et leurs inspirations, à la poursuite de la réalisation de leurs idées. La rémunération qu'ils reçoivent, pour les heures de recherches qu'ils consacrent à la Fondation, n'est pas extrêmement élevée ; mais, comme toujours dans les organisations de ce genre, s'ils font une découverte pratique, ils ont une part spéciale sur les bénéfices, qu'elle permet de réaliser.

Ainsi, l'union entre la Fondation et l'Université paraît établie sur des bases solides, et pour le profit des deux associés. Évidemment, dans le détail, quelques dispositions nous choquent. Je ne vois pas très bien, en France, une maison de commerce, quelle qu'elle soit, se mêlant de relever les appointements des professeurs d'une Université, en entretenant même plusieurs à ses frais propres, et se servant de ces avantages pour s'efforcer de les gagner à une cause politique (socialiste, dans le cas particulier). Mais ce n'est pas sur les détails qu'on juge les œuvres. Sachons reconnaître qu'Abbe, tout en obéissant à un idéal social, a créé un organisme vivace et régénéré la vie scientifique d'Iéna : c'est là un fait digne de notre admiration, et un exemple, vraiment remarquable, qui devrait bien être, à quelques détails près, suivi chez nous.

*
* *

La petite université d'Iéna, qui périclitait, est donc devenue, grâce à Zeiss et Abbe, une des universités

les plus réputées de l'Allemagne contemporaine. Le nombre des étudiants, en progression constante, dépasse actuellement 1500. Ils sont, du reste, comme au temps jadis, les enfants chéris de la population ; et la liberté académique leur est toujours accordée, selon l'antique tradition, avec la plus large tolérance. Je ne connais pas d'université allemande où l'étudiant soit plus chez lui qu'à Iéna ; je ne pouvais donc mieux faire que de m'adresser à lui pour savoir quelles sont, dans le temps présent, et parmi les jeunes générations, les usages courants et la façon de vivre.

Celui que le hasard mit sur mes pas était un étudiant en droit, aux yeux clairs et cheveux châtains, à la lèvre à peine ombrée d'une moustache fine, plein de l'enthousiasme de ses vingt ans et fier de ses deux ou trois premiers semestres d'études. Affilié à la corporation *Arminia*, une des plus célèbres d'Iéna, dont il portait les signes distinctifs, (en particulier la casquette rouge-grenat), il commença par me faire faire la connaissance des sept merveilles d'Iéna, qu'aucun étudiant n'a le droit d'ignorer, et qui sont condensées dans ce distique, aussi classique que célèbre, parmi la jeunesse thuringienne :

> Ara, caput, draco, mons, pons, vulpecula turris,
> Weigeliana domus : septem miracula Ienae.

De ces sept merveilles, l'une, dont j'ai déjà parlé, m'était connue : c'était *Caput*, vulgairement Jean qui frappe (*Schnapphans*) ou le *Sot d'Iéna*, selon le mot de Luther, et qui, armé de sa baguette, vient frapper les coups des heures sur une pomme d'or, au-dessus de l'horloge du Rathaus.

La visite de la maison de Weigel — *Weigeliana domus* — fut également vite terminée : mon cicerone ne put que m'indiquer l'emplacement où, presque au bout de la Johannisgasse, le mathématicien Weigel, disciple de Leibniz, avait fait édifier, en 1670, une sorte d'observatoire ; depuis 1898, une étroite et courte rue, la Weigelstrasse, a pris la place de la demeure fameuse : nous nous y engageons.

A l'extrémité opposée de la ruelle, dont 30 mètres à peine nous séparent, au coin de la Jenergasse, une jolie maison, en Renaissance nurembergeoise, se dresse devant nous : c'est le Stadthaus, où se trouve le Musée de la ville. Un escalier en bois, dont les marches hautes craquent sous nos pas, nous conduit à l'étage du musée. Là, dans des pièces successives, défilent les souvenirs de tous les âges : vues de la vieille cité aux différentes époques, oriflammes, bannières et drapeaux, coffres, cachets des corporations ; collections de monnaies, de céramiques et porcelaines, broderies, pièces en fer forgé, moules vétustes de pains d'épices ; uniformes, armes, bonnets à poils du temps napoléonien, avec un plan en relief du champ de bataille de 1806 ; salle de Gœthe et Schiller avec des meubles leur ayant appartenu (en particulier le poêle de Schiller), des lettres, des autographes, des portraits, des dessins rappelant la grande intimité des deux poètes à Iéna ; dans des pièces voisines, ce sont les collections ayant rapport à l'Université, où je m'attarde volontiers : on y voit des ouvrages sortant des premières imprimeries d'Iéna, avec leurs caractères gothiques et leurs feuillets parcheminés, des portraits de professeurs, de nombreuses gravures et caricatures, quelques-unes en couleurs, représentant les étudiants

aux différentes époques, et sur lesquelles on peut suivre les transformations curieuses des costumes et de la mode ; toute une série d'opuscules autographes, ornés de dessins fantaisistes, de vers, de chansons, de réflexions comiques et de plaisanteries, nous indiquent à quels jeux intellectuels, ou autres, se livraient jadis les étudiants au sein de leurs associations ; tout à côté, ont été transportées les cloisons en bois du plus ancien cachot de l'Université : on y retrouve les caricatures, les profils, les sculptures, les hiéroglyphes, plus ou moins incompréhensibles, qui caractérisent le genre d'esprit de ceux qui y furent enfermés ; c'est au milieu de ces mille souvenirs de la jeunesse d'Iéna qu'émerge, inélégant et disproportionné, le fameux dragon à sept têtes — le *Draco* du distique —, lequel, selon la tradition, pieusement conservée, aurait été trouvé dans les Trous-du-Diable (sorte de caverne, qui est encore une curiosité des environs d'Iéna), par des étudiants du XVIIe siècle.

Au sortir de là, tournant sur la droite, l'église de la ville, ou Stadtkirche, érige soudain ses fines dentelures flamboyantes et sa tour octogonale. Un passage autour de l'autel nous ouvre ses arceaux élégants en ogive : c'est l'*ara* merveilleuse du distique. Comment résister ensuite au désir d'escalader les 75 mètres de la tour elle-même de l'église, et ses 282 marches ? Tout en haut, au-dessus de l'horloge, dans une chambre minuscule, au milieu de casquettes d'étudiants de toutes couleurs — dont quelques-unes sont moisies par l'ancienneté — et de bouteilles et de verres vides, nous nous trouvons en présence d'un homme en bras de chemise, la figure rose et réjouie, qui nous reçoit en souriant, tenant dans sa main une courte trompette de

cuivre. Que peut-il bien faire à cette heure de la journée (il est 3 heures), dans cette poivrière, au-dessus des maisons et du merveilleux paysage qui se déroule à perte de vue, avec un instrument de ce genre dans les doigts? Et, l'esprit encore tout plein des merveilles modernes des Zeiss, des Abbe et des Schott, j'apprends avec stupéfaction que ce brave homme, nuit et jour, de quart d'heure en quart d'heure, pour bien prouver qu'il est toujours là, souffle un son — une sorte de *la* aigrelet et menu —, qui tombe mélancoliquement sur la ville de 1909 ; comme ses ancêtres du moyen âge, il dit aux habitants : « Travaillez en paix le jour ; dormez la nuit sans crainte. Au moindre danger, comptez sur moi ».

On raconte qu'il y a quelques années, le grand-duc de Saxe-Weimar, étant un jour de passage à Iéna, émit des doutes discrets sur l'utilité du veilleur. Le bourgmestre proposa aussitôt de se rendre à l'église. Une fois au pied de la tour, le grand-duc tira lui-même le cordon avertisseur : et immédiatement tout en haut de la tour, la tête du veilleur apparut. — « Eh ! mon ami ! lui cria le grand-duc, il y a le feu en tel endroit. — Tu veux dire, lui répondit l'irrévérencieux veilleur, qui ignorait à qui il parlait, qu'il y a le feu dans ta vieille tête de sot. » Le bourgmestre demeura, paraît-il, confus de la parfaite réussite de l'expérience ; mais le grand-duc, qui est homme d'esprit, s'amusa beaucoup de sa mésaventure.

A la descente de la tour, la première maison qu'on a devant soi, est le Burgkeller qui termine la Johannisstrasse : c'est là que l'électeur Jean-Frédéric, retenu prisonnier par Charles-Quint après la bataille de Mühlberg en avril 1547, se rencontra avec sa femme

et ses trois fils, et prit l'engagement, tenu par eux, de fonder l'Université d'Iéna. Cette maison historique, en joli style Renaissance, construite en 1546, et qui fut ultérieurement le berceau de l'Association générale allemande, en 1815, appartient actuellement à la Burschenschaft Arminia, qui l'a complètement restaurée dans son style primitif, en 1893.

Mon aimable guide me fit les honneurs de sa maison et avec la meilleure grâce du monde, m'en rappela l'histoire et montra les souvenirs. Au premier étage, voici la salle de la kneipe, aux tables et aux chaises massives, d'où partit en 1815 le grand mouvement des Burschenschaften qui engloba bientôt, nous l'avons vu, toutes les corporations allemandes : entre les deux fenêtres, en face, la vue est arrêtée par les bustes de Bismarck et de Guillaume I[er], séparés simplement l'un de l'autre par une panoplie banale, formée d'une cuirasse surmontée d'un casque et ornée, en bas, de deux sabres aux lames entrecroisées ; au-dessous, une plaque gravée rappelle la présence de Bismarck dans cette salle, et le discours qu'il y prononça ; presque à côté, encadrés dans un simple cadre noir, sont les têtes, coiffées de la casquette rouge-grenat, des quatre membres actifs de l'Arminia qui moururent, en 1870-1871, pour « la défense de la patrie ». Et tout autour, fixés sur les murailles, ce sont encore les portraits nombreux des étudiants qui ont fait et font partie de la corporation, ce sont les photographies des épreuves des Füchse, ou de vieilles enluminures les concernant, dont l'une remonte au XVI[e] siècle. A l'étage au-dessus, voici les portraits des trois fondateurs de la Burschenschaft de 1815, Schleider, Riemann et surtout Horn, le plus connu ; à côté, ce sont, renfermés dans une

armoire, de vieilles épées et de vieilles casquettes, d'anciens verres de bière, parmi lesquels celui dans lequel but Bismarck en 1892 attire le regard par ses dimensions colossales ; enfin, précieusement conservée, je vois une mèche de cheveux de l'étudiant Sand, l'illuminé qui assassina Kotzebue en 1819.

De là, par la Saalstrasse, nous descendons vers la Saale et arrivons au pont Camsdorf — le *Pons* du distique des merveilles d'Iéna — dont les arches en pierre ont remplacé, depuis le xve siècle, le vieux pont en bois construit en 1320.

Au sortir du pont, à une centaine de mètres, sur la droite, un chemin assez direct nous mène à Wilhelmshöhe, petite auberge, d'où l'on a une jolie vue sur Iéna ; de là, un sentier, zigzaguant sur des pentes escarpées au paysage alpestre, nous conduit jusqu'au sommet du Hausberg — le *Mons* du distique. De ce point, le coup d'œil est splendide, qui plonge sur la vallée de la Saale aux délicieux méandres et, en particulier, sur Iéna, dont on devine l'Engelplatz. De tout temps, le Hausberg fut, pour les étudiants, un lieu de fêtes et de réjouissances. Une fin de juin 1804, Gœthe raconte que s'étant rendu à Iéna, il y fut gaiement accueilli « par les feux de la Saint-Jean, qui brillaient en obélisques, en pyramides, semblaient s'éteindre, puis se rallumer tout à coup, et présentaient du haut en bas de la vallée les jeux les plus variés. Au sommet du Hausberg s'élevait un feu remarquable, mais mobile et agité : soudain, il parut couler en deux ruisseaux qui s'écartaient l'un de l'autre et qui, réunis par une ligne transversale, formaient un A, en l'honneur de notre duchesse Amélie. Cette apparition fut accueillie par des applaudissements universels ». C'est également au

sommet de Hausberg que les étudiants, déguisés en cosaques, en avril 1813, intriguèrent les troupes françaises : j'ai déjà fait le récit de cette plaisanterie qui faillit entraîner, de la part de Napoléon, de fâcheuses représailles.

La tour du renard, ou Fuchsturm — la *Vulpecula turris* du distique — s'élève sur la crête du Hausberg, à peu de distance du sommet ; nous en escaladons rapidement les 115 marches en colimaçon, qui sont accrochées à ses épaisses murailles rondes. En haut, à 400 mètres d'altitude, par les six fenêtres de la terrasse fermée qui la couronne, le coup d'œil est magnifique : nous nous attardons quelques instants dans la contemplation du radieux paysage.

Et sur la fin de cet après-midi calme et tiède, nous redescendons sur Iéna : au détour d'un sentier ombreux, à deux ou trois minutes du pied de la tour, les têtes en relief de Guillaume I[er] et de Frédéric III se détachent brusquement du rocher : c'est le monument des deux empereurs, dont la présence surprend un peu, en ce lieu de mystère et de paix ; mais nous voici de nouveau emportés par la pente raide sur les flancs abrupts du mont boisé : le soleil décline à l'horizon, se riant à travers les branches des arbres, la Saale nous apparaît de plus en plus proche ; bientôt, nous atteignons les premières maisons du petit faubourg d'Iéna, appelé Wenigen Iena : la visite des sept merveilles est achevée.

*
* *

Mais le lendemain, un dimanche, par un après-midi lourd et chaud, je retrouvais mon aimable guide

devant sa corporation. Comme au temps de leurs ancêtres, ses camarades avaient transporté les tables sur le trottoir et jusque dans la rue : assis, autour d'elles, sur de lourdes chaises en bois, ceux-ci en bras de chemise, ceux-là la figure masquée de bandes ou de gazes protectrices — souvenir des duels de la veille, — les chopes de bière à demi vides, les dogues à leurs pieds étendus, ils fêtaient bruyamment le repos dominical : leurs petits groupes attablés se détachaient sur le fond de la vieille demeure du XVIe siècle, dont les fenêtres rectangulaires, surmontées de frontons en triangle, et le toit pointu, décoré d'un drapeau tricolore aux couleurs de l'Arminia, formaient un ensemble d'une originalité pittoresque et charmante.

Le but de notre promenade était le champ de bataille de 1806. Nous engageant tout de suite dans la Johannisgasse, nous nous trouvons presque aussitôt sur l'Eichplatz, ou place du Chêne. En son milieu, à l'ombre du vieux chêne, planté en 1816, aux frondaisons presque séculaires, s'élève, depuis 1883, le monument en l'honneur de la grande Association allemande de 1815 ; c'est le Burschenschaftsdenkmal : un étudiant en costume du temps, en longs cheveux et la tête coiffée d'une toque, est debout, tenant un drapeau à la main ; les médaillons en bronze, enchâssés dans le marbre du piédestal, sont ceux des trois fondateurs de l'association, dont les portraits — je l'ai noté déjà — sont conservés à l'Arminia. En cette place, jusqu'en 1806, existaient 22 maisons : elles furent détruites par le feu violent qui prit naissance dans la nuit fameuse du 13 au 14 octobre, tandis que les troupes françaises marchaient vers le lieu du combat. Nous suivons

la même route que leurs colonnes, à plus d'un siècle de distance.

Nous passons sous la vieille tour carrée Johannis, ou Johannisturm, ancienne porte de la ville, qui remonte au XIVe siècle, avec sa flèche en pain de sucre et sa terrasse, ses quatre gargouilles à tête de singe, et son balcon en bois ou *Käsekorb* (panier à fromage) — sorte de chaire aux motifs gothiques — où l'on enfermait jadis les femmes querelleuses : cette mésaventure arriva notamment, vers la fin du XVIe siècle, à la servante d'un professeur, qui s'était prise de dispute avec des paysannes, sur la place du marché.

Maintenant, traversant le Fürstengraben dans son extrémité la plus élevée, par l'Oberer Philosophenweg, nous quittons la ville pour gravir, au delà de la clinique psychiatrique — déjà visitée — les premières pentes du Landgrafen. Au delà du Landgrafenhaus, auberge bâtie en 1893 dans un site admirable, le sentier, à flanc de bois, de plus en plus étroit et escarpé, est dur à monter. Vraiment, on se demande comment l'armée de Napoléon, et surtout ses chevaux et ses canons, ont pu passer par ce coupe-gorge, en pleine nuit. Il n'est pas douteux qu'il fallait un guide sûr : et ce rôle, attribué au curé d'Iéna par le général Marbot, apparaît comme tout à fait vraisemblable. Quoi qu'il en soit, après que Napoléon, arrivé sur le plateau du Landgrafenberg, vers 4 heures de l'après-midi du 13 octobre, se fut rendu compte de la position des ennemis, et du parti qu'il pouvait tirer du terrain limité qui lui restait entre la crête du Landgrafenberg et Windknollen, il donna les ordres en conséquence. Le sentier difficile, à flanc de ravin, fut élargi, pour permettre le passage de l'artillerie ; et durant la nuit du 13 au 14 octobre, la garde,

ainsi que le corps commandé par Lannes, prirent place sur le plateau : les hommes étaient serrés les uns contre les autres, presque dos contre poitrine, gênés par leur nombre trop grand, pour occuper un espace si restreint.

Du point situé à Windknollen, sur un petit monticule du plateau, où Napoléon planta sa tente et qui est commémoré encore aujourd'hui par le Napoleonstein — ou pierre de Napoléon, — l'œil se rend merveilleusement compte de la marche des événements. On s'explique, tout d'abord, que l'ennemi ait négligé de garder cette position : il ne pouvait venir à l'idée de personne que, dans un espace aussi étroit terminé par un véritable précipice, on pût masser des troupes avec des chevaux et des canons. On comprend très bien, d'autre part, que les colonnes prussiennes qui, du reste, avaient reçu l'ordre de se replier légèrement en arrière, aient tenu à s'assurer la possession de la route d'Iéna à Capellendorf et Weimar, de façon à ne pas être coupées, le cas échéant, de leur ligne de retraite ; en même temps, cela leur permettait de surveiller étroitement tous les défilés de la Mühl, et en particulier le ravin de Cospeda, par où elles s'attendaient, d'un moment à l'autre, à voir déboucher les Français.

Ainsi l'armée prussienne, appuyée par son aile droite sur les bois d'Isserstädt et la route de Weimar, prolongeait ses avant-postes de l'aile gauche jusque dans la forêt de Closwitz et le village du même nom, dans le vallon de la Rau, tandis que son centre se trouvait un peu au delà de Windknollen, vers Cospeda et Lützeroda : c'est surtout en cet endroit que les deux armées ennemies étaient le plus rapprochées l'une de l'autre. « Le soir (du 13 au 14 octobre), raconte le

général Lejeune, la plaine d'Iéna semblait être embrasée par les feux des Prussiens... La nuit fut calme et belle, et des hauteurs que nous occupions sur le plateau en avant d'Iéna, cette illumination et ce coup d'œil magnifique semblaient promettre pour le lendemain la fête la plus brillante ; les vedettes même causaient ensemble, comme en pleine paix, sans se combattre. Le 14, vers le lever du soleil, un brouillard très épais couvrit toute la campagne et dura plusieurs heures. L'Empereur aurait désiré pouvoir profiter de cette obscurité pour retarder l'action, afin de laisser à ses réserves et à sa cavalerie le temps de se rapprocher ; mais l'impatience de nos soldats leur fit enlever le feu des avant-postes vers 9 heures, et toute la ligne suivit le mouvement. »

Dès l'action engagée, Lannes, au centre, marche sur Lützeroda, en se déployant vers Closwitz et Krippendorf ; il est soutenu à droite par Soult, qui remonte la petite vallée de la Rau, se dirigeant sur la forêt de Closwitz ; à 10 ou 11 heures du matin, Augereau, à l'aile gauche, par le ravin de Cospeda, s'avance à son tour sur Cospeda et la forêt d'Isserstädt. Après midi, le maréchal Ney arrive avec la réserve, qui vient de gravir le Landgrafenberg, pour renforcer Lannes : en même temps Soult, qui a repoussé l'aile gauche de l'ennemi au delà de Closwitz, se replie vers le centre pour soutenir également Lannes : c'est le commencement de la déroute ; les Prussiens sont alors battus irrémédiablement... Tels sont les faits que, d'un œil intéressé, je suivais sur le terrain même, aidant mes souvenirs des renseignements précis, que me fournissait mon jeune étudiant avec une urbanité parfaite : bien qu'il parlât d'une des défaites les plus retentis-

santes qu'aient jamais subi les Prussiens, on sentait qu'il n'y avait aucune amertume dans son récit contre Napoléon, mais plutôt une sorte d'admiration respectueuse mélangée de crainte, comme on en éprouve devant un dieu ou un génie dont l'immensité vous dépasse.

Quittant alors le plateau ensoleillé, nous redescendîmes vers l'auberge du Landgrafenhaus, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la vallée de la Saale ; nous y fîmes halte pour nous rafraîchir. Non seulement mon compagnon m'obligea à avaler de nombreux verres de bière — plus que ne le comportait certainement la chaleur du jour — mais il me ménageait une *Ueberraschung* (surprise) par l'offre d'un *Truthahn,* produit spécial du pays. Comme il me demandait quel plat je pensais que cela pouvait être, et que je répondais : une volaille (*Truthahn* veut dire *dindon*), il se mit à rire ; la servante posa à ce moment, sur la table, une sorte de fromage gluant assaisonné de cumin, qu'il compara complaisamment à du fromage de Brie, mais qui sentait abominablement mauvais, et avait un goût détestable : c'était bien une *Ueberraschung,* et j'étais sans nul doute le dindon de la farce !...

* * *

Avant de quitter la petite ville universitaire de Thuringe, je tenais à assister à un duel entre étudiants : j'y fus convié un certain samedi, vers 1 heure.

Ce jour-là, les adversaires appartenaient aux corporations Saint-Paul — une Sängerschaft ou corporation pour le chant — et Cheruscia, la plus jeune des Burschenschaften d'Iéna, dont la fondation remonte à 1884. Afin d'éviter les descentes de police, et surtout les

amendes et les mises au cachot qui en sont la conséquence, le lieu de rencontre avait été fixé dans une auberge de village, aux environs d'Iéna, à Kunitz.

Un jeune étudiant à casquette blanche — en lettres, celui-là — vint me chercher à midi et demi, sur le Marktplatz. Nous descendîmes rapidement vers le bas de la ville, pour prendre le tram électrique de Zwätzen ; à la station, un autre étudiant de la corporation rivale, la tête coiffée d'une casquette couleur aubergine, attendait déjà le passage du tram : il était accompagné par son père, un gros homme épais et vulgaire, au ventre proéminent et à la démarche lourde qui, un pardessus sur le bras, ne soufflait mot ; les deux jeunes gens demeurèrent debout, l'un près de l'autre, indifférents, impassibles, semblant s'ignorer totalement, comme c'est la règle entre les membres de deux corporations ennemies, fussent-ils amis, cousins ou même frères ; par contre, comme c'est la règle aussi, ils se saluèrent cérémonieusement, en baissant la tête et ôtant leurs casquettes, avec d'autres étudiants qui passèrent à ce moment : c'étaient des camarades de leurs corporations respectives ou des membres de corporations amies de la leur.

Puis voici le tram : nous y montons. Au bout d'un quart d'heure, nous sommes au bout du trajet ; et en huit à dix minutes, à travers champs, par un chemin aux profondes ornières, nous atteignons la Saale, que nous franchissons sur un pont en bois, recouvert d'un bout à l'autre d'un baraquement en planches formant tunnel, qui nous cache les bords coquets de la rivière. Encore quelques minutes le long d'un petit ruisseau, dans un sentier grimpant détrempé par la pluie, où l'on glisse sur la terre grasse au risque, à chaque instant, de

s'étendre dans la boue ; enfin, nous sommes dans Kunitz : et après avoir escaladé, non sans peine, un jardin en terrasse, nous pénétrons dans l'auberge.

Dans le brouhaha confus de voix et de pas sur le plancher gémissant, nous suivons le flot de curieux, et entrons dans la salle du combat.

C'est la salle classique d'auberge de campagne aux murs crépis à la chaux, mais jaunis par le temps, au plafond bas et enfumé où pendent, de poutres inégales, des festons en verdure desséchée ; tout au fond, adossée à la muraille, une étroite estrade en bois se dresse : c'est là que, les jours de bal, s'installent les musiciens ; maintenant, à leurs places, venus comme à la fête, des paysans des environs en chapeau de feutre et habit du dimanche, se pressent en foule ; dans un coin, à demi perdues dans la tourbe piaillante des étudiants aux casquettes et aux écharpes multicolores, deux Anglaises maigres et longues, piquées par l'attrait du nouveau, ont mobilisé un guide, qui d'Iéna, moyennant un solide pourboire, les a conduites en voiture à cet étrange spectacle.

Sous l'estrade, une petite porte ouvre sur la pièce obscure, où les combattants se livrent aux mains de l'« habilleur » : celui-ci est un vieux serviteur, de haute taille, au tablier noir, aux muscles puissants ; il est en train d'assujettir avec le plus grand soin, sur le corps robuste et nu d'un étudiant au cou de taureau et aux bras de boucher, les bandes, les lunettes et le plastron de cuir qui doivent le mettre à l'abri des mauvais coups de l'adversaire. Près d'une table, sous un carreau de vitre à la clarté incertaine, un chirurgien, en bras de chemise, les manches relevées, prépare les pinces, les aiguilles à suture et le crin de Florence qui

peut-être, tout à l'heure, serviront, et nagent, en attendant, dans un liquide antiseptique à la couleur jaune sale.

Mais voici l'heure du premier duel. Les combattants se dirigent lentement sur le côté de la grande salle où, de fenêtres basses, tombent un jour vague et douteux. Du côté opposé, les curieux, debout ou juchés sur des chaises, se massent silencieux ; les Anglaises se rapprochent, se hissent sur des escabeaux, continuant à montrer leur figure de marbre, tandis que le visage imberbe des plus jeunes étudiants a pâli imperceptiblement. L'un en face de l'autre, à moins de deux mètres de distance, le bras droit déformé et alourdi par les bandages, soutenu par un aide afin de lui épargner toute inutile fatigue, les yeux cachés derrière de fortes lunettes, le cou et la nuque solidement cravatés et protégés, le thorax et l'abdomen abrités par un bouclier énorme de feutre dur attaché dans le dos, hideux, défigurés, ils ont l'air de deux crapauds immondes qui vont se cracher à travers.

L'arbitre, le carnet à la main, demande, selon l'usage, si les adversaires veulent se réconcilier; mais leur réponse est négative. « *Fertig* » (êtes-vous prêts ?), crie-t-il alors. Aussitôt, les aides qui soutiennent les bras se retirent brusquement en arrière, et ceux-ci, armés du grand sabre à la lame fine incurvée vers le bout, s'élèvent vivement, prêts à l'attaque, tandis que les *seconds*, placés à gauche des combattants, la casquette à longue visière rabattue sur le front, le sabre en main, se mettent en garde de défense. Au commandement de l'arbitre, le duel commence. Chaque adversaire cherche à toucher son rival à la tête, et surtout à l'avant-bras, qui est nu sur une courte

étendue, et représente, dans ce genre de duel au sabre, la partie la plus vulnérable. Tous les quatre coups de sabre donnés de part et d'autre — ce qui constitue un engagement — (ou avant quelquefois, si le coup est irrégulier), les seconds, au cri de « *Halt* », arrêtent le duel, en même temps qu'ils se jettent entre les deux rivaux et séparent, d'un violent coup de sabre donné de bas en haut, les deux lames des combattants.

Pendant cet arrêt de quelques secondes, le Schleppfuchs vient soutenir le bras, tandis que le Testant redresse une des lames qui a été faussée, examine attentivement la garde, pour qu'elle ne glisse pas dans la main ; enfin l'habilleur jette un coup d'œil d'ensemble sur son « poulain », rajuste une bande qui s'est dérangée, remet en bonne place les lunettes, serre une boucle du plastron qui a lâché. Et ainsi le combat se poursuit, haché d'arrêts courts jusqu'au trentième engagement, au bout de trois à quatre minutes ; alors a lieu une pause plus longue, de quatre à cinq minutes de durée, et le duel reprend pour une nouvelle série de trente engagements.

Un silence morne règne dans la salle, seulement troublé par le cliquetis des fers qui s'entrechoquent et se heurtent, et par les cris des seconds et de l'impartial. Les deux crapauds commencent à sentir la fatigue : ils sont essoufflés, ruisselants de sueur, et de leur corps demi-soudé s'exhale une tiède vapeur. Aucune grâce ni élégance n'anime ce combat sans danger ; on est agacé de ces arrêts incessants qui empêchent les adversaires de se mesurer à leur valeur ; on en veut à ces laids oripeaux qui suppriment toute crainte et toute émotion, puisqu'ils escamotent le péril.

Mais la deuxième passe d'armes vient de prendre fin.

Pas la plus petite goutte de sang n'a été versée. Les seconds parlementent avec l'arbitre pour savoir si l'honneur est suffisamment satisfait. « Je suis prêt à continuer », s'écrie soudain, d'une voix tonnante, l'un des adversaires. Cette parole magnifique provoque aussitôt dans toute la salle, un tonnerre de rires approbatifs et un mouvement d'unanime assentiment. L'arbitre lui-même est gagné : il accorde la victoire à cet athlète vaillant, dont le trait de courage et d'esprit fit l'objet de toutes les conversations durant le reste de l'après-midi, et demeurera désormais historique dans les annales d'Iéna.

On riait encore, quand apparurent les héros de la deuxième rencontre, l'un grand et mince, l'autre court et dodu, tous deux caparaçonnés dans le même style gracieux que leurs frères de tout à l'heure... Et ce fut l'identique répétition du combat précédent. Il se passa pourtant un fait extrêmement rare, paraît-il, et que, pour cette cause, je rapporterai. Dès le septième ou huitième engagement, le jeune homme grand et mince, recula : un « Monitum » sévère de l'arbitre le rappela à l'ordre : mais ayant reculé une deuxième fois sous l'attaque énergique de l'adversaire, le combat fut interrompu, et un blâme sévère infligé au délinquant, au milieu de la consternation générale. C'est là, en effet, une faute extrêmement grave et qui est capable de déshonorer son auteur pour tout le reste de son existence.

Et les duels succédèrent aux duels : il y en eut ainsi quatre ou cinq, tous taillés sur le même modèle. Entre chacun d'eux, on allait se rafraîchir au premier étage, dans une étroite salle de l'auberge. Autour des tables, dans les pots de grès au lourd couvercle métallique, la

bière acidulée de Lichtenhain était versée. Et les groupes papotaient, échangeant leurs réflexions, au milieu des éclats de voix et des plaisanteries grasses... Une vieille femme, en hardes, rabougrie, la figure ridée comme une pomme sèche, un panier de fleurs à la main, parcourait la pièce, s'attardait auprès des buveurs, leur tendant, du bout de ses doigts tremblotants, des œillets et des roses ; à chacun, d'un son bitonal et fêlé, dans son langage pittoresque et imagé, elle disait des impertinences, heureuse des ripostes faciles qu'elle provoquait au milieu de rires sonores et de manifestations sympathiques en sa faveur : c'était *Blumenröschen*, ou la petite fleur rose, la marchande de fleurs, la gaie camarade des étudiants, — vieille ivrogne qui, chaque jour que fait le bon Dieu, roulait sous les tables en sifflant d'innombrables petits verres d'eau-de-vie et en chantant son éternelle jeunesse et celle de ses gentils amis aux casquettes multicolores !...

Et le soir, dans la petite ville calme, les étudiants, massés par associations, en groupes séparés aux couleurs différentes, tranquillement écoutaient la musique dans des jardins illuminés : accoudés sur de longues tables auprès de leurs grands verres de bière, coiffés de leur *Mütze* et portant en sautoir le ruban de leur corporation, fumant, leurs chiens à leurs pieds couchés, faisant par instants tournoyer leur canne dans les airs, doucement ils fredonnaient la vieille chanson natale :

> A Iéna, comme dans le ciel,
> Etudiants nous sommes tous égaux [1] !

1.
> In Jena und im Himmelreich
> Sind wir Studenten alle gleich.

Comme j'arrivais sur le Marktplatz, d'autres étudiants, assis en plein air au milieu de la place, derrière la statue de l'électeur à la barbe fluviale, chantaient en chœur dans la nuit douce, les strophes du Kommersbuch ouvert devant eux, sur des tables, sous la clarté vacillante de bougies aux trois quarts consumées... Bientôt, je les vis souffler les chandelles ; et se levant péniblement de leurs chaises, bras-dessus, bras-dessous, par rangs de trois et quatre, ils firent le tour de la place, verres en main, les pas mal assurés et tête vide, lançant, d'une voix éteinte, les derniers couplets du soir. Comme au temps de leurs ancêtres, ils semblaient dire :

> Quand cela plaît à l'étudiant
> Il met la table devant la porte ;
> Aussitôt l'hôtelier accourt.
> Et le voilà qui boit, qui chante
> Sur la rue libre et gaie.

CHAPITRE IX

GŒTTINGUE. — MARBOURG. — GIESSEN

D'Iéna à Gœttingue par Weimar, Erfurt et Eisenach. — Les « grenouilles » de Weimar. — La maison de Gœthe. — Eisenach et la Wartbourg. — La chambre de Luther. — Le parlement des étudiants et la guerre de 1870. — Les cérémonies des 8 juin 1897 et 21 mai 1902. — Les petites fraises de Luther.

Gœttingue, université fondée en 1734, a la réputation d'être « de bon ton » au XVIIIe siècle. — « Saucisse que tout cela ! » — La Révolution de Gœttingue. — Bismarck, étudiant. — La destitution des sept. — Les « fières » paroles du prorecteur de l'Université en 1871. — La ville actuelle. — La bibliothèque où vint travailler Gœthe à sa *Théorie des couleurs*. — Vue de cachot. — La maison du corps Saxonia et la silhouette de Bismarck.

Marbourg, vieille ville médiévale. — L'Université, fondée en 1527, est la première qui fut ouverte au culte protestant. — Denis Papin, professeur de mathématique à l'Université : sa maison, sa famille, ses cours, son mariage, ses difficultés, son départ pour Cassel. — Nouveaux bâtiments universitaires en style gothique. — L'institut de von Behring. — Vue sur la ville et la Lahn. — A l'auberge. Une inscription bachique. — La nuit de Walpurgis.

Giessen, université fondée en 1607, rivale de Marbourg. — Déplorable réputation des étudiants à la fin du XVIIIe siècle. — Florissante période avec le chimiste Liebig, de 1824 à 1852. — Visite de la petite ville et des installations universitaires. — Un privatdocent jovial. — « Aux plus gros imbéciles les plus grosses pommes de terre ! » *Prosit !* — Aimable rusticité.

I. — GŒTTINGUE

De même qu'en arrivant à Iéna en remontant la Saale, le Français qui voyage aujourd'hui ne peut s'em-

pêcher de songer à la marche, en ce pays, des troupes napoléoniennes, de même quand il quitte la petite université thuringienne, pareille obsession le poursuit, surtout si, se dirigeant vers Gœttingue par les plus courts chemins, il passe par Weimar, Erfurt et Eisenach.

Weimar, dont l'histoire du temps de Gœthe se sépare difficilement de celle d'Iéna, est à vingt et quelques kilomètres de la ville universitaire. Cette distance, que franchit le train en près de trois quarts d'heure dans une région pittoresque et accidentée, était parcourue jadis, à pied, et principalement en voiture ou à cheval par Gœthe, quand il allait à Iéna ou en revenait. Les étudiants utilisaient les mêmes moyens de locomotion pour se rendre en groupe à Weimar assister aux représentations du théâtre, dont l'auteur de Faust avait en personne la direction. Le grand poète, qui aimait ces jeunes gens en particulier, ne paraît pas avoir eu toujours à se louer de leurs goûts artistiques, quand ils étaient en nombre : ils constituaient un public bruyant et tracassier, qui animait souvent outre mesure la salle de spectacle ; vêtus pauvrement, de tenue débraillée, coiffés d'étranges chapeaux, ils effrayaient les paisibles bourgeois de la résidence par leurs cris, leurs allures tapageuses et même leurs provocations aux soldats de la garde, dont l'uniforme vert et jaune leur avait valu le surnom de « grenouilles ».

Parfois aussi, Gœthe se réjouissait de leur confusion, ainsi qu'il arriva à l'un d'eux au cours d'une visite : emporté par le feu de la conversation, le jeune homme prêta à peine attention à l'entrée d'un inconnu qui, sans bruit, s'installa dans la chambre du poète et

attendit, sans la moindre impatience, que l'orateur ardent eût fini son discours. A ce moment, Gœthe dit : « Il faut pourtant que je vous présente l'un à l'autre... Son Altesse Royale le grand-duc de Saxe-Weimar... M. X., étudiant à Iéna ».

La ville qu'habita Gœthe près de soixante ans et qui, à cette époque, reçut tant d'augustes visiteurs, qui servit de lieu de rendez-vous à toute l'élite intellectuelle de l'Allemagne offre, de nos jours, l'aspect d'une aimable cité provinciale aux rues tranquilles et désertes. Mais, dans ce demi-abandon, persistent encore mille souvenirs de l'immortel poète. A 250 mètres de la charmante rivière, l'Ilm, et du parc magnifique que, sur ses bords, il fit tracer lui-même, s'élève la maison où il demeura plus de quarante ans. Restée dans l'état où elle se trouvait au moment de sa mort le 22 mars 1832, transformée en musée uniquement consacré, selon un culte pieux qui est une tradition admirable des Allemands, aux choses du grand homme, elle est pour le curieux d'un poignant intérêt. Certes, ces portraits de famille et d'amis, ces meubles, ces tableaux, ces dessins, ces médailles et médaillons, ces statuettes et ces bustes, ces plaquettes et majoliques, ces collections d'histoire naturelle qui sont disséminés en deux étages et un rez-de-chaussée, ne sont point objets possédant par eux-mêmes une très rare valeur ; la maison elle-même avec ses huit fenêtres de façade Renaissance, sa haute porte d'entrée, à laquelle on accède par cinq marches de pierre, et que surmonte un fronton surbaissé soutenu par deux colonnes trop minces, n'est pas de fine architecture ; le cabinet de travail où, sur un fauteuil encore là, s'éteignit le poète avec, à sa portée, sur un étroit guéridon, la fiole de médicament

qu'il essaya d'opposer au mal envahissant, est aussi bien modeste et de pauvre style : mais on aime à se promener quelques heures dans les sentiers du génie, à chercher naïvement à percer ses secrets, à se sentir enfin dans l'intimité, si rare, d'une grande âme disparue.

Deux heures plus loin, Eisenach, à l'entrée de la merveilleuse forêt de Thuringe, voit le passage, chaque année, de plus de 50.000 étrangers. Je m'y arrêtai au retour d'Iéna, un soir d'été 1909. Et le lendemain matin, à la première heure, j'arpentai d'un pas alerte les rues étroites et sinueuses de la petite ville ; en passant, j'aperçus la maison où Luther, chez la femme Cotta, séjourna entre quinze et dix-huit ans, de 1498 à 1501 ; non loin, vers le milieu de la Georgenstrasse, je traversai la place dite de l'Explosion, en souvenir du terrible accident survenu en ce lieu, à la tombée de la nuit, le 1er septembre 1810 : trois lourdes charrettes de poudre, appartenant à l'armée française, remontaient vivement la rue lorsque des étincelles, parties des fers des chevaux au contact des pavés, mirent le feu à la poudre ; l'explosion fut si violente que toutes les maisons des rues voisines sautèrent et que beaucoup de personnes périrent.

En moins de trois quarts d'heure, par le Schlossberg, montant à flanc de coteau, à travers un site admirable, j'atteignis la Wartbourg, la vieille citadelle romane fortifiée du XIe siècle, que la légende entoure de récits fabuleux, et qui est aujourd'hui confiée à la garde de soldats prussiens, arme sur l'épaule, la tête ornée du casque à pointe. C'est là qu'aurait eut lieu, en 1207, le fameux tournoi des Maîtres chanteurs, dont Wagner

s'est évidemment inspiré dans un de ses plus célèbres opéras ; c'est là aussi que Luther fut enfermé de mai 1521 à mars 1522 : dans l'étroite chambrette qu'il occupa, on voit encore la table de chêne sur laquelle il travailla à la traduction de la Bible, l'armoire où il mettait ses livres, le lit en bois sur lequel il dormait, l'énorme vertèbre de mammouth qui lui servait de tabouret pour reposer ses pieds, le pot dans lequel il buvait, un escabeau, des portraits de famille et plusieurs lettres de son écriture inégale, avec quelques autres souvenirs ; c'est là enfin, tout en haut, au troisième étage, dans une vaste salle de fête, décorée aujourd'hui par Welter de peintures religieuses, que se tint, après les banquets moyenâgeux des plus anciens landgraves de Thuringe, la grande cérémonie des 18 et 19 octobre 1817, où les 600 étudiants, envoyés en délégation de toutes les universités d'Allemagne, parlèrent pour la première fois de se confédérer en association générale.

Les chroniques allemandes attachent une énorme importance à cette manifestation. « Après plusieurs siècles d'oubli, dit l'une d'elles, dans un style redondant, le monde entier tourna les yeux vers la Wartbourg : la frénétique exaltation, qui se manifesta au cours de cette solennité mémorable gagna bientôt tous les cœurs allemands et leur insuffla, pour la première fois, le désir de l'unité et de la liberté de la patrie. »

Mais ce n'est guère qu'à la deuxième fête de la Wartbourg, qui réunit, à la Pentecôte, du 12 au 14 juin 1848, près de 1500 étudiants, que ces idées prirent vraiment consistance. Toutes les corporations étaient représentées à ces assises, depuis les plus modérées jusqu'aux plus avancées ; elles se divisèrent en deux groupes :

la droite comprenait surtout les Corps et les Burschenschaften à tendance conservatrice, la gauche, les associations progressistes et indépendantes. Malgré leurs aspirations différentes, elles se mirent aisément d'accord sur un programme général de réformes, dont voici les principales : « Les universités doivent revêtir un caractère national ; les ressources de chacune d'elles doivent être assurées par l'État qui pourvoira à leurs besoins ; la haute direction doit en être confiée au ministère allemand de l'instruction publique ; elles s'administreront elles-mêmes. Les universités enseigneront toutes les branches de la science et non quelques-unes d'entre elles. La juridiction académique sera complètement abolie ; les étudiants participeront au choix des autorités académiques et à la nomination aux chaires professorales : la liberté sera absolue pour les maîtres et les élèves. »

Certes, à cette heure, ces désirs tenaient plus du rêve que des réalités, mais en faisant l'union de l'élite, ils préparaient celle de la nation elle-même. Depuis le jour de la réunion de ce « parlement des étudiants » (*Studentenparlament*) ainsi qu'on l'a appelé, Eisenach devint comme le centre de leur ralliement ; à la belle saison, les délégués se retrouvaient, dans la forêt de Thuringe, pour défendre le principe de la « patrie allemande » et discuter de leurs intérêts corporatifs. Et si, parmi ces corporations, les Burschenschaften surtout tirent, de ce lieu, le rendez-vous fréquent de leurs assemblées, les autres associations (Corps, Landsmannschaften, Wingolf, Turn = et Gesangvereine, etc...) ne pouvaient que se joindre avec enthousiasme à l'élan patriotique donné.

Aussi quand éclata la guerre de 1870, les étudiants

partirent en masse vers la frontière française. Sur 13 765 immatriculés dans le semestre d'été 1870, 4 510, c'est-à-dire presque le tiers, prirent part aux opérations et 248 y trouvèrent la mort. De toutes les universités c'est celle de Leipzig qui fut la plus éprouvée, car sur 400 étudiants qui la quittèrent, 62 ne revinrent plus.

Depuis cette guerre, bien que l'unité de l'empire d'Allemagne soit faite et, que par conséquent, la principale partie de leur programme ait été remplie, les étudiants n'en ont pas moins persisté à cultiver les mêmes aspirations. Eisenach et la Wartbourg ont continué à recevoir leurs délégations, chaque fois plus nombreuses. En 1874 et surtout en 1881, à l'occasion de la fondation de l'*Allgemeines Deputiertenconvent*, qui englobe toutes les Burschenschaften, on y a célébré la grandeur de l'Empereur et de l'Empire, la liberté, l'amour de la patrie, la culture et le développement de la science allemande. En 1883, le 9 août, date du quatre centième anniversaire de la naissance de Luther, 200 étudiants vinrent prendre part aux magnifiques fêtes qui eurent lieu en son honneur.

Enfin arrivèrent les manifestations grandioses autour du monument, élevé à la mémoire des membres des Burschenschaften, tombés en 1870-71, au service de la patrie. Après une première solennité, lors de la pose de la première pierre, le 8 juin 1897, vieux et jeunes associés se rassemblèrent à nouveau le 21 mai 1902, sous les murs d'Eisenach, et marchèrent sur la Göpelskuppe, où s'élève le monument, pour célébrer son inauguration ; puis la cérémonie terminée, ils se dirigèrent vers la Wartbourg où, comme dans une apothéose, ils chantèrent le culte des aïeux et la gloire de l'Allemagne.

Toutes ces raisons expliquent suffisamment pourquoi, quand on veut parler de la jeunesse universitaire allemande, il est indispensable de faire le pèlerinage de la Wartbourg. Que les étudiants aient cherché ce lieu comme centre de leur ralliement, les légendes magnifiques qui l'entourent, le souvenir de la captivité de Luther qui s'y perpétue, le paysage enchanteur qui l'environne nous le font comprendre aisément ; mais il y a aussi un motif de commodité : car c'est en ce point que convergent les routes d'Iéna, Leipzig et Halle vers l'est, de Göttingue, Marbourg et Giessen vers le nord et l'ouest, de Wurzbourg et Heidelberg, Erlangen vers le sud. Par là encore, on saisit combien ce peuple, essentiellement pratique, est cependant attaché en même temps à ses traditions historiques, combien il associe toujours, dans le présent, le passé et le futur, combien il les confond dans une sorte d'admiration mystique et embrumée.

On s'étonne de voir, au faîte de la Göpelskuppe, ce mausolée en rotonde des Burschenschaften — avec ses 9 colonnes de 14 mètres de haut, couronnées d'un dôme de 6 mètres entouré de 9 aigles — détacher sa masse lourde sur le fond des forêts voisines et faire, sur l'autre rive du Marienthal, ruisselet gracieux qui serpente dans la vallée, le disgracieux pendant de la vieille forteresse médiévale de la Wartbourg ; on s'étonne encore plus de voir, rapprochés, dans ce monument funéraire élevé à la jeunesse enlevée dans sa première fleur, les statues énormes de Guillaume I[er], de Bismarck, de Moltke, de Roon, de Charles-Auguste de Weimar et les bustes immenses d'Arminius, de Charles le Grand, de Luther, de Dürer, de Beethoven et de Gœthe. Et cependant derrière ce manque évident

de goût, sous ce mélange, ce pot-pourri, reste l'idée, ingénument rendue mais profonde, du respect dû aux ancêtres et du désir de les imiter, pour les perpétuer dans l'avenir.

Ainsi m'étant pénétré de cette ambiance sérieuse, réfléchie, qui fait un contraste saisissant avec celle, plus primesautière et indépendante, dans laquelle on vit au milieu des étudiants de notre France, je regagnai Eisenach. Au bord des sentiers étroits, souvent en pente raide, sous les pins, les sapins et les chênes séculaires, dans le calme des bois, par un ciel pur, je cherchai machinalement, à mes pieds, les fleurs et les fruits de saison ; mais je ne trouvai rien, pas même les descendantes des petites fraises odorantes que Luther captif venait, dit-on, cueillir de-ci de-là, déguisé en chevalier et accompagné de son gardien.

* * *

Moins de trois heures, par Bebra et Eichenberg, dans un pays montagneux et boisé, séparent Eisenach de Gœttingue. C'est par une chaleur étouffante, rafraîchie par un bienfaisant orage, un vendredi après-midi du mois de mai 1902, que je fis connaissance avec cette petite ville, de plus de 30.000 âmes. Elle se présente sous le plan banal de toutes les cités allemandes : une partie vieille, enserrée par une ligne circulaire de remparts, aujourd'hui disparus, et remplacés par une aimable promenade, plantée de superbes tilleuls ; une partie neuve, qui s'étend au delà, vers les campagnes environnantes.

De la création de son Université date seulement son ère de prospérité. Fondée en 1734 par l'électeur

Georges-Auguste de Hanovre, cette université prit rapidement une extension remarquable. Dès le début, son fondateur apporta ses soins les plus chers à l'installation d'une bibliothèque publique, d'un jardin botanique, d'un théâtre anatomique et d'un observatoire, bâtiments qui, pour leur époque, étaient biens supérieurs à ceux des autres universités. Pour attirer les maîtres, il leur assura la liberté de l'enseignement, des honoraires plus élevés que partout ailleurs, et n'hésita pas à doter la nouvelle institution de subventions considérables. Le succès répondit à ces intelligents efforts, et les 148 étudiants qui s'inscrivirent, dès l'origine, ne tardèrent pas à voir leur nombre augmenter sensiblement, dans les années suivantes : il dépasse aujourd'hui le chiffre de 2.000, et classe Gœttingue dans les sept ou huit premières universités d'Allemagne.

Vers la fin du XVIIIe siècle, cette université avait la réputation d'être de « bon ton » *(feiner Ton)*. On prétend qu'en occupant Gœttingue, dans le cours de la guerre de Sept ans, les troupes françaises, et principalement les officiers qui les commandaient, auraient introduit cette mode des bonnes manières ; les étudiants, encouragés par leurs professeurs, n'avaient pas tardé à l'adopter et c'est en parlant d'eux que Laukhard écrit en 1813 : « Ils n'ont plus commerce qu'avec vin ou punch, boivent l'eau-de-vie dans des verres fins, se font friser chaque jour, s'enduisent de pommade parfumée et « d'eau de lavande », mettent des bas de soie, suivent assidûment les concerts et baisent aux filles le bout de leurs pieds ». C'est aussi vers cette époque qu'est en vigueur le « droit du trottoir » qui consiste en ceci :

Lorsque deux personnes se rencontrent face à face

sur le bord d'un étroit trottoir, celle qui a ce bord à sa droite, doit s'effacer pour laisser l'autre poursuivre son chemin. Or, certain jour, un bourgeois, peu au courant de cette règle de politesse, se trouvant nez à nez avec un jeune comte, élégamment vêtu et de mise recherchée, lui donna une si forte poussée que la tenue de l'étudiant en éprouva quelque souffrance. Le premier moment de stupeur passé, le comte fixa sur son offenseur un regard méprisant, puis l'ayant toisé fièrement des pieds à la tête, il lui dit : « Pardieu, Monsieur, j'ai le droit du trottoir ». Mais l'autre, d'un ton bourru, repartit tout de go : « Saucisse que tout cela, pour moi » (*Das ist mir Wurst*), et il continua sa route.

Les journées de 1830 eurent aussi leur retentissement dans le milieu universitaire : mais la « révolution de Gœttingue » (*die Göttinger Revolution*) comme on l'a ironiquement appelée, paraît avoir laissé le souvenir, selon le mot d'un historien local, « d'une tempête dans un verre d'eau ». Une cinquantaine d'étudiants, accourus en armes, sur le marché, un après-midi de juillet, décidèrent de s'emparer de la ville : l'apparition des soldats, à ses portes, calmèrent aussitôt leur enthousiasme, et l'événement n'eut d'autre résultat que de les forcer à se réfugier ailleurs et à rendre plus sévère la surveillance de leurs corporations.

Mais le principal titre de gloire de Gœttingue est d'avoir compté Bismarck au nombre de ses élèves. A l'encontre de ce que sont les étudiants allemands au début de leurs études, le futur chancelier nous apparaît d'abord comme un modèle : ses biographes nous le montrent, dès son arrivée en 1831, vivant comme un « sauvage », dans la maison n° 299 de la Rote Strasse, et ne suivant pas moins de cinq cours par jour. Dès

7 heures, il s'instruit, avec Heeren, de géographie et d'ethnologie ; à 8, avec Wendt, de logique et métaphysique : après un repos d'une heure consacré à la salle d'armes, il continue, à 10 heures, l'étude de l'encyclopédie du droit, avec Hugo, et à 11, celle des institutions, avec Göschen. Puis vient l'heure du déjeuner ; et à 4 heures, notre jeune homme se rend au cours de mathématiques pures, de Thibault, auquel assistaient, en ce temps-là, la plupart des étudiants en droit.

Cette belle ardeur ne dépasse guère, il est vrai, le premier semestre : dès le deuxième, deux heures de travail quotidien lui suffisent et, avec le troisième, ce temps est moindre encore. C'est qu'il est devenu un des membres les plus actifs du Corps « Hannovera », et une de ses plus fines lames. Dès sa première rencontre, sans faiblir, il ne soutient pas moins de douze assauts ; il se montre rapidement un redoutable adversaire et, parmi les vingt-quatre rencontres auxquelles il prit part, on n'en cite qu'une, le 2 février 1833, où il fut blessé, et encore dans des conditions contraires, paraît-il, au règlement du duel.

Cette vie agitée lui procure de fréquents démêlés avec le conseil de discipline, et nous le voyons, à différentes reprises, écroué au cachot, dont une fois pendant dix jours : il est vrai que, cette fois-là, il avait aggravé la pénalité, s'étant battu au pistolet !

Si les étudiants de Gœttingue, peut-être plus encore que ceux des autres universités, tenaient à la liberté de leurs pensées, au respect de leurs coutumes, et à l'indépendance de leurs convictions, leurs maîtres — suivant, en cela, les traditions qui leur avaient été transmises par leurs prédécesseurs — n'étaient pas moins

chatouilleux, sur ce chapitre, que leurs élèves. Le nouveau roi de Hanovre, Ernest-Auguste, ayant supprimé la constitution du royaume, dès son avènement en 1830, sept professeurs de Gœttingue, les frères Grimm, l'orientaliste Ewald, les historiens Gervinus et Dahlmann, Weber, un des inventeurs du télégraphe électrique, et Albrecht, tous germanistes militants, n'hésitèrent pas à protester contre ce coup d'État : sans doute leur amour jaloux de l'art allemand, de la pensée allemande, de la science allemande avait-il vu, dans cette suppression, une atteinte à leurs prérogatives, et aussi une gène dans l'exercice de leur patriotisme vers l'union germanique qu'ils rêvaient ; toujours est-il que la plupart d'entre eux furent destitués et que cette destitution provoqua dans tous les milieux éclairés de l'Allemagne entière une réaction en leur faveur : rien qu'à Leipzig, une souscription, ouverte pour venir à leur aide, atteignit près de 100 000 francs.

Ce sentiment intime d'union nationale se manifesta de nouveau, en 1870, et les chroniqueurs, qui rapportent le fait, le rapprochent du geste des sept, dont je viens de parler. L'Académie royale d'Irlande avait demandé à l'Université de Gœttingue de joindre sa protestation à celle d'autres corps savants constitués, contre le siège de Paris. Et voici la réponse mémorable que fit le prorecteur Dove, ce savant estimé pour la découverte de la loi des vents : « Notre Université, qui est fière de se dire allemande, et qui a fourni à la guerre des centaines de ses jeunes gens, ne voit pas la différence qu'il y a à combattre les tribus africaines, à demi sauvages, ou la racaille qui constitue les troupes de l'aventurier garibaldien ». Celui qui rapporte ces « fières » paroles ajoute que leur auteur « connaîtra les remerciements

de la jeunesse académique et de tout le peuple allemand, et cela aussi longtemps qu'existera le sentiment national actuel ». Qu'un homme de science se soit laissé aller, en pleine guerre et sous l'exaltation patriotique du moment, à des appréciations aussi lamentables, on peut à la rigueur les lui pardonner ; mais que, trente ans plus tard, un historiographe les cite en exemple, dans les termes qui précèdent, cela n'est point fait pour donner une haute idée de la tolérance actuelle de certains milieux universitaires allemands.

*
* *

La « triste petite ville », comme l'appelait le célèbre botaniste suisse Albert de Haller, qui fut un des premiers maîtres de l'Université naissante, est devenue plus souriante, aujourd'hui, par le percement de voies nouvelles avec leurs villas en briques jaunes et rouges, qu'égayent des jardinets verts et des bosquets fleuris.

Presque au sortir de la gare, le long de la Bahnhofstrasse, les instituts d'anatomie et d'histoire naturelle frappent le regard ; puis traversant la Wallpromenade et ses tilleuls, par l'Alleestrasse, on laisse sur la droite, dans la Geiststrasse, les instituts d'hygiène et de pharmacie, pour se trouver bientôt sur la Prinzenstrasse, en présence des bâtiments importants de la bibliothèque universitaire. Cette bibliothèque renommée, qui compte actuellement près d'un demi-million de volumes et 6 000 manuscrits, était déjà connue du temps de Gœthe, puisqu'il y vint lui-même, fin mai 1801, pour compléter ses études sur la *Théorie des couleurs*.

A cette occasion, il était descendu à l'hôtel de la Couronne, un peu plus loin, sur la Weenderstrasse, et

fut particulièrement flatté de la réception que lui firent alors les étudiants. « Ils arrivaient, dit-il, de tous côtés, s'arrêtaient sous ma fenêtre, m'adressaient de joyeux vivats et disparaissaient presque au même instant, car ces sortes de démonstrations sont sévèrement défendues. Cela me rendit le témoignage d'intérêt de ces jeunes gens plus précieux encore, puisque, pour me le donner, ils s'exposaient à une réprimande. » De Gœttingue, le poète, sur le conseil de ses médecins, alla aux eaux de Pyrmont, qui ne firent que le surexciter; et c'est surtout à son retour, en juillet, qu'il séjourna quelques semaines à Gœttingue ; il raconte même qu'il y passa de fort mauvaises nuits : la fille de son hôtelier s'exerçait à chanter; quand elle avait fini, les chiens aboyaient; et quand ceux-ci se taisaient, les crieurs de nuit sonnaient tous les coups des heures, en soufflant dans leurs cors aux sons rauques et monotones.

Sur la Weenderstrasse, non loin de cet hôtel, des plaques indicatives sur de vieilles maisons basses en surplomb sur la rue rappellent qu'elles furent habitées par des personnages connus : Charles-Frédéric de Savigny, Charles Auguste de Hardenberg, Stein, Alexandre de Humboldt, le poète Tieck. A moins de cent mètres de là, au bout de la Barfüsserstrasse, sur le Wilhelmplatz, voici la façade du bâtiment universitaire, avec son corps central et son fronton triangulaire flanqué de deux ailes plus basses. Étant là, je voulus voir le « carcer » que Bismarck avait jadis apprécié : malheureusement, il n'existait plus ; du moins eus-je la satisfaction, guidé par le concierge qui me faisait visiter, d'admirer sous les combles de modernes cellules pour les étudiants d'aujourd'hui,

passibles du cachot. Une d'elles, ce jour-là, était même occupée : entre quatre murs blanchis à la chaux et décorés de dessins baroques, nonchalamment assis sur une chaise branlante, vaguement, à travers les fumées du tabac, m'apparut un jeune homme en bras de chemise ; il portait, sur la tête, sa casquette d'étudiant et, du coin de sa lèvre, descendait jusqu'à terre une interminable pipe ; une table exiguë était devant lui, encombrée des menus restes d'un repas, d'assiettes sales, de verres de bière, nombreux et vides, de débris de tabac et de cendres ; le jour filtrait à travers les barreaux d'une étroite fenêtre, et un lit bas gisait dans un coin, en désordre.

De cet aperçu, qui faisait songer aux geôles du moyen âge, je retombai, quelques minutes après, sur les cliniques médicales, qui dressent leurs bâtiments ultra-modernes, en dehors des anciens remparts dans la ville nouvelle, entre le Kirchweg et la Gosslerstrasse, au milieu de jardins. Ce sont les cliniques médicale et chirurgicale des professeurs Ebstein et Braun, et l'institut anatomopathologique voisin, dont l'édification remonte à une vingtaine d'années. La clinique des femmes, un peu plus récente, est divisée, comme toutes les cliniques du même genre en Allemagne, en deux moitiés, dont l'une est destinée à l'obstétrique et l'autre à la gynécologie : elle comprend cent lits distribués en de nombreuses chambres, par unités et par groupes de deux, quatre ou six au plus. D'un côté, se trouve une salle de délivrance, avec tout le matériel pour l'accouchement simple ou compliqué, et de l'autre côté, une grande salle d'opérations pour les laparatomies et toutes les interventions gynécologiques ; le jour où je me trouvai là, un assistant faisait un cure-

tage : le professeur d'alors, Max Runge, était absent, parti pour trois ou quatre jours à un Congrès à Berlin. Et ici encore, les laboratoires sont vastes et nombreux ; il y a une pièce pour les collections, une bibliothèque, un superbe cabinet pour le professeur, etc. Tout contre la clinique précédente s'élève, depuis sept à huit ans, la clinique des yeux, actuellement dirigée par le professeur von Hippel, et qui rappelle, par ses dispositions, les institutions analogues déjà décrites.

En me promenant, par la Bühlstrasse, je rejoignis le Theaterplatz : vers son milieu, non loin du Stadtpark avec son kiosque à musique, voici la coquette maison, enfouie dans la verdure, du corps Saxonia, une des corporations les plus anciennes de Gœttingue ; beaucoup plus bas, sur la Bürgerstrasse, celle du corps Hannovera, que ferme une haute grille en fer forgé, lance vers le ciel ses toits d'ogive et sa petite tour crénelée, surmontée du drapeau rouge-doré-bleu ; parmi les silhouettes des membres de la corporation depuis sa fondation en 1827, qui ornent le *Kneipesaal*, on montre avec fierté celle de Bismarck ; le buste est raide, la tête grosse à cheveux drus, le front accentué, le profil dur, le menton un peu en avant, à moitié caché par la cravate montante ; et, couronnant le tout, la casquette, qui paraît trop petite, tranche par sa couleur rouge, galonnée d'or et de bleu.

Et de nouveau, par la Nicolaistrasse, je me dirige vers le centre de la vieille cité : le coup d'œil est charmant, qui donne sur la Johannisstrasse avec ses maisons à balcons surplombant, à toits pointus tuilés entr'ouvrant leurs lucarnes, et dont la ligne basse se détache sur les deux tours octogonales de la Johan-

niskirche aux flèches inégales. Là, sur le marché, près du vieux Rathaus, commence la Weenderstrasse, la rue principale où les étudiants, la badine à la main, promènent leur importance sous des casquettes multicolores, et étalent avec complaisance leur front bandé en laissant, derrière eux, une odeur pénétrante d'iodoforme et d'hôpital. Jules Huret a noté plus particulièrement leur indifférence absolue à l'égard des jeunes filles qui passent. Peut-être la cause en est-elle dans la réputation qui s'acharne après elles et qui veut, si l'on en croit un témoin oculaire qui vivait à Gœttingue vers 1840, « que les bourgeois de cette ville soient brutaux et sournois, et les filles laides et grossières ».

Je ne suis pas resté assez longtemps à Gœttingue pour pourvoir vérifier complètement la réalité de cette opinion, mais si j'en juge par ce que mes yeux ont vu, la réserve du sexe fort à l'égard du faible me paraît surtout s'expliquer, là comme partout ailleurs en Allemagne, par le peu de cas que fait tout bon Teuton de la femme allemande en général.

II. — MARBOURG

Par la grande ligne de Berlin à Francfort passant par Gœttingue, on atteint, 162 kilomètres plus bas, la ravissante petite ville de Marbourg, « la perle de la Hesse », qui dépasse 20 000 âmes, sur les bords de la Lahn et de ses bras multiples. Je ne connais pas de ville universitaire d'Allemagne qui donne une vision aussi saisissante du passé ; la plupart de ses rues, taillées dans le roc dur, montent, étroites et tortueuses, à l'assaut du château du XVe siècle qui, majestueux, la domine et l'écrase. Certaines ruelles sont si resserrées

que les voitures n'y peuvent passer, et que les maisons rapprochent leurs toits en pignons, au point qu'ils arrivent presque à se toucher : parfois, par suite de la raideur de la pente, le rez-de-chaussée de l'une est au niveau du deuxième ou même du troisième étage de celle qui la suit : et du haut de ces fenêtres en encorbellement sans volets extérieurs, par les mille ouvertures vitrées de ces humains pigeonniers, on s'attend toujours à voir apparaître quelque reître moyenâgeux.

Fondée en 1527 par Philippe le Magnanime, première université ouverte au culte protestant, elle s'efforça néanmoins de faire preuve du plus large esprit de tolérance et demeura longtemps renommée, pour sa faculté de théologie. Peu après sa création, en 1529, elle avait assisté au colloque qui avait réuni, dans une des salles du château, les représentants des diverses communions de la réforme ; elle avait suivi avec un intérêt passionné ces débats religieux auxquels avaient pris part Luther et Melanchthon pour l'église de Saxe, Zwingle et Œcolampade pour celle de Suisse, et Martin Bucer pour celle de Strasbourg. Si l'entente n'avait pu arriver à être conclue sur tous les points en litige, à cause de l'intransigeance de Luther, du moins les chefs des différentes sectes s'étaient-ils mis d'accord sur la plupart d'entre eux et avaient-ils compris la nécessité de ne plus se combattre mutuellement. La jeune université de Marbourg, qui avait précisément ouvert ses portes au dogme de la Réforme, s'inspira évidemment de ces mémorables assises pour donner plus de relief encore à son nouvel enseignement ; et de Suisse, de Danemark, de Suède, des Pays-Bas, d'Écosse, de Grèce accoururent les étudiants

étrangers : parmi les plus connus, on cite Patrick Hamilton, qui transporta en Écosse les idées de Luther et mourut sur le bûcher, et le philosophe protestant hollandais Jacob Arminius, fondateur de la secte des Arminiens.

Plus tard, à la révocation de l'édit de Nantes, Denis Papin, le fils d'un médecin de Blois, l'inventeur de la machine à vapeur, ayant été obligé de quitter la France, se vit proposer à Londres, où il s'était réfugié, la chaire de mathématiques de l'université de Marbourg ; ayant accepté cette offre, il vint s'installer sur le Marktplatz, dans une maison existant encore qui porte le n° 15, et y demeura de février 1688 à mars 1695. La vie du grand homme, pendant ce séjour, paraît avoir été empoisonnée par toutes sortes de misères.

A son arrivée à Marbourg, appelé par le landgrave sur la recommandation probable de Maliverné, un de ses cousins par alliance, huguenot et réfugié comme lui, qui avait été chargé d'un cours de français et de géographie à l'Université, il apprit que son cousin était mort depuis cinq jours, laissant une veuve et un enfant.

La famille Maliverné n'était pas la seule famille protestante française résidant en cette ville : d'autres réfugiés de toutes conditions, depuis des professeurs jusqu'à des commerçants, marchands-drapiers, coiffeurs, artisans, etc., avaient accepté avec reconnaissance l'hospitalité du landgrave de Hesse ; ils formaient une colonie de plusieurs centaines de personnes ayant conservé, sous la tutelle éclairée du souverain, ses habitudes, sa langue, sa religion ; ils avaient même pu reconstituer leur petite église avec ses rites particuliers et son pasteur, un certain Gautier, qui avait éga-

lement été agréé comme professeur de théologie, à l'Université.

Chassés de leur pays, il semblait qu'ils dussent chercher à vivre, à l'étranger, dans le calme et le repos qu'ils ne connaissaient plus en leur propre patrie. Mais la vérité est toute autre. Des querelles intestines, entretenues par des jalousies féminines, n'avaient pas tardé à s'élever entre eux, et finirent par se localiser plus spécialement sur Papin.

Durant les deux ou trois premières années de son séjour de 1688 à 1691, l'entente entre ses coreligionnaires et lui paraît cependant assez complète. C'est l'époque où, quatre fois par semaine, à 8 heures du matin, dans un amphithéâtre aujourd'hui disparu, qui se trouvait sur l'emplacement de la bibliothèque universitaire actuelle, il faisait ses cours, traitant successivement de l'utilité des mathématiques pour l'étude de la mécanique et de l'hydraulique, du génie militaire et du tir de guerre, de l'astronomie, de la géographie, de la science nautique, de l'optique (télescope et microscope en particulier). Mais bien qu'il fût dans la force de l'âge — la quarantaine —, que son esprit inventif fût toujours en éveil (c'est en 1690 qu'il met définitivement au point sa célèbre invention de la machine à vapeur), et qu'il apportât tous ses soins à ses leçons, que sa renommée fût déjà étendue au loin et qu'il fût en relations suivies avec Huyghens et Leibniz, les étudiants viennent peu écouter sa parole, aisée à comprendre cependant par eux, puisqu'elle est exprimée en latin, comme celle de tous leurs autres maîtres.

Ces soucis moraux, auxquels un homme de la sensibilité de Papin ne pouvait demeurer indifférent, se compliquent bientôt de difficultés matérielles. Il se plaint

de ne pas trouver à Marbourg les ressources qu'il espérait y rencontrer ; il se sent mal à l'aise dans cette petite ville, dont sa pensée dépasse les horizons bornés. Ému de la situation précaire dans laquelle se débat sa cousine Maliverné, il insiste à diverses reprises auprès du landgrave, son bienfaiteur, pour faire accorder à la veuve de l'ancien professeur une modique pension : finalement, il l'épouse en 1691. Mais cette solution, loin d'améliorer les choses, va au contraire les aggraver.

Dans la même maison de la place du marché, où il demeure avec sa femme, habitent un certain perruquier Boiseviel, son épouse et ses filles — également français et réfugiés. Des disputes de ménage s'allument entre toutes ces femmes, qui bientôt se poursuivent jusque sur les bancs de la petite église protestante, pour des questions de préséance. Pour comble de malheur, le pasteur Gautier qui est plein d'animosité contre Papin, parce qu'il défend contre lui avec son tempérament enthousiaste la cause du cartésianisme, ne cherche point à arranger la dispute. Si bien que cette guerre intérieure s'éternise pendant trois ans, de 1691 à 1694, faisant l'objet de multiples plaintes et contre-plaintes au landgrave qui, finalement, rend un décret d'absolution générale.

On conçoit que tous ces dissentiments étaient peu faits pour encourager Papin à travailler. Gêné à tout instant dans la poursuite de ses recherches, aigri, devenu susceptible et irritable, il part en 1695 pour Cassel, ville plus importante, à 100 kilomètres plus au nord, capitale de la Hesse où, tout auprès du landgrave, il continue ses expériences. C'est là, entre autres choses, qu'il fit construire un bateau à aube de son idée et, en 1707, descendit avec lui la Fulda, jus-

qu'à Münden. Mais l'implacable destinée s'acharnait après le génial inventeur. Des bateliers saisis de peur, à la vue de cette machine qui, sur l'eau, avançait sans rames, ou peut-être craignant une concurrence qui leur serait néfaste, la mirent en pièces. Papin avec peine s'échappa de leurs mains, et se retira à Londres, où il mourut en 1712, dans la plus noire misère.

C'est encore à Marbourg que vint se réfugier, quelques années après, Christian Wolf, le philosophe rationaliste, dont les leçons à l'Université de Halle avaient eu un grand retentissement : chassé de Prusse comme suspect, en 1723, il fut appelé immédiatement par le landgrave de Hesse et continua ses cours à l'Université de Marbourg avec le plus brillant succès, jusqu'en 1740 ; on montre encore la maison qu'il habita au n° 17 de la Marktgasse.

Depuis, l'Université n'a cessé de se tenir au courant des progrès successifs de la science. Après la guerre de Sept Ans, des chaires nouvelles furent créées pour l'économie politique et l'art de la guerre ; le jardin botanique fut agrandi, et on construisit des instituts de chimie, de médecine, de zoologie et de physique. On ajouta ultérieurement, de 1842 à 1867, des pavillons d'anatomie, de mathématiques avec un observatoire, des cliniques pour la chirurgie et les maladies des femmes.

*
* *

Mais ces diverses modifications sont de peu d'importance, si on les compare aux transformations radicales qui se sont produites depuis dix à vingt ans, et qui ont attiré un flot d'élèves toujours grandissant (aujour-

d'hui près de 2000). Non seulement de nouveaux instituts de chimie, de botanique ont été édifiés, mais le bâtiment universitaire, entièrement reconstruit, dresse ses contreforts, ses ogives flamboyantes et ses multiples flèches, finement ajourées, jusqu'au bord de la Lahn et du pont, qui la franchit, pour gagner Weidenhausen : la salle des pas-perdus, où les étudiants se promènent dans l'intervalle des cours, avec ses piliers d'où partent des arcades gothiques, ses chapiteaux sculptés, ses vitraux de couleur, a l'air d'une église basse à la nef écourtée ; tout près, c'est l'*Aula*, immense salle ornée en son milieu du portrait de Philippe le Magnanime, avec ses chaises et ses lustres, et que le jour pénètre par trois arcs en ogive de proportions monumentales ; dans les autres ailes du bâtiment, ce sont les diverses salles de cours, les cabinets du recteur et du sénat avec, sur les murailles, le long des corridors et des couloirs, les nombreux portraits à l'huile des anciens professeurs : parmi eux on aperçoit celui de Denis Papin, avec sa figure allongée encadrée d'une épaisse perruque, son nez droit, ses lèvres minces, et ses grands yeux pensifs.

La visite des bâtiments médicaux est particulièrement intéressante, et ce sont les premiers qui frappent le regard au sortir de la gare, dès qu'on a traversé la Lahn, échelonnés qu'ils sont de chaque côté de la Rosenstrase. A gauche, ce sont les cliniques médicale et chirurgicale des professeurs Mannkopff et Küster dont les pavillons grands, propres, admirablement éclairés, absolument pratiques, s'étendent, entourés de gazons, jusque sur les bords de la rivière, où nagent des cygnes aux plumes de neige ; à droite, voici la clinique des maladies des yeux, du professeur Bach, puis

les instituts de chimie, d'anatomie pathologique (que le professeur Ribbert me fait visiter en personne), d'hygiène, d'anatomie, dans lesquels on retrouve toujours le même confortable, la même aisance, la même multiplicité de laboratoires : comment ne pas avoir envie de travailler dans de semblables palais ?

L'institut d'anatomie, entièrement neuf, venait d'être inauguré depuis quelques mois, quand je le visitai en mai 1902 ; sous la conduite d'un de ses prorecteurs, je passai dans plusieurs vastes salles, destinées aux élèves, pour l'histologie, la dissection, l'anatomie pathologique : dans celle-ci, le professeur Gasser lui-même était en train d'expliquer aux étudiants, qui l'entouraient, la région du triangle de Scarpa. Les tables de dissection ne sont pas très nombreuses ; mais par un mécanisme spécial et nouveau, elles peuvent être mises dans toutes les positions. Les tables d'examen microscopique, pour dix à douze places chacune, sont toutes aisément transportables : chaque place a son microscope et chaque microscope est enfermé dans une petite armoire, qui fait partie de la table elle-même, et lui sert en même temps de support. Dans une des salles de collection, qui sont au nombre de cinq ou six, j'ai vu en particulier le squelette d'un géant célèbre (dont le portrait figure dans les pas-perdus de l'institut) et qui ne mesure pas moins de $2^{m},44$. On montre également, parmi les pièces du musée, conservés dans une boîte d'argent, le crâne et le cœur du professeur Bünger, directeur de l'institut d'anatomie, et qui mourut en 1843, léguant son corps à ses successeurs. Je mentionnerai encore plusieurs laboratoires pour les assistants, une bibliothèque considérable afférente à

l'anatomie, un auditorium élégant et vaste, un cabinet pour le directeur des mieux installés.

Un peu plus loin, en face de l'église Sainte-Élisabeth, du XIIIe siècle, qui est un des plus beaux monuments gothiques de l'Allemagne, l'institut de physiologie dresse son édifice en grès blanc dont le style ogival, mitigé de Renaissance, s'harmonise assez bien avec l'architecture de la vieille cathédrale. Le professeur Schenck, qui voulut bien me recevoir dans ses appartements privés attenant à l'institut physiologique, me fit ensuite les honneurs de son domaine scientifique, où rien ne m'a semblé être oublié. Non seulement il y a deux grands laboratoires pour cinquante élèves chacun, mais il y en a un ou deux pour chaque assistant, sans compter ceux du professeur et les salles pour les appareils électriques, physiques, photographiques ; et je ne parle pas des sous-sols, où plusieurs pièces sont destinées aux animaux, ni de l'auditorium pouvant contenir cent étudiants, ni de la bibliothèque et du vaste cabinet du directeur, ni enfin d'un grand bassin situé dans le jardin, où vivent d'innombrables grenouilles.

Faut-il encore décrire la majestueuse clinique des femmes, du professeur Ahlfeld, qui, quelques mètres plus loin, sur le Pilgrimstein, élève à mi-coteau son corps central, flanqué de deux ailes, avec leurs arcades en ogive et tous ces clochetons qui lancent leurs flèches vers le ciel ? Ou bien m'attarderai-je dans les parterres mitoyens du jardin botanique avec son institut, de même style gothique, et ses cinq hauts pignons ornés de corniches et de fenêtres aux barreaux disposés en croix ?

Je serais plutôt tenté, en revenant sur mes pas, de m'engager dans le Steinweg qui, de terrasse en terrasse,

pour la joie du regard, monte vers la ville supérieure par le Rotengraben et la Rentholstrasse, sur laquelle se trouvent les instituts de géologie et de paléontologie, et de physique mathématique avec l'Observatoire. Puis voici le Hainweg : c'est le chemin qui mène au château, lequel paraît tout proche, en haut de quelques marches ; mais il décrit un long détour qui serpente sur les flancs de la forêt de Götzenhain et contourne le parc de la ville, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée riante de la Lahn. C'est là, sur ces pentes verdoyantes, en contre-bas du Breitenweg, dans un institut élevé dans un site admirable, où parquent des vaches choisies, que le professeur von Behring poursuit ses recherches expérimentales contre la tuberculose. Ce savant, auquel de mémorables travaux sur la sérothérapie antidiphtérique avaient jadis acquis un renom scientifique légitime, semble avoir oublié, depuis, que la modestie était l'arme la plus solide et la plus sûre pour défendre l'homme véritable de science : ses affirmations retentissantes, en 1905, de guérison des tuberculeux par le bovovaccin, puis par la tulase, qui, n'ont jamais été confirmées, la vente de ses produits, la réclame tapageuse dont il les entoura, ont un peu terni sa gloire. Du reste, les grands journaux du monde entier ont tellement parlé de lui, ont décrit avec un tel luxe de détails son institut, son parc et ses laboratoires, sa maison, sa famille, que j'aurais mauvaise grâce à m'en occuper davantage. Qu'on sache toutefois qu'il est fort apprécié de ses compatriotes, qu'il a été sacré *excellence,* titre des plus enviés, et que les moyens de recherches ne lui ont point été ménagés par une nation qui, soucieuse de sa gloire, encourage sans compter les intelligentes initiatives !

Mais je suis déjà dans l'intérieur du vieux château féodal avec sa chapelle ogivale, et ses nombreuses salles : c'est dans l'une d'elles que se tint le colloque de 1529, dont j'ai parlé plus haut. Le coup d'œil, merveilleux, descend sur la ville dont on reconnaît les édifices : églises et leurs flèches, hôtel de ville, nouvelle bibliothèque, université ; sur l'autre rive de la Lahn, le faubourg de Weidenhausen poursuit sa rangée de maisons jusqu'à la voie du chemin de fer ; plus à droite, en dehors de la ville, la clinique psychiatrique du professeur Tuczek étale, dans les bois, ses dix pavillons magnifiquement installés ; et plus loin, ce sont les collines du Spiegelslust avec sa tour, du Lichteküppel, du Frauenberg, de l'Hausberg, du Stoppelsberg, dont la ligne, dans l'horizon, se confond avec les montagnes du Taunus.

Bientôt la raideur de la descente m'emporte, plus vite que je ne voudrais, par d'étroites ruelles mal pavées vers le Markt, avec ses vieilles maisons à poutrelles enchevêtrées et son antique Rathaus ; l'horloge y est toujours avec son grand cadran, que supportent de robustes corbeaux : mais le coq, qui venait chanter les heures, a perdu sa voix, de même que s'est tu le veilleur qui les répétait au son pleurard du cor.

Dans le jour qui s'achève, j'entre au coin d'une rue dans une brasserie, dont j'ai oublié le nom. A une table, je reconnais des étudiants qui ont accroché aux patères leurs casquettes de couleur, et sont en train de dîner. Dès que les plats leur sont apportés et que, d'un geste lourd, ils ont rempli leurs assiettes, on les voit, sans parler, presque sans mâcher, les coudes sur la table, la tête penchée en avant, engouffrer

avec avidité, dans la bouche qui s'ouvre automatiquement devant la fourchette ou la cuillère, les gros morceaux de viande, les pommes de terre et la compote. Alors, comme pour prendre haleine, ils échangent quelques mots ponctués de rires sonores et puérils.

Évidemment, leur tenue est meilleure qu'au temps jadis. Les décrets des autorités académiques n'ont plus, à leur égard, la sévérité de ceux de Philippe le Magnanime, où il était dit : « Aucun étudiant ne sortira le soir après 7 heures, en hiver, et 9 heures en été, sous peine d'être mis au cachot. » Le Recteur de l'Université n'a plus besoin de mettre l'ordre entre eux et les habitants, qui n'avaient guère bonne réputation, si l'on en juge par ces mots qui commençaient une satire écrite, au XVIII[e] siècle, par un de ses prédécesseurs : *Barbara gens, inimica bonis studiisque bonorum.*

Mais si, aujourd'hui, l'entente paraît complète entre les étudiants et les bourgeois, les joies des uns et des autres semblent toujours les mêmes. Le plaisir du boire continue à être une de leurs plus chères voluptés. Et tandis qu'autour de moi, dans cette salle basse au plafond barré d'épaisses poutres, dans cette atmosphère aigrelette, obscurcie par l'âcre fumée des cigares, sur les tables massives de chêne les chopes de bière se succédaient, mes yeux erraient, amusés, sur les décorations murales. Partout, de joyeux drilles aux têtes bachiques, et le verre en l'air, chantaient la gloire de la boisson. Sur une fresque, un fou en costume moyenâgeux, les yeux bridés par le rire, tenait, d'une main, un immense pot de bière et, de l'autre, une viole aux cordes relâchées ; il était assis sur un tonneau

énorme portant, en inscription gothique, deux vers allemands qui signifient :

Boire du vin fait du bien
Boire de l'eau fait du mal.

Ces libations interminables sont parfois précédées de fêtes poétiques, qui offrent le caractère sentimental si aimé des Allemands, et dont quelques-unes sont charmantes. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, jeunes étudiants ou vieux maîtres recouverts par la mousse des ans, tous s'en vont, par groupes, vers le sommet du Frauenberg : sur les pentes de la colline, au milieu des arbres, les lanternes vénitiennes s'allument, les feux de Bengale épandent leurs longues flammes de couleur ; puis, quand sonnent les douze coups de minuit, du fond des bois s'élève tout à coup, en un chœur prodigieux, le chant de Geibel qui, de mille poitrines, monte peu à peu vers la voûte étoilée :

Voici mai qui vient, les arbres bourgeonnent ;
Les sources murmurent, les feuilles bruissent ;
Mon cœur joyeux s'élance vers le ciel :
Comme tu es beau, ô immense monde !

La chanson égrène ses derniers refrains, les lumières s'éteignent, le calme renaît ; et dans les bruyantes kneipen se poursuit, sans trêve ni grâce, la fête si pittoresquement commencée : c'est la nuit de Walpurgis (*Walpurgisnacht*).

III. — GIESSEN

Giessen, ville de 30 000 âmes, capitale de la Hesse supérieure, sur la Lahn, comme sa voisine Marbourg,

en est séparée par 30 kilomètres à peine. Ce sont les deux universités les plus rapprochées de toute l'Allemagne : et cela explique, sans doute, qu'elles aient toujours été rivales. La lutte commença par la fondation même de l'Université de Giessen, au printemps 1607 : Louis V, alors landgrave de la Hesse-Darmstadt, voyant que Marbourg prenait parti, contre ses maîtres luthériens purs, en faveur de ceux qui défendaient les autres sectes protestantes, en profita habilement pour ouvrir la porte de la nouvelle école aux professeurs bannis : et leurs élèves les suivirent à Giessen. A ce premier noyau s'ajoutèrent d'autres étudiants, alléchés par les privilèges que le souverain leur accordait : dotation d'un manège magnifique pour se livrer au plaisir de l'équitation, et droit de chasser dans toute l'étendue du royaume.

Mais ce temps heureux fut de courte durée. En 1625, c'est-à-dire dix-huit ans plus tard, toute la Hesse étant passée entre les mains de Louis V, l'Université de Giessen fut transférée à Marbourg. Reconstituée en 1650, lors du nouveau partage de la Hesse, elle connut la renommée jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle, époque durant laquelle lui vinrent ses élèves les plus éloignés plus particulièrement du Mecklembourg, du Holstein et du Danemark.

La fin du XVIII[e] siècle et le commencement du suivant furent moins glorieux. Une déplorable réputation régna alors sur l'Université et s'étendit aussi bien aux professeurs qu'aux étudiants. Des témoignages de Laukhard et d'autres voyageurs, confirmés par Gœthe, il résulte que la pauvreté et la désolation de la cité, enfermée encore dans ses antiques remparts, n'avaient de comparable que l'état de profonde sauvagerie

(*tiefste Rohheit*) dans lequel croupissaient les maîtres et leurs élèves. Durant toute cette période, caractérisée par l'efflorescence des corporations, les conflits sont incessants entre les universitaires et la police ou les soldats. A plusieurs reprises, et notamment en 1819 et 1826, les étudiants quittent en masse la ville, bannières déployées, et se retirent sur le mont Gleiberg en matière de protestation. Déjà en 1821, à la suite de rixes, le régiment en garnison à Giessen avait été dirigé sur Worms ; mais, en 1846, les autorités, pour rétablir l'ordre, ayant fait venir les dragons, les étudiants, dans un nouvel exode, se dirigèrent sur le Staufenberg, autre montagne à quelques kilomètres également de la ville, et ne rentrèrent à Giessen qu'après le départ des militaires.

Malgré ces causes de discussion et d'agitation, l'Université, à partir de 1825, tend à se relever. Sous l'impulsion de Heyer, on crée une école forestière, la première d'Europe, paraît-il ; elle acquiert rapidement une notoriété telle, que des auditeurs y viennent bientôt de tous les coins de l'univers. Vers la même époque, en 1824, Liebig arrive à Giessen et commence ses cours de chimie, qu'il devait continuer jusqu'en 1852 : c'est une des plus florissantes périodes de la petite université hessoise. L'école de chimie, sous l'impulsion de son chef, est de plus en plus fréquentée, non seulement par des élèves dont le nombre s'accroît chaque année, mais par des chimistes qui accourent de partout pour se perfectionner dans l'art délicat de leur profession : en 1847, sur 570 étudiants inscrits — nombre considérable pour l'époque — 57 (chiffre énorme) suivent les cours seuls de chimie.

Depuis 1870, l'Université de Giessen, comme toutes

les autres universités allemandes, a connu un nouvel essor : il s'est cependant, chez elle, moins développé qu'à Marbourg où, pour l'instant, les élèves dépassent 2 000, alors qu'à Giessen il n'y en a guère plus de 1 200, chiffre qui la classe dans les quatre dernières universités allemandes avec Rostock, Greifswald et Erlangen.

Les sacrifices qui ont été consentis, depuis vingt à vingt-cinq ans, n'en sont pas moins considérables et frappent, par leur importance, l'universitaire étranger, surtout s'il est français.

Quand, un jeudi de mai 1902, j'arrivai en gare sur les 10 heures du matin, par beau temps et forte brise, sur le quai, en sautant du wagon, j'aperçus des casquettes d'étudiant aux couleurs blanche, bleu de ciel, vert clair et rouge brique. Par les Bahnhof = et Marktstrasse je m'acheminai vers le centre de la ville. Au milieu du Marktplatz, avec sa vieille Apotheke à étages superposés, le classique monument de la guerre 1870-71 montrait, sur un socle de pierre, un guerrier victorieux. Dans les rues voisines, on apercevait aux fenêtres, flottant au vent, des oriflammes de diverses couleurs, emblèmes de corporations d'étudiants. Non loin, sur le Brandplatz, dans la vieille université désaffectée, la bibliothèque universitaire massait, sur mille rayons, ses 200 000 volumes : derrière elle, s'étendait le jardin botanique avec son monument — encore un ! — élevé à la mémoire des étudiants morts durant la campagne franco-allemande. Dans la Schulstrasse et la Neuenbäue, deux des plus vieilles rues de Giessen, débouchaient d'étroites ruelles, plus anciennes encore : c'est dans l'une d'elles, la Sonnenstrasse, que l'on aperçoit la maison du juriste Höpfner, chez lequel descendit Gœthe au cours d'un de ses voyages.

Cent mètres après la Neuenbäue, on arrive sur une promenade ombragée aux verdoyantes pelouses qui fait tout le tour de la ville, à la place des anciennes fortifications complètement rasées : sur une de ces allées, le célèbre chimiste Justus Liebig dresse sa statue de marbre blanc ; en redingote, la main droite dans l'encolure du vêtement, il regarde dans le vague d'un air pensif et sévère : peut-être se demande-t-il pour quelle raison on a orné son piédestal des deux statues de Minerve et de Cérès, qui se tournent le dos avec sérénité ; pour célébrer l'intelligence et les riches moissons de l'art chimique, l'auteur du monument aurait sans doute pu ciseler une allégorie moins surannée.

En dehors de ces vertes promenades, dans des rues neuves, voici le long des Gœthestrasse et Ludwigstrasse, le nouveau bâtiment universitaire, précédé sur sa façade d'un jardin et de massifs ; et, tout à côté, les plus récents instituts de physique et de chimie.

Un peu plus loin, vers le sud-ouest, sur la Liebigstrasse, s'élève l'institut d'anatomie avec ses musées, ses salles de dissection, ses multiples laboratoires ; lors de ma visite, la clinique chirurgicale était encore située à deux cents mètres à peine de distance, à l'autre bout de la rue ; et dans l'amphithéâtre de ce bâtiment démodé qui, tel qu'il se présentait, était encore supérieur à bien des cliniques françaises, je me souviens d'avoir assisté à une leçon du professeur Poppert et à l'interrogatoire de plusieurs élèves. Mais déjà à cette époque, les jours de cet édifice étaient comptés et, aujourd'hui, il est reconstruit plus au sud encore, et fait partie du groupe des cliniques nouvelles.

C'est là, le long de la Frankfurterstrasse, à plus

d'un kilomètre du centre de la ville, sur la pente douce d'un petit coteau, au milieu de gazons frais et de lilas fleuris, que j'admirai la clinique médicale du professeur Riegel (remplacé depuis par Voit) avec sa façade élégante, son magnifique escalier large et clair accédant à l'auditorium, ses salles de dix à douze lits avec un réfectoire, tout au fond, servant en même temps, en dehors des repas, de petit lieu de réunion pour les malades. Ce qui me frappa, surtout venant de France, ce fut l'arrangement et l'étendue des laboratoires : autour d'une pièce centrale, mesurant environ 10 mètres carrés, et munie de tous les ustensiles et réactifs nécessaires pour les recherches de la clinique courante, je notai d'autres salles pour les examens laryngoscopique et électrique, pour les rayons X et la photographie, pour la physiologie élémentaire, etc. ; je pouvais à peine croire que j'étais dans une des plus petites universités d'Allemagne, tant les plus grandes de notre pays sont, pour la plupart, misérables en comparaison !

A côté, je contemplai l'arrangement parfait de la clinique des femmes sous la direction du regretté professeur Pfannenstiel — que je devais revoir plus tard à Kiel, où il avait été nommé, ainsi que je l'ai dit — ; je me promenai ensuite dans les instituts d'anatomie pathologique et d'hygiène, supérieurement agencés, et contigus aux bâtiments importants de l'Ecole vétérinaire.

Enfin, je terminai par la visite de la clinique nerveuse et psychiatrique, où je fus reçu par le professeur Sommer en personne, qui me laissa entre les mains de son principal privatdocent, aujourd'hui professeur extraordinaire. Originaire de Brême, le visage épanoui, obèse et sans façon, il avait la respiration courte et ponctuait de *Aâh* sonores les bribes de français qu'il

écoulait avec effort. Sous sa conduite, je parcourus les neuf ou dix pavillons affectés à ce service, et séparés les uns des autres par des jardins spacieux, qu'embaumaient à ce moment les lilas en fleurs. Pour une centaine de malades, les salles sont nombreuses et, ici encore, il y a quatre ou cinq laboratoires, une grande pièce, où sont recueillies les collections de la clinique, une bibliothèque où j'aperçus, sur une table, le dernier livre de Sollier sur l'hystérie, sans oublier une chambre d'attente, fleurie et gaie, et un cabinet pour le directeur, orné sur un mur — chose tout à fait exceptionnelle — d'un portrait de Charcot. Je constatai avec admiration que les bâtiments de cette clinique, de même que tous ceux que je viens de passer ici en revue, étaient éclairés à l'électricité, chauffés par des appareils de rayonnement dans chaque pièce, et qu'il y avait salle de bains à tous les étages..., le dernier mot, en somme, du confort moderne !

Facétieux, plaisantant avec poids, mais non sans humour, les usages de ce milieu hessois, habitué peut-être à la rondeur un peu irrespectueuse de ses compatriotes de Brême, ville libre, n'ayant pas la raideur confite, spastique et courbaturée de la plupart des Allemands de ce temps, tenant à son franc-parler à la fois brutal et bon enfant, tel m'apparut mon aimable guide. Comme nous traversions le quartier des déficients, deux idiotes à la figure niaise, en train de peler d'énormes pommes de terre, nous regardèrent béatement; et il me dit dans un fort rire : « Aux plus gros imbéciles, les plus grosses pommes de terre ».

Il avait l'air de se morfondre en cette ville calme, où les bords de la Lahn lui rappelaient mal les rives de la Weser ou de l'Elbe, et surtout la large baie de Kiel,

où il avait fait ses premières études médicales, et dont il parlait avec enthousiasme. On sentait qu'il ne se plaisait qu'à demi dans cet endroit charmant, mais un peu perdu, et qu'il était tout prêt à en faire la critique dépouillée d'artifice. Comme je m'extasiais sur les bâtiments qu'il me montrait, il tendit la main vers les marches que nous venions de gravir, puis la porta sur la muraille, près de laquelle nous marchions, et d'un mot pittoresque, me fit connaître son sentiment : « Ce ne sont pas des pierres, me dit-il, ce sont des *Lungensteine* » ou pierres de poumon, c'est-à-dire des pierres creuses et pleines d'air. Et il se plaignit du système de l'adjudication qui fait payer bon marché, mais pousse à l'emploi de mauvais matériaux.

Quand nous fûmes de retour dans sa chambre, un peu étroite pour son active corpulence, il appela Albert, son homme de confiance, et l'envoya chercher de la bière, qu'il versa dans deux grands verres ; dès qu'ils furent remplis jusqu'au bord, il s'empara sans perdre une seconde de celui qui était devant lui, le leva d'un geste bref, en prononçant un vigoureux « prosit », et l'avala d'un trait, car il faisait très chaud.

Puis du même ton gouailleur et rude, il donna l'ordre de m'apporter quelques brochures, qu'il me tendit en disant : « Voici mon œuvre ». Et je lui répondis : « prosit » ; et de nouveau nous vidâmes nos verres.

C'est la seule fois, dans les vingt universités allemandes que j'ai visitées, que j'ai rencontré un privatdocent de ce type. Sans doute avait-il tenu à me montrer que la légendaire rustrerie de Giessen s'était transformée, selon un mot connu, en une aimable rusticité (*Liebenswürdige Derbheit*).

CHAPITRE X

HEIDELBERG

De Giessen à Heidelberg par Nauheim et Francfort, « la nouvelle Jérusalem ». — Le quartier juif. — La maison paternelle de Gœthe. — Une chanson manuscrite du poète. — Ma première nuit à Heidelberg. — Chambre et repas. — Premiers découragements. — Le neurologiste Erb. — « Laisse-moi donc parler, gros bavard ! » — Hôpitaux et cliniques. — Un chef-d'œuvre raté. — Un institut pour le cancer.

L'Université, clé de voûte de l'enseignement supérieur. — Heidelberg, première université allemande, en 1386, *ad instar studii Parisiensis*. — Son éclat au XIXe siècle. — L'*alma mater*. — Une conférence de Kuno Fischer sur Descartes. — La *Dies academica*. — L'immatriculation. — Le vieux *carcer*.

Relations de camaraderie avec les étudiants. — A l'institut de chimie. — Promenades et visites. — L'hôtel Ritter. — Le château de Heidelberg. — Le bouffon Perkéo. — Le vieux pont. — Art et carnage. — La *Hirschgasse*. — La *Molkenkur* et son buveur. — Les environs. — Schwetzingen et Mannheim. — Une représentation de *Tannhäuser*. — Parties de billards et d'échecs. — Fêtes et illuminations du château. — L'orgueil pangermaniste. — La brouille.

La discipline appliquée à tout. — Associés et non-associés. — Fonctionnement des associations — L'incorporation. — *Fuchs* et *Bursch*. — Kneipe et chansons. — La salamandre. — Codification du duel. — Une *Mensur*. — Les fêtes de fondation. — Agaçante copie de la France depuis les temps les plus reculés. — Les « brigands » de l'historien Treitschke. — « O vieil Heidelberg ! »

En quittant Giessen, pour se rendre à Heidelberg, la ligne presque droite gagne Francfort et Darmstadt. Voici d'abord, au sortir de la petite ville universitaire,

le Schiffenberg où l'on accède, à pied, par une magnifique forêt de tilleuls et de hêtres, et d'où l'on jouit d'une superbe vue sur le Taunus et les collines environnantes; puis Butzbach, à vingt minutes, avec l'excursion du Hausberg; Nauheim, un quart d'heure plus loin à 138 mètres d'altitude, à l'entrée du Taunus, sur son versant nord-est, dont les crêtes boisées de chênes et de pins surplombent à 260 mètres : cette station thermale, dont les établissements se groupent autour de quatre sources chlorurées sodiques chaudes et de deux froides, mérite d'être signalée au passage pour montrer à quels résultats, extraordinaires, peut aboutir une réclame incessante et universelle. En 1899, déjà en période ascendante, elle reçut près de 22 500 baigneurs; actuellement, le nombre en atteint 40 000 pour une saison de six mois, de mai à octobre. On est surpris que des faits aussi significatifs ne servent pas mieux d'exemple à nos stations françaises, dont la valeur thermale est cependant nettement supérieure!

Trente minutes encore, et c'est Francfort-sur-le-Main, la « nouvelle Jérusalem », comme l'appellent les Allemands, (parce qu'un dixième de sa population est juive), une des plus jolies villes de l'Empire, qu'ils comparent volontiers à un gai quartier de notre Paris.

La première fois que j'ai vu Francfort, un matin de juillet 1900, c'était aussi la première fois que, voyageant en Allemagne, j'avais remonté le Rhin, de Cologne à Mayence, en admirant après tant d'autres ses rives célèbres, si souvent décrites et chantées. Je fus surtout frappé par le contraste saisissant qui existait entre la ville neuve et la vieille ville. L'une, élégante, pleine d'animation et de mouvement, avec ses trams électriques allant à toute allure et ses habitants vifs, alertes

et actifs, ses hautes demeures aristocratiques, ses vastes magasins aux étalages arrangés avec goût et qui, par la Kaiserstrasse, gagne la Zeil pour se diriger vers le jardin zoologique, d'un côté, et vers le jardin des palmiers, du côté opposé; l'autre, qui le long du Main, et non loin du vieux pont, montre ses ruelles étroites, irrégulières et biscornues : là, tout ce qui m'avait été dit, tout ce que j'avais pu me figurer sur le Juif me revint aussitôt à la mémoire.

Je l'avais connu jadis, au temps de ma prime jeunesse, bouquiniste, vivant dans une de ces impasses nauséeuses qui entouraient notre antique cathédrale bordelaise, vêtu sordidement et crasseusement, la barbe inculte ou rasée aux trois quarts, caché dans son étriquée boutique derrière une pile de vieux livres en désordre, exhalant une odeur de poussière et de papier moisi; les émanations de pissat d'un chat — seul compagnon du maître de céans — régnaient dans cette atmosphère confinée, infâme de saleté et répugnante à habiter : alors seulement je compris que ce spectacle, qui m'avait profondément choqué en notre agréable cité, m'aurait paru tout naturel en ce Francfort vétuste, parmi ces rues resserrées, tortueuses, sans air, sans jour, sentant la punaise et l'ordure ; je voyais tout ce monde, miséreux, grouillant, vermineux, déguenillé, mendiant, enseveli dans ces pièces minuscules, sombres et puantes, ou se promenant, devant ces pauvres demeures gothiques, au toit pointu, aux étages encorbellés avec leurs poutres dessinant des X, des N, des Y aux inégaux jambages : et c'est dans ce quartier sordide qu'un jour naquit Rothschild !

La maison paternelle de Gœthe, qui s'élève aussi dans ce quartier antique, a cependant bon air : quoique

simple et sans faste, elle est d'aspect assez cossu et donne bien l'impression, comme l'a dit Bourget, d'une maison de « notable bourgeois » : j'ai vu, et la chambre où vit le jour le grand poète, et la fenêtre d'où son père le suivait du regard, quand il allait deviser avec Gretchen. Mais ce que je voulais trouver surtout, c'était quelque souvenir le rattachant à la vie d'étudiant. Précisément, dans le musée voisin attenant à la maison, entre d'autres pièces curieuses, je découvris l'original d'une chanson à boire composée par lui, écrite de sa main, paraphée de sa signature, et qui est encore célèbre aujourd'hui dans toute l'Allemagne. Voici la première strophe, très librement traduite :

> Ici rassemblés pour action digne,
> Allons, frère ; *Ergo bibamus !*
> Qu'en causant nos verres tintent en signe
> De cordial *Ergo bibamus !*
> Antique mot, chant d'allégresse,
> Le premier il court et toujours s'empresse :
> Et, comme un écho, dans ces lieux en liesse
> Que résonne : *Ergo bibamus !*

N'était-ce pas là, d'un séjour d'étude dans la vieille Université de Heidelberg, la meilleure préface qui soit ?

A demi-heure de Francfort, je m'arrêtai à Darmstadt, ville calme et nonchalante, comme demi-morte, étalant ses larges rues, presque toutes se coupant à angle droit, et ses nombreux espaces libres, avec sa haute statue élevée à Louis Ier, son bienfaiteur, son château qui n'a rien d'architectural et semble une maison bourgeoise entourée de verdure, son muséum et son théâtre qui donnent sur un vaste et coquet jardin public, rendez-vous du monde sélect. Une heure et demie plus loin, voici enfin Heidelberg.

* * *

En ce lundi 2 juillet, à 7 heures du soir, par un temps nuageux et triste, j'éprouvai, en sautant du train, un sentiment de contentement mélangé d'une certaine appréhension. J'étais satisfait parce que, sans difficulté aucune, après dix jours de voyage sur cette terre étrangère que je foulais pour la première fois, j'étais arrivé à l'endroit précis que je m'étais fixé à l'avance. Mais en même temps naissait l'incertitude du lendemain. Qu'allais-je devenir pendant les trois mois que j'étais décidé à demeurer dans ce milieu, jusque-là inconnu de moi? Comment serais-je reçu par les maîtres dont je désirais suivre les doctes leçons? Quel accueil me réservaient mes nouveaux camarades, comme moi étudiants en cette célèbre université? Allais-je me sentir diminué, humilié, écrasé par la sagacité de ces savants allemands, par l'ampleur et l'énormité de cette science germanique — renommée dont mes oreilles étaient pleines, — ou bien renaîtrais-je à l'espoir de voir reluire ma mentalité latine, pourtant si abaissée, si critiquée depuis trente ans ?

A vingt-cinq ans, les plus enthousiastes d'entre nous, ceux qui voulaient défendre leur chance et vivre quand même leur race, sentaient bien qu'ils avaient une dure pente de découragement à remonter; ils étaient gagnés par l'ambiance aboulique, dans laquelle ils se débattaient depuis la fatale guerre ; leur manque d'initiative et de volonté les portait à exagérer l'esprit de suite et la fermeté droite du voisin; l'indécision, le pessimisme et aussi l'idée pacifique — qui n'est qu'une forme de la faiblesse et de la décadence virile

— exerçaient sur nous tous une influence néfaste et déprimante.

Et nettement je me rendais compte que le contact que j'allais prendre avec la civilisation rivale, que l'examen des institutions concurrentes, que j'étais déterminé à faire avec courage et impartialité, auraient pour résultat certain : ou de réveiller et de stimuler en moi l'espérance ou d'annihiler, peut-être à jamais, les ardentes velléités de régénération que je sentais fermenter en moi. Et seul, dans l'hôtel près de la gare, où je m'étais réfugié, je dînai en tête à tête avec mes pensées, puis gagnai bientôt une chambre donnant sur un corridor sombre : et, perdu dans ces réflexions philosophiques, un peu inquiet et angoissé, sur le tard je m'endormis.

Le lendemain, je me réveillai disposé à considérer la situation avec tout le calme qui convenait à l'étude d'une question si élevée et si complexe : et c'est ainsi que je passai successivement par trois étapes, qui vont me servir de guide, pour faire connaître mes impressions pendant la durée de mon séjour à Heidelberg.

Dans la première étape, préliminaire et courte, qui ne dépassa guère une semaine, je m'acclimatai tant bien que mal, plutôt bien que mal, aux mœurs de ma nouvelle existence. Je commençai par louer une chambre au prix mensuel de 25 marks : elle était située dans le faubourg de Nauenheim, de l'autre côté du Neckar, coquette rivière qui coule au pied de Heidelberg ; elle n'avait guère plus de 3 mètres sur 4 ; le lit étroit, comme tous les lits allemands, avait tout juste les dimensions suffisantes pour ma taille, qui est de 1^{m},69 ; une petite table, deux chaises et quelques porte-manteaux enfoncés dans la muraille

constituaient le mobilier de cette pièce minuscule, mais proprette et soigneusement entretenue ; le jour était abondamment assuré et la fenêtre, abritée par un store vert qui la préservait des rayons du soleil, communiquait avec un balcon resserré, décoré de feuilles grimpantes, qui donnait sur la Bergstrasse, voie la plus large du faubourg.

A déjeuner, vers 1 heure, j'allais presque toujours dans un restaurant voisin, au *Schiff*, près du pont neuf, d'où, des tonnelles, en prenant son repas, on laissait errer ses regards sur les flots tranquilles du Neckar : il y avait là d'autres étudiants, en particulier deux chimistes, qui bientôt étaient devenus mes amis, et avec qui, chaque jour, volontiers, je conversais. Sur les 2 heures, ils retournaient à leurs cornues et chacun s'en allait à ses occupations. Le soir, je dînais tantôt ici, tantôt là, avec celui-ci ou celui-là et m'accoutumais ainsi à connaître les différents milieux d'étudiants. Le repas du soir n'est du reste souvent en ce pays qu'une sorte de collation froide, que les Allemands prennent fréquemment en famille, surtout en été, en allant écouter quelque concert musical dans un jardin ou dans un parc.

Mis ainsi au courant assez rapidement des us et coutumes de la contrée, j'entrai dans la seconde étape de mes impressions qui fut la plus longue et la plus pénible. Au fur et à mesure que je visitais les cliniques, que je pénétrais plus avant dans l'étude de la science et de l'université allemandes, j'étais comme ébloui, fasciné par les merveilles que je voyais ; et de ces constatations répétées, mon amour-propre sortait chaque fois plus meurtri. Par instants, je me sentais

envahi par un découragement profond ; ma confiance et ma foi dans la renaissance d'une suprématie française prochaine venaient se briser contre la crainte de l'inutilité de l'effort trop considérable à entreprendre ; et à certaines heures, malgré moi, je m'abandonnais au désespoir. Mais mon désir de savoir et de lutter reprenait vite le dessus et sortait toujours vainqueur de ces abattements passagers.

Je m'étais imposé comme tâche d'étudier, avec le soin le plus minutieux, l'organisation universitaire de nos concurrents ; et si les choses de la médecine m'intéressaient principalement, il m'était impossible dans une vue d'ensemble de les considérer isolément : car ils n'étaient qu'une partie de tout l'enseignement supérieur, et c'est ce tout dont je voulais saisir la directrice, afin de déceler, par cela même, la véritable cause de la supériorité de nos voisins.

Je fis mon quartier général de la clinique médicale du professeur Erb, le grand neurologiste connu, qui avait jadis suivi les leçons de Charcot et qui certainement avait conservé, de cette fréquentation, le souci de cette clarté limpide, le goût de cette simplicité dans l'exposé des faits et le culte de cet esprit synthétique qui ont toujours été la marque originale de l'école française.

C'était un homme à lunettes ayant dépassé la cinquantaine, grisonnant, sec, d'un abord un peu rude, ne riant guère, méthodique et consciencieux. Il passait auprès de ses élèves et de ses assistants pour être bourru, grincheux, mal dégrossi, *grob*, comme ils disaient : « C'est l'homme le plus « grob » du Palatinat », prétendait-on ; et on ajoutait : « On n'a jamais connu qu'un homme qui fût plus « grob » que lui : c'était son

père, forestier du Palatinat ». Personnellement, il se montra toujours à mon égard d'une parfaite amabilité et d'une extrême courtoisie ; il m'autorisa à suivre ses leçons gracieusement et ne se permit jamais, à mes dépens, une de ses nombreuses plaisanteries, dont il était coutumier.

Il n'y avait presque pas de cliniques, en effet, où il ne cherchât à s'aiguiser l'esprit sur le dos de ses auditeurs, quelle que fût leur nationalité. Souvent ces mots n'étaient que familiers, comme le jour où un élève, interrogé par lui, s'étant mis à répondre avec volubilité sans s'apercevoir que le maître n'avait pas fini ses explications, Erb lui coupa net la parole et lui dit en le tutoyant d'un ton bourru, au milieu d'une tempête de rires : « Laisse-moi donc parler, gros bavard ! » D'autres fois, il était plus mordant. Il ne se gênait point pour railler publiquement l'orgueil des Anglais « qui ne veulent jamais s'exprimer que dans leur langage ». Un autre jour, il prétendit que tous les Russes étaient syphilitiques, sans se préoccuper le moins du monde qu'il avait, parmi ses élèves, une dizaine d'entre eux qui devinrent rouges de confusion, — facétie risquée qui, du reste, mit en joie l'assistance peu difficile à dérider. Ses fantaisies ne se manifestaient pas nécessairement par le moyen de la parole. Et je me souviens qu'un matin, où il faisait une chaleur torride, le savant clinicien, au beau milieu d'une leçon délicate attentivement écoutée, sortit brusquement de la poche de son veston un petit éventail en papier, qu'il agita avec vigueur devant son visage, tandis que la salle entière ponctuait ce geste imprévu d'une hilarité prolongée.

C'est donc l'organisation médicale qui attira tout

d'abord mon attention, et je me rendis rapidement compte qu'elle était divisée en deux grands groupes distincts. Le premier, ou hôpital académique (*Akademisches Krankenhaus*), comprenait la partie essentiellement clinique, c'est-à-dire celle qui s'occupe de l'étude des malades, et s'étendait, derrière la gare, dans un large espace rectangulaire, compris entre la Bergheimerstrasse et les bords du riant Neckar.

C'est là que s'élève d'abord, tout au bout de l'Hospitalstrasse, à gauche du bâtiment administratif, la clinique médicale du professeur Erb, où je me rendais chaque matin. Comme dans toutes les cliniques, il y a un bâtiment spécial, destiné à l'enseignement, et qui comprend un amphithéâtre, ou Hörsaal : grand, aéré, propre, simple, il offre, dans sa partie rectangulaire réservée au professeur, à ses assistants et aux malades, de nombreux schémas pendus aux murs pour la clarté de l'instruction ; à droite et à gauche sont des lavabos et, à côté d'un haut tableau noir, un poste électrique pour les recherches de l'excitabilité. Cet amphithéâtre communique avec une chambre noire, où se trouvent un laryngoscope et une lampe à réflecteur ; et avec les laboratoires, au nombre de deux, où l'on pratique les examens courants des urines, des crachats, du sang, des exsudats et transsudats divers, centrifugés ou non, du liquide obtenu par ponction lombaire, etc... Plus loin, après avoir franchi un vestibule, se trouvent le cabinet du professeur et, tout à côté, la salle de lecture ou Lesezimmer, avec ouvrages et journaux médicaux de l'Allemagne et des pays étrangers, casiers pour les observations, bibliothèque de la clinique.

Ce corps central est relié par un corridor vitré, ou par un couloir ouvert avec arcades, à deux pavillons princi-

paux, qui comptent chacun un rez-de-chaussée et deux étages. Les malades, séparés en salles d'hommes et salles de femmes, sont eux-mêmes divisés, selon qu'ils offrent une affection aiguë ou chronique. Chaque salle possède de 15 à 20 lits suffisamment écartés; l'aération et la lumière y sont excellentes, quelques plantes vertes décorent la table du milieu; il n'y a aucune mauvaise odeur: la propreté est absolument irréprochable. Immédiatement après la porte d'entrée, on remarque: à gauche, une pièce avec des lavabos pour l'hygiène des malades; à droite, une autre pièce où se tiennent les infirmières; à l'autre extrémité de la salle, une chambre d'isolement très suffisante pour deux personnes. Dans un des rez-de-chaussée, existent une salle de bains et une autre pour l'électrothérapie, qui est un des sujets de prédilection du professeur Erb. Deux baraques reçoivent 30 nerveux — objet de ses études préférées —; un autre pavillon, pour une cinquantaine de lits, est attribué aux maladies de la peau, qui jouissent d'une certaine autonomie, sous la direction d'un de ses assistants. Le total général atteint à peu près 200 lits, auxquels il faut ajouter 20 chambres privées avec 30 lits, sous la dépendance personnelle du professeur.

A droite du bâtiment administratif, voici la clinique chirurgicale. Un premier bâtiment en rotonde a été construit spécialement, en 1895, pour l'enseignement clinique. Au rez-de-chaussée s'étend une grande salle avec les instruments et le matériel d'urgence nécessaires aux petites opérations et pansements des malades de l'extérieur; tout à côté, une chambre pour l'orthopédie a pris une importante extension et a été transportée, aujourd'hui, dans un pavillon voisin placé sous la direction du professeur Vulpius. Un escalier en

pierre nous conduit directement au vestibule du premier étage : à droite, une chambre d'attente ou Wartezimmer ; à gauche, la pièce où se tient avec ses aides le professeur de clinique, qui était alors le Dr Czerny, actuellement remplacé par le Dr Wilms, et où l'on remarque une petite bibliothèque, des cahiers pour les observations, des brochures ou journaux allemands et étrangers ayant rapport à la chirurgie ; en face, une large porte, par où pénètrent les malades à opérer. Sur le même palier sont un vestiaire et, dissimulées assez habilement, les ouvertures par où passent les élèves, au moyen d'un escalier en colimaçon, pour se rendre à l'amphithéâtre, ou Auditorium, qui est ici en même temps salle d'opérations.

Cet amphithéâtre de forme ovalaire, élégant et clair, où le jour arrive d'en haut par un vitrage et d'en face par une large baie placée vis-à-vis la porte d'entrée, est partagé en quatre parties symétriques par des degrés en ciment : chaque quart peut contenir une quarantaine de personnes, soit 120 environ au total. Au centre, se trouve la salle d'opérations proprement dite, où l'on peut opérer très aisément deux malades à la fois. Enfin les bancs qui, d'ordinaire en France, sont d'un seul tenant d'un bout de salle à l'autre, sont remplacés ici, comme partout en Allemagne, par des strapontins en bois qui tiennent peu de place, se lèvent et se baissent à volonté, sont surtout d'un nettoyage facile et d'un entretien aisé. Un laboratoire pour les travaux d'expérimentation, de bactériologie, des pièces pour la photographie et les rayons X sont annexés à ce bâtiment d'enseignement. Trois pavillons à deux étages et quatre baraquements isolés élevés sur assises de pierre, les uns et les autres reliés entre eux par des galeries ouvertes

latéralement, reçoivent 200 malades environ : dans le premier pavillon sont les aseptiques ; le second, pour les septiques, est ouvert aux plaies suppurantes (abcès, phlegmons etc.) ou à des infections purulentes, et possède une salle d'opérations destinée à cet usage ; dans le troisième se trouvent, dans des chambres isolées, les malades particuliers du professeur de clinique avec, là encore, une nouvelle salle d'opérations, très proprement aménagée.

Pendant mon séjour, je vis fort peu le professeur Czerny, qui fut presque tout le temps suppléé par son premier assistant, le Dr Marwedel. C'était un homme très occupé qu'on disait en voyage, soit parce qu'il était appelé en consultation, soit parce qu'il prenait une part active à différents congrès. Une des rares fois où je l'aperçus, vif, alerte, l'œil pétillant, c'était à sa clinique, pendant qu'il opérait. J'avais apporté mon appareil photographique, et tandis qu'il paraissait très absorbé par l'acte opératoire, entouré de ses aides, crac ! je déclanchai le déclic. Ce bruit sec résonna dans la salle silencieuse ; brusquement il leva la tête, et perçut l'objectif ; alors en riant, il me dit : « J'espère, Monsieur, que vous me donnerez un exemplaire de ce chef-d'œuvre ». Un peu confus, je répondis « oui », et mis un soin tout particulier à développer ce cliché, désormais historique : hélas ! malgré tous mes efforts, l'image demeura obstinément floue et le chef-d'œuvre, si impatiemment attendu, ne vit jamais le jour !

La clinique des yeux, pour 70 à 80 malades, sous la direction d'un ophtalmologiste réputé, le professeur Leber, dont je suivis quelques leçons, est situé tout à côté et procède d'un système analogue. Créée en 1878, elle a été augmentée en 1893. Au rez-de-chaussée, il y

a l'auditorium, avec le buste d'Otto Becker, le fondateur, les salles d'examen et de réception des malades, la chambre noire, la salle de microscopie, plusieurs laboratoires très bien aménagés pour les travaux bactériologiques, optiques et d'expérimentation, le cabinet du directeur avec, à côté, la bibliothèque. Aux premier et deuxième étages sont les salles de malades (hommes, femmes et enfants) n'ayant pas plus de 6 à 10 lits chacune; la salle d'opérations est au deuxième étage et les chambres privées au troisième.

C'est tout près de cette clinique des yeux, tout au bout de la Luisenstrasse, que s'élève la clinique des Enfants, qui était alors dirigée par le professeur Vierordt, mort depuis. Construite grâce à la libéralité de la grande-duchesse Louise de Prusse, qui lui a laissé son nom (*Luisenheilanstalt*), elle comprend deux bâtiments, l'un pour les contagieux et l'autre pour les non-contagieux : c'est dans ce dernier, à la façade élégante, que se trouvent les salles pour la réception des petits malades, le cabinet du directeur, l'amphithéâtre de cours où j'allai maintes fois, et les sous-sols avec les laboratoires et la chambre noire pour la photographie.

Un peu plus loin, sur la Vossstrasse, la clinique des Femmes, édifiée en 1882-84, dresse la façade robuste de son bâtiment de milieu, à trois étages, avec deux ailes à deux étages et deux pavillons en encoignure. C'est l'après-midi, à 4 heures, que je me rendais, de temps à autre, aux leçons du professeur Kehrer, brave homme vieux d'âge et de jeu, mais dont l'installation à la fois gynécologique et obstétricale, avec ses multiples salles et ses 100 lits, son amphithéâtre de cours pour 80 personnes servant en même temps de salle d'opérations, ses deux chambres d'accouchement, sa salle pour

les laparotomies, son laboratoire et ses collections me faisaient envier pour mon pays, où elle est encore inexistante, une si magnifique organisation.

Les mêmes sentiments m'envahissaient quand, dans l'après-midi également, sur les 2 ou 3 heures, de l'autre côté de la Vossstrasse, je pénétrais dans la clinique des maladies mentales, qui était alors dirigée par Kræpelin, le déjà célèbre psychiatre allemand. Entourée, comme toutes les cliniques dont je viens de parler, de vastes et superbes jardins que sillonnent des allées ombragées dans lesquelles se promènent et se récréent les déments surveillés, cette clinique présente un bâtiment en façade, ou d'enseignement : c'est là que sont la salle de cours pour 100 auditeurs, le cabinet directorial, la bibliothèque, des laboratoires pour la microphotographie et pour les recherches psychiatriques avec de nombreux instruments de psychologie. En bas est un autre laboratoire exclusivement consacré aux préparations anatomiques du cerveau : là, le Dr Nissl, alors privatdocent, poursuivait ses travaux de coloration des centres nerveux, aujourd'hui devenus classiques.

Et j'admirais non seulement l'étendue de ce laboratoire pour lequel, quand je le visitai, 18 000 marks venaient d'être votés, pour l'agrandir, mais l'idée même qui avait présidé à cette organisation supérieure. Cent lits, distribués par nombre de 3 à 4 dans des chambres propres et spacieuses, recevaient seulement les sujets pouvant être utiles à l'enseignement ou à la science psychiatrique ; les cellules y étaient inconnues ; seules, quelques chambres d'isolement persistaient, et encore pour les malades qui « voulaient » s'isoler ; les agités étaient surtout traités par l'hydrothérapie tiède,

sous forme de bains où ils demeuraient de longues heures, tandis que la camisole de force et les mesures brutales avaient complètement disparu.

Dans cet ensemble de cliniques, je notais encore la présence d'une clinique spéciale pour les maladies des oreilles, comprenant une vingtaine de lits et le matériel d'opérations indispensable, placée sous la direction du professeur Passow, aujourd'hui à Berlin ; un service particulier, avec des lits, était également consacré à l'étude des affections du nez, de la gorge et du larynx ; enfin, dans une partie de la clinique chirurgicale, qui lui était réservée, le professeur Jung, aujourd'hui remplacé par le professeur Port, était à la tête de la clinique dentaire.

Il est facile de comprendre quelles réflexions amères me montaient à l'esprit, quand je faisais la remarque que ces enseignements spéciaux n'étaient guère représentés en France qu'à Bordeaux, et dans quelles conditions lamentables, par comparaison ! Aujourd'hui, alors que nous en sommes toujours au même point, ou à peu près, la petite Université de Heidelberg a trouvé les moyens d'édifier une nouvelle clinique d'oto-rhino-laryngologie, trois fois plus vaste que la première, et superbement aménagée ; tout à côté, sur la Vossstrasse, a été également construit, depuis quelques années, sur l'initiative du professeur Czerny, qui a quitté la clinique chirurgicale, l'institut clinique pour l'étude du cancer, le premier de ce genre qui ait été réalisé en Allemagne, et probablement en Europe, et qui a coûté 1 million de marks. Faut-il encore ajouter que depuis 1910, adjacents à cet institut, le long de l'Hospitalstrasse, s'élèvent la policlinique médicale, du professeur Fleiner, et l'institut de physiothérapie,

clair, aéré, luxueux, répondant aux desiderata scientifiques les plus modernes ? Quand, le jour de Pâques 1911, au cours d'une visite rapide, par un soleil radieux, je parcourus ces nouvelles installations, mes vieilles impressions de onze ans auparavant se réveillèrent soudain dans ma conscience ; et je sentis bien, hélas ! qu'elles étaient tout autant de circonstance qu'aux premiers temps de mon séjour.

Ainsi donc, par une merveilleuse compréhension pratique, tout ce qui concerne le malade, considéré en lui-même, l'enseignement clinique en un mot, est groupé dans le même quartier. Ce système est non seulement d'une indéniable commodité pour les étudiants qui peuvent assister, à des heures successives, à plusieurs cours dans leur matinée et leur après-midi, mais aussi pour les malades, qui peuvent être aisément transportés d'un service dans un autre, et enfin pour l'administration qui centralise son travail sous une direction générale unique.

A côté de ce premier groupement, en existe un second constitué par les instituts, dans lesquels est assuré l'enseignement qui ne concerne pas le malade proprement dit : ce groupe comprend les instituts d'anatomie et de physiologie, d'hygiène, d'anatomie pathologique. Ce dernier, seul, s'élève au voisinage des cliniques, et cela nécessairement, puisque le professeur d'anatomie pathologique est chargé de pratiquer toutes les nécropsies sans exception. Ici encore, bien que ce bâtiment datât de 1876, et que le directeur, le professeur Arnold manquât un peu de l'enthousiasme de la jeunesse — il avait alors soixante-cinq ans — il m'était impossible de ne pas être séduit par l'importance donnée à cet enseignement. La salle

d'autopsie bien éclairée présentait, en son milieu, une large table ovale en marbre avec une armoire pour les instruments et des étagères pour les bocaux, les cristallisoires, les flacons ; dans un coin était l'ascenseur qui, mû par la force hydraulique, transportait le cadavre de la cave sur la table de dissection. Dans le reste de l'édifice, et à ses différents étages, étaient : la chambre noire, diverses pièces de travail et laboratoires, des salles de coupe et de conservation des préparations, le Hörsaal et une autre salle avec de nombreux microscopes pour les cours de microscopie et de bactériologie, des salles pour les collections, sans compter les chambres pour le directeur, les assistants et le personnel. Comment ne pouvais-je pas être frappé de la supériorité de ce système, déjà bien mise en relief sans succès par Jaccoud en 1864, qui donne à l'anatomo-pathologiste le matériel de son enseignement? En France, où chaque professeur de clinique est le maître absolu de ses autopsies, le professeur d'anatomie pathologique, véritable chemineau coupe-toujours, en est réduit à courir de service en service quêtant, de la bonne volonté de ses collègues, quelques pièces plus ou moins détériorées de cadavre, souvent mal disséqué !

Des réflexions analogues me venaient à l'esprit à propos de l'Institut d'hygiène qui, construit sur deux étages, dans la Thibautstrasse, dès 1891, me montrait sous l'aimable direction du professeur Knauff, ses pièces de collections et de recherches, ses laboratoires multiples, ses appartements pour le chef et ses assistants, son amphithéâtre de cours, ses chambres réservées aux animaux et aux expériences bactériologiques. La comparaison n'était guère en faveur de la patrie

de Pasteur, dont les compatriotes étaient obligés d'aller à l'étranger pour rencontrer des installations qui jamais, pourtant, n'auraient vu le jour sans le génie de ce grand Français.

L'Institut d'anatomie, situé plus au centre de la ville derrière le Friedrichsbau, sur la Hauptstrasse, dirigé par un anatomiste réputé, le professeur Gegenbaur, mort depuis fort âgé, et remplacé par Fürbringer également connu, remontait à 1875 et avait été modifié plusieurs fois depuis ; il répondait à une conception analogue d'autonomie avec ses pavillons de dissection, ses salles de cours, ses collections d'anatomie comparée et d'anthropologie, ses caves de conservation des cadavres, sa salle d'histologie, les pièces du directeur et de son personnel, et son pavillon destiné à la médecine opératoire, ou *Akiurgie*, qui avait coûté, à lui seul, plus de 30 000 marks.

Et c'était encore la même conception générale que je retrouvais dans l'Institut voisin de physiologie, dans l'Akademiestrasse. Construit en 1875-76, peu après le départ du célèbre Helmholtz, sur les indications mêmes du grand physiologiste Kühne, qui venait de mourir quelques mois avant mon arrivée, j'y retrouvais, en plus des appartements pour le professeur directeur et ses assistants, de nombreuses salles pour l'enseignement et les recherches expérimentales : amphithéâtre pouvant contenir 100 personnes, laboratoires pour travaux physiques et chimiques, examens microscopiques, chambre des pesées avec pompes à air, chambre noire, salle de vivisection, cabinet de travail directorial, bibliothèque, dépendances pour les mammifères et oiseaux, bassins pour les grenouilles, aquarium pour les poissons.

M'étant ainsi familiarisé avec chacune des unités de l'enseignement médical, je m'aperçus bien vite que leur parfaite autonomie ne les empêchait point de s'agglomérer en un tout harmonieux qui, sous le nom de Faculté de médecine, venait former, avec les trois autres facultés de théologie, de droit et de philosophie, cet ensemble imposant et synthétique qui s'appelle l'Université.

L'Université, telle est la clé de voûte, en effet, qui réunit les uns aux autres tous les degrés de l'enseignement supérieur : vers elle, je portai donc mes pas curieux de néophyte. Et sur le Ludwigsplatz, à l'ombre des tilleuls feuillus, je contemplai la vieille bâtisse de 1711 avec ses deux étages et son toit en carène, que dépasse la tour d'horloge quadrangulaire où, sur un cadran immense, de grandes aiguilles visibles de loin marquent les heures. Certes, bien qu'il ait été restauré intérieurement en 1886, à l'occasion du cinquième centenaire de la fondation de l'Université, cet édifice me parut quelque peu vétuste et délabré ; mais ce qui m'en plut infiniment, c'est l'idée même qui s'attache à son existence, les traditions séculaires qu'il représente, et qui remontent à la fin du XIVe siècle.

Fondée la première, en Allemagne, le 13 octobre 1386 par Robert Ier, *ad instar studii Parisiensis*, l'Université de Heidelberg ouvrit ses portes avec deux maîtres venus de Paris et de Prague, et 579 étudiants. Elle devint rapidement célèbre. Au XVe siècle, elle compta des humanistes réputés tels que Celtes, Agricola, de Dalberg et surtout Reuchlin ; au milieu du XVIe siècle, sous le prince Otto Henri, luthérien fervent, dont le règne rénovateur ne dura cependant que trois

courtes années, l'Université se tourna vers les idées de la Réforme et de la Renaissance : « Je verserai pour sa prospérité jusqu'à mon dernier denier », disait ce prince ; et il fit venir, à prix d'or, le fameux juriste français Hugo Donellus, puis le célèbre Melanchthon, qui donnèrent à l'Université un nouveau lustre. Un peu délaissée au XVIIe siècle durant la guerre de Trente ans et surtout lors du passage de Tilly et de ses troupes en 1662, elle se releva de 1649 à 1680, avec Charles-Louis, dit le Tolérant, qui ouvrit, toutes grandes, les portes de la science aux diverses confessions : le renommé philosophe Spinoza fut lui-même sollicité, mais si le prince ne put réussir à l'attirer à Heidelberg, d'autres maîtres, également réputés pour leur époque, les Hottinger, Spanheim et surtout Samuel Pufendorf accoururent à son appel : alors, une nouvelle bibliothèque fut édifiée, on créa un jardin botanique.

Complètement anéantie et brûlée, comme le château et la ville elle-même, à la fin du XVIIe siècle, pendant l'incendie du Palatinat, au cours de cette guerre inique inspirée par Louvois, dont elle a terni pour toujours la mémoire, l'Université fut réorganisée et reconstruite par les Jésuites, en 1711, sur la place où elle est encore aujourd'hui. Soustraite dès le milieu du XVIIIe siècle, avec Charles-Théodore, à leur influence trop exclusive, c'est surtout depuis l'édit de 1803, promulgué par le margrave Charles-Frédéric de Bade, à partir du règne duquel on la désigne sous le nom de Robert-Charles (*Ruperto-Carola*), qu'elle a pris une remarquable extension. Divisée par lui en cinq sections : théologique, juridique, médicale, philosophique et scientifique, placée sous la direction savante de

quarante professeurs, elle reçut annuellement une dotation de 40 000 florins, qui ne tarda pas à être accrue. Il est peu d'universités qui, pendant le XIXe siècle, aient maintenu leur renommée avec autant d'éclat. Ce n'est pas seulement la faculté de droit qui brilla avec Thibaut, Vangerow, les deux Zachariä, Mittermaier, Mohl, Klüber, Renaud, mais la théologie avec Daub, Ullmann, Marheinicke, Bassermann, la médecine avec Ackermann, Henle, Helmholtz, les sciences avec Bunsen, Kirchhoff, Hofmeister, Kékulé, les lettres avec les littérateurs Görres, d'Arnim, Brentano, Voss, les philosophes Hegel, Zeller, les historiens Schlosser, Gervinus, Treitschke.

Et tout ce passé, le plus récent comme le plus ancien, est admirablement symbolisé dans ce monument universitaire par l'intermédiaire duquel les traditions ancestrales se sont transmises pieusement, de générations en générations, depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours. Si, peu à peu, le développement de la science médicale, jadis seulement doctrinale, a abouti à notre époque à l'édification des cliniques et instituts multiples dont je viens de parler ; si, de même, le perfectionnement de la chimie et de la physique, de l'astronomie, de la minéralogie et de la botanique, de l'archéologie et de la paléontologie a poussé, pour leurs recherches, leurs collections ou leur culture, à l'établissement d'instituts considérables, vers lesquels se dirigent des élèves nombreux : c'est toujours l'Université elle-même qui demeure leur commun berceau, comme celui des leçons de pure spéculation juridique ou sociale, religieuse ou philosophique, grammatique ou linguistique, mathématique ou géométrique, prosaïque ou poétique, géographique ou historique, les-

quelles continuent à avoir lieu, sous sa haute protection, dans son enceinte aux dimensions plus vastes chaque jour.

Ainsi, sous la conduite d'un complaisant concierge, au fur et à mesure que ma visite se prolongeait, je percevais le sens, infiniment respectable et profond, de ce terme d'*alma mater* qui m'était apparu, jusqu'alors, comme une expression de vieille noblesse, très vénérable assurément, mais frisant le poncif, le désuet et même un peu le ridicule.

Je traversai d'abord — spectacle banal — des amphithéâtres de cours de dimensions variables avec leurs bancs et leurs étroits pupitres : c'est dans l'un d'eux, resserré et obscur, que je suivis quelques leçons d'histoire de l'art allemand consacrées à Albert Dürer; et c'est dans un autre, le plus grand, trop petit néanmoins pour recevoir les 300 auditeurs qui se pressaient les uns contre les autres, que j'assistai aux conférences d'un philosophe allemand réputé, son excellence Kuno Fischer, mort depuis, et qui traitait alors de l'histoire de la philosophie moderne. La première fois que je vis le maître, je fus un peu étonné : court, bedonnant, la tête presque chauve parsemée de poils blancs, le visage complètement rasé, vêtu d'un pantalon gris clair sous un veston gris sombre, tenant à la main un chapeau mou de couleur chocolat fendu par le milieu, marchant à pas petits, mais marquant une indiscutable importance, tel m'apparut le vieux philosophe. Il s'assit sans façon devant sa table et entra, tout de suite, dans le vif de son sujet : il parlait précisément de Descartes ce jour-là et, à propos de sa méthode, s'occupa de Racine, Corneille, M[me] de Sévigné, Boileau et surtout Molière ; il s'exprimait

avec clarté, d'abondance, presque sans notes, non sans humour, pesant un peu sur les effets, de préférence quand il citait, en français d'ailleurs, des vers de notre grand comique. Les passages, tirés des *Femmes savantes*, furent en particulier fort appréciés de l'auditoire, et lorsqu'il arriva au fameux vers de Chrysale :

> Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère,

des rires violents secouèrent tous les bancs et des applaudissements frénétiques éclatèrent à travers toute la salle. On m'avait tellement persuadé que les Allemands ne comprenaient rien à Molière, que cet hommage imprévu me charma ; j'en reportai tout l'honneur au savant professeur qui avait su faire apprécier par ses élèves mon immortel compatriote ; et c'est très spontanément que je joignis mes acclamations à celles qui se manifestaient, si bruyamment, autour de moi.

Mais mon cicerone m'entraîne ailleurs. Voici des salles, de modeste apparence, avec quelques sièges fort simples et une table, recouverte du tapis vert classique : elles sont destinées aux réunions du Corps professoral de chaque faculté composé des professeurs ordinaires, sous la présidence du doyen, élu chaque année par ses collègues. Puis c'est une salle plus vaste et plus ornée, avec les portraits des aïeux appendus tout le long des murailles, dans laquelle le Sénat tient ses séances ; composé du vice-recteur, ou prorecteur, élu pour un an par l'ensemble des maîtres de l'Université, et qui le préside, assisté du prorecteur sortant et des cinq doyens, auxquels s'ajoutent, le plus habituellement, deux autres professeurs

et le juge chargé de la discipline universitaire, ce Sénat assure la marche régulière des affaires : libre dans ses mouvements, autonome, s'administrant lui-même, régi par des statuts particuliers qui remontent presque toujours à des temps reculés, il n'est en communication avec le ministère de l'Instruction publique que par le chancelier, ou secrétaire, qui est un fonctionnaire spécial attaché à l'Université, et qui sert de trait d'union entre les deux pouvoirs, le central et le régional.

Nous entrons maintenant dans la fameuse *Aula*, longue salle rectangulaire où tous les ans, le 22 novembre, anniversaire de la naissance du défunt grand-duc Charles-Frédéric, a lieu la séance solennelle sous la présidence du Recteur magnifique, le grand-duc actuel Frédéric de Bade : c'est la *dies academica*, qui réunit le corps académique au complet, depuis les autorités les plus hautes jusqu'aux maîtres et aux élèves, ainsi qu'un nombre restreint d'invités de choix, où prédomine l'élément féminin; en ce jour est prononcé le discours d'usage et sont proclamés les noms des heureux lauréats des prix académiques, proposés tous les ans dans chaque faculté.

Cette vaste salle est belle et imposante avec ses colonnes, ornées de lampadaires aux globes de verre blanc, ses galeries, ses drapeaux, son plafond en bois sculpté, dont les moulures en saillie encadrent les quatre médaillons peints représentant chacune des quatre facultés : théologie, droit, médecine, philosophie. Tout au fond, sur un tableau coupé en demi-cercle, une peinture allégorique montre le fondateur Robert Ier assis sur un trône élevé, entouré de maîtres et d'élèves, et qui souhaite la bienvenue à la déesse Pallas-Athéné, dont le char merveilleux est conduit

par un génie aux ailes étincelantes. De chaque côté du tableau, dans des niches, sont les statues en bronze de la Renommée et de la Science. Au-dessous, dans une autre niche, plus petite, apparaît le buste en marbre blanc du grand-duc Frédéric flanqué, à droite et à gauche, des portraits du fondateur Robert et du rénovateur Charles-Frédéric, qui se détachent sur fond d'or. Et quand, en ce jour de fête, sur les chaises, dans les galeries, sur les gradins, se pressent les professeurs aux robes de couleur, la tête couverte de la doctorale toque, la vue des habits noirs, des officiers sanglés dans leurs costumes rigides, des femmes aux toilettes froufroutantes et claires, des étudiants respectueux et calmes, tout contribue, dans cette atmosphère de joie qui rayonne dans l'air, à donner à cette cérémonie traditionnelle un aspect de solennité, qui est bien fait pour rehausser encore davantage, pour le plus grand renom de la science allemande, la gloire éternelle de l'Université de Heidelberg !

Comment le jeune étudiant qui, pour la première fois, assiste à un pareil déploiement de pompe et d'éloquence, ne serait-il pas pénétré par la force et la grandeur qui se dégagent d'une semblable organisation ? Comment pourrait-il oublier les devoirs qu'il doit remplir auprès de ce corps académique, si majestueusement figuré devant lui, et auquel il appartient désormais pour la vie ? D'ailleurs, tout est arrangé, ordonné, administré pour qu'il lui soit bien difficile de ne pas en sentir l'indiscutable puissance et l'incomparable cohésion.

C'est généralement dans la grande salle du Sénat que, nouvel arrivant, il doit se faire immatriculer au début du semestre : après avoir juré, en présence du

vice-recteur et du juge académique, qu'il honorera l'Université par sa bonne conduite et son travail, et qu'il demeurera fidèle à ses lois, il s'approche du vice-recteur et lui serre la main droite en signe de fidélité. Tel est le premier acte rituel, auquel il est tenu de se conformer en entrant dans la carrière.

Et ce n'est pas une simple et banale formalité. Car s'il manque à son serment, s'il s'oublie et transgresse les règlements ou enfreint la discipline usuelle, s'il s'est rendu coupable de quelque offense envers une des autorités académiques, soit verbalement, soit par écrit, s'il a troublé l'ordre dans la rue ou dans les dépendances de l'Université, s'il a été trouvé jouant à des jeux de hasard, s'il s'est livré à quelque acte, que la morale réprouve ou que l'honneur défend, s'il a participé à un duel, soit comme surveillant, curieux ou exécutant, s'il est enfin tombé dans l'ivresse, il est l'objet de peines disciplinaires, qui sont : la réprimande, l'amende, le cachot (de vingt-quatre heures à un mois), la menace d'exclusion et enfin l'exclusion définitive. Le cachot de Heidelberg — le premier que je voyais en Allemagne — constitue une des curiosités du bâtiment universitaire, et mon guide n'eut garde d'omettre de m'y conduire : il se compose de quatre petites chambres, sous les combles de l'édifice, où l'on accède par un vieil escalier en bois, quelque peu vermoulu ; elles portent les noms caractéristiques de « Villa Trall », « Palais-Royal », « Solitude », et« Sans-Souci ». Ces pièces, comme toutes les pièces analogues, ont murs et cloisons couverts de noms, d'initiales, d'inscriptions, de vers, d'armoiries, de portraits, de silhouettes et de mille autres dessins, dont le tracé a permis aux prisonniers nombreux, qui les ont habi-

tées, d'occuper leurs loisirs. Je relève ce quatrain, un des rares qui aient quelque esprit :

> Quand je vois tant de vers sur ces murs de cachot
> Qui clament vers le ciel leurs plaintes attristées,
> J'ai bien envie avec père Gœthe de dire :
> C'est dans le calme seul que se forme un talent. [1]

Mais l'Université ne se contente pas, avec ses coutumes et sa personnalité morale, de s'imposer à ses étudiants dès le commencement de leurs études ; elle ne se borne pas non plus, dans le cours de celles-ci, à les rappeler à leurs devoirs par des sanctions disciplinaires ; elle tient encore, au moment de l'acte final, à l'instant où ils passent leur thèse pour être reçus docteurs, à entourer cette consécration de quelque cérémonial. Sans doute, ce rite n'a plus l'ampleur ni aussi le ridicule stigmatisé par Molière ; mais il possède encore un certain degré de formalisme et d'apparat : et c'est à l'Université, soit dans l'*Aula*, soit dans une des salles où se tiennent les réunions des facultés, que le candidat, vêtu de la robe, répond aux maîtres également en robe qui l'interrogent publiquement, pendant près de deux heures, sur sa dissertation inaugurale et sur les matières du programme correspondant au doctorat choisi.

Ainsi le cycle est terminé : et de même qu'une excellente mère de famille veille avec amour sur ses enfants, depuis la naissance jusqu'à ce qu'ils aient l'âge

1.

> Seh'an des Carcers Wänden ich der Verse Fülle
> So wehmutsvoll zum Himmel klagen,
> Möcht'ich mit Vater Gœthe sagen :
> Es bildet ein Talent sich in der Stille.

d'homme, de même l'Université, seconde mère des fils qui lui sont confiés, du jour où ils entrent dans son sein jusqu'au jour où ils la quittent, surveille avec un soin jaloux leur développement intellectuel et moral. Voilà ce que m'apprit, mieux que toute lecture, la simple visite de la vieille et auguste université de Heidelberg.

Je retrouvai bientôt cet esprit d'ordre et de discipline dans les actes ordinaires de la vie courante de ces jeunes gens, dont je partageai chaque jour les repas, les habitudes et la conversation. Assidus aux cours, suivant avec docilité les leçons de leurs professeurs, sans aucune manifestation bruyante préliminaire ou terminale, écoutant de longues heures sans le moindre geste d'impatience, approuvant seulement, de temps à autre, avec de gros rires approbatifs, soumis, calmes, studieux, réguliers, toujours comparables à eux-mêmes, tels m'apparurent mes nouveaux compagnons.

Vers une heure, je déjeunais presque toujours au Schiff avec mes deux chimistes ; ils arrivaient, soit à pied, soit à bicyclette, prenaient leur repas en une demi-heure environ, avalant gloutonnement chaque plat sans parler, les coudes sur la table, et s'en allaient comme ils étaient venus, tenus par les heures de leurs travaux pratiques. Leur conversation était d'un intérêt limité, leur culture générale peu étendue ; ils prétendaient, comme tous les habitants de ce pays du Sud, qu'ils détestaient les Prussiens ; mais insensiblement et inévitablement, on en revenait toujours à la grande Allemagne, à la perfide Angleterre, et au regret que les Français ne soient pas plus amis avec les Allemands,

sujet que, dans les premiers temps surtout, je détournais de parti pris.

Plusieurs fois, il m'arriva de les accompagner jusque dans leur laboratoire de chimie, à côté de l'institut de physiologie, laboratoire immense qu'avait illustré, durant près de quarante ans, le célèbre Bunsen. Une activité prodigieuse régnait en cette enceinte. Ils étaient bien trois ou quatre douzaines de jeunes gens, ayant chacun leur table, leurs nombreuses étagères encombrées de verreries, leurs tiroirs et leurs armoires emplis des substances de toute espèce avec le matériel indispensable aux manipulations les plus complexes de la chimie : des cornues de toute grandeur et de tout volume, des flacons emplis de liquides aux couleurs différentes, les becs Bunsen et les coupes de porcelaine, cristallisoires et vases divers frappaient les regards anxieux. Des vapeurs, des fumées âcres ou éthérées, des odeurs qui prenaient à la gorge ou piquaient le nez, rappelaient les œufs pourris ou la pomme reinette, emplissaient l'atmosphère viciée. De temps à autre, des explosions formidables éclataient, et les cornues réduites en mille miettes, risquant de blesser les assistants, répandaient leurs débris de verre cassé à tous les coins de la pièce. Le professeur Curtius, aidé de cinq ou six autres professeurs ou privatdocents, passait devant les élèves, surveillait leur travail, se faisait expliquer par le menu leurs manipulations, leur donnait un conseil et souvent un coup de main, quand c'était nécessaire. On avait bien l'image de la plus fiévreuse animation qui, à ce degré et surtout en chimie, était absolument inconnue dans toutes nos universités de France.

L'après-midi, j'allais aux cours ou faisais des pro-

menades, afin de me familiariser de plus en plus avec la coquette petite ville, et ses agréables environs.

Sur la rive gauche du Neckar au pied du Gaisberg et du Königsstuhl couverts de forêts, faisant face sur la rive droite à Nauenheim, dont les rues s'étagent à la base du Heiligenberg aux flancs boisés, Heidelberg étale son agglomération de près de 50 000 âmes. Quand, venant de Nauenheim, on franchit le pont neuf ou pont Frédéric, construit en 1877, on arrive sur la Sophienstrasse : ouverte sur l'emplacement d'anciens remparts disparus, longeant le jardin de Bismarck au milieu duquel, comme par hasard, est érigé le buste en marbre du chancelier de fer, cette voie aboutit presque aussitôt à un carrefour ; à droite s'ouvre la Bergheimerstrasse avec le quartier des cliniques ; à gauche, commence la Hauptstrasse, étroite rue de 2 kilomètres qui traverse toute la vieille ville. Les maisons qui la bordent de part et d'autre n'ont point le pittoresque architectural de la plupart des antiques cités universitaires allemandes : elles revêtent l'uniformité du style de Renaissance baroque, qui était de mode à la fin du XVII[e] siècle, époque à laquelle Heidelberg fut complètement détruite, lors de l'incendie du Palatinat.

C'est aujourd'hui une rue banale, que je suivais souvent soit pour me rendre aux instituts d'anatomie ou de physiologie et de chimie, soit pour aller dîner dans quelque restaurant achalandé comme le Luxhof, le Perkéo, ou encore le célèbre Ritter : ce dernier, un des rares édifices échappés au feu de 1693, s'élève sur le marché presque en face de la Heiliggeistkirche, dont les hauts contreforts délimitent entre eux de longues baies vitrées arrondies en ogive et donnent abri, à leur base, à toute une théorie de petits boutiquiers. La

façade de cet hôtel Ritter a vraiment un air gracieux, quoique d'une ornementation un peu chargée, avec ses quatre étages dont la largeur diminue à mesure qu'ils s'élèvent vers le faîte, ses fenêtres Renaissance à frontons, ses colonnes doriques, ioniques et corinthiennes, ses arabesques, ses volutes, ses figurines, ses chapiteaux sculptés. Presque au-dessus de la porte d'entrée, dans le soubassement des deuxième et troisième fenêtres, deux béliers se regardent : ils sont l'emblème du premier propriétaire de cette belle demeure, Charles Bélier, riche marchand drapier huguenot, qui, fuyant les persécutions contre les protestants, quitta Tournay pour venir s'installer à Heidelberg en 1572, et fit construire sur ses indications ce magnifique palais, en 1592, par un architecte dont on ignore le nom.

Voici l'hôtel de ville, à gauche, et le marché aux blés à droite ; puis le Karlplatz ombragé de platanes, avec le tribunal où était jadis le musée de peinture des frères Boisserie, dont Gœthe fut l'hôte illustre en 1814 et 1815 ; là encore se trouvent le palais du grand-duc et aussi quelques vieilles maisons, qu'habitèrent les célèbres professeurs Thibaut et Mittermaier. Peu après, tout au bout de la rue, c'est le Karlstor, antique porte à l'entrée est de la ville, qui servit de prison et de salle de garde.

De là, revenant sur mes pas jusqu'à la ruelle voisine, le Friesenweg, je grimpais, par des escaliers, jusqu'à un sentier en lacets qui, par le Friesenthal, arrive à la terrasse du parc du fameux château de Heidelberg. Ce parc, dont les allées aux méandres aimables furent tracées par Salomon de Caus, le célèbre architecte français, que Frédéric V fit venir auprès de

lui en 1616, est devenu le rendez-vous favori de la population indigène et étrangère. Les pas errent volontiers au milieu de ce jardin délicieux où les arbres aux essences de toute espèce, sapins et sapinettes, chênes et hêtres, châtaigniers et tilleuls, lauriers, orangers, citronniers enchevêtrent leurs berceaux de verdoyante ramure.

Soudain, au détour d'un sentier ombragé, une tour en ruines, dévorée par le lierre, montre à l'œil ravi ses arcades de pierre à moitié éventrées : c'est le Krautturm ou « gesprengter Turm », tour fendue par la poudre. Plus loin, un arc de triomphe surgit dans la verdure, chantant aimablement, en ses bas-reliefs gracieux et ses colonnes aux fines arabesques, l'amour de Frédéric V, le roi d'hiver (Winterkönig) pour « sa très chère épouse » Elisabeth Stuart. Et, tout autour, c'est le jardin anglais tracé aussi en son honneur, et qui est bordé de remparts dévastés, d'où émergent la Tour Rondell et la Grosse Tour (dicker Turm) à peine reconnaissables à leurs murs arrondis dont les moellons déchiquetés sont envahis, eux aussi, par le lierre et la mousse : dans cette grosse tour, de vastes dimensions, existait une salle de fête où, sous Charles-Louis, des comédies d'auteurs allemands, français, italiens et espagnols furent représentées ; de là, on jouit d'un coup d'œil magnifique sur Heidelberg, la vallée du Neckar, les hauteurs de l'autre rive et la plaine du Rhin.

Mais me voici dans la cour du vieux château féodal, où me conduit un pont étroit qui aboutit au Torturm, massive tour carrée avec son clocheton, creusée d'une entrée basse surmontée de deux chevaliers en pierre : rigides dans leur armure et l'épée à la main, flanqués de deux lions à figure humaine, tous les quatre sculp-

tés au-dessus de la porte, ils paraissent vouloir en défendre le passage. A droite, c'est le logis où campaient les soldats avec, en coin, la galerie de la fontaine et ses quatre arceaux en ogive, que surplombent de larges fenêtres Renaissance à moitié enfouies dans le feuillage, qui monte jusqu'au toit. A gauche, c'est le Ruprechtbau, dont il ne reste plus qu'une partie de la façade détruite. Puis la cour s'élargit : devant soi, dans un angle, le Glockenturm, haute tour octogonale, élève vers le ciel son imposante masse ; sur elle, à l'est, vient s'appuyer le corps de bâtiment Ludwig-Otto-Heinrich, façade monumentale en beau style Renaissance qu'un savant allemand, dans son lyrisme verbeux et puéril, considère comme « le plus noble reflet et la plus magnifique floraison de l'Humanisme allemand dans sa complète idéalité ». Le Gläserner Saalbau, avec sa galerie aux arcades à plein cintre que supportent de courtes colonnes aux lignes parallèles, réunit ce bâtiment au Friedrichbau, orienté vers le nord, et dont la façade, également baroque, pendant de la précédente, ornée de cent statues, de bustes et de couronnes, se termine par deux pignons au faîte surmonté d'une statue immense.

Sous ce bâtiment, une voûte dirige mes pas vers la cave et son célèbre tonneau, construit en 1751 ; c'est le troisième du nom. Le premier, le plus petit, de 1591, contenait 125 000 litres ; il fut remplacé par un plus grand, de 192 000 litres, en 1664. L'actuel n'a été rempli que trois fois, depuis son installation, et on discute encore sur son exacte contenance qui serait, selon les auteurs, de 212 422, 221 726 ou 236 000 litres de vin ! Son gardien, le nain Perkeo, dont la statue en bois se dresse en face du tonneau, ne connut pas,

hélas ! ce dernier foudre, car il était mort, comblé d'honneurs et chargé d'ans, depuis 1742. Mais son affection pour le précédent a suffi largement à sa gloire éternelle. Confus de sa petitesse minuscule en face de cette grandeur gigantesque, il s'efforçait de rapprocher la distance qui le séparait de son adversaire, en se gonflant le ventre à ses dépens : 40 chopes chaque jour prenaient le chemin de sa vaste panse, ce qui augmentait, paraît-il, sa verve naturelle et le piment de son esprit. Ce parfait ivrogne dont on ignore à peu près tout — on sait seulement qu'il venait du Tyrol — a connu tous les bonheurs : non seulement il a été le bouffon légendaire du prince Charles-Philippe, mais il a été peint, sculpté et même chanté par Scheffer, le poète de Heidelberg, en des vers restés classiques ; il demeure de cette ville comme une sorte de héros national, symbole de la prospérité débordante d'une contrée heureuse, emblème riant de la vie de château et de la joie de boire !

Mais je traverse de nouveau le jardin anglais et, par l'entrée ouest, je descends vers Heidelberg par le Schlossberg, rue étroite et rapide, que suivaient jadis les princes électeurs, soit à cheval, soit en carrosse, pour gagner leur palais. La vue est merveilleuse sur la vallée du Neckar et la ville, qui s'allonge à mes pieds. J'y suis bientôt après avoir franchi la voie du chemin de fer : c'est d'abord l'église Saint-Pierre dont le clocher en grès rouge, ajouré de fenêtres en ogive, élance vers le ciel bleu sa flèche fine ; en face du jardin qui en orne la base, s'élève, depuis 1905, la nouvelle bibliothèque universitaire, monument considérable qui a coûté près de 2 millions de marks : on y remarque une grande salle de lecture pour 100 personnes, et des

salles spéciales pour les professeurs, le prêt et les échanges, les journaux, les livres, les catalogues, le personnel, les cours, et surtout la chambre des manuscrits rares, extrêmement intéressants à feuilleter et d'une valeur originale inestimable. Cette bibliothèque ne contient pas moins de 450 000 volumes, 200 000 brochures et dissertations, 3 000 manuscrits, 2 000 cartulaires, 700 folios.

Voici maintenant la Leopoldstrasse, avenue bordée de châtaigniers avec ses frais bosquets, ses gazons verts, ses fleurs et ses jets d'eau : c'est le lieu de promenade fréquenté où, surtout les dimanches et jours de fêtes, se donnent rendez-vous, pour le concert, étrangers, habitants, étudiants aux casquettes de couleur, gentilles dames et demoiselles. La partie la plus animée se concentre à l'autre bout du cours Leopold, vers les deux jardins établis côte à côte, le Neptungarten, plein d'ombre, et le Stadtgarten avec son pavillon à musique et son restaurant, bondé de consommateurs à la belle saison. De loin en loin, le long de ces vertes allées, un écriteau posé sur une maison rappelle le nom d'un homme célèbre qui l'habita : tels les historiens Schlosser et Gervinus, le patriote Häusser, le médecin Friedrich ; ou bien c'est un drapeau, aux multiples couleurs, qui indique la demeure de quelque corporation d'étudiants : Saxoborussia, Suevia, Leonensia.

D'autres fois, longeant la rive droite du Neckar, depuis le Schiff jusqu'au vieux pont en dos d'âne, je le franchissais pour gagner l'autre rive : après avoir salué Minerve, qui dressait devant moi sa statue allégorique, je m'inclinais à l'autre bout du pont, devant la statue du prince Charles-Théodore, rénovateur de l'Université, ami des arts et des sciences, « le Louis XIV de

Heidelberg », comme l'appellent certains biographes enthousiastes. Puis, je passais entre les deux tours, terminées en casque à pointe, et qui sont réunis l'une à l'autre par une muraille percée d'une porte : la porte du pont (Brückentor). Une de ces tours, qui montre encore les traces des boulets français de 1799, servit de prison durant tout le XIXe siècle pour les perturbateurs de l'ordre et les tapageurs nocturnes ; comme le chanta Scheffel :

> Cette prison de la tour du pont
> Est un endroit sombre et tranquille.

Obliquant à droite, je flânais sur la rive gauche, passant devant le vieux Marstall devenu, après diverses destinations, une école industrielle ; puis je traversais le Jubiläumsplatz, place alors vide et dénudée, sur laquelle se dresse, depuis 1903, une immense salle des fêtes (Stadthalle) qui l'orne, à son avantage, dans le style Renaissance du Friedrichsbau. Ce monument, que j'ai visité en 1911, sorte d'hymne élevé à la gloire de Heidelberg, porte sur ses quatre façades les bustes, statues et portraits des hommes les plus célèbres de cette petite ville. Les Helmholtz, Bunsen, Kirchhoff, Vangerow, Kussmaul, Blauntschli, Mittermaier, etc... y voisinent avec le poète local Scheffel, et son divin Perkeo, et aussi avec les têtes de Liszt, Mozart, Bach, Wagner et Beethoven, dieux de la musique et du théâtre, et encore avec celles de Bismarck et de Moltke, encastrées dans des niches et symbolisant les armes et la force. L'intérieur de cet édifice s'harmonise parfaitement avec cette rectangulaire et majestueuse façade, qui en constitue l'extérieur : je me contente de signaler une immense salle avec son

orgue, — de 4394 tuyaux exactement, ainsi que le gardien me l'indique avec fierté, — et qui est décorée par une gigantesque fresque en carreaux, représentant la destruction de Heidelberg par le général Mélac, en 1689 : singulière idée que de figurer cette abominable scène de carnage dans ce temple de l'art et de l'esthétique ! Et fuyant ce goût criard et cet affreux mélange, je me retrouvais, comme en 1900, sur les bords du gracieux Neckar, à quelques pas du Pont Neuf : en face de moi, sur la rive opposée, les deux cimes du Heiligenberg séparaient encore le vallon ravissant du Wiesental des pentes du Heidenknörzel, dont le sommet se prolongeait toujours vers les cimes, plus hautes, de l'Holdermann et du Weissenstein !

Quand le temps était beau, je suivais volontiers, surtout vers l'heure du lever du soleil, le Philosophenweg, sur les pentes du Heiligenberg, pour rentrer en ville directement par le vieux pont; ou bien je prenais un long détour aboutissant finalement à la Hirschgasse où, dans une auberge depuis plus de cent ans, ont lieu les duels d'étudiants. Ou bien, montant plus haut que le château, à flanc du Königsstuhl, je grimpais par des sentiers ravissants, au milieu des abricotiers, des pêchers, des cerisiers, des châtaigniers et des sapins aux aiguilles brunes, sur lesquelles glissaient mes pas, jusqu'à la Molkenkur, lieu d'excursion chéri des promeneurs : de là-haut, dans les vapeurs du crépuscule, on jouit d'un délicieux panorama, sur le château, sur Heidelberg et l'aimable vallée du Neckar.

C'est là qu'une après-midi d'août, à peine assis à une table, devant une chope de bière, un bruit insolite me surprit, tandis que j'admirais tranquillement le gracieux paysage. Je me retournai brusquement et aperçus

non loin de moi un monsieur qui, lui aussi, en face de son demi de bière, semblait attendre avec un calme parfait la fin du jour. Le bruit qui m'avait inquiété ne tarda pas à se reproduire, suivi bientôt de plusieurs autres. Maintenant, prêtant attention, j'entendais distinctement une série de rots, au nombre de huit à douze, qui se succédaient sans interruption à une vitesse si rapide que, tout d'abord, j'avais pu me demander d'où ils venaient. Mais n'ayant qu'un unique voisin, je me trouvai bien obligé de le mettre en suspicion ; je le surveillai donc étroitement, et voici ce que j'observai.

Au début, il continua à jouer la paisible indifférence ; sentant que j'avais les yeux sur lui, il essaya de résister quelques instants au besoin de boire ; il me lançait à la dérobée des regards furtifs, épiait mes moindres mouvements ; puis brusquement, comme je venais de tourner la tête, il saisit à la hâte son verre et avala précipitamment quelques gorgées de bière ; je l'aperçus comme il le reposait sur la table, et en même temps éclatèrent plusieurs rots, qu'il tenta d'étouffer, mais en vain. Alors, il se passa ceci. Voyant qu'il était découvert, mon voisin ne garda plus aucune mesure ; il s'en donna à cœur-joie, ce fut une véritable débâcle : il buvait plus souvent et les rots se succédaient plus nombreux, plus sonores et plus répétés ; ils commençaient même, alors qu'il avait encore le verre à la bouche, ce qui provoquait dans le liquide un glouglou peu enchanteur. J'étais monté à la Molkenkur pour prendre l'air et non une observation ; la place me fut bientôt intenable, et c'est en grommelant un peu qu'à travers la forêt, par les sentiers ombreux et en zigzag, je redescendis sur Heidelberg : cette fois-là,

je ne vis pas, sur le Neckar, tomber le crépuscule.

Parfois, j'allais plus loin excursionner dans les environs, remontant à bicyclette les bords sinueux de la rivière : j'étais séduit par ses coquets villages Schlierbach et Ziegelhausen se faisant face sur chaque rive, par Neckargemund et ses gentilles villas, Neckarsteinach et son pittoresque manoir perché dans la verdure, comme un nid d'hirondelle, au-dessus des rochers : c'était le château de Dilsberg qui servit de prison, pour les étudiants, jusqu'en 1823 ; j'atteignais ensuite Neckarhausen, Hirschhorn et son vieux castel, Eberbach, Zwingenberg, dans un site encaissé admirable avec son château aux cinq tours, du XVI[e] siècle, aujourd'hui restauré, Neckargerach et Neckarelz : tout le long du chemin aux détours imprévus, des tours, des clochers, des remparts en ruines, des demeures féodales en partie reconstruites, des maisons, de riantes villas surgissaient au milieu des rochers ou à flanc de coteau dans un fouillis de vertes forêts, tandis qu'à mes pieds serpentait la rivière enchanteresse aux ondes douces et tranquilles.

Par un après-midi ensoleillé, je m'acheminai dans la plaine du Rhin jusqu'à Schwetzingen, à 7 kilomètres ; et je déambulai à travers les immenses jardins aux allées droites ornées de statues, de rocailles, de fontaines et qui, tracés au XVIII[e] siècle sous Charles-Théodore dans le style de ceux de Versailles, attirent chaque dimanche quantité de flâneurs. Deux ou trois fois, je me dirigeai sur Mannheim qui, entre l'embouchure du Neckar dans le Rhin et le Rhin lui-même, étale ses monotones rues, coupées à angle droit. J'étais littéralement sidéré par le développement formidable donné à ce port de commerce, en voie d'agrandisse-

ment constant, dont on construisait un nouveau bassin, avec ses magasins aux multiples étages élevés tout autour. Combien mes compatriotes de notre port bordelais, pourtant bien mieux situé à tous les points de vue, me paraissaient alors, par comparaison, enlisés dans la routine, arriérés dans leurs conceptions étroites, étriqués, racornis, séniles avant l'âge !

J'essayai de chasser cette triste vision en allant au théâtre : la première fois que je pénétrai dans ce vaste édifice, on y jouait *Tannhäuser*. L'immense salle était archi-comble, et l'ouverture, comme il est de règle en ce pays, fut attaquée dès les 6 heures 1/2. Les deux premiers actes se jouèrent l'un à la suite de l'autre sans interruption, puis il y eut un entr'acte de trente à quarante minutes. Alors, ce public qui avait écouté, jusque-là, avec une attention contenue et un calme admirable, se rua vers le buffet ; bientôt, à toutes les places, depuis le parterre jusqu'au paradis et des fauteuils aux galeries, on vit apparaître des spectateurs mangeant des sandwichs, des viandes froides, et même des saucisses de Francfort, qu'ils tenaient au bout de leurs doigts gluants : sur les tapis de maroquin, sur les sièges drapés de rouge, ces bribes de chair s'émiettaient, tombant des bouches entr'ouvertes ; et rien n'était pénible, pour mon goût français, comme de voir des hommes en habit ou des femmes en toilette de gala se communiquer leurs impressions d'art, tandis qu'ils se repaissaient de victuailles lourdes et qu'à leurs pieds s'étalaient les reliefs malodorants d'un si piètre festin.

Puis le spectacle reprit sans discontinuer, pour finir sur les dix heures. Cette musique de Wagner, accueillie avec un silence religieux par cette foule muette d'ad-

miration, laissa froide mon âme de Latin. Je m'étais fait une joie d'entendre cet opéra qui, en France, m'avait beaucoup plu dans son adaptation. En Allemagne, ces trois actes, dont le texte fut scrupuleusement chanté sans omettre une note, sans la moindre coupure, me parurent d'une interminable longueur, et leurs leitmotive d'une répétition terriblement fastidieuse ; la fameuse marche elle-même, par suite de la lenteur excessive de son exécution, me sembla perdre sa majestueuse ampleur et son étincelant éclat. Il est vrai que les artistes étaient médiocres, et que leur voix gutturale et que leurs gestes inharmonieux et pleins de gaucherie ne réussissaient pas à émerger sur la fadeur d'un orchestre dirigé sans maîtrise.

Malgré l'intérêt que ces promenades ou ces soirées récréatives offraient pour moi, je m'absentai assez peu, durant mon séjour de Heidelberg. Après dîner, jusque vers 10 heures, il m'arriva, de temps à autre, d'être reçu par quelque aimable professeur de la Faculté de médecine, ou de celle de philosophie ; mais le plus souvent, je me contentais d'aller bavarder avec des camarades allemands, jeunes docteurs ou étudiants : nous nous rencontrions généralement au Stadtgarten, où les accents d'un concert quotidien fendaient joyeusement les airs ; ou bien nous allions au café Hœberlein, sur les allées Léopold, jouer quelques parties de billard ou d'échecs. La fortune, en ces passe-temps, me fut irrégulièrement favorable ; mais si au billard — le « billard français », comme ils disent, — je fus, quoique joueur médiocre, presque toujours le meilleur, il m'arriva aux échecs, semblable en cela à Napoléon qui n'était pas très fort à ce jeu, de connaître assez fréquemment la douloureuse défaite. Enfin, assez régu-

lièrement, je parcourais les journaux de France, limités, comme presque partout en Allemagne, au *Temps* et au *Figaro,* dont je comprenais, mieux qu'en mon pays même, le rôle national considérable.

Trois fois, durant mon séjour, j'assistai à ces fêtes nocturnes renommées, qui consistent dans l'illumination du château (*Schlossbeleuchtung*). Ces soirs-là, suivant le courant des curieux, je gagnais allègrement le Philosophenweg ; et rien n'était merveilleux comme de voir, dans la nuit sombre, l'embrasement des mille feux de Bengale qui jetaient une lueur rosée sur tout le vieux château ruiné : la grosse tour émergeait à peine vers la droite; mais la façade se profilait immense, agrandie par les flammes de couleur, avec les quatre étages du Friedrichsbau, et, surtout, la haute tour octogonale qui détachait à gauche ses croisées en ogive sur le fond de la montagne, toute d'ombre enveloppée. Au même instant, le vieux pont du Neckar s'illuminait ; ses arches éclairées se reflétaient dans le fleuve. Et dans ce flamboiement féerique, qui montait de la vallée vers l'antique castel, on entendait les voix des étudiants et du peuple, réunies en un chœur formidable, qui entonnaient à pleins poumons le chant célèbre de Scheffel, l'*Alt Heidelberg* :

Vieil Heidelberg, ô toi jolie,
O toi, ville riche de gloire,
Sur le Neckar et sur le Rhin,
Aucun autre ne t'égale.

Ville aimable aux bons vivants,
Lourde de sagesse et de vin,
Dans les flots de ton onde claire
Pétille ton petit œil bleu.

*
* *

Mais progressivement, aux milieu de ces enchantements, je m'acheminais peu à peu vers la troisième étape de mes impressions. Je finissais, sous ces politesses obséquieuses, sous cette aménité doucereuse, par sentir percer le grain de la jalousie et, plus encore, le contentement de soi-même et l'orgueil incommensurable. Des allusions, sans cesse renaissantes, à notre défaite de 1870, m'agaçaient, non seulement parce qu'elles impliquaient un absolu manque de tact, mais surtout parce qu'elles aboutissaient à cette conclusion, indiscutable et irréfutable dans la bouche de ceux qui l'émettaient, que, depuis cette époque, nous étions demeurés comme figés au même point, n'ayant fait aucune espèce de progrès, et dans n'importe quelle branche des sciences ou des arts.

Quelques anecdotes, entre mille, me reviennent à la mémoire. La base des conversations quotidiennes roulait autour des choses de la guerre, qui trouvaient un aliment sans cesse renouvelé, en cet été 1910, dans la campagne internationale de Chine, à la suite de l'attaque des Légations. Un des deux chimistes avec lesquels je prenais les repas de 1 heure était particulièrement ardent dans ses appréciations. Et comme un jour, peut-être pour la centième fois, il me vantait la supériorité des armées allemandes sur toutes les autres, et plus spécialement sur les nôtres, je perdis patience. Sur un ton où grondait une sourde colère, je me mis à faire l'éloge de nos soldats ; j'insistai sur les prouesses de nos troupes frontières, et notamment des bataillons alpins, que je connaissais dans le menu

détail, y ayant servi moi-même ; j'ajoutai que je ne voyais pas quelle artillerie au monde pouvait être comparée à l'artillerie française, et, dans mon enthousiasme, je parlai de la rapidité de déplacement des pièces, de leur pointage immédiat et sûr, de leur mobilité extraordinaire et de leurs effets terribles ; je donnai des exemples, je citai des faits précis, réduisant à néant, en quelques minutes, tous les arguments qui, depuis de longues semaines, m'avaient été chaque jour ressassés. Je sentais que mon camarade, d'abord incrédule simplement, se contenait avec peine sous le flot montant de mes paroles vengeresses ; ses traits de plus en plus contractés respiraient la fureur. Quand je m'arrêtai, soulagé d'avoir laissé déborder le trop-plein de mon cœur, mais un peu honteux en même temps de n'avoir pas su mieux conserver mon sang-froid, il me répondit les yeux chargés de haine : — « Votre artillerie, votre artillerie..., on a bien vu ce qu'elle a fait en 1870 ! »

Cela vaut le trait extrêmement spirituel dont fut l'objet un de mes amis les plus chers, au cours d'une grande chasse en Hanovre, où il avait été invité. Comme il venait de rater un faisan, qui passait à portée de son fusil, son proche voisin s'exclama, en pouffant de rire, au milieu de l'hilarité générale : — « Ne vous étonnez pas, Messieurs. C'est un Français qui vient de tirer. Et nous savons depuis 1870 quelle est la justesse de leur tir. »

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier à l'infini, sont surtout instructifs en ce sens, qu'ils montrent l'état d'âme des Allemands, considérant le Français de 1900 ou de 1914 comme le vaincu de 1870 : singulière illusion du vainqueur ! Cela prouve que les leçons éternelles

de l'histoire ne servent à peu près à rien, puisqu'on voit les peuples tomber les uns après les autres dans les mêmes fautes, la victoire conduisant à un fol orgueil ou à la mollesse, la défaite poussant au contraire à une régénération du caractère et de la volonté. Quand j'entendais mon chimiste me dire, avec la plus entière conviction, que la conduite des Anglais au Transvaal était le comble de l'ignominie, parce qu'il n'est pas difficile de vaincre quand on a le nombre avec soi, comment oubliait-il que les Allemands, en 1870, n'avaient dû leur succès qu'à une cause exactement identique ?

Mais si ces considérations philosophiques avaient pour moi un indiscutable intérêt, elles étaient bien incapables de me mettre à l'abri des mille blessures d'amour-propre qui, chaque jour, se renouvelaient à mes dépens. La raison, dans ces cas, est dans l'impossibilité de triompher du sentiment : la satisfaction qu'elle peut éprouver à expliquer les faits démontre simplement sa faiblesse en face des élans de l'âme, qui la dominent et l'entraînent.

Si donc les idées guerrières des étudiants que je fréquentais me paraissaient de plus en plus insupportables, bien que je me les expliquasse parfaitement, leur mentalité propre, pour des raisons intimes analogues, finissaient par m'horripiler supérieurement. Cette discipline ordonnée, cohérente, que j'avais notée avec une certaine admiration dans leur vie de travail, je la voyais se poursuivre, toujours identique à elle-même, jusque dans leurs jeux, leurs amusements, leurs distractions, le fonctionnement de leurs associations.

Sans doute, dès son arrivée dans l'université, le jeune étudiant, reçu par ses camarades plus anciens,

n'est pas comme jadis, histoire d'être dégrossi, passé au Pennalismus ou « à l'étrillage » (*Keilen*); mais si la forme de la discipline a changé, elle n'en continue pas moins à exister. C'est ainsi qu'il est tenu, tous les six mois, de verser 2 marks au Comité général des étudiants, chargés de défendre les intérêts communs de tous. Ce Comité, renouvelé deux fois par an, se compose de délégués ayant au moins quatre semestres, à raison de un délégué par corporation plus dix délégués pour les étudiants libres, soit deux pour chacune des cinq facultés, à condition que chaque faculté compte au moins 80 membres. Le Bureau directeur est constitué lui-même par un président, un secrétaire, un trésorier, un délégué pour les Corps, un délégué pour les Burschenschaften, un délégué pour toutes les autres associations, et un délégué pour les non-associés ou inincorporés (*Nichtinkorporierte*). Deux membres de ce Bureau assurent le service, pendant les vacances.

Cette institution, considérée en elle-même, et qui n'est que le perfectionnement des corporations du moyen âge, est assurément très défendable. Placée sous la tutelle du Sénat académique, servant d'intermédiaire entre le Corps professoral et le Corps des étudiants, servant à ceux-ci de terrain d'union, c'est elle qui, dans toutes les grandes occasions, prend la tête du mouvement, discute avec les autorités, donne les ordres à ses adhérents. On conçoit évidemment que le Comité directeur puisse être tenté parfois d'abuser de son pouvoir, et qu'il puisse y avoir conflit entre lui et l'élément professoral; mais en fait, ces difficultés sont assez rares, l'habitude de l'obéissance astreignant les membre du Comité des Étudiants à se con-

former méthodiquement aux ordres de leurs directeurs, comme ceux-ci suivent assez docilement les décisions de leurs maîtres. Ce besoin de caporalisme est si inhérent à la nature allemande, que cette subordination des étudiants à quelques-uns d'entre eux, est en quelque sorte obligatoire ; il est infiniment curieux de remarquer que ceux-là même qui ne sont inféodés à aucune association, et qui par conséquent veulent être libres, élisent néanmoins des représentants pour s'occuper de leurs intérêts — ce qui paraît un non-sens, puisque leur liberté, par le seul fait qu'elle est confiée à des délégués agissant et se décidant en leur nom, n'existe forcément plus. Mal vus du reste de leurs camarades, qui n'admettent pas une indépendance pourtant bien relative, n'ayant droit qu'à un nombre dérisoire de représentants, ils constituent une infime minorité au milieu des 1 800 étudiants de Heidelberg et de leurs cinquante corporations.

Presque tous suivent la loi commune et s'affilient, dès leur venue, à une association : Corps, Burschenschaft, Landsmannschaft, Turnerschaft (gymnastique), ou Sängerschaft (chant), Corporations religieuses (Wingolf, Arminia, etc.), littéraires ou scientifiques diverses (philologie, mathématiques, économie sociale, etc.). Les statuts de ces diverses associations, qu'elles se recrutent dans la classe aristocratique ou dans la classe bourgeoise, indiquent les mêmes aspirations et les mêmes devoirs. Elles ont pour but avoué : l'unité, la liberté, l'égalité de tous les associés entre eux ; elles défendent le perfectionnement scientifique, moral et national de l'esprit, le développement physique du corps et, par suite, les sports et surtout le duel, sauf dans quelques corporations ;

elles travaillent à augmenter la confraternité absolue entre tous et à renforcer le sentiment de la nationalité allemande, à coopérer en un mot, par l'unité complète, à la grandeur de la patrie.

Ayant à la tête un président élu par le vote secret, assisté d'un secrétaire et de quelques membres, elles se rassemblent, le soir principalement, dans leurs *Kneipen*, ou salles de réunion, dont le siège se trouve dans quelque restauration ou café, ou même dans une maison particulière dont la corporation est propriétaire quand elle est riche. C'est là que sont traitées les affaires particulières intéressant chaque groupement et où, bien souvent, plusieurs soirs par semaine, ont lieu les banquets, ou *Kommers*.

L'incorporation du nouveau venu réclame des formalités nombreuses, selon un rite plus ou moins solennel : demande écrite au président, son affichage pendant quinze jours dans la salle de réunion ; au bout de ce temps, si aucun membre ne s'y oppose, l'admission a lieu et comprend un discours du président à l'étudiant, qui se tient debout devant la table où sont assemblés les anciens, répond respectueusement à toutes les questions qui lui sont posées, et promet de se conformer à toutes les règles de l'association. Le président lui tend la main, qu'il serre en signe de fidélité. Le jeune homme est dorénavant membre de la corporation ; mais durant deux semestres au moins, c'est-à-dire pendant un an, avant d'être élevé à la dignité d'ancien, ou *Bursch*, il doit faire son apprentissage et prend le nom de *Fuchs*, ou renard.

Tenu dès lors de se plier aux exigences rigoureuses et absolues d'un règlement qui lui occupe tout son temps, il ne peut suivre à peu près aucun cours ; il se

lève tard, va à la salle d'armes jusqu'à l'heure du déjeuner ; l'après-midi se passe à jouer aux cartes ou au billard, aux quilles, au tennis ; ou bien il s'entraîne à des exercices gymnastiques, au canotage, à la natation ; il va à cheval, fait des poids ou de la boxe, etc. Enfin, les soirées s'écoulent dans les Kneipen jusqu'à 2 ou 3 heures du matin.

Le *Fuchs* se reconnaît à certaines particularités : sa casquette n'est pas tout à fait identique à celle de ses aînés : par exemple, dans le corps Suevia, au lieu d'être jaune, elle est noir-jaune-noir ; dans la Landsmannschaft Cheruskia, au lieu de noir-doré-vert, elle est simplement doré-vert. Dans d'autres corporations, comme la Franconia (Burchenschaft), c'est l'écharpe en sautoir dont la teinte varie un peu : elle est noir-rouge-noir au lieu d'être doré-noir-rouge-doré ; ou bien cette écharpe est plus étroite, ou bien son port est interdit. Habituellement, le renard n'a le droit de boire la bière que dans un quart de litre, le demi étant réservé à l'ancien. Il est assujetti à bien d'autres règles, réellement absurdes et qui n'ont d'autre raison, sous le prétexte d'apprentissage, que de lui infliger, quand il les viole ou les oublie, de fortes amendes au profit des camarades. Il lui est défendu de porter un paquet ; il ne doit jamais avoir de parapluie entre les mains ; il est tenu de toujours avoir sa casquette quand il sort dans la rue, et de toujours prendre ses repas dans le même restaurant choisi. Les rencontres en aimable compagnie sont formellement proscrites ; il doit le salut à tous les membres de sa corporation et à ceux de certaines associations amies : le même geste à un ennemi est considéré comme une offense, etc., etc. Si beaucoup de ces coutumes s'appliquent aussi aux anciens,

il est indiscutable que ce sont les renards qui leur doivent le plus strictement obéissance, et qui sont rappelés à l'ordre avec le plus de rigueur.

Enfin, en présence des aînés, vient la cérémonie d'initiation dont le thème est des plus variés : chevauchée sur une chaise autour de la table, ou Fuchsritt, baptème où la bière remplace l'eau, ou Fuchstaufe, tournoi de vitesse pour vider un verre, ou Bierjunge, passage des chapeaux au fil de l'épée, ou Landesvater, etc., et mille plaisanteries du même goût, auxquelles on joint fréquemment des interrogations saugrenues, des brimades diverses et autres facéties, assaisonnées du sel le plus gros, et ponctuées par l'absorption systématique de 25, 30, 40 verres de bière. Devenu Bursch à son tour, après avoir satisfait convenablement à ces épreuves terminales, il continue pendant un ou deux semestres sa vie antérieure, et surtout s'adonne au duel, puis, s'il est un étudiant sérieux, se met alors au travail avec la même régularité et le même zèle qu'il apportait dans l'accomplissement des obligations de sa Société.

Cette vie coûte fort cher. Dans les Corps ou les Burschenschaften les plus aristocratiques, il faut compter une dépense de 4 à 6 000 marks par an ; dans les autres, il y a place un peu pour toutes les bourses, mais la moyenne est inférieure à la précédente.

Bien que très fermées, ces associations sont fières de montrer leur organisation aux étrangers et les invitent volontiers à ces Kommers qui débutent, en certains cas, par des discussions littéraires ou scientifiques, mais se terminent toujours par des scènes d' « yvrongnerie », qui n'ont rien de très réjouissant pour notre goût français.

Plusieurs fois, à Heidelberg, je me suis rendu, dans dans leur kneipe, à l'appel d'aimables camarades enchantés de me faire une politesse. Assis contre la table, à la bouche un cigare ou une longue pipe qui tombe jusqu'à terre, chaque étudiant a, devant lui, son demi de bière, qui n'est jamais vide ; à son côté, se trouve un *Kommersbuch*, ou recueil de chansons avec la musique, volume de 500 pages, dont la couverture épaisse, garnie de clous en cuivre, permet au liquide, qui passe fréquemment par-dessus les verres, de s'écouler sans tacher le livre. Dans un coin, un tonneau de grandeur variable, dont la contenance est calculée pour une soirée, est mis en perce avec autorité.

Au signal que donne le président, en frappant avec une longue rapière ou bien sa chope sur la table, le silence se fait : il se lève, indique une chanson du Kommersbuch, tandis qu'un camarade musicien gagne le piano ; il entonne alors les couplets, dont tous en chœur reprennent le refrain. Après quoi, chacun vide son verre, qui est immédiatement rempli de nouveau. On s'arrête un instant, on cause, on boit encore, puis les chansons patriotiques (Vaterlandslieder) ou d'étudiants (Burschenlieder) succèdent aux chansons populaires (Volkslieder) ou bachiques (Kneiplieder), et ainsi de suite, jusqu'à 2 ou 3 heures du matin.

Il est de règle, quand il y a un invité, de lui « frotter une salamandre » (*Salamander reiben*), après lui avoir souhaité la bienvenue : c'est ce qui m'arriva. Je vis soudain le président se lever, tandis qu'un silence religieux régnait aussitôt dans la salle et que tous les associés, se dressant debout comme mus par un ressort, avec une uniformité mécanique, écoutaient sans broncher, leurs demis devant eux pleins de bière, les paroles

cérémonieuses que m'adressait leur chef. A peine eut-il terminé son speech, que le commandement de « Exercitium Salamandris » résonna tout à coup. Et chacun, toujours du même geste automatique, se précipita sur son verre, qu'il vida avec la plus grande célérité possible. Quand tous les demis, d'un second geste égal, furent reposés bruyamment à leur place, ils firent entendre ensemble comme un bruit de tambour par suite d'un vif mouvement de pronation et de supination imprimé à l'anse ; puis, au commandement de un, deux, trois, en manière de ban terminal, brusquement par trois fois ils frappèrent la table en cadence.

Ces exercices ont pour effet d'entraîner l'absorption d'une quantité considérable de bière brune ou de bière blonde qui peut atteindre, par personne, jusqu'à dix, quinze litres, et même davantage. A mi-soirée, on sert habituellement quelques viandes froides. Et ces séances se finissent souvent dans l'ivresse, au milieu de cris, de hurlements, par des scènes brutales, où l'on se lance à la face des morceaux de pain, des verres, des assiettes ou des chaises, — ce qui manque un peu de décorum.

La même codification étroite existe pour le duel lui-même : il y a toute une échelle progressive d'offenses, qui se règlent de telle ou telle façon selon les cas, depuis la simple excuse jusqu'à la rencontre à l'épée, au sabre et au pistolet. Le duel, le plus répandu de beaucoup est celui qui a lieu avec une sorte de rapière, dont la lame rectangulaire non terminée en pointe présente une largeur égale sur toute sa longueur ; au bout, cette lame a ses trois bords aiguisés comme un rasoir et se montre d'une flexibilité telle, qu'elle peut se recourber dans tous les sens. Les autorités ferment les yeux sur

cette variété de duel (*Mensur*), ou se contentent de loin en loin d'infliger des amendes insignifiantes : c'est celui-ci dont je fus témoin dans la célèbre auberge de la Hirschgasse, sur la rive droite du Neckar : le spectacle ressemble singulièrement au duel au sabre auquel j'ai assisté à Iéna, et dont j'ai déjà parlé.

Dans une vaste salle avec des tables tout autour, aux murs ornés d'écussons, de tableaux, de bannières, au plafond d'où tombent des lustres, des guirlandes de feuilles disposées en festons, sont réunis les membres des corporations qui fournissent les combattants. Des fenêtres, par dehors, un peuple de curieux jette un regard impatient, tandis que d'une galerie intérieure les invités, surtout des femmes, se massent, serrés les uns contre les autres, dans l'attente fiévreuse de la rencontre prochaine. A un signal, les étudiants spectateurs se portent vers une extrémité de la salle, sous les fenêtres les mieux éclairées, font cercle, s'assoient, montent sur les tables voisines. Les adversaires bientôt arrivent lentement, harnachés comme ces chevaux qui, dans les courses de taureaux, montés par des picadors, présentent tout d'abord aux cornes de la bête sauvage une véritable cuirasse protectrice. Je ne reviens pas sur le récit de ce combat de comédie, au cours duquel les blessures sont presque toujours sans la moindre gravité : c'est tout au plus si, dans quelques cas, on a pu noter la section de la temporale superficielle ou de la faciale ; mais il suffit souvent de quelques éraflures pour provoquer un évanouissement, une syncope. Quant aux cicatrices, souvent persistantes toute la vie, elles demeurent un objet d'orgueil et de fierté ; elles excitent l'admiration des jeunes filles et, plus elles sont disgracieuses, plus leurs possesseurs en

sont estimés, adorés ; on cite même de splendides balafres, faites volontairement avec un canif ou un rasoir, pour s'attirer, par pur snobisme, une gloire plus facile et plus sûre.

C'est encore la même réglementation minutieuse qui préside aux fêtes des étudiants, et plus spécialement aux fêtes de fondation (Stiftungsfeste), comme je le vis en particulier le 31 juillet 1900, à l'occasion des réjouissances organisées par le Corps Saxo-Borussia, un des plus anciens de Heidelberg.

Au matin, la ville s'anime, les maisons sont pavoisées, les bannières et les oriflammes flottent au vent, une foule recueillie se presse vers les voies joyeuses encombrées de curieux. Soudain, une fanfare éclate à l'entrée de l'avenue Léopold ; dans le brouhaha qui grandit, se rapproche, le cortège apparaît. En avant, sur des chevaux magnifiquement harnachés, viennent les officiers des principales associations, ou Chargirten, en costume d'apparat : grandes bottes molles à éperons, culotte de peau blanche, veste de soie ou de velours à brandebourgs, large ruban porté en sautoir aux couleurs de chaque corporation, et que termine, sur la hanche, un long nœud à franges d'or ; gantelets montant jusqu'au coude, rapière tenue en l'air, la pointe en haut, minuscule casquette brodée, ou Cerevis, sur le sommet de la tête, ils chevauchent lentement, un peu lourds, engoncés, mais calmes, pleins d'orgueil, respirant la fierté. Derrière, à cheval aussi, suivent les musiciens déguisés en gardes françaises, qui jouent des airs guerriers et des hymnes patriotiques ; puis ce sont des équipages décorés avec plus de pompe que de goût, qui véhiculent les nombreux membres, anciens et récents, de la corporation en

fête. Les anciens étudiants, dont quelques-uns à cheveux blancs et barbe grise, sont là, en effet, venus en nombre des quatre coins de l'Allemagne, à l'appel de leurs jeunes camarades ; rien n'est plus curieux et imposant à la fois que de voir ces personnages vénérables, coiffés d'un Stürmer ou d'une Mütze, comme au temps de leur adolescence, heureux de revivre quelques jours leur existence d'autrefois, fraternisant avec leurs cadets et montrant à la foule respectueuse l'union fidèle de la veille et du lendemain.

En ces occasions ce sont, dans les Kneipen, des libations, des toasts, des chœurs sans fin : on offre des Mensuren d'honneur ; il y a des retraites aux flambeaux (Fackelzüge), des feux d'artifice, des illuminations, parmi lesquelles figure l'admirable embrasement du château et du vieux pont sur le Neckar.

Ainsi, en tout et pour tout, partout, depuis le sommet le plus élevé jusqu'à l'échelon le plus bas de la hiérarchie universitaire, je retrouvais le même esprit discipliné, superposable, moutonnier, professant le respect absolu de l'autorité immédiatement supérieure, véritable loi acceptée comme un dogme intangible. Tout en reconnaissant à cette mentalité une valeur morale très forte, je sentais en mon âme de Latin monter une sourde révolte contre l'exagération même de cette règle inflexible, qui me paraissait abolir, avec l'indépendance, toute initiative, toute originalité, toute incursion vers les plaines fertiles de l'au-delà du nouveau et de l'invu.

Et je ne pouvais m'empêcher de remarquer — observation qui avait le don de m'agacer — combien ces gens sérieux, enrégimentés, syndiqués, associés,

ayant conscience de leur puissance brutale et orgueilleux de leur science et de leur art, étaient cependant dépourvus de personnalité inventive réelle, n'avaient qu'une certaine faculté d'assimilation leur permettant l'application des idées des autres ou leur conservation.

Qu'était-ce, au fond, que cette organisation universitaire avec ses corporations et ses coutumes désuètes du boire et du duel, sinon une copie presque linéaire de nos vieilles universités françaises du moyen âge ? Et, dans une vision rapide des grandes découvertes médicales du XIXe siècle, je voyais la médecine, transformée sous la poussée de la Révolution, diffuser en Allemagne après les guerres de l'Empire et se retrouver, encore aujourd'hui, avec son cadre presque intact de chaires limitées. La clinique, dont le mot figure pour la première fois dans le règlement du 14 messidor (2 juillet 1796) et devait prendre un épanouissement si considérable avec Trousseau ; l'anatomie pathologique, élevée à la hauteur d'une véritable science par Laënnec, qui découvrait en même temps l'auscultation ; la physiologie, dont les principes réellement modernes ont été posés par Claude Bernard et Marey, la neurologie créée sous la poussée méthodique de Charcot ; enfin et surtout, la microbiologie, due tout entière au génie des Davaine et des Pasteur, tandis que Wurtz donnait à la chimie une base de notation atomique simple et pratique : telles sont les grandes idées directrices qui ont renouvelé de fond en comble les sciences médicales, et que les Allemands ont uniquement perfectionnées.

Certes, leur valeur administrative d'organisation méthodique et ordonnée demeure immense, et nous serions les premiers à leur rendre hommage, si leur

modestie leur faisait dire encore aujourd'hui, comme en 1864 au professeur Jaccoud : « Nous vous avons distancés dans plusieurs branches de la science médicale, nous avons obtenu plus que vous de l'observation et de l'expérience ; et tout cela vient de ce que nous sommes restés plus fidèles que vous-mêmes à la voie que vous nous avez montrée. »

Malheureusement, ces saines qualités de bonne foi et d'équité scientifique ont disparu peu à peu pour faire place à un pangermanisme débordant, où le bluff voisine avec une vantardise ridicule, et qui leur fait déprécier la valeur des autres pour porter au septième ciel un mérite qui paraît d'autant plus secondaire et creux qu'il est gonflé démesurément.

Et ce qu'il y a de plus déplorable et de plus triste, c'est que même ces Allemands du Sud qui, en tête à tête avec moi, avaient l'air de se dire amis des Français et ennemis irréconciliables des Prussiens, sont au tréfonds d'eux-mêmes épris, de plus en plus, de la toujours plus grande Allemagne. Et si, demain, entre eux et nous des difficultés surgissaient, tous ces universitaires, soi-disant pacifiques, n'hésiteraient pas une seconde à suivre l'exemple du célèbre historien Treitschke. Comme ce dernier, au jour de la déclaration de la guerre de 1870, arrivait à sa chaire de Heidelberg pour faire son cours, devant une salle encore plus comble que de coutume, il trouva un billet, où il lut : « Adieu avant notre départ pour la France », et qui avait été déposé par ceux de ses élèves qui allaient le quitter. Alors s'adressant à ses auditeurs, il leur dit avec force : « L'heure est enfin venue pour la race française de rendre ses comptes, pour ces brigands qui, depuis trois cents ans, depuis la marche de Henri II sur Metz, n'ont

cessé de se mêler de nos affaires, de nous insulter, de dévaster nos maisons et nos biens. Notre mot de séparation doit être aujourd'hui ce qu'il fut dans une circonstance semblable quand, en 1813, à Berlin, Fichte cria à ses étudiants : « Pas vaincre ou mourir, mais vaincre tout simplement. Un peuple honnête et franc, comme le peuple allemand, ne peut pas succomber quand il lutte pour son droit et son indépendance ».

A cette époque, ils assuraient que leur « but magnifique » était de combattre pour l'unité finale de l'Allemagne et l'établissement de la patrie allemande. Aujourd'hui, ils prétendraient que, seuls, les peuples forts, travailleurs, industrieux, et dont la prospérité comme la population s'accroît sans cesse, ont le droit de poursuivre leur route ; ils diraient qu'ils ne peuvent tolérer d'être arrêtés, dans leur marche ascendante, par une nation tapageuse, corrompue, indisciplinée, que corrode la décadence et qu'envahit la pourriture, et dont l'insolence byzantine, la faiblesse et l'anarchie, chaque jour plus considérables, doivent être châtiées sans merci pour le plus grand bien de l'humanité.

Telles étaient les pensées moroses qui, malgré leur inconsistance et leur peu de raison d'être, s'agitaient confusément en moi vers la fin de mon séjour en ce pays charmant, et avaient réussi à m'en gâter la fraîche poésie et l'aimable séduction.

O vieil Heidelberg,
Quand venant du tiède midi
Le printemps s'épand sur la terre,
C'est pour toi, brillante fiancée,
Qu'il tisse sa robe de fleurs.

CHAPITRE XI

LES TROIS UNIVERSITÉS BAVAROISES

WURZBOURG, ERLANGEN, MUNICH

De Heidelberg à Wurzbourg. — Wurzbourg, université surtout médicale, dès son ouverture, en 1582. — Le Juliusspital. — Virchow et Kölliker. — Vieilles installations. — Le tétanos. — Röntgen et les rayons X. — Le Main et les ponts. — L'Université et la Résidence. — A la recherche d'un verre de vin de Franconie.

De Wurzbourg à Erlangen. — Un descendant de réfugié français fonde l'Université en 1743. — Enseignement, principalement médical, dès le début. — Ville neuve. — Situation unique des édifices universitaires. — L'étudiant de l'ancien temps, et celui d'aujourd'hui. — La secession d'Erlangen. — La maison de Palm. — Un déjeuner chez le professeur Strümpell. — « Nous parlons toujours français au chien... : c'est une langue si aimable ! »

D'Erlangen à Munich par Nuremberg. — Vieille ville, hôpital moderne. — Munich, métropole de la bière, fondée en 1826, seconde capitale universitaire de l'Empire : plus de 6 000 élèves. — Sentiment artistique et agréments de la vie d'étudiant. — Rôle de la femme. — Une histoire de ballerine. — Au *Hofbräuhaus*. — L'Université et son architecture dernier style. — Les bâtiments universitaires. — Un institut d'anatomie modèle. — Le professeur incrédule et le renom de l'Université de Bordeaux. — Les horreurs d'une exposition de tableaux.

I. — WURZBOURG

Environ trois heures séparent Heidelberg, l'université badoise, de Wurzbourg, la plus au nord des trois universités de Bavière. Le chemin de fer remonte la

charmante vallée du Neckar pour suivre, à partir de Neckarelz, plusieurs de ses petits affluents, jusque vers Mosbach et Osterburken. La première fois que je parcourus cet aimable pays, je m'arrêtai une fin d'après-midi d'août 1900, sur les 7 heures du soir, à Osterburken, à mi route de Heidelberg et de Wurzbourg. Le temps était merveilleux et, après m'être restauré à un coquet hôtel dont j'ai oublié le nom, je me promenai une bonne heure dans la nuit claire avant de m'en aller dormir. Puis reposé, le lendemain matin sur les 6 heures, je filai par le train sur Boxberg, bourgade avec laquelle on entre dans la vallée du Main, par un de ses moindres ruisseaux ; j'atteignis bientôt Königshofen et Lauda, petites villes industrielles sur la Tauber, puis Grünsfeld et sa vieille église, Wittigshausen, Reichenberg et son château, Heidingsfeld, où l'on rejoint le Main qu'on franchit ; enfin, 5 kilomètres plus loin, Wurzbourg, qu'on contourne vers le sud et l'est, pour venir aboutir à la gare, dans le nord de la ville.

Parmi les universités d'Allemagne, Wurzbourg occupe une place à part. Par sa situation dans une vallée fertile, qu'arrose le Main, et la douceur de son climat, l'un des plus modérés de l'Europe centrale, cette région constitue une des rares contrées allemandes où sont cultivées les fleurs les plus variées et où poussent à merveille les fruits et les légumes, le houblon et surtout la vigne, qui produit ce vin fameux de Franconie, déjà chanté dès le VIII[e] siècle. Lieu important de passage de toute la Bavière vers le Rhin et vers Francfort, également sur le Main, avec laquelle elle entretient d'excellentes relations commerciales ; ville tolérante de tout temps, malgré la diversité de ses cultes (elle compte 60 000 catholiques, pour 15 000 pro-

testants et 3000 juifs), elle constitue une cité où l'industrie augmente chaque jour, et qui exporte un peu partout de par le monde son tabac, ses lainages et ses tapis, ses sucres, ses parfums et ses produits chimiques, ses presses mécaniques, ses bougies, ses savons, ses pianos et ses livres. On comprend ainsi qu'à toutes les époques les étudiants soient venus vers cette Université où la vie était facile, la nourriture copieuse, le vin abondant, le pays pittoresque et l'habitant plein de cordialité : sans compter, si l'on en croit les mauvaises langues, que les professeurs, d'une bienveillance légendaire, se montraient aux examens particulièrement indulgents.

Dès le début, les étudiants en médecine formèrent la clientèle la plus nombreuse. Cela tient à ce qu'en 1582, date de l'ouverture de l'Université, le prince-évêque Julius Ecker de Mespelbrunn, son fondateur, avait apporté tous ses soins à l'établissement de l'*Hôpital Julius*, construit pour les malades, infirmes, blessés, orphelins, épileptiques, aliénés et idiots. Cette conception, nouvelle alors, n'avait pas tardé à attirer à Wurzbourg un grand nombre d'élèves en médecine, qui venaient y apprendre la pratique de leur art. Cette réputation ne cessa de se maintenir, en même temps que les revenus de l'hôpital augmentaient : ils s'élèvent actuellement à 9 millions de marks. En 1724, il existait notamment dans cet établissement un « théâtre anatomique », qui fut considéré pendant longtemps comme une pure « merveille ». Plus tard, au commencement du XIX[e] siècle, Wurzbourg fut la première université en Allemagne, avec celle de Berlin, à appliquer les idées cliniques répandues à la suite de la Révolution française : elle créa ainsi les trois cliniques médicale,

chirurgicale et syphilitique, auxquelles vint bientôt s'adjoindre une clinique pour les maladies des femmes en couches.

L'étude de l'anatomie prend, peu après, une extension considérable : c'est dans le théâtre anatomique, ci-dessus mentionné que, pendant plus d'un siècle, jusqu'en 1853, professèrent les plus grands anatomistes de l'Allemagne : c'est là qu'en particulier Rudolf Virchow écrivit son livre célèbre sur la « Pathologie cellulaire. » Transportée un peu plus loin en 1853, dans un local plus spacieux, l'anatomie se séparait nettement de la physiologie en 1856, mais c'est surtout depuis 1871 qu'ici, comme partout ailleurs en Allemagne, ce développement a pris un essor prodigieux. En 1878, Virchow quitte l'anatomie pour prendre possession d'un institut d'anatomie pathologique, édifié sur ses plans ; l'année après, en 1879, s'élève un institut de physique ; un nouvel institut d'anatomie, sous la direction de Kölliker, est créé en 1883 ; puis de 1887 à 1896, voient successivement le jour les instituts de physiologie, de minéralogie et géologie, de zoologie, de chimie ; l'antique université du XVIe siècle disparaît à son tour, pour être transformée en bibliothèque universitaire et en musée d'art, tandis que la nouvelle dresse, un peu plus au sud, ses bâtiments modernes considérablement agrandis.

Ces faits expliquent pourquoi l'université de Wurzbourg est demeurée, avant tout, médicale, et pourquoi les étudiants en médecine y sont non seulement les plus nombreux, mais atteignent par leur chiffre de 600, qui fut même plus élevé en certains semestres, celui de Fribourg et de Leipzig, lequel n'est dépassé que par Munich et Berlin.

Quand, en 1900, je visitai pour la première fois Wurzbourg, je fus, cependant, assez peu séduit. A ma sortie de la gare, je traversai d'abord la promenade des Glacis qui, à la place des anciens remparts rasés, contourne toute la ville en dessinant un fer à cheval, dont les extrémités se terminent sur le bord du Main ; puis, en trois minutes, par la Kaiserstrasse et la Juliuspromenade, j'arrivai devant le Juliusspital étalant sa longue façade noire à l'architecture monotone, orgueilleuse et compacte.

Certes, en pénétrant dans ce sanctuaire de la souffrance, je me remémorais volontiers l'histoire glorieuse dont je viens de rappeler les principaux traits ; je songeais en particulier que, dans les salles de chirurgie, exerça von Siebold de 1736 à 1807 et, dans celles de médecine, Schönlein de 1793 à 1864. Mais ces pieux souvenirs, la reconstitution de la renommée qu'eurent, en leur temps, ces princes de la science allemande étaient bien incapables de m'empêcher de trouver ce bâtiment mastoc et décati, avec sa double rangée d'interminables couloirs donnant sur une cour dallée ornée, en son milieu, d'arbustes rabougris, ses escaliers usés, ses recoins humides et obscurs sentant la crasse et le moisi. C'était bien le type « Hôtel-Dieu », tel que nous le revoyons encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos villes françaises, et qui nous paraît abominablement arriéré. En ce pays germain surtout, où les installations étaient presque partout modernes, cet établissement hospitalier — le plus antique assurément que j'aie vu — jurait par son anachronisme.

Je l'ai encore revu, par une fin de jour crépusculaire de Pâques 1911, et l'impression ne fut pas meilleure. Le gardien, que je hélai dans le vestibule d'entrée et

qui, de sa loge étroite et moitié suspendue, descendit à mon appel, me fit parcourir à nouveau les mêmes corridors, mal éclairés et sans fin, pour me conduire, disait-il, dans la » récente » salle d'opérations. Mais le neuf dans le vieux fait toujours un déplorable effet : je n'aperçus qu'une vaste pièce banale où, dans un désordre général, gisaient à terre des tampons de ouate salis, à côté de bassins mal lavés ; des bistouris et des pinces à griffe, jetés au petit bonheur sur des tables roulantes, voisinaient avec des serviettes et des blouses chiffonnées et tachées de sang ; les récipients immenses, emplis d'antiseptiques, et l'arsenal avec ses instruments déposés un peu à la diable sur des étagères de verre, avaient bien l'air de se demander ce qu'ils faisaient dans un pareil milieu : hélas! le tétanos, comme lors de ma première visite, continuait à ravager les opérés de ce triste hôpital et, chaque année, par dizaines, les fauchait sans merci. Cette remarque macabre acheva de me donner la nausée et la soif du départ ; et sans contempler davantage les jardins épiscopaux aux arbres séculaires qui, au-dessous de la salle d'opérations, dans la nuit montante, dessinaient des ombres gigantesques, je repris vivement le chemin du retour ; sans mot dire je suivis mon guide à travers les mêmes couloirs, devenus plus noirs encore, et dans lesquels nos pas, frappant en cadence sur les dalles, résonnaient lugubrement.

Derrière le Juliusspital, le « medizinisches Kollegienhaus », où se firent de 1853 à 1880 les leçons d'anatomie, et qui abrite aujourd'hui les policliniques médicale et infantile, les instituts pharmaceutique et d'hygiène, etc..., ne produit pas meilleure impression sur le visiteur. L'institut d'anatomie pathologique atte-

nant à ce bâtiment dans la Köllikerstrasse, commence lui-même à se faire vieux, bien qu'il ne date que de 1878. De même l'institut d'anatomie, qui lui fait immédiatement suite, et que dirigeait encore le professeur Kölliker en personne quand je passai à Wurzbourg en 1900, offre un intérêt relatif ; et il en est à peu près ainsi des divers instituts dont j'ai déjà parlé, et qui s'échelonnent au bout de la Köllikerstrasse, le long du Pleicher Ring, face aux vertes allées du Glacis : je me contenterai de signaler — fait intéressant — que dans l'institut de physique, adossé au jardin botanique, Röntgen fit, en 1895, ses premiers travaux sur les rayons X et continua à y donner ses leçons jusqu'en 1901.

Il importe cependant de noter qu'une nouvelle clinique ophtalmologique se dresse, depuis 1901, sur cette promenade, presque à l'entrée de la Pleichertorstrasse, et qu'un peu plus bas, dans cette même rue, a été inaugurée récemment une clinique dentaire, rattachée entièrement à l'université : cette clinique, bâtiment considérable, n'a pas moins de quatorze fenêtres de façade qui se poursuivent sur tout un rez-de-chaussée, surmonté de trois étages. Si j'ajoute que, la construction d'un nouvel hôpital universitaire, conforme à toutes les exigences de la science et de l'hygiène modernes, commencée un peu en dehors de la ville en été 1912, est actuellement en voie d'achèvement, il est facile de conclure que Wurzbourg est en train de rattraper le temps perdu et de faire honneur à ses ancêtres.

Le Pleicher Ring, quelques pas après la clinique des yeux, aboutit au pont Luitpold ; en tournant à gauche, je suis les quais et longe le Main, jusqu'au vieux pont en pierre : ses six arches arcboutées sur des piles en

forme de tours surmontées de chaque côté, en amont et en aval, de six statues en pied (parmi lesquelles figurent des saintes et des évêques mitrés offrant leur dos au fleuve), s'harmonisent avec la vieille ville, dont les maisons basses vont jusqu'au bas du pont, plongeant presque dans les eaux du Main. Sur le quai, sont amarrées des gabarres, que chargent ou déchargent des débardeurs, tandis que flottent, sur la rivière, des trains de bois qui descendent le courant vers Francfort. En face, sur l'autre rive, l'antique forteresse des évêques du Marienberg, transformée aujourd'hui en quartier militaire, dresse au-dessus de murailles épaisses, dans les vignes et les arbres, son clocher et ses tours.

Mais bientôt je dépasse le vieux pont et, un peu plus loin, après les ruines d'une caserne abandonnée, j'arrive au pont Louis, à l'autre extrémité du fer à cheval de la promenade des Glacis. Là, quittant le fleuve, obliquant sur la gauche à travers les allées, voici le nouveau bâtiment universitaire, inauguré en 1896. En haut du corps central, légèrement en saillie, auquel on accède par une série de marches en pierre, apparaît l'inscription VERITATI, dont les lettres se détachent en relief sur le fronton rectangulaire de l'édifice ; au-dessus, Prométhée, debout sur une boule ronde qui représente la terre, dompte de son bras gauche, élevé vers le ciel, les puissances des ténèbres, afin d'apporter à l'homme la lumière de la vérité. L'organisation intérieure du monument est la même que partout ailleurs, et je n'insiste pas ; mais dans l'escalier — image symbolique — une plaque en bronze rappelle le nom des étudiants morts, pendant la guerre de 1870-71, surtout à Mars-la-Tour, pour la défense de la patrie.

Après l'Université, c'est le palais de justice en style

Renaissance, puis les jardins de la résidence royale et la Résidence elle-même, que le prince régent Luitpold de Bavière n'habite guère que passagèrement, au cours des périodes de manœuvres d'armées. Sa façade du XVIIIe siècle, ornementée de hautes colonnes et de fenêtres aux motifs genre baroque, son aménagement intérieur, ses salles décorées par Tiepolo avec sa galerie de peinture, rappellent en rétréci le palais de Versailles, et ont suscité des descriptions d'enthousiasme débordant, dont je n'hésite pas à donner un échantillon. « La symétrie de l'ensemble, écrit un auteur allemand, les grandes fenêtres à l'ornementation richissime, la coloration jaune verdâtre des grès bigarrés, tout cela donne l'impression d'une sublimité surprenante, d'une somptuosité pleine de mesure et qui répand, partout autour d'elle, la paix. » Je m'arrache à ces magnificences et à ces fresques ; je quitte ce temple tellement pacifique que, par une amère ironie du sort, il n'est plus occupé que durant les enseignements de la guerre : et à travers les sentiers ombragés du glacis, je continue ma promenade qui me ramène, quelques instants plus tard, dans les environs de la gare.

Avant de quitter cette gentille cité universitaire, je voulus faire connaissance avec son vin, tant célébré depuis des siècles, dans les annales des étudiants. Si de tout temps, ici comme à Iéna, à Heidelberg ou à Tübingen, ces jeunes gens se livrèrent aux mêmes actes défendus par les autorités, et encoururent les mêmes peines, leurs frasques y revêtirent, à certains moments, une forme tout à fait locale : c'est ainsi qu'un jour des dernières années du XVIe siècle, probablement après avoir trop goûté à leur jus capiteux, ils sacca-

gèrent plusieurs vignobles, à la grande colère du recteur-évêque. Mais, en général, tous les biographes s'accordent à les considérer comme de charmants camarades au caractère tranquille, jovial et bon enfant. Laukhard, qui les fréquenta en 1781, assure que leur foi catholique était elle-même emplie d'une large tolérance, et que leur froideur, vis-à-vis des mécréants, ne résistait jamais à la dégustation d'une bonne bouteille de ce Steinwein plein de feu, dont le cru se récolte sur les pentes, voisines, du Steinberg.

A seule fin d'apprécier à mon tour ce cru fameux, je gagnai à nouveau le Juliusspital, dont la cave a une renommée séculaire — ce qui ne saurait surprendre puisque ce sont des évêques qui furent, nous l'avons vu, longtemps ses directeurs. Je pénétrai bientôt sous le porche, puis descendis les quelques marches branlantes, qui me menèrent dans le fameux Weinstübchen, petite pièce étroite, mal éclairée, sentant l'aigre et le rance, où j'aperçus quelques tables de bois avec de rares sièges devant : mais je ne vis pas la moindre âme qui vive ! Et je m'en retournai sans avoir goûté ni Steinwein, ni Leistenwein, ni Hörstein, ni Pfulben, ni aucun autre de ces délicieux vins de Franconie conservés, pour leur bonheur et celui de ceux qui les boivent, dans des bouteilles spéciales du nom de « Bocksbeutel » ! Et je ne pus pas, comme ce vagabond de Laukhard, sous l'effet de l'exquise liqueur, sentir ma mémoire défaillir. Hélas !

II. — ERLANGEN

Erlangen, la deuxième université bavaroise, placée sous la protection de Son Altesse Royale le prince régent

Luitpold de Bavière, très magnanime Recteur, est à trois petites heures de Wurzbourg, par la voie ferrée. Le voyage, pour s'y rendre, est ravissant. On gagne rapidement les hauteurs de la partie est de la ville ; puis, l'on passe un peu au nord du « Letzter Hieb » modeste auberge renommée pour sa bière et son vin, d'où l'on jouit d'un coup d'œil merveilleux sur Wurzbourg, la vallée du Main de Heidingsfeld à Zell, et sur les coteaux, situés sur l'autre rive, avec la vieille forteresse du Marienberg : c'est dans cette guinguette, en souvenir de la victoire remportée, sur les Français de Jourdan, par l'archiduc Charles, le 3 septembre 1796, qu'a été installée une chambre, dite de l'archiduc Charles, dans laquelle se trouvent des bustes et des portraits de cet homme de guerre et de son fils, des plans du champ de bataille et de vieilles armes autrichiennes et hongroises.

La voie, laissant le Main décrire une sinueuse boucle, coupe court, atteint le plateau vers Rottendorf, et abandonnant Dettelbach à sa gauche, redescend vers le fleuve, qu'elle rejoint à Kitzingen ; elle le traverse aussitôt sur un magnifique pont de 21 mètres de haut, et remonte à nouveau dans les forêts du Steigerwald : voici Iphofen, centre d'excursion, vieille cité moyenâgeuse de 2000 habitants, ayant encore aujourd'hui conservé ses murs et ses portes gothiques, ses rues à maisons au toit pointu ; puis Neustadt-sur-l'Aisch, antique ville aussi, Emskirchen et son viaduc, élevé sur l'Aurach ; enfin Furth, sur la Rednitz, qui dépasse 50 000 âmes, et rivalise avec sa voisine Nuremberg pour la fabrication de ces jouets d'enfants, universellement connus.

Quinze kilomètres à partir de là, en descendant la

vallée de la Rednitz, grossie de la Pegnitz, et qui devient la Regnitz, par Vach et Eltersdorf, la petite ville d'Erlangen, de 23000 âmes, à l'entrée des monts de la Suisse de Franconie, étale, au confluent de la Pegnitz et du Schwabach, ses rues droites et calmes et ses places tranquilles.

∴

Bien que son histoire soit vieille de plus de mille ans puisqu'elle remonte à 796, Erlangen ne constitua pendant des siècles qu'une simple bourgade sans grande importance ; le commencement de sa prospérité ne date que de la révocation de l'édit de Nantes, époque à laquelle les protestants français, fuyant leur pays, y trouvèrent asile et liberté. L'Université elle-même, fondée en 1743, est due à l'initiative d'un des descendants de ces réfugiés, Daniel de Superville, médecin ordinaire du margrave Frédéric-Alexandre, qui en établit les plans et les fit adopter par le souverain. Elle fut même créée en premier lieu en 1742 à Bayreuth, siège de la cour ; mais comme l'espace manquait, que la vie pour les étudiants y était fort chère et que, de plus, les rivalités de ceux-ci avec les officiers dégénéraient continuellement en luttes sanglantes, l'École, encore sur le conseil de Superville, fut transportée à Erlangen, le 13 avril 1743 : elle était inaugurée officiellement le 4 novembre suivant avec un nombre d'étudiants qui, dès le second semestre, atteignit le chiffre de 300.

Bien que ce soit surtout depuis 1809, par suite de la disparition de la vieille Université d'Altdorf, au sud de Nuremberg, qu'Erlangen ait vu s'accroître l'im-

portance de ses élèves et la valeur de son centre d'études, qu'en particulier elle se distinguât à cette époque par des leçons de théologie fort courues sur le dogme réformé, la spécialité de cette université néanmoins, depuis le début, a toujours été, comme chez sa voisine Wurzbourg, l'enseignement de la médecine. Sans doute, la raison en est due à l'intérêt que lui porta son premier chancelier, Daniel de Superville, médecin lui même, qui légua toute sa fortune à l'Université, fonda des bourses pour 48 étudiants, et fit don de sa bibliothèque, surtout remarquable par sa précieuse collection d'ouvrages médicaux rares. Cette impulsion semble avoir été toujours suivie depuis : à partir de 1810, peu après le passage d'Erlangen sous la domination bavaroise, de nouveaux hôpitaux et instituts étaient créés ; mais ici, comme partout ailleurs, ce développement a subi une expansion considérable dans les quarante dernières années.

L'impression qu'éprouve le visiteur, en parcourant la petite ville, est assez différente de celle ressentie dans les autres cités universitaires. Certes, il aperçoit, de-ci de-là, quelques pauvres maisons à l'aspect médiéval, mais il est surtout frappé par l'aspect régulier des rues, presque toutes coupées à angle droit ; en vain cherche-t-il le vieux quartier : complètement anéanti par un incendie au commencement du XVIIIe siècle, il n'en reste plus aucun vestige ; le château lui-même, brûlé en 1814, a été reconstruit pour servir de bibliothèque universitaire. Aussi quand, en juin 1902, j'arrivai à Erlangen par une matinée ensoleillée, il me sembla que je me promenais dans un jardin immense parsemé de maisons riantes.

A vrai dire, mes premières réflexions furent teintées

d'une pointe de mélancolie ; car, presque à la sortie de la gare, sur le Luitpoldplatz, une tour à plusieurs étages couronnée par un clocher arrondi que surmonte une flèche fixe, arrêta dès l'abord mon regard curieux : c'était l'église élevée, en 1686, par les huguenots français chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Et en pensant que des compatriotes étaient venus si loin, dans ce coin perdu de pays étranger, uniquement pour pouvoir se livrer en toute liberté à l'exercice de leur culte, en songeant qu'ils avaient fait profiter leurs hôtes de leur esprit d'initiative, de leur intelligence et de leur activité, en constatant aussi que là, comme partout, eux et leurs descendants, aveuglés par la haine ou absorbés par l'ambiance, avaient renié la terre qui les avait vus naître ou l'avaient à peu près oubliée, — on ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain serrement de cœur et d'abhorrer, une fois de plus, les sottises de l'intolérance.

Mais voici le Schlossplatz, avec la bibliothèque et ses trois étages de dix-huit fenêtres, devant laquelle se dresse la statue du margrave Frédéric de Brandebourg, le fondateur de l'Université. Cet édifice considérable, qui contient plus de 200 000 volumes et une collection de dessins, gravures et esquisses, dont les plus beaux spécimens sont dus à Dürer et à Holbein, regarde par son autre façade sur le Schlossgarten, jardin élégant avec ses rocailles, ses monuments, ses fontaines, disséminés parmi les pelouses aux onduleuses allées et les arbres aux épais ombrages.

C'est autour de ce grand parc que se groupent la plupart des bâtiments universitaires. A gauche de la bibliothèque, voici l'Orangerie, devenue aujourd'hui un musée de tableaux, auquel fait suite le jardin bota-

nique avec son institut ; à droite, c'est l'institut de minéralogie qui se continue, sur le même plan, par le bâtiment universitaire, bel édifice Renaissance de 100 mètres de long, ouvert, selon l'usage, aux quatre facultés, puis par les instituts de physiologie, d'anatomie et de zoologie.

Tout à l'autre bout du parc, en face, ce sont les établissements cliniques : de médecine, de chirurgie, des maladies des femmes avec l'institut anatomopathologique, et, un peu plus loin, le long de l'Universitätsstrasse, la clinique des yeux et l'institut de physique. Plus au nord, mitoyen avec la clinique chirurgicale, apparaît l'institut de pharmacologie, qui étend ses ailes jusque sur le Maximiliansplatz, aimable square verdoyant ; enfin, de l'autre côté de ce jardin, se trouve l'entrée de la clinique mentale, dont les dix ou douze pavillons, entourés de gazons, d'arbres et de massifs, atteignent les rives du Schwabach, ruisseau qui serpente au pied des pentes boisées du Meilwald et du Burgberg.

*
* *

Ainsi, par une situation on peut dire unique dans les universités allemandes d'aujourd'hui, la plupart des édifices universitaires d'Erlangen sont placés au centre de la petite ville, qui est bâtie autour d'eux. Et cette orientation n'est pas seulement géographique ; elle reflète aussi l'image de la réalité, car c'est dans la vie universitaire qu'Erlangen trouve, avant tout, son activité et ses principales ressources. C'est dire que les étudiants et leurs maîtres, qui représentent plus d'un vingtième de la population totale, jouent un rôle con-

sidérable dans l'importance et le développement de la cité, et que leur histoire se confond avec celle de ses habitants.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, coiffé d'un large chapeau orné d'une cocarde, l'habit constellé de trous, l'épée au côté, l'étudiant rendait plutôt la vie dure aux bons bourgeois : ce sont eux fréquemment qu'avec l'aide de ses camarades, il enfermait volontiers à sa place dans le cachot où l'avaient conduit ses incartades, et d'où il s'échappait pour quelques nocturnes heures.

Une des facéties les plus classiques de ces fils des muses, *Musensöhne*, comme on les appelait, consistait, en pleine nuit, à se jeter en masse sur quelque garde de la ville, qu'on arrachait à moitié endormi à son poste de veille, et qu'on poursuivait, au milieu de clameurs insensées et de vociférations sinistres, à travers les ruelles les plus étroites, jusqu'à ce que le malheureux, dans cette chasse à l'homme, fuyant de toute la vitesse de ses jambes, vînt se précipiter dans des cordes tendues au fond d'un sombre cul-de-sac, où il roulait brutalement à terre, à bout de forces et de souffle. Pris au piège, on le conduisait alors sur le Marktplatz où, devant un tribunal pour rire et après un simulacre de jugement, il était remis en liberté.

On conçoit que les habitants n'aient jamais eu qu'une confiance limitée dans l'amour ardent que les étudiants déclaraient à leurs filles, dans les bals ou les promenades. On raconte qu'un jour d'hiver, où il avait beaucoup neigé, ils avaient invité un grand nombre d'entre elles à une excursion en traîneau ; comme il était facile de le prévoir, elles refusèrent l'invitation : alors, pour

se venger, dans chaque traîneau, ils remplacèrent chacune des absentes par un manche à balai coiffé d'un chapeau et muni d'un crêpe.

Mais l'événement le plus sensationnel est celui qui est connu sous le nom historique, et quelque peu ironique, de la « sécession d'Erlangen ». Cet épisode célèbre prit naissance en février 1822, à l'époque du mardi gras. Depuis quelques années, les fils d'artisans de la ville s'étaient mis à copier et à singer les coutumes et traditions des étudiants : comme eux, ils avaient leurs lieux de réunion, comme eux, ils portaient des signes distinctifs et chantaient des airs bachiques ; or, ce jour-là, pour que l'illusion fût complète, ils émirent l'idée de louer une chaise de poste et d'aller faire la noce dans les environs : cette prétention excita le rire et les moqueries des étudiants. Sur le soir, alors que les esprits étaient surchauffés, les artisans réussirent à s'emparer de deux « escholiers », qu'ils rouèrent de coups. Sitôt la nouvelle connue, les étudiants se précipitèrent dans l'auberge de leurs adversaires, qu'ils mirent à sac. La lutte recommença le lendemain, et les pieds de chaises et les pots de bière se brisèrent sur les têtes des troupes en présence.

Il n'était pas possible de tolérer de pareils manquements aux traditions ancestrales. Et dignes et fiers, après délibération et encouragements de leurs professeurs, les étudiants quittaient Erlangen, le 22 février, pour gagner en corps Nuremberg, et de là, Altdorf, la vieille université bavaroise abandonnée. Ce choix était plein de sens judicieux, et aussi de malice : l'enthousiasme avec lequel la population reçut les visiteurs fut indescriptible ; au plaisir de les voir se joignait surtout l'espoir secret de les garder : et pendant plus de

huit jours et nuits, des fêtes et des réjouissances sans nombre se succédèrent sans interruption.

Les autorités d'Erlangen se hâtèrent, comme bien on pense, d'assurer à leurs irascibles locataires que de pareilles vexations ne se renouvelleraient plus, désormais, à leur égard. Et le 5 mars, dans quatre-vingt-dix-huit voitures exactement, dont deux à quatre chevaux, sans compter ceux qui montèrent directement à selle, les étudiants reprirent le chemin d'Erlangen. Cinq messagers les précédaient qui, à sons de cor, annoncèrent leur retour. Et dès leur rentrée en ville, réunis en un cercle immense sur le Marktplatz, ils se mirent à danser et chanter au milieu des acclamations joyeuses d'une foule, d'autant plus heureuse de les fêter, qu'elle avait pu craindre de ne pas les voir revenir. Et c'est ainsi que se termina la fameuse guerre de sécession d'Erlangen !

Cependant, à partir de la fin du XVIIIe siècle, les mœurs des étudiants s'étaient policées ; et un contemporain raconte que l'esprit de l'École tient un juste milieu entre la tenue tranquille, réservée et presque cloîtrée des premières universités autrichiennes, et la vie échevelée, pleine de morgue et d'arrogance, des vieilles universités allemandes. Il est certain que le grand mouvement qui entraîne les corporations vers une action commune n'eut pas à Erlangen l'écho qu'il rencontra ailleurs. Sans doute, il y eut dans la petite université, et il y a encore des associations nombreuses d'étudiants qui pratiquent le duel ; même, c'est ici que fut fondé en 1798, et qu'existe le plus vieux corps de l'Allemagne, le corps *Onoldia*, dont la maison, à la tour moyenâgeuse et aux vitraux de couleurs, s'élève sur la Nürnbergerstrasse. Néanmoins, les appels à la révolte

de Sand et d'Ulrich, qui vinrent en personne jeter les bases de la Burschenschaft d'Erlangen, laquelle fut représentée à la grande fête de la Wartbourg — dont j'ai déjà parlé — n'eurent pas de répercussion durable. Et la prospérité de l'Université d'Erlangen ne fut peut-être jamais plus florissante que dans les trente ou quarante premières années du XIX[e] siècle.

C'est durant cette période qu'enseignèrent à l'université les Fichte et les Schelling ; le savant chimiste Liebig, et le physicien Ohm, né à Erlangen ; les poètes Platen et surtout Frédéric Rückert, né dans les environs, à Schweinfurt, et qui est célèbre par ses « chants cuirassés », contre Napoléon ; enfin une plaque rappelle la maison où séjourna le libraire allemand Palm, de Nuremberg, qui publia un pamphlet retentissant contre le même Napoléon, intitulé : « L'Allemagne dans son plus profond abaissement » ; arrêté aussitôt par ordre de l'Empereur, il fut fusillé à Braunau, au bord de l'Inn, ville autrichienne de la frontière bavaroise, sur la route de Munich à Vienne.

Cette impression de calme et de modération demeure aujourd'hui. Partout, dans Erlangen, règne une bonhomie souriante, une rondeur toute méridionale qu'il me sembla retrouver, au summum, dans la clinique du professeur Strümpell (aujourd'hui à Leipzig).

Le maître, à la veille de la cinquantaine, l'œil vif et l'esprit alerte, la barbe grisonnante, bienveillant et courtois, plein d'amabilité, allant presque jusqu'à l'exubérance, me fit les honneurs de son service médical avec une gracieuseté infinie. Il me promena à travers ses nombreuses salles, ses trois laboratoires, son cabinet directorial et sa bibliothèque, son amphi-

théâtre de cours, etc. ; comme dans la plupart des cliniques allemandes, j'aperçus des pavillons pour les maladies infectieuses, pour celles de la peau et celles des enfants; les nerveux, auxquels Strümpell s'intéresse tout particulièrement, remplissaient, presque à eux seuls, les salles communes.

Presque toute la visite se passa auprès d'hémiplégiques, chez lesquels le professeur me fit avec joie constater un phénomène original, le *Tibialisphänomen*, qu'il disait avoir découvert en 1887, et dont il venait de donner récemment une nouvelle description. Il paraissait hanté par la notoriété accordée à un signe analogue, dit de Babinski, que tous les médecins connaissent, et il s'étonnait un peu, de fort bonne humeur du reste, qu'on parlât tant de celui du neurologiste français et pas beaucoup du sien : — « On ne peut plus ouvrir un journal médical ou bien un article en n'importe quelle langue, affirmait-il, avec une pointe mélancolique, sans voir s'étaler en toutes lettres le nom de Babinski.

« Puisque vous le connaissez, ajoutait-il avec insistance, parlez-lui de mon « phénomène tibial »; montrez-le aussi à Pitres, à Raymond, à Marie, à Brissaud, à Déjerine..., car il est très, très intéressant, n'est-ce pas ? »

Il me fit voir ensuite des sujets présentant cette sclérose primitive latérale avec dégénérescence ascendante du faisceau pyramidal, qu'il avait été un des premiers à nettement différencier : et sur des coupes en série, que j'examinai quelques instants plus tard dans son laboratoire, je pus me rendre compte du bien-fondé de son opinion.

Puis, comme sur les 1 heure 1/2, je prenais congé, il

m'invita le plus gentiment du monde à l'accompagner jusque chez lui, et d'y rester à déjeuner.

Nous quittâmes peu après la clinique et, de concert, nous gagnâmes sa maison, claire, riante, ensoleillée. Il commença par me présenter son épouse et ses quatre filles, dont l'aînée avait une quinzaine d'années, puis sa belle-mère, petite femme maigre, vêtue de noir, la tête coiffée d'un bonnet très simple et de même couleur ; puis nous nous mîmes à table.

Le repas fut charmant : et le maître en fit, à lui seul, à peu près tous les frais. Gai, jovial, plein de verve et d'humour, intarissable, s'exprimant assez volontiers en français, il parla de Paris et de la France, mettant une coquetterie évidente à demeurer sur des questions uniquement professionnelles, et en particulier neurologiques.

De temps à autre cependant, lui rendant la monnaie de sa pièce, je l'interrogeai sur les études d'Erlangen et sur leur succès auprès des élèves. Il convint que les étudiants de médecine qui avaient été, à une certaine époque, les plus nombreux, tendaient à céder le pas aux philosophes et même aux juristes.

— « Serait-ce que la bière n'est plus bonne ici », demandai-je ? C'était une allusion à un petit événement local, qui se passa vers la fin du XVIIIe siècle. Un jeune docteur, lors de la soutenance de sa thèse médicale, avait émis l'opinion que la suppression de la bière ferait le plus grand bien au développement de l'Université. Mais son argumentateur lui répliqua aussitôt : « Oubliez-vous que c'est précisément cette bière qui a répandu au loin le bon renom de notre Université ? »

Strümpell se mit à rire et m'assura que la bière d'Erlangen n'avait point encore failli à sa réputa-

tion ; et que même c'était peut-être pour cela que le nombre des étudiants n'avait pas diminué davantage. Puis il m'expliqua que les grands centres attiraient de plus en plus les auditeurs, et que, pris entre Wurzbourg, d'un côté, et surtout Munich, de l'autre, il était très difficile de vivre : néanmoins, par les sacrifices considérables consentis pour les installations modernes des cliniques et instituts universitaires dans les dernières années, il pensait qu'il n'y avait pas lieu de désespérer de l'avenir.

Né à Leipzig, où il avait passé une plus grande partie de sa vie, il avait conservé de son passage dans ce centre du négoce, la pratique des affaires, et surtout du livre, qui lui avait valu une notoriété extrêmement répandue. A ce moment, il était en train de corriger la quatorzième édition de son *Traité de pathologie interne,* ouvrage en trois volumes, qui coûte plus de 40 marks. Chaque édition de ce manuel, tiré à 2000 exemplaires, est épuisée tous les deux ou trois ans, sans compter les traductions : c'est ainsi que je pus voir de mes propres yeux, dans le cabinet du maître, des traductions de ce livre en anglais, en italien, en russe, en grec, en turc, voire en japonais !

Quoi que l'on pense de la personnalité du professeur Strümpell — que j'ai entendu discuter assez souvent en Allemagne, et qu'on considère avant tout comme un habile vulgarisateur — j'estime que cet homme aimable et souple a eu le grand talent d'aider à répandre, dans les pays étrangers les plus lointains, la gloire scientifique de son pays : à ce titre, il mérite de servir d'exemple à beaucoup de ces savants à l'orgueil insondable, dont la puissante originalité consiste uniquement à critiquer les autres.

Quoi qu'il en soit, dans cette maison familiale, il était bien le Dieu de céans, le doute n'était pas permis ; et personne, en dehors de lui et dans l'univers entier probablement, n'existait. C'est ce que m'exprima de la façon la plus inattendue cette brave femme de belle-mère qui, n'ayant pas ouvert la bouche pendant tout le temps du déjeuner, s'avisa de me dire vers le dessert, en signe d'hospitalité, et dans un français fort compréhensible : « Alors, en France, vous n'avez pas de *neurolôgues* ? »

Le gendre eut un mouvement brusque de protestation et, immédiatement, se mit en demeure de réparer cette malencontreuse interrogation. Il partit en se lançant à corps perdu dans un éloge dithyrambique de Charcot, et conclut que sans lui, bien certainement, la neurologie ne serait pas.

Puis, comme nous nous levions de table et qu'un petit chien venait japper à mes pieds, Mme Strümpell, voulant peut-être effacer à son tour la phrase intempestive de sa mère, me dit sur un ton d'affabilité exquise : « Nous parlons toujours français au chien... c'est une langue si aimable ! »

Et là-dessus, en remerciement de cette bonne parole, elle me demanda de vouloir bien signer le *Fremdenbuch*, qu'elle me présenta dans un sourire. J'étais incapable de rester insensible à de pareilles gentillesses : et c'est de la plus parfaite grâce du monde que j'alignai sur le livre, déjà couvert de signatures d'hommes illustres, quelques mots de ma meilleure langue de chien reconnaissant.

*
* *

Le soir même, par Fürth, à 15 kilomètres, j'attei-

gnis Nuremberg, à 8 kilomètres plus loin. Enclose encore dans ses murs moyenâgeux avec leurs portes ogivales et leurs grosses tours rondes, le long desquels serpente un large fossé où, dans l'ombre et l'humidité laissée par les eaux disparues, croît, pour le plaisir des yeux, une végétation luxuriante ; dominée par son vieux castel au toit en pente et à la façade percée comme de meurtrières innombrables aux ouvertures égales et monotones ; formée de mille maisons pointues dont les étages superposés, surmontés de mansardes aux étroites fenêtres, s'accrochent sur les flancs de ruelles escarpées : telle m'apparut, un dimanche, par un clair après-midi d'été, la cité célèbre universellement par ses jouets. Le long de la Pegnitz aux eaux calmes, des balcons en bois miraient, dans l'onde trouble, leurs planches sombres et leurs poutrelles en trident, tandis que de petites îles, au milieu de la rivière, penchaient vers elle le feuillage agité de leurs saules luisants.

Au pied du château, dont les abords me parurent d'une tristesse morne, je croisai quelques couples tranquilles et des enfants pieds nus, qui s'amusaient presque sans bruit, à l'abri de ces épaisses murailles envahies par la mousse et le lierre. La maison d'Albert Dürer qui, tout à côté, dresse au coin de deux rues ses trois étages de fenêtres Renaissance, que couronne un toit aigu aux lucarnes taillées comme en amande, s'harmonise pittoresquement avec ce paysage de l'ancien temps : je m'attardai dans ce lieu plein de souvenirs rappelant la vie du grand peintre du XVIe siècle, et aussi l'apogée commercial et artistique de sa ville natale.

Déchue, comme Venise, de son importance, lors de la

découverte de la route des Indes, elle périclita encore au XVIII[e] siècle, si bien qu'au début du XIX[e], elle atteignait à peine 25 000 âmes. En 1871, ce chiffre s'était élevé dans les 80 000, mais depuis il a quadruplé, puisque la population approche aujourd'hui de près de 320 000. C'est que l'industrie a repris une intensité nouvelle, non seulement au point de vue des jouets, mais pour toute une série d'autres productions : instruments d'optique et lunetterie, compas, machines électriques, wagons de chemin de fer, glaces et ustensiles de ménage, brosses et pinceaux, crayons — dont la marque Faber, si connue, — chromolithographie et décalcomanie, maroquinerie, etc., etc.

Sous cette poussée industrielle, le vieil hôpital n'a pas tardé à devenir insuffisant : et rien n'est curieux comme le contraste qui existe entre cette ville médiévale, où les habitants continuent à vivre et à travailler dans leurs sombres et gothiques masures, et l'hôpital tout neuf, qui était entré en service depuis trois ans environ, quand je le visitai en 1902.

Le *Neues allgmeines Krankenhaus der Stadt Nürnberg*, comme on l'appelle, est situé en dehors de la ville, dans des jardins ; il peut recevoir 1000 malades, en comptant les baraques isolées pour les épidémies. Il y a quatre grands pavillons à deux étages, quatre à un seul étage et cinq pavillons isolés, plus deux pavillons (un pour les hommes, l'autre pour les femmes), destinés aux maladies de la peau, surtout la syphilis.

Les salles, carrelées, contiennent une quarantaine de lits et communiquent en médecine, sur les parties latérales, avec des vérandas où les patients peuvent s'étendre sur des chaises longues ; au fond, se trouvent un réfectoire, des lavabos, une chambre à bains ; à

l'entrée, sont plusieurs cabinets pour l'assistant, les surveillantes, l'examen des sujets.

Dans chaque pavillon de chirurgie, à chaque étage, existe une petite pièce pour les pansements. Le bâtiment opératoire lui-même, complètement isolé, comprend une salle d'opérations assez grande, flanquée de plusieurs autres pièces (anesthésie, stérilisation, arsenal, vestiaire, etc,). Un bâtiment voisin contient le service hydrothérapique et l'institut de mécanique médicale.

La machinerie est considérable : elle fournit la lumière électrique, la vapeur, l'eau froide et l'eau chaude dans tous les bâtiments de l'hôpital, au moyen de tuyaux et de câbles qui passent dans des souterrains de hauteur d'homme, soigneusement cimentés ; elle fabrique également la glace pour la consommation hospitalière ; enfin, des fils téléphoniques nombreux relient l'hôpital d'un bout à l'autre dans ses différentes parties.

J'ajoute que les chambres des assistants — une dizaine — situées côte à côte dans le bâtiment administratif, sont très confortables et possèdent chacune un cabinet de toilette. Sur le même palier, on entre dans la « Conferenz-Zimmer », destinée également aux seuls assistants : c'est une sorte de salle de café, assez richement décorée, où l'on peut lire les journaux, causer, jouer du piano et même faire une partie de billard. Dans un coin, je remarque un meuble à casiers, où je compte exactement trente et une brochures ayant trait à la médecine, et dont l'abonnement, pour chacune, varie entre 25 et 40 marks par an. Enfin, une pièce voisine, plus petite, communique avec la précédente ; elle comprend la bibliothèque et sert en même temps de

Schreibzimmer, c'est-à-dire de salle de correspondance et de travail.

Si je cite en passant ces divers détails, c'est qu'il n'existe nulle part en France, même dans les hôpitaux universitaires récents, d'aménagements comparables, surtout au point de vue du confortable à donner aux internes, qui correspondent aux assistants allemands ; quand se décidera-t-on, chez nous, à suivre de pareils et salutaires exemples ?

III. — MUNICH

Quatre heures environ séparent Nuremberg de Munich, la capitale de la Bavière et la métropole de la bière (*Biermetropole*). Un biographe allemand affirme que c'est cette bière qui, aux yeux du jeune étudiant, entoure Munich d'une auréole resplendissante. Dès la gare, de grands wagons blancs, marqués aux noms des célèbres firmes Löwenbräu, Spatenbräu, Pschorrbräu et de bien d'autres, prêts à partir dans les directions les plus diverses, fixent son regard plein d'envie ; et à peine a-t-il fait quelques pas, en dehors de la station, qu'au-dessus des toits, devant lui, se dressent les deux tours de l'église Notre-Dame, dont les dômes, inélégants ressemblent à deux gigantesques pots de bière : les *Masskrüge*, comme les appellent les Bavarois, dans leur parler imagé.

Aussi prestigieux que soit l'attrait de la bière, je ne crois pas que cette seule raison puisse expliquer l'ascension foudroyante de l'Université de Munich, qui est actuellement la seconde capitale intellectuelle de l'Empire, par le nombre de ses maîtres et de ses disciples, serrant de près Berlin.

Fondée en 1472, à Ingolstadt, elle périclite vers le milieu du XVI[e] siècle, sous l'influence des Jésuites ; transportée en 1802 à Landshut, elle ne resta que quelques années dans cette ville, et en 1826, elle était définitivement incorporée à Munich. Dès le début, plus de 1500 étudiants suivirent ses cours ; sous l'impulsion de Maximilien II, qui créa des instituts, ouvrit des cliniques et attira des professeurs comme Liebig, Sybel, Winscheid, Carrière, sa prospérité ne fit que s'accroître.

Mais c'est principalement depuis 1871 que son importance a grandi de façon formidable. Alors qu'à cette époque de la guerre, le nombre des étudiants atteignait à peine un millier, on voit ce chiffre arriver à 2825 en 1885, à 3809, trois ans seulement après, en 1888, et aujourd'hui on compte plus de 6000 élèves, dont près de 2000 pour la médecine seule : par le nombre, Munich est donc la première faculté médicale de tout l'Empire allemand.

Je ne dis pas que la bière ne joue un certain rôle dans ce développement prodigieux. Deux causes principales sont, à mon avis, à considérer.

En premier lieu, le sentiment artistique traditionnel de Münich tient un rôle capital. Quoique très grande ville — elle dépasse un demi-million d'âmes — elle met toutes les questions d'art, sous quelque forme qu'on l'envisage (peinture, décoration, architecture, ameublement, serrurerie fine, etc.), au premier plan de ses préoccupations. L'Université, qui centralise en quelque sorte ces efforts, qui en est comme la quintessence, est donc l'objet d'une incessante attention : et tout ce qui peut contribuer à augmenter sa prospérité est immédiatement réalisé.

Je ne voudrais pas ressasser toujours les mêmes choses. Cependant, sans entrer dans le détail, je tiens à dire qu'en l'espace de neuf ans — entre mes deux voyages à Munich en 1902 et 1911 — rien que pour quelques installations médicales, transformées ou rebâties (cliniques des yeux, des maladies mentales, poli-clinique, institut d'anatomie), il a été dépensé plus de 10 millions de marks; il faut ajouter à ce chiffre environ 4 millions, pour les modifications faites à l'Université elle-même dans le même laps de temps, sans parler des autres dépenses pour les autres enseignements scientifiques (chimie, physique, etc.).

En second lieu, à côté de ces ressources matérielles sans cesse renouvelées, il y a à tenir compte des agréments de la vie d'étudiant elle-même. Il n'existe certainement pas, en Allemagne, de ville universitaire qui puisse être comparée, à ce point de vue, avec Munich. Non seulement la bière y est parfaite, c'est entendu, mais les salles de spectacles y sont nombreuses, les concerts musicaux réputés, les représentations théâtrales attrayantes, les expositions fréquentes, les musées et collections remarquables, les réjouissances presque ininterrompues. Dès la fête des Rois, ont lieu des bals masqués, presque tous les soirs, où l'on danse à perdre haleine, jusque sur les 4 ou 5 heures du matin ; au temps du carnaval, ces folies s'exaspèrent dans des ivresses sans fin. Puis, avec mars, vient la *Salvatorzeit* où, pendant deux semaines, on continue à faire ripaille, à manger saucisses blanches, viandes rôties et cochonneries diverses : on boit surtout une bière spéciale, fabriquée à cette occasion, qui est plus douce, coûte plus cher, et dont la recette remonte, paraît-il, au moyen âge, où elle avait été trouvée par un moine

capucin de fine bouche. En été, ce sont les bals champêtres et les promenades aux environs... et le cycle éternel de plaisirs et de joies recommence perpétuellement.

Un charme complémentaire des attraits qui précèdent est, pour l'étudiant, la tolérance complète dont il jouit à l'égard du sexe faible. Alors que dans la plupart les autres universités, surtout en Prusse, il lui est interdit d'avoir une amie, ici, à Munich, la chose est non seulement permise, mais recommandée, ou tout au moins bien considérée. Dans les conflits entre les membres des associations — de plus en plus nombreuses à Munich depuis trente ans — il n'y a pas que les questions d'injures, de manquement au salut, de préséance non gardée, etc., qui provoquent des duels au sabre, ou à la mensur : les petites femmes y sont aussi pour quelque chose parfois. Et c'est une tradition qui se perpétue, si on en juge par l'histoire suivante, absolument authentique.

En 1848, une ballerine célèbre de cette époque, Lola Montez, vint en représentation à Münich. Très acclamée par les étudiants, elle eut l'idée ingénieuse de se faire constituer, par eux, une véritable garde de corps. Bon nombre de ses jeunes admirateurs acceptèrent cette offre aimable, mais, comme la discipline et la cohésion sont en Allemagne inséparables de tout groupement, ils décidèrent de former un corps spécial qu'ils appelèrent *Allemania*. Comme il fallait s'y attendre, ce nouveau corps, qui n'avait rien d'un corps de ballet, fut extrêmement mal vu par les autres associations : des disputes éclatèrent, des scènes de pugilat regrettables se produisirent, une véritable guerre fratricide s'alluma. La danseuse, extrêmement vexée

de voir ses troupes en butte à des attaques continuelles, prit ces méfaits pour un outrage violent adressé à sa propre personne, et porta plainte auprès du Recteur. Celui-ci, par un arrêté en date du 9 février 1848, cherchant à calmer le courroux de la belle, n'y alla pas par quatre chemins. Il décréta, purement et simplement, la fermeture de l'Université jusqu'au semestre d'hiver suivant, et ordonna que, dans les trois jours, tous les étudiants étrangers quittassent la ville.

Cette mesure radicale n'eut qu'un succès très relatif. La population, à l'idée sans doute de voir partir les étudiants, se souleva ; elle se précipita en criant et vociférant jusque sous les fenêtres de la maison de Lola Montez, qu'elle agonisa de sottises ; puis, elle envoya au Roi une adresse de protestation véhémente. Le Roi fit aussitôt rapporter le décret du Recteur, et c'est Lola Montez qui dut quitter Munich, entraînant dans sa fuite la désagrégation de l'éphémère corps *Allemania*.

A ces agréments féminins et autres, il faut enfin joindre ceux de la ville elle-même, qui donne l'impression d'une vraie capitale, avec ses belles avenues et ses larges voies neuves, son immense jardin anglais, alors que la plupart des cités universitaires sentent plus ou moins le renfermé et le ranci de la petite province. Les alentours de Munich sont charmants, et invitent aux excursions sur les bords de l'Isar aux flots verts. Enfin, il suffit d'un très court trajet en chemin de fer ou en auto, pour se trouver en pleine montagne pittoresque : le lac de Starnberg, et ses rives ravissantes, à l'entrée des Alpes bavaroises, est à moins d'une heure de Munich.

Ces diverses raisons expliquent facilement le succès

grandissant de l'Université bavaroise et, en particulier, des études médicales. C'est un mouvement qui ne pourra que s'accentuer, parce que plus les agglomérations sont considérables, plus il y a de malades et plus il y a, par suite, de matériel — qu'on me passe ce mot — d'enseignement.

* * *

Docteur depuis quelques mois à peine, presque étudiant encore, quand j'arrivai un dimanche de juin 1902 sur les six heures du soir à Munich, je ne pouvais mieux faire, ayant soif, que de suivre pour m'orienter l'inspiration de la bière, et de diriger mes pas vers le fameux *Hofbräuhaus* tant vanté : je dois dire que j'en pris le chemin presque instinctivement car, de la façade principale de la gare, il suffit d'aller droit devant soi. Par la Schützenstrasse, j'atteignis tout de suite le Karlsplatz, qui dessine un arc gracieux au milieu duquel le Karlstor dresse ses deux tours carrées basses avec ses guichets en ogive. Je passai au-dessous, et, suivant la Neuhauserstrasse et la Kaufingerstrasse, j'arrivai en quelques minutes au Marienplatz, centre du vieux Munich : à gauche, le nouvel hôtel de ville à l'architecture surchargée et criarde élance ses arceaux, ses piliers, ses tours superposées comme un château de cartes, avec ses mille clochers et clochetons, ses ouvertures gothiques, ses motifs flamboyants, ses statues et ses rosaces. Devant moi, à l'autre bout de la place, et comme la fermant, une autre tour, de même style plus simple, que termine un clocher à la flèche effilée, montre son horloge immense avec de grandes aiguilles d'or : c'est la tour classique du vieux Rathaus

allemand, percée à sa base d'une large ouverture, sous laquelle je m'engageai, continuant ma route par la Thalstrasse : moins de 100 mètres plus loin, à gauche, je pénétrai dans une ruelle étroite et tortueuse aux maisons biscornues, traversai deux autres petites rues, et j'étais sur le Platzl, devant la célèbre brasserie.

En coin, une vaste rotonde, dont la disposition avec ses fenêtres Renaissance fait vaguement songer au célèbre escalier de François Ier du château de Blois, frappe la vue. Sur le pignon pointu de l'hôtel, un homme d'armes vêtu d'habits moyenâgeux tient, de la main droite, un long hanap de bière — emblème de la maison ; en bas, de larges demi-arceaux à plein cintre, fermés par des vitrages que protègent des grilles, donnent jour sur le rez-de-chaussée.

J'entre. Dans la cour, se détachant sur un fond de doubles arcades soutenues par des piliers épais, à peine dissimulées par quelques arbres maigres, des tonneaux sont, çà et là, placés de champ, portant, sur leur plateau encerclé, des bocks de grès au couvercle d'étain. Autour d'eux, debout, des hommes, la pipe à la bouche, et même quelques femmes, le Mass en main, tranquillement bavardent en buvant. De là, pénétrant dans la brasserie je suis presque suffoqué, dans la demi-obscurité, par une atmosphère lourde chargée d'odeur de bière et de fumée de tabac. Autour de centaines de tables en chêne massives, au milieu de détritus et de papiers graisseux jonchant le sol, des théories de gens de tout âge et de toute condition, débraillés, négligés, le ventre étalé complaisamment derrière des gilets entr'ouverts, sont empilés à l'infini les uns contre les autres. Des servantes, débordantes d'activité et de chairs opulentes, une sacoche en cuir

retenue à la taille énorme, vont et viennent, souriantes et peu farouches, emportant vides et rapportant pleins des dizaines de bocks à la fois. Le spectacle est curieux vraiment, unique au monde sans nul doute, mais il est peu enchanteur : on se croit perdu dans quelque pantagruélique taverne obscure, fréquentée par de sombres bandits, d'où l'on ne sortira pas sain et sauf. Ce n'est d'ailleurs qu'une impression, aussi fausse que fugitive : et c'est sans la moindre difficulté qu'ayant abordé deux ou trois *Münchner* — excellents par ma foi — je quittai ce lieu vicié par les relents de mille estomacs surchargés de viandes, de saucisses et de bière, et par les nuages d'innombrables cigares au parfum de paille séchée.

Cette première connaissance étant faite, je fis ensuite celle de l'Université. Le bâtiment universitaire, déjà vieux de plus de soixante ans, a été complètement remanié dans ces dernières années ; il s'élève au nord de la ville, entre les Ludwigstrasse et Amalienstrasse, dans un quartier neuf et aéré. Les transformations subies lui donnent un aspect grandiose, et en même temps confortable. Le vestibule, le hall central, le grand amphithéâtre, l'Aula, les salles du conseil et du Sénat, le cabinet du Recteur sont d'une haute conception et d'une belle largeur de vue ; on sent que tout cet édifice a été construit avec cette idée directrice que rien n'est assez magnifique, ni assez solennel, quand il s'agit de représenter la science et les arts ; cependant, à l'encontre de la plupart des autres bâtiments universitaires allemands, celui-ci ne manque ni d'un certain goût ni d'une certaine élégance. Évidemment, si l'on sort des lignes principales pour entrer dans le petit détail, quelques fautes d'harmonie apparaissent.

Ce type architectural composite ne brille pas toujours par la simplicité : on y retrouve un étrange mélange d'étrusque, d'assyrien, de romain, de byzantin, de Renaissance, d'arabe — que sais-je encore ? — avec un souci curieux, et au demeurant fort juste, de tout adapter aux exigences du confort moderne et aux vastes espaces. Je ne crois pas que nous ayons à imiter de semblables exemples à la lettre ; cependant, il y a un effort qui ne saurait passer inaperçu, parce qu'il est un honneur rendu à l'élite d'une nation ; il nous montre aussi la possibilité pour un avenir, peut-être pas très éloigné, de la création d'un genre nouveau susceptible de faire école et de détourner de nous, si nous n'y prenons garde, un courant artistique jusque-là très fidèle.

Les hôpitaux de Munich ont été l'objet, depuis longtemps, d'une sollicitude toute particulière, ne serait-ce que par reconnaissance pour Pettenkofer, l'hygiéniste si universellement connu, qui transforma cette ville, extrêmement malsaine jusqu'en 1875, en une cité d'une salubrité aujourd'hui remarquable. Alors que le typhus, jusqu'à lui, ravageait plus de 4 p. 100 de la population, depuis, par suite d'un système de canalisation qni porte en abondance une eau excellente à tous les habitants, la mortalité est descendue à 1,8 p. 100.

Je laisserai de côté les hôpitaux de la ville qui sont à Schwabing et non loin de l'Isar, le long de l'Ismaningerstrasse, pour ne signaler que les hôpitaux universitaires, d'ailleurs les plus importants, qui sont situés à l'autre bout de la métropole. Avec la plupart des instituts médicaux, ils s'étendent, au delà du Sendlingertor, dans un vaste trapèze irrégulier com-

pris entre les Lindwurmstrasse, Gœthestrasse, Landwehrstrasse et Sonnenstrasse.

Ne pouvant que me répéter ici comme ailleurs, je me bornerai à faire, parmi les instituts, une mention spéciale de celui d'anatomie, une merveille, ouvert d'ailleurs au public à certaines heures déterminées, comme les expositions et les musées. Vu de l'extérieur, il ressemble, avec ses larges ouvertures vitrées, à une série de serres en rotonde surmontées par une énorme coupole, toute reluisante, elle aussi, en vitrages et carreaux. Dès l'entrée, au delà d'un petit jardin, un sphinx taillé dans la pierre au bas de l'escalier, dans le vestibule, vous regarde de ses yeux énigmatiques. Puis, sous la conduite d'un concierge complaisant, je visite successivement : la salle de dissection, de proportions formidables, et remarquablement éclairée, où 500 étudiants peuvent ensemble travailler : l'amphithéâtre de cours, immense, la salle d'examen microscopique, le cabinet du directeur, les chambres de ses assistants, les laboratoires, le musée, garni de pièces rares en nombre considérable, enfin les sous-sols où, dans des frigorifiques dernier cri, des corps entiers sont admirablement conservés. Quand on compare une semblable installation, qui a coûté 2 millions de marks, à la plus belle de celles que nous possédons en France, on demeure complètement ahuri et bouche bée.

Des cliniques, celle de psychiatrie, dirigée par le professeur Kræpelin (que j'avais vu en 1900 à Heidelberg), est entièrement neuve ; il en est de même de celle des yeux. Il y a deux grands services de médecine : l'un, qui fut pendant longtemps sous la direction du professeur von Ziemssen (mort aujourd'hui), qui fut un homme considérable, remplacé par le professeur Müller ; l'autre, qui a

le professeur Bauer à sa tête. Dans ces cliniques, aussi bien que dans celle des maladies des femmes ou dans celle de chirurgie, partout, on note l'électricité, le téléphone, le chauffage à eau, des ascenseurs et des bains.

Ce qui me frappa surtout en 1902 — nouveauté hardie pour l'époque — ce fut le *Centralbad*, véritable institut pour les agents physiques thérapeutiques, qui est situé en plein centre de l'hôpital et placé sous l'autorité du professeur Rieder. On y donne l'hydrothérapie sous toutes les formes possibles : on peut y prendre des bains de sable, de boue, d'acide carbonique, ainsi que des bains médicamenteux et hydro-électriques ; il y a une salle d'inhalation, avec des pulvérisateurs divers, en particulier celui de Wassmuth, qui lance la vapeur médicamenteuse à travers toute la pièce ; dans une salle voisine sont les appareils les plus variés pour la rééducation musculaire, les sismo- et kinésithérapies, le thermo-massage. Enfin, une autre salle, assez spacieuse, contient les appareils d'électrothérapie et de photothérapie, avec la lampe de Finsen, l'octoèdre de Kellog et les bains électriques de lumière incandescente ou blanche, ou rouge, ou bleue. Une salle d'héliothérapie est jointe à ces diverses méthodes, et il faut y ajouter encore un cabinet de röntgenthérapie, qu'on ne saurait trouver trop beau dans ce pays, où le glorieux Röntgen en personne détient la chaire de physique à la faculté... de philosophie !

A la clinique infantile, qui comprend dans les 120 lits, dont une trentaine pour la chirurgie, le noble professeur chevalier de Ranke (depuis remplacé par Pfaundler) me reçut lui-même avec une bonhomie souriante et un calme parfait. Son service me parut un peu vieux jeu — comme ses cheveux blancs et ses gestes cassés.

Sans beaucoup de soins, en son costume de ville, assis sans tablier auprès d'un lit, il était en train, à soixante-douze ans, de pratiquer lui-même un tubage chez un jeune diphtérique, passant et repassant des tubes dans le larynx du petit malade, sans se préoccuper beaucoup de leur propreté, ni de celle de ses propres doigts.

— « Vous avez un hôpital des Enfants à Bordeaux ? questionne-t-il nonchalamment, d'un air détaché, comme si c'était une chose invraisemblable.

— Oui, nous avons deux services de médecine, deux de chirurgie, un service pour les yeux, en tout dans les 500 lits.

— Vous voulez dire 50, sans doute (*fünfzig*) ? me réplique ce charmant homme, sans se départir une seconde de son imperturbable tranquillité.

— Je dis bien 500 lits (*fünf hundert Betten*). »

Il me regarda d'un air incrédule, persuadé sans doute que je me moquais de lui, et de son même ton impassible, froidement répéta :

« *Nein, fünfzig !* »

Je n'insistai pas, sentant l'impossibilité absolue qu'il y avait pour moi de convaincre le professeur de l'existence, pourtant réelle à Bordeaux, d'un hôpital d'enfants de semblable importance. Mais j'étais fortement vexé de passer pour un vantard, et encore plus de constater combien l'Université de Bordeaux avait de réputation sérieuse en cette région aimable de l'Allemagne du Sud.

Pour me remettre de ce coup dur, je m'élançai, ayant déjà visité les principaux musées, vers une exposition de tableaux au Palais des Beaux-Arts, annoncée depuis plusieurs mois à grand renfort de réclame :

c'était une « sécession », c'est-à-dire une de ces expositions révolutionnaires où les artistes, fuyant le convenu de tous les genres connus et les sentiers battus, se vantaient de n'avoir peint que de l'original. Or, jamais de ma vie je ne me souviens d'avoir vu un pareil assemblage d'innombrables horreurs. A part deux ou trois toiles passables, c'était à croire que sur toutes les autres, des chats avaient passé, après avoir plongé leurs pattes et leur queue dans des pots de peinture aux multiples couleurs : des gribouillages informes, dans la note noire principalement, tenaient lieu de dessin : c'était à faire frémir. Et ce frémissement qui me secoue encore, rien qu'à y penser, était une sensation vraiment unique, et pas chère, pour le prix d'entrée de 1 mark, que je payai sur le Königsplatz, juste en face de la Glyptothèque.

Ce souvenir munichois, de 1902, a été fort heureusement racheté depuis, par un autre de 1911. Comme je passais un matin d'avril, sur les onze heures, devant le palais de la Résidence, j'aperçus un vieux monsieur en chapeau haute forme, barbe et cheveux blancs, suivi par une foule respectueuse, qui saluait à droite, saluait à gauche, tantôt de la main droite et tantôt du couvre-chef. Soudain, il s'arrêta pour parler à des gamins, qui se trouvaient à sa hauteur, et leur distribua quelques pfennigs, puis reprit sa marche arrêtée un instant. C'était le prince régent Luitpold — mort depuis — qui avait alors quatre-vingt-dix ans et qui se promenait souriant, patriarcal, bonhomme et sans façon au milieu de ses calmes et fidèles sujets. Ce tableau pris sur le vif, image gracieuse de la vie cordiale de Münich, valait bien, n'est-ce pas, toutes les abominables peintures de cette triste sécession ?

CHAPITRE XII

TUBINGUE. — FRIBOURG

De Munich à Tubingue par Augsbourg. — L'Université de Tubingue, fondée en 1477, célèbre pour ses études théologiques. — L'humanisme et la réforme. — Mœurs moyenâgeuses. — L'arbre de la Liberté. — La bataille de Lustnau. — Souvenirs historiques et vallée du Neckar. — La cité médiévale. Intensité de la vie universitaire. — Comparaison avec Heidelberg. — Promenades et excursions environnantes. — Les sept Facultés de Tubingue. — Mesures de protection et *Tüchtigkeit.*

De Tubingue à Fribourg par la Forêt Noire. — Vue d'ensemble du haut du Schlossberg. — Une représentation en un acte qui se passe de commentaires. — Manque de tact ou rosserie ? — Mauvais souvenirs français. — Fribourg, une des premières universités d'Europe, dès sa fondation en 1457. — Grandeur et décadence. — Les Jésuites. — Renouveau depuis le commencement du XIXe siècle. — L'Université neuve. — A l'ombre de la cathédrale. — Vers Strasbourg.

I. — TUBINGUE

Pour aller de Munich à Tubingue, on suit la route classique de Munich, capitale de la Bavière, à Stuttgart, capitale du Wurtemberg. Voici Augsbourg, l'antique cité romaine, la vieille ville des diètes et aussi des tisserands ; Ulm, sur le Danube majestueux, que domine sa célèbre cathédrale gothique et ses trois flèches, dont la plus haute s'élance à 161 mètres dans la nue. La voie ferrée monte, gagne le plateau des Alpes de Souabe, quitte le bassin du Danube allant vers

la Mer Noire pour redescendre, en pente raide, sur Geislingen, au bord d'un affluent du Neckar, tributaire du Rhin, et par suite de la mer du Nord. Le paysage se fait boisé, escarpé, gracieux, le long de la Fils ; des tours, des ruines décorent les croupes vertes, et se détachent sur l'horizon. A droite, un peu avant Gœppingen, le Hohenstaufen profile son tronc conique, puis c'est Plochingen, au confluent de la Fils et du Neckar. Ici, la voie bifurque, se dirigeant au nord, vers Stuttgart, et au sud, sur Tubingue, dans un site ravissant sur le Neckar, à cinq heures et demie environ de Munich.

Tubingue, seule ville universitaire du Wurtemberg, est une des plus anciennes universités d'Allemagne, et longtemps une des plus renommées pour ses études théologiques. Fondée en 1477 par Eberhard le Barbu, à l'instigation de sa mère Mathilde, « afin de cultiver la raison de l'homme et de le tirer de son aveugle ignorance », la première inscription d'étudiant fut prise le 14 septembre, et la première leçon faite le 1er octobre suivant. L'humanisme trouva tout de suite un défenseur en Eberhard, qui le considérait comme « un chemin conduisant à la vertu » ; Reuchlin lui-même, en 1481, joignit sa voix à celle du fondateur : mais il s'en alla l'année écoulée. En 1497, un autre humaniste, Bebel, arrive à son tour à Tubingue ; puis c'est Mélanchthon, qui enseigna en personne de 1511 à 1518. En 1521 et 1522, Reuchlin revient comme professeur de grec et d'hébreu ; mais il meurt la même année. La disparition de ce maître entraîna la faillite de l'humanisme ; et la jeune université se convertit aux nouvelles idées de la Réforme, qui allait contribuer à étendre sa célébrité.

Le duc Ulrich, dès 1534, prêche la bonne parole ; puis c'est Camerarius, en 1535, et Mélanchthon lui-même en 1536 : le succès est si considérable, les élèves accourent de toutes parts en nombre si choisi, que l'école s'agrandit : et en 1559 « l'illustre collège » est fondé. Jusqu'à l'époque de la guerre de Trente ans, la Faculté de Théologie connut une renommée sans égale : il y avait guère qu'elle qui comptait dans l'Université. Alors, les Facultés de Médecine et des Arts ne figuraient guère que de nom ; quant à la Faculté de droit, si elle se composait de cinq professeurs, en réalité, deux seulement enseignaient le droit proprement dit, les trois autres ne traitant que du droit religieux.

La vie des étudiants paraît calquée, en cette période, sur celle des autres universités. Plusieurs ordonnances rectorales de ce temps insistent particulièrement sur la bizarrerie, la singularité du costume, dont l'originalité ne le cède qu'au négligé, allant jusqu'à une excessive licence, sévèrement réprimée. Ce sont rixes et batailles journalières avec les bourgeois, les bateliers et surtout les gardes des vignobles sur lesquels, au moment des récoltes, les étudiants viennent en maraude, cueillant le raisin mûr et même buvant le vin dans les barriques, quand les circonstances le leur permettent. Les querelles fratricides sont également fréquentes. Celui-ci est gratifié de huit jours de cachot et celui-là, de dix jours, parce qu'ils ont imaginé de se couper les doigts réciproquement et qu'ils sont sur le point de passer à l'exécution de l'opération. Un étudiant se plaint au Sénat qu'un de ses camarades a voulu l'embrocher comme un cochon avec une longue tige en fer ; un autre, qui s'enivre souvent et ne suit guère les cours, arrêté au cours d'un tapage nocturne,

n'est pas aussi rigoureusement puni qu'il aurait dû l'être, parce qu'il a femme et enfant, et qu'il jure de ne plus recommencer ; un troisième est tiré du cachot sur la supplication de sa logeuse — on ne dit pas si elle est jolie — ou d'un noble seigneur, qui s'intéresse à son sort malheureux.

La guerre de Trente ans, désastreuse pour Tubingue comme pour tout le Wurtemberg, porta un coup terrible à la prospérité de l'Université. Cependant, vers le milieu du XVIIe siècle, avec le duc Eberhard III, elle se relève : et la Faculté de Médecine participe à cette restauration. Une longue période de paix s'établit qui n'est même pas troublée, sous Louis XIV, par les campagnes de 1688 à 1693, grâce à Osiander, qui sut écarter le péril.

Au début du XVIIIe siècle, les sciences se développent à leur tour ; on crée l'Observatoire, tandis que le nombre des étudiants ne cesse d'augmenter. Sous le duc Charles (1742-1793), la bibliothèque est agrandie, un laboratoire de chimie ouvert, le bâtiment universitaire reconstruit ; ce sont des fêtes fréquentes, des attractions de tous ordres qui trouvent leur épanouissement à l'occasion du tricentenaire de la fondation de l'Université, en 1777.

Les idées de la Révolution française rencontrèrent à Tubingue un accueil chaleureux. On raconte qu'un arbre de la Liberté fut même planté sur la place du Marché : mais si ce fait est peut-être une légende, il n'en n'est pas moins vrai que ces aspirations libératrices furent soutenues avec enthousiasme par les Hegel, les Schelling et les Hölderlein. Puis le kantisme ramena le calme dans les esprits ; la Faculté de Théologie reprit un nouvel essor, tandis que la médecine,

sous l'impulsion de Autenrieth, se développait, qu'on bâtissait un hôpital neuf et élargissait le jardin botanique.

Les étudiants suivaient le mouvement général ; leurs associations, reconstituées sur des bases plus solides à la suite de la création de la Teutonia en 1816, étaient représentés, en octobre 1817, à la grande fête de la Wartbourg ; leurs instincts belliqueux persistaient : en mars 1819, il y eut à Lustnau une bataille, demeurée fameuse dans les annales de Tubingue, entre étudiants et paysans, et qu'on désigne encore sous le nom de *Lustnauer Schlacht*. Après la fête de Waterloo, le 18 juin de la même année, les poursuites commencèrent contre les associations, suivies du décret de dissolution, le 22 décembre ; ce furent ensuite les ordonnances de Carlsbad, puis l'émeute de Francfort en 1833. A partir de 1840, un vent de tolérance recommença à souffler, et les associations n'ont cessé de progresser depuis, ici comme ailleurs, pullulant de plus en plus sous forme de Corps, Burschenschaften, Associations catholiques, de gymnastique et de chant, scientifiques, etc.

En même temps, l'Université se développait : en 1817, une nouvelle Faculté des Sciences était construite ; puis s'élevaient, en 1845, un autre bâtiment universitaire, l'Institut d'Hygiène et, l'année suivante, un hôpital plus vaste, ainsi qu'un laboratoire de chimie, sur le modèle de celui de Liebig, à Giessen. Depuis la guerre franco-allemande, les perfectionnements et agrandissements se sont multipliés : instituts de physiologie, d'anatomie et d'anatomie pathologique, de botanique, de chimie, de minéralogie et zoologie, cliniques de médecine et de chirurgie, des yeux, des

femmes, des maladies mentales, des oreilles, etc. En ce siècle, vécurent le poète Louis Uhland, né à Tubingue, et après lui, Keller; puis Rudolf Roth, philologue, connu par ses études sur le sanscrit : le philosophe Vichser, le théologien Baur, fondateur d'une nouvelle théologie qui, paraît-il, « étonna le monde », enfin le médecin Riecke, réformateur.

Une visite à Tubingue est presque dénuée d'intérêt, si l'on fait abstraction de ces souvenirs historiques, que je viens d'esquisser en quelques notes rapides.

***

Dès la sortie de la gare, au bout d'une large avenue, le monument de Uhland, l'enfant de Tubingue, le poète du Neckar, montre la bourgeoise silhouette élevée au chantre allemand en 1873, onze ans après sa mort, par sa patrie reconnaissante. Un peu plus loin, une allée de hauts platanes aux frondaisons immenses relie les deux ponts sur le Neckar : c'est là, à la belle saison, sous cette ombreuse promenade, que se rassemble le tout Tubingue (*Ganz Tubingen*), tandis qu'une musique militaire emplit, de ses mélodies harmonieuses, le gracieux jardin de Wörth. Nous sommes dans la ville Sud. moderne, avec ses droites avenues plantées de platanes, de châtaigniers et de tilleuls, ses prairies et ses pièces d'eau, qui s'étendent entre le Neckar et le Steinlach. un petit affluent aux rives délicieuses.

Mais voici le Neckar lui-même dans un site adorable. Le long d'une étroite berge que garnissent des vergnes, des tilleuls et quelques sapins calmes, des barques

légères sont accrochées ; devant moi, à travers les touffes de verdure, percent les pierres grises de basses terrasses ; de vieilles maisons étagent, sur le roc dur, leurs tours et tourelles, leurs toits inégaux et pointus qui se reflètent, avec les feuilles riantes des arbres, dans les ondes tranquilles coulant doucement à leurs pieds ; c'est la ville du moyen âge, dont les vestiges rajeunis persistent encore à mes yeux charmés : en face, voici l'antique Stift, vieux cloître des Augustins (aujourd'hui séminaire protestant) où Ulrich, dès 1536, prêcha en faveur de la Réforme ; à droite, derrière des platanes, j'aperçois la toiture du Klinikum, devenu l'institut de géographie et pharmacologie, et qui s'élève à la place de cette *Bursa* célèbre, où Mélanchthon professa de 1512 à 1518 ; un peu plus à droite, c'est l'*Alte Aula,* transformée en institut d'art historique, où, pendant plus de trois cents ans, l'Université eut son siège. Tout à côté, légèrement en recul, la cathédrale Saint-Georges (*Stiftskirche*), du xve siècle, dresse son toit en pente vers lequel s'élancent de longues fenêtres en ogive et son clocher, dont l'horloge regarde la vallée ; sa partie la plus rétrécie contient le chœur qui a recueilli, sous des monuments funéraires en pierre sculptée, les dépouilles de tant de princes et de ducs, de professeurs et d'étudiants. Enfin, plus loin, à gauche, dominant la ville et la rivière, c'est le vieux château-fort avec sa massive façade, flanquée de deux grosses tours ; jadis, il veillait, par ses épaisses murailles et ses créneaux, sur la vieille cité studieuse ; aujourd'hui, poursuivant sous une autre forme les mêmes aspirations désintéressées, il est devenu le réceptacle de la science, et offre ses vastes salles aux collections de la bibliothèque univer-

sitaire et à ses 400 000 volumes, surtout remarquables au point de vue théologique.

Par la traversée du pont neuf, on entre dans l'antique cité médiévale, qui a été bâtie sur une crête rocheuse, entre le Neckar et l'Ammer : entre ces deux vallées, ce ne sont que rues étroites, ruelles escarpées, pittoresques coupe-gorges, aux rampes rudes, aux tournants brusques et tortueux. Si, en passant, une visite au Pfleghof, cet ancien cloître gothique du XVI[e] siècle, transformé en conservatoire de musique et en salle d'armes, s'impose ; si, de même, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur le séminaire catholique, avec sa tour ronde, parce que c'est là, dans cet ancien *Konvikt*, que l'illustre collège tint pendant si longtemps ses historiques séances, le promeneur est surtout ravi, quand il erre autour du Marktplatz, et des ruelles qui l'entourent. Il s'égare aisément dans la Haaggasse (où vécut Uhland), et l'Ammergasse ; il se perd volontiers dans mille coins et recoins, où il ne voit que bas trottoirs et étroits escaliers, pignons pointus criblés d'ouvertures inégales, charpentes aux zigzags imprévus, fenêtres Renaissance plongeant sur la rue, façades à l'alignement biscornu, terrasses resserrées, pierres branlantes, grilles en fer formant gardefous, logis archaïques et bois vermoulus.

Le constraste est saisissant quand, au delà de l'Ammer, on pénètre dans la ville-nord qui constitue presque, à elle seule, le quartier académique ou universitaire, avec ses rues plantées d'arbres, ses coteaux verdoyants, ses larges espaces libres. Voici, sur la Wilhelmstrasse, le jardin botanique avec son institut, la nouvelle université, les instituts de chimie et de physique, de zoologie et de minéralogie ; derrière, sont

les instituts de physiologie et de pathologie anatomique, avec les diverses cliniques (médecine, chirurgie, oreilles, yeux, maladies des femmes, psychiatrie).

Je n'insiste pas sur les particularités de ces divers bâtiments universitaires, que j'ai eu l'occasion de visiter deux fois, à onze ans d'intervalle, en 1900 et 1911. Je ferai seulement quelques remarques générales, qui me paraissent du plus haut intérêt.

Je ne crois pas qu'il existe aucune université en Allemagne, et même au monde, où le développement matériel puisse être comparé proportionnellement à celui de Tubingue. Alors que la vieille ville, la plus importante, représente une superficie de 375 000 mètres carrés environ, la superficie de la ville universitaire seule approche de 300 000 mètres carrés. C'est un fait, également unique, que le nombre des étudiants a augmenté davantage en proportion que celui des habitants : alors que la population atteint dans les 17 000 âmes — et à ce titre Tubingue constitue la plus petite ville universitaire d'Allemagne, — les étudiants oscillent autour du chiffre de 1 700, soit le 1/10 de la population, ce qui est extraordinaire. Dans l'ensemble des universités allemandes, ce chiffre classe Tubingue onzième, presque sur le même rang que Marbourg et Heidelberg, sa rivale sur le Neckar.

Est-il possible d'expliquer ce succès sans précédent ? Il est certain que la vie est très bon marché : on peut trouver une chambre depuis 12 marks par mois et 75 marks par semestre ; le déjeuner de midi varie de 60 pfennigs à 1 mark, aussi bien dans les pensions privées que dans les restaurants les plus réputés, au « Lamm », à la « Traube », au « Goldener Ochse » ou au « Prinz Karl ». Ces prix ne sont peut-être pas aussi

courants que le prétendent les guides et les prospectus : mais il est certain qu'ils sont un peu moins élevés qu'ailleurs, et notamment qu'à Heidelberg.

Comme Heidelberg, fait-on du reste remarquer, Tubingue a son château, qui commande la vallée, et aussi, dans celui-ci, son tonneau, d'une contenance plus grande encore, puisqu'elle est de 840 hectolitres, tandis que celle du tonneau fameux de Heidelberg ne dépasse pas 750 hectolitres : sous la salle des chevaliers, dans une large cave aux voûtes élevées, ce célèbre tonneau de maître Simon de Bönnigheim, « das grosse Buch » comme on l'appelle, étale ses colossales dimensions ; il ne contient pas moins de 45 760 Mass wurtembergeois et, pour le construire, il fallut, dit-on, cent troncs de chênes magnifiques. Enfin, toujours comme Heidelberg, Tubingen est baigné par le prestigieux Neckar, dont les bords chantés par Uhland sont ici plus pittoresques encore, tandis que les excursions environnantes sont plus nombreuses et variées.

Vers le nord, c'est le Spitzberg et sa chapelle, la colonne de Bismarck, plus loin Bebenhausen et ses bois giboyeux, les forêts du Schönburn déferlant vers l'Ammer, d'un côté, et, de l'autre, vers Stuttgart, coquette capitale et séjour attirant. Au sud, c'est le Riedenberg et la croupe de l'Alb, le Plattenberg, le Zollern, le Rossberg. A l'ouest, c'est l'Œsterberg, dont les pentes commencent à l'entrée de la ville, avec ses larges voies ombragées, parsemées de villas qui émergent jusqu'à la cime, couronnée par la tour de l'Empereur Guillaume ; au-delà, c'est la crête dentelée des Alpes de Souabe qui, du Rossberg, se continue jusqu'à l'Achalm, Neuffen et jusqu'au Teck. A l'est, c'est le sommet voisin de la Lichtenberghöhe aux flancs

boisés, et çà et là plantés de vignes, d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur toute la vallée du Neckar, de Rottenburg à Tubingue ; au delà, la chaîne bleue de la Forêt Noire barre l'horizon ; derrière elle coule le Rhin, presqu'en face de Strasbourg, qui est à 100 kilomètres de Tubingue, en droite ligne, à vol d'oiseau.

Ces agréments, joints à l'état de salubrité remarquable de cette région du Wurtemberg, où la tuberculose et la fièvre typhoïde sont à peu près inconnues, peuvent bien expliquer dans une certaine mesure le succès de l'université de Tubingue. Mais je crois que la principale cause est due à la réputation de l'Université elle-même, qui ne cesse d'être entretenue au prix de tous les sacrifices — même d'argent.

L'étendue formidable du quartier académique en est une preuve évidente : il s'allonge et s'élargit d'année en année ; des bâtiments nouveaux remplacent les anciens, des créations se fondent. A onze ans seulement de distance, j'ai été frappé des transformations survenues, et à l'heure actuelle, il est question d'édifier, dans ce climat salubre, une clinique spéciale pour les maladies des pays chauds.

Ce fait prouve bien que l'Université de Tubingue ne craint pas de marcher de l'avant. Elle l'a montré du reste depuis longtemps, car elle est la première d'Allemagne qui ait rompu avec la tradition classique des quatre Facultés, pour en porter successivement le nombre à sept. La création de la cinquième remonte au mois d'octobre 1817, époque à laquelle la Faculté de théologie catholique, qui avait été fondée en 1812 à Ellwangen, fut transportée à Tubingue, où elle prit place à côté de la Faculté protestante, depuis longtemps célèbre ; la jeune Faculté catholique n'a pas

tardé à prospérer à son tour, puisqu'elle reçoit, chaque semestre, près de 200 élèves, alors que son aînée arrive à 260 environ. On voit que les étudiants en théologie sont un appoint des plus sérieux dans l'ensemble total des étudiants puisqu'à eux seuls, ils en constituent presque le tiers.

En cette même année 1817, la sixième Faculté, consacrée aux sciences politiques, était fondée, tandis qu'en 1863, la septième était ouverte pour les sciences physiques et naturelles.

Certes, il est permis de penser que ce chiffre de sept Facultés pourrait être plus modeste, et même se ramener aux quatre Facultés classiques, sans que l'enseignement en souffrît le moins du monde : ainsi, on ne voit pas la nécessité de faire une Faculté spéciale pour la théologie catholique en face de la théologie protestante, puisque dans d'autres universités les deux rites ressortissent à une seule Faculté, qui est celle de théologie; de même les sciences politiques sont traitées ailleurs dans les Facultés de droit; quant aux sciences physiques et naturelles, elles rentrent dans le programme habituel de la Faculté de philosophie. Sans doute, il s'agit plutôt en l'espèce d'une question de forme que d'une question de fond ; mais le progrès n'est souvent pas autre chose, et il y a tout intérêt à savoir le suivre.

L'esprit pratique de l'Université de Tubingue se retrouve encore dans ce fait, que les médecins, m'a-t-on affirmé, ne peuvent s'installer dans le Wurtemberg qu'à la condition d'avoir suivi, au moins deux ans, les cours de la Faculté de Médecine de Tubingue : c'est une mesure de protection éminemment intelligente pour retenir un plus grand nombre d'élèves.

Ce n'est donc pas seulement le cadre qui attire les gens d'étude ; il y a aussi, et surtout, un ensemble de qualités natives, qui trouvent le moyen de maintenir toujours à l'Université une notoriété de bon aloi, qualités d'aptitude et d'habileté, qui semblent traduire éminemment l'esprit du lieu, et qui correspondent à merveille au mot allemand *Tüchtigkeit*, si habituellement appliqué aux habitants de la petite Université de Tubingue.

II. — FRIBOURG

La ligne que l'on suit pour aller de Tubingue à Fribourg-en-Brisgau, l'université badoise, rivale et contemporaine de l'université wurtembergeoise, — dont je viens de parler, — est une des plus ravissantes d'Allemagne, puisqu'elle traverse entièrement la Forêt Noire.

On remonte d'abord la haute vallée du Neckar et par les mille sinuosités de la coquette rivière, dans la verdure et le riant paysage, ce ne sont que tunnels, ponts et viaducs, majestueuses ruines et châteaux crénelés. Voici Rottenbourg, Beiringen avec la tour de Weitenbourg, Eyack et Frondeck, Horb et son enceinte aux trois quarts démolie, Neckarhausen et Wehrstein, Sulz jolie, Oberndorf, Rottweil, l'antique cité encore enchâssée dans ses murs médiévaux.

Vers Schwenningen, on laisse derrière soi la source du Neckar pour gagner, à cinq kilomètres plus loin à peine, Villingen, petite ville enclose, elle aussi, dans ses fortifications du moyen âge, et où je couchai venant de Strasbourg, par Triberg, un soir d'août 1900. Ici, sur une courte distance, on retombe dans le bas-

sin de la Mer Noire : on est dans la jolie vallée de la Brigach, branche de terminaison du beau Danube lui-même qui se forme, un peu plus loin, à Donaueschingen, où la Brege se réunit au Brigach. Puis de nouveau la voie revient dans le bassin du Rhin, et, par Unadingen et Kappel, atteint Neustadt et le gracieux lac Titisee, si connu, au pied du Felberg. Bientôt, c'est enfin la vallée de la Dreisam, avec le Hœllental et le fameux défilé de l'Enfer, tant vanté, par lequel, dans un site sauvage et chaotique, on descend jusqu'à Fribourg, à 141 kilomètres de Tubingue, et à moins de cinq heures de voyage.

La première fois, que je fis connaissance avec cette aimable ville, je venais de Heidelberg, et j'y arrivais pour dîner et coucher, un soir d'août, par un temps d'orage et de pluie. Dès le lendemain matin, avant l'aurore, et pour voir le lever du soleil, je me dirigeai vers le Schlossberg, en suivant le classique chemin qui, par la Kaiserstrasse et la Salzstrasse, conduit au Kanonenplatz, au delà du Schwabentor, jusqu'au sommet de la montagne dont on gravit les verdoyants coteaux à travers des sentiers ombragés. D'en haut, le coup d'œil est merveilleux : à mes pieds, tout contre le coteau et s'égrenant vers la plaine du Rhin, la ville entière étalait ses toits inégaux, ses monuments, ses portes, ses jardins et ses rues, comme blottie sous les ailes de sa vieille cathédrale, dont la tour immense de 116 mètres élançait, vers le ciel rosé, sa haute flèche percée à jour ; à droite et à gauche, sur les flancs des derniers contreforts de la Forêt Noire, de nombreux villages faisaient une tache claire au milieu des vignes et des forêts ; derrière, la vallée de la Dreisam, d'où montait la buée matinale, indiquait à mon regard

séduit la direction du Hœllental. Mais surtout, devant moi, au delà de la ville, la riche plaine du Rhin, barrée par les hauteurs luxuriantes du Kaiserstuhl, épandait son large ruban vert, que coupaient en deux les flots du grand fleuve ; et derrière, fermant l'horizon, c'était toute la chaîne bleuâtre des Vosges, depuis la trouée de Belfort jusqu'à celle de Strasbourg, avec, juste en face, la croupe arrondie du Hohneck, dont la cime marque la frontière française.

Après avoir longuement contemplé ce magnifique panorama, je redescendis vers Fribourg par les allées du Schöneck qui, par la Ludwigstrasse, m'amenèrent directement dans l'Albertstrasse, au centre du quartier des cliniques, que je désirais visiter. Mais autant le paysage que je venais de voir m'avait d'avance conquis à cette charmante contrée, autant l'accueil que je reçus alors me jeta un froid, dont le récit suivant, que j'ai retrouvé dans mes notes, donnera une suffisante idée. Ce sont évidemment des impressions d'étudiant de vingt-cinq ans, mais je ne puis les renier.

* * *

Représentation tragi-comique, en un acte et quelques scènes, donnée pour la première et dernière fois, le 22 août 1900 au matin, à *Freiburg im Breisgau*.

SCÈNE I

L'interne de Bordeaux, sous l'aide bienfaisante de son guide Baedeker, se trouve dans l'Albertstrasse, rue où l'on ne voit que des cliniques et instituts, et pénètre, à travers un jardin coquet, dans la « Medizinische

Klinik ». Il s'adresse au premier infirmier qu'il rencontre, et lui dit dans un allemand tout à fait impur : « Je suis médecin français et désirerais visiter la clinique médicale. »

Il remet sa carte. L'infirmier salue par principe, les talons joints, s'en va, revient, passe, repasse, flegmatique et pressé, et finalement apprend à l'interne que l'assistant est sorti, mais qu'il va rentrer avant qu'il soit longtemps. Et il le conduit, en attendant, dans un petit amphithéâtre, où il lui offre une chaise.

L'interne, avec un certain étonnement, remarque que la pièce où il est, avec ses quelques gradins, qu'éclaire une lumière douteuse, est bien mesquine, bien étriquée, bien étroite, bien sale aussi, pour la salle de cours d'une clinique médicale de l'importance de celle de Fribourg. Mais quand il aperçoit des liquides antiseptiques, de la ouate, des instruments de chirurgie posés sur une table et flottant à l'air, il tombe dans une véritable extase.

SCÈNE II

Il en sort, en entendant des pas lourds qui résonnent dans un corridor voisin. La porte s'ouvre. Deux messieurs en blouse blanche apparaissent sur le seuil. Tout de suite, avec son flair bien connu, le visiteur reconnaît des assistants, que caractérisent le costume virginal, et l'air infiniment important, allié à l'attitude immuablement imposante. Aussitôt, il se présente à eux : « Je suis médecin français » etc... (voir plus haut). Que ce soient des infirmiers, des concierges, des assistants ou des professeurs, la formule est toujours la même, étant donné le peu de variété de son vocabulaire. Cette fois-ci, il est particulièrement heureux de

constater que ses simples paroles sont tombées dans l'oreille d'un ami ; à ces mots, en effet, l'un des assistants s'avance vers lui, d'un pas solennel, courbe lentement sa haute taille avec une rigide gravité et, dans un français sévère, accentué en manière teutonique, lui dit :

— « Ah ! très pien, très acréable. Il y a longtemps que fous êtes en Allemagne ? Ah oui ! Pien !... Alors, fous êtes dermatôlôgue ?... »

A cette question, l'interne de Bordeaux demeure quelques secondes abasourdi ; puis son esprit s'éclaire subitement. Il croyait avoir pénétré dans le service de clinique des maladies internes, mais il devine qu'on l'a laissé à la surface, c'est-à-dire... à la peau. Et de fait, il lui est présenté des patients, atteints d'eczéma, de prurigo, de gale, de favus, de lupus, d'acné, etc.

Son ami fait assaut de courtoisie et, entre deux présentations de malades, lui murmure des choses infiniment douces. Tout est, pour lui, prétexte à manières polies et exquise galanterie : ainsi, il sort, d'une poche de sa blouse blanche, un numéro du célèbre journal satirique munichois, le « Simplicissimus », qui montre, en première page, les Chinois écrasés sous la botte d'un soldat prussien. Cette image, pleine d'esprit, est pour lui l'occasion d'une saillie, plus spirituelle encore :

— « N'est-ce pas que c'est curieux de foir aujourt'hui les Français commantés par un Allemand ? »

Ce à quoi l'interne, qui n'a pas oublié l'histoire des carabiniers, fait remarquer que cet excellent généralissime arrivera vraisemblablement à Pékin pour commander le retour des troupes alliées vers l'Europe leur patrie. Mais l'ami ne s'émeut pas pour si peu. Le

généralissime existe, et cela lui suffit pour être en joie, se sentir gonflé d'orgueil et trouver que « c'est pien, buisque tout le monde reconnaît les qualités du Feldmarschall Waldersee ».

Soudain une musique éclate, retentit à travers les fenêtres de la clinique, qui vibrent avec un bruit intense : « C'est notre musique militaire, dit l'assistant. Foulez-fous foir? »

Et il pousse l'interne sur le balcon. Puis il continue, plein d'à-propos :

— « Oui, nos musiques chouent le mieux dans tout le monde. Nos Kapellen sont les premiers de tous ; ils sont très pons. Fous n'entendez pas cela en France, nicht wahr? »

Malheureusement, l'interne désolé ne put juger, dans la circonstance, le bien-fondé de cette opinion judicieuse car, au moment où la tête de la troupe passait à hauteur du balcon, les tambours et les fifres aux sons stridents se mirent à frapper et siffler en cadence.

— « Cette discipline », insistait l'ami, admirant le pas égal et dur des soldats, dont le casque à pointe étincelait sous le soleil ardent, « fous n'afez chamais fu çà, n'est-ce pas? »

Puis, comme on était en train d'examiner la région fessière d'une fillette, qui portait en cet endroit de l' « impétigo prurigineux », et qu'elle aurait pu s'enrhumer à la longue, on ferma les fenêtres.

L'ami, au contact de la civilisation de l'autre côté du Rhin sans doute, grandissait en finesse à vue d'œil. Très modestement, il dit :

— « J'hirai à Paris pientôt. J'hirai à l'hôpital Saint-Louis. Croyez-fous qu'il sera facile pour moi d'y aller comme assistant? »

Au geste évasif de l'interne, l'ami, qui avait le sentiment des nuances très développé, ajouta : — « Fous ne pensez pas qu'afec les lettres de Lassar (dermatologiste allemand), de Jacobi, on ne serait pas heureux de me foir à l'œûfre ? »

SCÈNE III

La conversation fut interrompue par l'entrée, en chapeau mou gris clair, gilet blanc, jaquette et pantalon marron, du maître de céans, Sa Majesté Jacobi en personne, petit, brun, grand nez, point de cheveux sur le frontal. Les présentations faites, le professeur charmé se mit bientôt à parler en français de la France, de Paris et de ses hôpitaux, comme quelqu'un qui les connaît mieux que personne.

L'interne ayant eu la maladresse d'avouer qu'il ne connaissait pas Saint-Louis, Jacobi s'écria, plein de pitié : « Mais vous n'avez rien vu ? » Et il se lança dans un éloge dithyrambique — fort mérité d'ailleurs — du musée dermatologique de cet hôpital, et des modelages de Baretta.

— « Admirables, ces Baretta, s'écriait-il, empli d'enthousiasme. Il y a là tous les cas de maladies de la peau connues. Cependant, ajouta-t-il avec fierté, j'ai un cas, dans ma clinique, que je n'ai pas vu à Saint-Louis, dans ces moulages de Baretta. Très intéressant, n'est-ce pas ? »

Puis l'entretien tomba sur le Congrès international de médecine, qui venait d'avoir lieu à Paris, dans les premiers jours de ce mois.

— « J'étais là, dit le grand professeur, et ajouta-t-il, doctrinal : J'ai rarement vu une plus mauvaise organisation. La réception du Luxembourg fut particulière-

ment ratée. A l'Élysée, ce n'était pas beaucoup mieux. Cependant, j'ai gardé souvenir d'un très joli ballet. »

A ce moment, l'interne regretta d'être si peu de chose pour ne pas manifester, à ce maître éminent, toute la satisfaction qu'il éprouvait de le voir prendre tant d'intérêt aux événements de son propre pays. Il est indubitable qu'on trouve en France beaucoup de Français qui le sont moins que cet aimable professeur allemand. Et le pauvre interne fut fort marri de ne pouvoir causer de la mère-patrie avec son illustre interlocuteur, qui s'excusa auprès de lui de partir et, redevenu soudain raide et sec, rapprocha les talons, salua dans un sourire affable, quitta les lieux enfin.

SCÈNE IV

Alors, par les salles de la clinique se fit la présentation des malades hospitalisés. L'interne, de plus en plus conquis, admira des syphilis, des lèpres, des gonococcies etc... On lui montra une petite chambre d'opération, des pièces de 6 à 8 lits, un compartiment séparé pour les prostituées cueillies par la police, un laboratoire minuscule, le tout sous les toits presque, et, au demeurant, assez pauvre, assez sale, bien quelconque assurément. Cependant aux interrogations amicales de l'assistant : « Cela fous plaît, nicht wahr », il répondait toujours, et invariablement : « Très bien. Parfait ».

— « Voyez ce lupus », insista soudain l'ami. « Jholi, n'est-ce pas ? C'est par un traitement à moi, que j'hai infenté. En foici un autre, tout à fait guéri. Cela fous plaît ? »

Pourtant le jeune homme, les étages descendus, se lave les mains, enlève sa blouse avec autorité. Un

magnifique pantalon blanc apparaît alors, sur lequel, en haut, vient se poser un gilet également blanc, un veston encore blanc, des manchettes toujours blanches.

L'interne, pour la dixième fois peut-être, veut quitter cet ami cher; mais celui-ci, véritablement attentionné, ne veut pas y consentir et, prenant sa bicyclette à la main, tient absolument à aller à pied et à lui servir de compagnon.

SCÈNE V

On se trouve dans les rues de Fribourg à midi et quart, par un soleil de feu. Ce brave ami, de plus en plus exalté, parle toujours, parle quand même.

— « Cela fous plaît », dit-il à l'interne, en lui montrant les magasins, les devantures, les arbres, tout enfin. « Cela fous plaît », lui dit-il encore, alors qu'ils se trouvent, comme par hasard, auprès d'un monument : « Cela fous plaît, ce Denkmal ? »

Or, ce monument — admirable et joyeuse surprise — est le trophée, élevé sur la Kaiserstrasse, en l'honneur des troupes badoises du XIV[e] corps d'armée allemand, pour commémorer « leurs actes de bravoure de 1870-71 dans le glorieux combat de Belfort et l'investissement de Strasbourg »; il présente, aux quatre coins d'une colonne rectangulaire en granit couronnée par une haute Victoire en bronze, quatre soldats allemands, également en bronze, personnifiant les armes triomphantes : ligne, cavalerie, artillerie, réserve.

A cette vue, l'interne a beau se contenir, il voit rouge et lance, malgré lui, des regards enflammés de colère sur son complaisant camarade... Mais celui-ci, de plus en plus inconscient, la figure éclairée d'un large rire béat, ne paraît plus penser à ce qu'il vient de dire,

et continue sa marche nonchalante. Il parle maintenant des femmes.

— « Cela fous plaît », dit-il, en montrant du doigt deux trottins qui passent. « Ah ! ici, pas de femmes chaudes, continue-t-il, mais toutes froides. Et pas de toilettes. Les Françaises ne sont pas toutes j'holies, mais elles savent afoir du chic, comme fous dites. Ici, pas. Moi, je ne feux pas afoir femme ici.

— Et où donc ? interrogea l'interne.

— En France, répondit l'ami, elles sont mieux habillées, elles savent mieux aimer. »

Mais le moment est enfin venu de se séparer et, dans les ultimes manifestations d'une cordialité exubérante, l'assistant, le bras tendu vers le visiteur qui s'en va, lui crie dans un dernier sourire : « Oui, c'est çà, à Bordeaux, les femmes sont cholies et le fin pon, murmure-t-il. Peut-être irai-je un chour. Non bas atieu, mais au refoir ! *Gute Reise !* »

*
* *

Je me suis demandé souvent, depuis, à quels mobiles pouvait bien obéir cet aimable jeune homme en me faisant, de la sorte, les honneurs de son pays. Je sais bien que le sentiment des nuances n'est pas une vertu essentiellement allemande, mais cependant quand la méconnaissance du tact atteint cette altitude asiatique, on peut se demander s'il n'y a pas, dans cette ignorance, une certaine part de lourde rosserie.

Il n'est pas douteux que l'histoire de l'université de Fribourg n'est point faite pour montrer le nom français sous un jour particulièrement séduisant. Et n'y a-t-il

pas, derrière ces épaisses plaisanteries, un sentiment plus ou moins déguisé de revanche?

Fréquentée dès le XVIe siècle, et surtout dans la seconde moitié, par les étudiants « welsch », presque tous Bourguignons, Lorrains et Français de haute noblesse l'université ne paraît pas avoir eu à se louer de cette clientèle. Il en résulta principalement une effervescence batailleuse et une exagération dans le nombre des duels, qui devinrent extrêmement meurtriers. Jusqu'en 1579, les étudiants se battaient au sabre (*auf den Hieb*), c'est-à-dire par balafres et entailles ; mais bientôt ce fut la nouvelle mode française (*auf den Stich*), c'est-à-dire à la pointe de l'épée, qui prédomina. Les « Welsche », plus habitués à manier l'épée que leurs camarades de l'autre côté du Rhin, faisaient de véritables hécatombes dans les rangs allemands ; les autorités universitaires s'émurent et défendirent le duel français.

En 1644, des combats sanglants eurent lieu, sous les murs de Fribourg, entre les Bavarois et les Français, commandés par Turenne ; en novembre 1677, la ville ayant été prise par Créqui, et l'année suivante, annexée à la France par le traité de Nimègue, l'Université, obligée de se déplacer, fût transportée à Constance. C'est de ce moment que datent les fortifications, construites par Vauban ; mais en 1698, le traité de Ryswick ayant remis Fribourg à l'Autriche, l'Université rouvrit ses portes, pour bien peu de temps, d'ailleurs. En effet, en 1713, au cours de la guerre de la succession d'Espagne, la ville, assiégée par le maréchal Villars, tomba finalement dans ses mains, malgré une héroïque résistance dans laquelle les étudiants eux-mêmes se distinguèrent : et de nouveau l'Université prend le chemin de

Constance. En 1715, les cours recommencent; mais en 1744, pendant la guerre de la succession d'Autriche, Fribourg est encore investi par les Français, puis démantelé par eux. Quatre ans plus tard, le traité d'Aix-la-Chapelle les oblige à évacuer la place ; en 1797, celui de Campo-Formio, après la campagne de Bonaparte, donne Fribourg au duc de Modène; mais cette occupation est de courte durée; et en 1803, cette ville est rendue à l'Autriche, qui la remet enfin, en 1805, au duché de Bade, lequel en avait perdu la possession depuis plus de trois cent cinquante ans.

Il est facile de comprendre que ces vicissitudes ne favorisèrent pas très heureusement le développement de l'Université, dont les étudiants, en 1870-71, tombèrent à 212. Quarante-sept volontaires s'enrôlèrent, cette année-là, pour aller sur les champs de bataille, et trois d'entre eux y moururent : en souvenir, dans l'*Aula* universitaire, le 16 novembre 1873, au milieu de fêtes solennelles, leur nom sur le marbre fut inscrit.

Ces quelques faits peuvent donc expliquer, dans une certaine mesure, le ressentiment qui a pu être conservé au fond des cœurs badois contre les Français, mais l'Université de Fribourg, au cours de son histoire, a eu à souffrir de bien d'autres maux que ceux-là ; et l'on peut se demander si l'orgueil séculaire des universitaires fribourgeois, si souvent mis à l'épreuve, ne cherche pas à savourer une douce vengeance.

Dès sa création, en 1457, l'Université eut la prétention d'être parmi les premières écoles de l'Europe savante. Il est curieux de noter, en passant, que l'archiduc Albert VI d'Autriche, dans son décret de fondation, se sert presque des mêmes termes que ceux employés par le comte Eberhard dans celui de Tubingue.

Il dit en effet, dans un style pompeux, « qu'il veut aider à creuser la source de la vie, afin que dans tous les coins du monde coule intarissablement l'eau claire de la salutaire et consolante sagesse pour l'extinction du feu funeste de l'irraison et de l'aveuglement de l'humanité ». Ce fait serait dû à ce que la princesse Mathilde, épouse d'Albert VI, était en même temps la mère du comte Eberhard de Wurtemberg, et que cette femme, par son dévouement et son enthousiasme pour la science, fut la véritable inspiratrice de ces créations universitaires.

Quoi qu'il en soit, l'humanisme, grâce aux premiers maîtres Reuchlin et Erasme, qui l'enseignèrent, fit, dès le début, la réputation de Fribourg. Jean de Stein qui, par deux fois, fut recteur en Sorbonne et importa, paraît-il, l'imprimerie en France, avait fait toute son éducation à Fribourg. Et dans cette ville était né Waldsee Müller, celui qui édita, à Saint-Dié en 1507, les voyages d'Améric Vespuce avec la première carte du nouveau monde. On comprend que, dès cette époque, l'école de Fribourg ait eu d'autant plus conscience de sa valeur que les jeunes gens de toute cette région du haut Rhin perdirent l'habitude, pour venir vers elle, d'aller en Italie faire leurs études.

Certes, il y eut des heures mauvaises. La peste ravagea la ville, à plusieurs reprises ; et notamment en 1494 et 1501, les étudiants durent se réfugier avec leurs professeurs à Rheinfelden. Au moment de la réforme, il y eut quelques difficultés entre l'archiduc Ferdinand VI, catholique fervent, et les maîtres de l'Université, qui avaient accueilli avec faveur les idées nouvelles ; mais ils plièrent, sous la volonté du souverain, à part l'un d'eux, Freigius, qui se retira à Bâle.

L'influence des Jésuites fut surtout la plus néfaste. En 1620, le grand-duc Maximilien les avait autorisés à posséder une chaire de théologie : peu à peu, ils remercièrent tous les titulaires des autres chaires et les remplacèrent par leurs coreligionnaires. Leur influence fut surtout considérable dans la première moitié du XVIIIe siècle, jusqu'en 1773, époque à laquelle ils durent partir. Leur intolérance s'étendit aux étudiants, qui devaient s'affilier à des congrégations, et ne participaient aux fêtes que s'ils avaient un billet de confession. Ils allèrent jusqu'à refuser la sépulture à un de ces jeunes gens, qui était mort, tout simplement parce qu'il était mal noté par la congrégation, dont il faisait partie. Cette discipline avait des effets désastreux. Les étudiants, incapables par définition de se plier à un pareil assujettissement, se soumettaient en apparence, mais, sous le couvert d'une sagesse superficielle et hypocrite, en faisaient autant, et même pire qu'auparavant. Ils se moquaient en dessous de leurs oppresseurs, fondaient des congrégations de tabac, de bière, et cent autres groupements, où se donnait cours leur fantaisie railleuse; ils se livraient à mille désordres, jusqu'au vol et même au duel, se battant en secret avec les soldats de la garnison, malgré toutes les défenses universitaires.

Malgré ces multiples avatars, l'Université prospéra cependant. Au commencement du XVIe siècle, la Faculté de Médecine prend de l'importance : un hôpital est ouvert et un théâtre anatomique édifié; en 1620, un jardin botanique est installé et une bibliothèque érigée. De 1752 à 1766, Marie-Thérèse et Joseph II réforment les facultés de droit et de médecine. Avec l'archiduc Charles, à la fin du XVIIIe siècle, une nouvelle Univer-

sité est bâtie, des collections de minéralogie et de zoologie sont constituées, une autre bibliothèque construite. A ce moment enseignent les philosophes Rotteck et le premier maître protestant de l'Université de Fribourg, Jacobi.

Quand, en 1805, cette ville fit retour au duché de Bade, le gouvernement estima que Heidelberg, la seule université badoise jusqu'à ce jour, était insuffisante, et décida de relever le prestige, en train de pâlir, de l'Université de Fribourg. De fait, sa réputation n'a cessé de grandir depuis. Le 400e anniversaire de fondation fut fêté, en 1857, avec un éclat inaccoutumé : le nombre des étudiants, qui était de 318 cette année-là, n'a fait que s'accentuer depuis, sauf en 1870-71, je l'ai dit. En 1881, le chiffre était de 757 ; en 1900, de 1 857 ; et aujourd'hui, il approche de 2 000 pour une population de 80 000 âmes.

La Faculté de Médecine est la plus suivie des facultés de Fribourg, avec ses 700 élèves. Les professeurs ont une honorable notoriété : le vénérable gynécologiste Hegar, le chirurgien Kraske, le laryngologiste Kilian sont parmi les plus connus. Les installations ne sont pas toutefois parmi les plus belles que j'ai visitées : elles ne méritent pas de description spéciale. L'enseignement est évidemment excellent, mais la situation de cette université, sur une route fréquentée, dans la vallée du Rhin, à deux pas de la Suisse, en face de l'Alsace, au pied de la Forêt Noire, son climat relativement doux, sont certainement, pour une large part, dans son succès actuel. Quoi qu'en disent certains guides intéressés, qui prétendent que ceux qui viennent passer l'été à Fribourg y reviennent en hiver, il est notoire que

l'Université de cette ville est surtout une université d'été (*Sommeruniversität*).[1]

Mais si les Fribourgeois savent tirer profit des agréments de leur pays, ils ne cessent de perfectionner la culture de la science. Quand, fin avril 1911, je revins dans la petite ville badoise, après onze ans d'absence, je constatai l'édification de nouvelles installations. A côté de l'institut d'hygiène, le long de la Bismarckstrasse, s'étaient élevés des instituts d'hygiène vétérinaire, de mathématiques, de géographie, de géologie et de minéralogie. L'Université elle-même venait de se transporter dans un bâtiment entièrement neuf à peine achevé, et non encore inauguré, qui se dressait à l'angle des rues de Belfort et de Werder, vis-à-vis la bibliothèque, dont le porche, avec ses trois arcades gothiques, ressemblait à une entrée d'église. La lourde façade massive de ce nouveau monument universitaire aux hautes fenêtres Renaissance, que coupe en deux une coupole basse, et qu'écrase à l'arrière-plan une tour carrée couronnée par une galerie quadrangulaire, forme, à n'en pas douter, un ensemble fort laid : mais cent fois vaut mieux une réalisation utile, de goût discutable, qu'une intention magnifique, qui n'arrive jamais à exécution.

Il est certain que les bâtiments de la vieille Université, le long de la Bertholdstrasse, encore utilisés pour divers cours jusqu'à cette époque, commençaient à sentir singulièrement le moisi. S'il était extrêmement pittoresque, pour le visiteur, de se promener dans ses couloirs humides et obscurs, de monter ses marches usées et chancelantes, de contempler, sous les combles, l'ancien carcer moyenâgeux constellé de devises, de silhouettes et d'inscriptions, il est bien évident

que ces souvenirs étaient insuffisants pour masquer la pauvreté, le délabrement et l'incommodité d'une pareille masure.

Après avoir revu ce vieux Fribourg universitaire et parcouru ses rues étroites, je repassai sous la voûte du Martinstor avec sa fresque peinte, qui représente saint Martin à cheval donnant à un pauvre un morceau de son manteau; je relus aussi, au-dessous de ce tableau — bizarre contraste —, la large plaque rappelant l'héroïque conduite, en 1796, des volontaires de Fribourg contre les troupes françaises; puis je m'en allai déjeuner, à l'ombre de la belle cathédrale aux mille contreforts gothiques, dans un petit restaurant de ce quartier désert et calme.

Après un repas modeste, servi par une servante accorte, arrosé d'un peu de claire bière, et qui me rappelait les déjeuners de Heidelberg, je fis le tour extérieur de l'église, admirai en passant le joli Kaufhaus avec ses arceaux, son balcon, ses fenêtres Renaissance et les hommes d'armes qui les séparent, ses deux coins comme ornés par deux immenses lanternes, puis m'arrêtai au café Schanz, sur la Münsterstrasse.

Tandis que je me faisais servir un café, je m'amusai à regarder une dizaine d'étudiants, assis autour des tables, non loin de moi, et qui, la tête couverte de casquettes de couleurs variées, jouaient aux cartes. Quelques instants plus tard, je retrouvai leurs camarades sur le quai de la gare, où je m'étais acheminé pour prendre le train. Leurs manières, leur allure, leur costume étaient bien, ici comme ailleurs, toujours les mêmes. On les voyait, arpentant les trottoirs, munis de casquettes vertes, gris-clair, noires, violettes ou grenat, quelques-uns portant un disgracieux Stürmer

jaune serin. Beaucoup, parmi eux, et surtout ceux qui avaient la Mütze lie de vin, étaient abominablement balafrés. Sur la joue gauche, des entailles cicatrisées attestaient que, si le duel allemand avait été éclipsé, pendant un temps, par le duel à la française, il avait repris la place d'honneur sur le visage, dignement saccagé, des étudiants de Fribourg.

Et tandis que le train descendait la plaine fertile du Rhin, au bas de la Forêt Noire, me conduisant vers Strasbourg en près de deux heures, à 98 kilomètres plus loin, par Emmendingen et son vieux château en ruines, par Kenzingen au pied du Kaiserstuhl, par Offenbourg, Appenweier et Kehl, je me demandais, une fois de plus, si ce retour à la barbarie de la jeunesse des écoles allemandes était une preuve bien convaincante de son prétendu génie civilisateur.

CHAPITRE XIII

STRASBOURG

Malaise du Français à Strasbourg. — Le voyage d'un chef de clinique. — Ouverture de la nouvelle université allemande. en 1872 : ses cinq facultés. — Richesse et luxe de la Collégiale. — Vastes dimensions des instituts et des hôpitaux. — Pacifisme inquiétant. — Une erreur de psychologie. — La note à payer. — Vexations et mesquineries. — Visite de la vieille Faculté de Strasbourg. — Comment les historiens allemands écrivent l'histoire de l'Université de cette ville. — Gœthe étudiant a Strasbourg : ses premiers vers français. — Politesse et humiliation. — Quelques idées de Gœthe et le pangermanisme actuel. — Allemand et gothique. — État de sourde hostilité. — Anecdotes. — La Wackes-raclée. – La pureté actuelle de l'accent français en Alsace. — Éternel recommencement.

Depuis 1900, je suis passé à Strasbourg une demi-douzaine de fois : mais, pas plus à la sixième qu'à la première, je ne m'y suis senti à l'aise. Le temps que j'y ai demeuré n'a jamais dépassé 48 heures : et encore, cette seule fois, ai-je dû me faire une certaine violence pour ne pas m'en aller avant ce terme écoulé. J'avais d'abord cru que cette impression m'était toute personnelle, ayant entendu conter par le menu, comme fils d'un prisonnier de la campagne 1870, les rigueurs et les tristesses de cette malheureuse guerre. Mais il est problable que ce sentiment est plus général, ainsi qu'en fait foi l'anecdote suivante.

Il y a une dizaine d'années, un de mes collègues les plus éminents, ancien interne de Paris, et chef de

clinique dans un des services de faculté les plus réputés de la capitale, se décida à aller visiter quelques universités d'Outre-Rhin. A cette fin, renseignements pris, il établit son itinéraire, repassa son allemand qu'il avait un peu oublié depuis le collège ; puis se sentant prêt, il demanda un circulaire, fit sa malle et se mit en route. Le sort voulut que son premier arrêt fût pour Strasbourg, où il arriva par un après-midi d'été.

Déjà à la frontière, la vue du casque à pointe et la raideur du chef de gare l'avaient quelque peu impressionné ; mais quand il se trouva dans la capitale de l'Alsace, ce fut bien pis : à la descente du train, l'aspect militaire de tous les employés le gela ; leur air empesé et triste le glaça ; dans les rues, il lui sembla voir la contrainte des autochtones et l'importance pesante des immigrés ; les enseignes, affreusement germanisées, des devantures, et les soldats rigides qui, sur le pavé, faisaient résonner leurs bottes lourdes, eurent le don de l'horripiler. D'immenses magasins, aux ouvertures gigantesques et derrière les vitrines desquels les marchandises s'entassaient dans un pêle-mêle innommable, l'édifièrent rapidement sur le style architectural et le goût déplorable des maîtres du moment ; autour de lui, il n'entendait plus parler français, et chaque fois qu'il demandait un renseignement, même en allemand, il croyait voir peser sur lui des regards soupçonneux et sournois. Bientôt une sorte de vertige l'envahit, le spleen fit chavirer sa volonté, et il n'eut plus qu'un unique désir : fuir au plus vite ce pays infecté. Et sans monter à la cathédrale ni visiter les autres curiosités de la ville, sans même se rendre à l'Université ou aux hôpitaux, pour lesquels il était surtout venu, dégoûté pour la vie de l'Alsace

prussianisée et de tout le reste de l'Allemagne, il reprit le soir même le chemin de Paris !

Cet état d'esprit, sans en arriver toutefois à un degré aussi intense, est celui qu'éprouvent la plupart des Français qui vont aujourd'hui en Alsace et en Lorraine. Et c'est aussi celui, il faut bien le dire, qui a poussé beaucoup d'annexés à fuir devant l'envahisseur et à déserter le pays natal, pour se retirer en France où, quoique n'étant pas chez eux au sens propre du mot, ils se trouvent, à leur satisfaction intime, en parfaite communauté et de race et d'idées.

Cependant, tous n'ont pas émigré, les uns retenus par leurs intérêts, les autres, par leur attachement au sol des ancêtres ou leur amour pour la petite patrie, à laquelle ils veulent demeurer fidèles ; ce sont ceux-là qui forment aujourd'hui une colonie importante, qui va du cinquième au tiers environ de la population totale, qui n'a pu être assimilée, qui supporte mal le joug brutal du vainqueur et qui est d'autant plus exigeante, qu'ayant rempli ses devoirs envers lui, elle tient à défendre ses droits méconnus.

Cette dualité, loin de s'effacer, tend au contraire à augmenter avec les nouvelles générations ; elle constitue un des caractères les plus curieux, et les plus remarquables, de l'Alsace actuelle : on ne saurait donc s'étonner d'en constater la répercussion évidente au sein de l'Université elle même, ainsi que nous allons le voir.

*
* *

La première manifestation des Allemands après l'annexion fut de jeter immédiatement les bases d'une

université nouvelle : et dès le 1er mai 1872, l'ouverture en fut solennellement proclamée au milieu de fêtes éclatantes, auxquelles avaient été conviées toutes les universités de l'Allemagne et de la Suisse. Cinq facultés formèrent cette université : la Faculté de Théologie, de culte évangélique, qui fut ouverte aussi au culte catholique, à partir du 9 août 1903 ; la Faculté de Droit et de Sciences politiques ; la Faculté de Médecine ; la Faculté de Philosophie et des Sciences mathématiques et naturelles. Remarquons, en passant, que c'est la seconde fois en Allemagne qu'on sépare la Faculté des Sciences de celle des Lettres, et qu'évidemment on retrouve prise sur le vif l'influence française, tant décriée par ceux-là même qui la subissent : c'est postérieurement à cette époque que quelques autres universités allemandes, celles surtout qui sont les plus rapprochées de notre frontière, ont adopté cette cinquième faculté [1].

Le premier soin des autorités, après la cérémonie de fondation, fut de hâter la construction des bâtiments nouveaux qui, tout de suite avaient été projetés, et se trouvèrent divisés en deux groupes principaux : l'un à l'ouest de la ville, surtout non médical, s'éleva bientôt, en dehors des anciennes portes des Juifs et des Pêcheurs, sur l'emplacement des vieux remparts démolis ; l'autre, médical, demeura dans le voisinage de l'hôpital civil, plus au sud de la ville, et prit la place des fortifications qui existaient, en ce lieu, jusqu'à l'annexion, et qui furent entièrement rasées.

Tous les efforts se portèrent d'abord sur le palais

1. Elle a été créée pour la première fois à Tubingue en 1863, nous l'avons vu ; mais il y avait de longues années qu'elle existait déjà en France.

général de l'Université ou Collégiale, comme on l'appelle encore (*Allgemeines Kollegiengebäude*) : ce bâtiment, terminé en 1884, se dresse dans le groupe ouest, à l'entrée de la ville nouvelle, et dans un site paisible d'un pittoresque réel. Précédé de la place de l'Université, entouré de verts jardins, dans lesquels se dissimulent discrètement une série d'instituts (chimique, physique, botanique, géologique, zoologique), qui s'étendent jusqu'à l'Institut d'astronomie avec son observatoire, on sent bien qu'il a été construit avec l'idée d'écraser, par son ampleur et par son faste, la vieille Faculté française. La description de ce monument a été faite si souvent et elle est tellement connue, que je ne saurais ici m'appesantir sur elle : il copie du reste, dans ses traits généraux, la distribution des bâtiments analogues de chaque université allemande, mais il s'en distingue par un luxe et une richesse qui ahurissent un peu le modeste étudiant qui passe. Sa façade Renaissance, formée d'un pavillon central flanqué de deux ailes aux angles couronnés de hautes statues, n'est point inélégante ; mais dès qu'on pénètre dans le sanctuaire même, le péristyle, le large atrium avec ses grands couloirs, coupés de multiples colonnes de marbre aux couleurs différentes, sa mosaïque en bas, et sa verrière à vitraux à la partie supérieure, les innombrables amphithéâtres de cours de toute dimension, les salles pour les réunions du personnel enseignant, et plus spécialement la splendide *Aula*, font penser à un théâtre, c'est-à-dire à un instrument de plaisir, plutôt que de travail.

Les mêmes réflexions, dans une certaine mesure, peuvent s'appliquer aux bâtiments médicaux qui, dans la zone sud, remplacent les anciens et sont actuelle-

ment complètement achevés. Déjà en 1885, le regretté professeur Abel Bouchard (de Bordeaux), revenant à Strasbourg, sa ville natale où il avait fait toutes ses études de médecine, mentionnait, dans un rapport, les « admirables travaux exécutés » depuis son départ : c'est le cœur serré par l'émotion qu'il détaille la constitution de l'institut anatomique et de l'institut d'anatomie pathologique qui lui est attenant, qu'il donne la description minutieuse des instituts de physiologie et de chimie biologique, qu'il signale les dispositions remarquables de la clinique chirurgicale, récemment construite.

Quinze ans plus tard, en 1900, en pénétrant dans l'amphithéâtre d'opération de cette même clinique, à nouveau restaurée, que me fit visiter un assistant s'exprimant en un français excellent, à la vue de ces gradins en stuc brun et blanc, disposés en une courbe semi-circulaire pouvant recevoir plus de 200 élèves, devant ce confort pratique, cet éclairage parfait, ces vastes dégagements pour la stérilisation et la chloroformisation, j'éprouvai une des sensations les plus pénibles que j'aie ressenties de ma vie. Depuis, les transformations ont continué à suivre leur cours : et, successivement, ont été édifiées de nouvelles cliniques médicale, ophtalmologique, psychiatrique, infantile, gynécologique et obstétricale. La clinique des enfants, à la tête de laquelle a été appelé le professeur Czerny (dont j'avais visité jadis l'installation analogue de Breslau), et qui a été ouverte en 1910, est certainement la plus importante d'Allemagne : elle comprend, à elle seule, pour 150 lits environ, six pavillons principaux isolés pour la scarlatine, la rougeole, la diphtérie, la tuberculose, pour les maladies non con-

tagieuses, et pour les enfants malades en observation : c'est le pavillon de la quarantaine. Le développement des laboratoires a pris dans cette clinique une extension formidable, si bien, quand on parcourt le bâtiment principal, qu'on se croit dans un institut de chimie, et non dans un hôpital ; je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a, à ce point de vue, une certaine exagération. Les salles d'hospitalisation sont vastes, aérées, décorées de motifs art moderne, avec des dessins sur les murs représentant des scènes de la vie de l'enfance.

Cette même note de confort se retrouve dans la récente clinique d'obstétrique et de gynécologie, que je visitai fin mai 1912, avec un groupe de médecins français, quelques mois à peine après son inauguration, sous la conduite du professeur Freund, son directeur. Établie au milieu de gazons à l'herbe courte et d'arbres aux ombrages encore discrets par suite de leur bas âge, cette clinique fait songer, avant tout, à une maison de santé pour femmes fortunées, plutôt qu'à un hôpital pour les pauvres et les indigentes. Les salles sont claires, aérées, décorées de motifs agrestes, ornées de lampes électriques, aux abat-jour pailletés de vert qui descendent à volonté au-dessus des lits ; dans ceux-ci, de jeunes femmes, récemment accouchées, devisent tranquillement avec leurs voisines, dans le calme le plus reposant : elles sont séparées de leurs bébés, placés au berceau dans des chambres à part, contrairement à ce qui a lieu dans nos Maternités françaises, où la mère, d'un œil attendri, contemple son enfant, dont le berceau est auprès d'elle. En d'autres pièces voisines sont les femmes soignées ou opérées gynécologiquement. Et les salles succè-

dent aux salles : salle d'examen, salles de travail et d'accouchement, salle d'opération qu'éclaire électriquement, à toute heure du jour et de la nuit, en cas de besoin, un jeu de miroirs, aussi compliqué qu'ingénieux ; salle de cours avec gradins et épidiadoscope, laboratoires multiples. Puis nous voici dans le cabinet du maître de céans, riant, pimpant et frais avec son mobilier art nouveau confortable, sa bibliothèque bourrée de livres, sa table de travail, ses tableaux de style champêtre, accrochés aux murailles.

Un peu plus loin, face aux pavillons d'anatomie et de pharmacologie, des bâtiments énormes sortent de terre : l'un sera destiné aux agents physiques, chimiques et hydrothérapiques (rayons X, bains et douches, bains de lumière, électricité, etc.) ; les deux autres, plus considérables, comprendront les services de médecine et de chirurgie *non universitaires*. C'est donc un vrai quartier sanitaire, qui est en train de s'achever au sud de Strasbourg, entre l'Ill et le canal, et qui, lorsqu'il sera terminé, représentera une dépense de 20 millions de marks.

Une telle extension des instituts et cliniques nécessite des services généraux formidables ; et leur visite fut peut-être la plus intéressante. La chaufferie, avec son immense fourneau à plusieurs étages et ses deux hautes cheminées en brique qui s'élèvent droit vers le ciel, alimente tout l'hôpital en puissance motrice : elle permet de donner l'électricité, à trois centimes l'hectowatt, et de la distribuer partout, soit comme force, ou comme lumière ; elle fournit encore l'eau chaude et la vapeur, que des tubes volumineux vont conduire aux quatre coins de l'hôpital. Voici la chambre des transformateurs et accumulateurs, avec une série de signaux

ingénieux, dont l'un permet de savoir à l'instant, par une simple mise en contact, quelle est la température de telle salle donnée, dans telle ou telle clinique. Nous traversons la boulangerie, où le pétrissage du pain se fait mécaniquement ; les cuisines aux marmites innombrables, la pâtisserie, la boucherie avec sa glacière, la buanderie, où des machines-lessiveuses étendent le linge et le sèchent ; la salle de couture où des ouvrières, assises devant leur machine à coudre, n'ont qu'à surveiller le point, qui se fait mécaniquement, sans qu'elles aient besoin d'actionner la pédale.

Bref, c'est une véritable usine, tenue avec un soin parfait et une propreté minutieuse, par un personnel sévèrement discipliné.

* * *

Mais cette administration impeccable, cet agencement merveilleux, ce souci du bien-être du malade constituent l'avers de la médaille. Voyons-en maintenant le revers.

Il faut d'abord poser en principe — et rien n'est plus exact — que le prestige actuel de la science germanique tient essentiellement à la remarquable méthode d'organisation des Allemands ; toujours à l'affût des dernières découvertes, prêts à les perfectionner sans hésitation, tenaces et patients dans la direction donnée, persuadés de leur rôle supérieur, et pleins d'un espoir toujours croissant dans la toujours plus grande Allemagne, on les voit sans cesse modifier, restaurer, transformer, construire à neuf, cherchant à être et à demeurer à tout prix le premier peuple de l'univers.

Cette valeur d'organisation, aussi indiscutable qu'elle soit, est-elle suffisante pour donner d'eux à l'étranger la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes ? Voilà la question. Il y a vraiment quelque chose d'insolite à se croire le premier en tout : et, ce que l'on comprend de l'inexpérience de la jeunesse, détonne, quand il s'agit d'hommes mûrs et d'universitaires graves. Pourtant les faits sont là. Causez avec la plupart des professeurs : non seulement, à les entendre, leurs installations cliniques ou leurs laboratoires sont les premiers du monde, mais leur marine n'en craint aucune, pas même celle de l'Angleterre ; leur armée est la plus expérimentée, leur commerce, leur industrie marchent en tête du progrès général : leurs musiciens sont tous des chefs d'école ; Zeppelin est le plus grand aviateur des temps modernes, et ainsi du reste.

Devant un pacifisme qui revêt une forme aussi envahissante et étale sans ménagement sa brutalité absorbante, on ne peut s'empêcher d'être envahi par une certaine suspicion. Et le doute ne fait que s'accentuer au contact de la réalité journalière, surtout apparente dans les provinces d'Alsace et de Lorraine, où le sang-froid légendaire des Allemands se perd au profit de passions mal dissimulées. La mentalité des Germains, dépouillée de tout vain artifice, se résout essentiellement à considérer la race française — ou welsche, selon le terme méprisant qu'ils emploient volontiers — comme une race déchue qui a besoin, par eux, d'être régénérée. Au fond, c'est notre mise définitive en esclavage qu'ils rêvent et qu'ils préparent sans cesse ni trêve, dans le silence de leurs consciences. Il y a un siècle au moins, c'est-à-dire depuis les guerres de l'Empire, ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de le faire

remarquer, que ces idées d'unité de la patrie ont commencé à prendre corps, et à s'exagérer au fur et à mesure que les succès se multipliaient ; mais c'est principalement depuis Bismarck et ses continuateurs, que l'expansion de la toujours plus grande Allemagne a pris une véritable forme délirante.

Quand Bismarck a exigé la remise de la Lorraine et surtout de l'Alsace, il disait que les Allemands voulaient « assurer la sécurité de leurs enfants ; et que pour cela, il leur fallait un territoire, des forteresses et des frontières, qui les mettent pour longtemps à l'abri de toute attaque de la France ». Mais il y avait aussi dans son esprit une autre raison, plus directement humaine, qu'il exposait avec son cynisme brutal : « Il faut que la France soit châtiée dans son orgueil, dans son caractère agressif et ambitieux. » Cette idée, de châtiment à infliger, est certainement une profonde erreur de psychologie vis-à-vis de l'âme française. Elle n'en est pas moins demeurée un des principes directeurs de la politique allemande actuelle, qui s'entête à vouloir l'appliquer à tous les annexés.

Ainsi, d'une part, sous prétexte de sécurité à sauvegarder, l'empire allemand augmente sans cesse ses armements et se prépare à la guerre. Même les hôpitaux — lieux pacifiques par excellence — sont édifiés avec l'arrière-pensée de servir, un jour, de points d'approvisionnement et de ravitaillement. Et nous eûmes froid dans le dos, mes collègues et moi quand, visitant à Strasbourg les services généraux dont j'ai parlé plus haut, cette réflexion échappa au directeur qui nous guidait, en traversant la boulangerie : « On pourrait ici assurer la quantité de pain nécessaire à six corps d'armée ».

D'autre part, comme nous sommes le peuple immoral par excellence, qui est riche uniquement parce que notre pays est riche et qui, pour son bien propre, doit être civilisé par une race plus jeune, parée de toutes les qualités, il est naturel que notre insolence soit à jamais châtiée, au jour prochain de la définitive débâcle. Et c'est notre bourse qui sera mise à sec, ainsi qu'en fait foi cette autre réflexion, fort caractéristique, recueillie comme la précédente — triste ironie — au cours de la visite des mêmes établissements charitables : « Ces 20 millions de marks, que représentent les constructions de cet immense hôpital, où les prenez-vous, demandai-je à notre aimable cicerone ? Comment pouvez-vous vous procurer d'aussi considérables ressources ? »

Et il me répondit par ces mots, au premier abord énigmatiques : « Nous n'avons pas à nous préoccuper de nos dettes ». Ce qui veut dire, en bon français, que c'est nous qui les paierons, quand le moment sera venu, et que nous aurons disparu sous la germanique ruée.

Le régime qui nous est destiné est, du reste, enchanteur, si on en juge par son application en Pologne, en Alsace et en Lorraine. Il se résume à harceler le plus possible, par tous les moyens, la race indigène, de façon à la chasser et à s'emparer de ses terres, de ses biens et de sa fortune.

Rien n'est plus pénible, par exemple, pour le Français qui passe, et pour demeurer dans la question hospitalière, que de comparer le service chirurgical actuel de l'hôpital civil de Strasbourg dirigé par un annexé, ancien interne de cette ville, le Dr Jules Bœckel, avec les installations qui l'entourent, et dont

j'ai déjà donné une suffisante description. On sent qu'il y a une sorte de joie féroce, de la part des maîtres actuels, à laisser l'éminent chirurgien dans ces vieilles masures, sans réparation, sans agrandissement, sans crédit, alors que ses collègues se prélassent dans de véritables palais. On élève, comme je l'ai déjà dit, des services modernes ; mais, ils seront terminés juste au moment où, atteint par l'inexorable limite d'âge, le maître devra s'en aller, laissant son successeur — un pur Allemand naturellement — prendre possession des nouveaux bâtiments. Et je passe sur les mille misères de chaque jour : la surveillance occulte qui s'exerce à tous les instants, épie les moindres gestes et note les moindres paroles ; l'obligation de mettre des inscriptions en allemand sur toutes les portes de la clinique, alors qu'il n'y en a jamais eu, même en français ; la lutte, pied à pied, contre les ennemis qu'on devine autour de soi, et qui vous tendent des embûches, sous des airs obséquieux et bénisseurs ; les difficultés qu'il y a, malgré des droits acquis indiscutables, à conserver jusqu'à la retraite normale ses salles de malades ; les chicanes de tout genre, les disputes avec le fisc et les impôts exorbitants à payer, sans aucun recours ; la colère qui s'est sournoisement manifestée, quand le ruban de la Légion d'honneur est venu récompenser des travaux scientifiques, d'indiscutable valeur ; le redoublement de haine qui s'est fait sentir, lorsque le fils, ne pouvant se résoudre à subir un semblable régime, s'est décidé à opter pour la France ; le refus catégorique, opposé à ce dernier, depuis lors, de revenir dans la maison où il est né, même pour assister au mariage de sa sœur ou apporter sa consolation à un

des siens, malade : bref, ce sont alertes sans cesse renaissantes, coups d'épingle invisibles qui vous piquent les nerfs et irritent le caractère, ce sont des sentiments intimes blessés, des aspirations à taire, des émotions à contenir et qui explosent soudain, à propos de tout et de rien.

Au fond, ces querelles stupides et mesquines manquent totalement leur but. Elles ont pour effet de nous rendre plus chers les murs dont on veut nous chasser, d'augmenter le désir de conserver plus longtemps les vieilles salles, qu'on laisse presque tomber en ruines, pour vous en dégoûter. Et je suis sûr que Jules Bœckel préfère encore ce lieu branlant, où de pieux souvenirs chantent dans sa mémoire, aux édifices magnifiques dont le luxe excessif cache l'odieuse jalousie et l'incommensurable fatuité d'un peuple boursouflé d'orgueil.

Sous sa direction, le cœur serré, nous vîmes la petite salle minuscule d'opérations où les étudiants, surtout militaires, s'entassaient, avant 1870, pour voir opérer un Sédillot, celui qui a créé le mot *microbe ;* un Kœberlé, celui qui fit la première ovariotomie en France ; un Stœber, un Hecht, et combien d'autres ! C'est là qu'étudièrent les F. S. Herrgott, Forget, Oulmont, Feltz, Abel Bouchard, Tourdes, Strauss, Kelsch, médecins célèbres aujourd'hui disparus, et les Bernheim, Gross, Lacassagne, Laveran, Lereboullet, Vaillard, qui, eux, sont encore bien vivants. Dans les salles de malades, fraîchement peintes en blanc, mais étroites et d'un autre âge avec leurs planchers disjoints et leurs fenêtres de guingois, les assistants parlaient français, les yeux humectés d'émotion, en nous donnant les explications que nous leur de-

mandions ; et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, un peu angoissées, dans une langue impeccable et sans accent, répondaient à nos questions. En passant, nous aperçûmes les croisées de la vieille salle de garde où, abrités derrière des matelas épais, les internes, pendant le siège, essayaient de se mettre à l'abri des obus ; là, contre ce mur rose, où tout au haut, les mots FACULTÉ DE MÉDECINE persistent encore, malgré que les envahisseurs se soient efforcés, mais en vain, de les faire disparaître, les élèves allaient à l'amphithéâtre d'anatomie et de dissection ; ici, dans ce large corridor, sous cet escalier à la rampe en bois sculpté, des varioleux entassés reçurent les soins pendant la malheureuse guerre. Et du faîte de l'antique tour moyenâgeuse, ou tour de l'hôpital, encore debout à l'entrée de l'hospice civil, nos jeunes camarades de l'époque, montés en hâte aux premiers coups de canon en ce merveilleux observatoire, suivirent, l'âme anxieuse, armés d'une longue vue, les péripéties de la bataille de Frœschwiller, et assistèrent, impuissants, aux premières manifestations de la fatale déroute.

Non seulement ces souvenirs persistent, vivaces, au fond de l'âme alsacienne, mais les Allemands multiplient, sous couleur de les adoucir, tous les moyens de les raviver. Leur mentalité à la fois naïve et brutale, cauteleuse et soumise, ne sait pas se plier aux souplesses d'une race indépendante et fière, plus fine et cultivée, ouverte plus largement au culte du vrai et du beau. On a bien l'impression, à mesure que les années s'écoulent, qu'un fossé de plus en plus profond se creuse entre les annexés et les annexeurs. Je ne crois pas qu'un Français, aussi antigermanique qu'il puisse être, aurait jamais pu écrire un pamphlet plus

virulent, plus cuisant, plus implacable que le *Professeur Knatschké:* il ne paraît pas possible de persifler avec une ironie plus rude et vengeresse la discipline rigide, la science omnipotente et dogmatique, la sentimentalité naïve et mystique de l'Allemagne. On peut être tenté, au premier abord, de penser que la plume et le dessin du merveilleux artiste qu'est Hansi exagèrent: et cependant, quand on observe les faits de sang-froid, on arrive vite à constater que la verve aiguisée du satiriste n'est pas si excessive ni aussi outrée qu'on serait porté à le croire.

C'est ainsi, pour demeurer dans notre étude, que l'histoire elle-même de l'Université de Strasbourg, racontée par les Allemands en personne dans des livres sérieux, va nous permettre de juger de leurs procédés et de leur manière.

*
* *

Quand Strasbourg, ville libre et indépendante de l'Empire germanique, ouvrit ses portes à la France en 1681, il y avait à peine soixante ans que son Université, fondée en 1621 par Ferdinand II, existait; et c'était une des plus petites universités de l'empire, puisque ses étudiants n'avaient guère dépassé, depuis sa fondation, le chiffre annuel de deux cents. Néanmoins, accédant au désir de ses nouveaux sujets, Louis XIV leur garantit, à perpétuité, l'existence de leur université de langue allemande. Et cette convention fut scrupuleusement respectée jusqu'en 1871. Ce large esprit de libéralisme est tellement légendaire qu'un de ces jeunes Alsaciens annexés, qui fait partie aujourd'hui du bataillon toujours croissant des antigermanistes, me

disait textuellement, au cours d'une conversation récente, que la France, avant 1870, avait réellement exagéré la tolérance en ne développant pas davantage, en Alsace, la culture française.

Or, voici de quelle façon les Allemands manifestent leur reconnaissance. Je cite textuellement : « Cette ville de Strasbourg, dans laquelle n'a jamais cessé d'exister une université allemande, qui a été rachetée avec du sang allemand pour le peuple allemand, est la ville où s'élève, depuis 1872, la première université fondée par l'Empire d'Allemagne pour la formation des hommes allemands, le développement de la science allemande et de l'esprit national allemand... Après la guerre de 1870-71, ce fut la restitution de l'Alsace et Lorraine à la mère-patrie allemande, et la réédification de l'université allemande, nouveau lieu de culture pour l'esprit allemand et la science allemande, université qui, sur le sol français, était demeurée protestante et allemande, mais n'avait cessé de péricliter... Aujourd'hui, l'étudiant a cet avantage sur ses aînés, d'avoir conscience que son *Alma mater* s'élève sur le sol allemand, et que la cathédrale, cet admirable symbole du caractère allemand et de l'art allemand, se dresse de nouveau sur la terre allemande... »

Ainsi — sans parler de la forme, qui est un modèle du genre — il n'a servi de rien que les Français laissent les Allemands exercer, en toute liberté, leur influence en Alsace ; ceux-ci ne leur en reprochent pas moins brutalement d'avoir été la cause du déclin de leur École : c'est la civilisation française, par son unique influence délétère et néfaste, qui a nui au développement de la civilisation allemande, la seule qui puisse prospérer, si on la laisse s'épanouir librement. Et en

historiens indignes de ce nom, ils insistent sur la décadence de l'Université de Strasbourg sous la domination française ; ils racontent que les professeurs ne faisaient pas leur cours, ce qui ne les empêchait point de faire payer les étudiants, qui diminuaient de plus en plus ; ils rapportent qu'après la Révolution, la France essaya bien de créer un nouveau foyer d'enseignement scientifique, mais elle ne pouvait plus songer à renouer les traditions historiques interrompues ; seule, l'école allemande était capable de ce relèvement : « elle attendait des temps meilleurs pour s'éveiller à une vie nouvelle ».

En réalité, l'Université de Strasbourg, comme toutes les Universités de cette époque, a eu des ères de succès et de revers. Elle a même été comparativement une des plus prospères, et la preuve en est que Gœthe y vint en 1770-71 pour étudier le droit, et y soutint sa dissertation inaugurale, le 6 août 1771. Ce fait gêne un peu la thèse allemande, mais elle esquive la difficulté en voulant bien accepter que, juste à cette date, et très exceptionnellement, l'école de Strasbourg eut une certaine renommée. Quelques savants germains ont du reste insinué que, si Gœthe vint à Strasbourg, c'est parce que cette ville était, quoiqu'en terre française, une école demeurée allemande. Mais le témoignage même du grand homme se retourne contre eux, ainsi qu'on va le voir.

Bien que Gœthe parle quelque part de cette Alsace « demi-française », il convient lui-même qu'il espérait se perfectionner, en venant à Strasbourg, dans la connaissance de notre langue, qu'il s'était appropriée dès sa plus tendre enfance, selon son expression, « comme une seconde langue maternelle ». Mais ses illusions

de vingt ans s'évanouirent assez vite et les contrariétés qui en résultèrent blessèrent d'autant plus son orgueil, déjà considérable. Comme tous les jeunes gens qui ont appris une langue étrangère au foyer familial, et dans d'excellentes conditions, il se figurait qu'il ne lui restait que quelques progrès à faire, et qu'au bout de quelques mois à peine, il saisirait les mille nuances de cette langue, « qu'il aimait ». La preuve en est dans ce fait bien curieux, qu'il n'hésita pas, très peu de temps après son arrivée à Strasbourg, à composer un petit poème français en l'honneur de l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, lors de son passage dans cette ville, où elle s'arrêta, en se rendant à Paris pour y épouser le Dauphin. Ses amis louèrent l'idée, mais critiquèrent ses vers, qui « étaient remplis de fautes de langue et de versification ». On sent très bien que le poète, qui est obligé de se rendre à l'évidence des faits qui lui sont reprochés, n'en est pas moins profondément mortifié : « Je me promis, dit-il, de ne plus jamais faire de vers français, et j'ai tenu parole ».

La petite mésaventure qui lui arriva à propos de poésie, se reproduisit forcément, à tout instant, dans le cours de sa vie d'études, avec ses camarades ou avec ses maîtres universitaires français. Dès le début, avec son enthousiasme juvénile et son ardente imagination, il avait été conquis par le célèbre professeur Schœpflin, « un des hommes, dit-il, les plus remarquables de son époque comme savant, comme critique et comme orateur ». Bien qu'il n'ait pas eu de rapports immédiats avec lui, il subit son influence « très favorable » par l'intermédiaire de ses disciples, Koch et Oberlin, qui laissèrent, dans son esprit, une empreinte profonde. Il est incontestable que l'exemple

de Schœpflin, « né Badois, mais élevé à Phalsbourg, et resté fidèle au gouvernement français malgré les avances de tous les gouvernements pour se l'attacher », avait produit sur le jeune Gœthe une impression telle, que son cœur de vingt ans faillit, à son tour, chavirer du côté de la France.

Mais son orgueil incommensurable le sauva ; il était incapable de supporter la moindre remarque, la plus petite observation, aussi justes qu'elles fussent, et sous la forme la plus polie qu'elles lui fussent présentées. Au fur et à mesure qu'il prenait contact plus intime avec la langue et la littérature françaises, sa magnifique intelligence en concevait les mille difficultés, les exagérait, désespérait d'en pénétrer jamais complètement l'essence même ; du moment qu'il avait la crainte de ne point devenir un des premiers de France, il valait mieux qu'il restât le premier des Allemands, qu'il avait la prétention de déjà être. Il en vint ainsi à brûler ce qu'il avait adoré, et à critiquer, avec une faiblesse de jugement qui étonne, ce qu'il avait louangé tout d'abord.

Il en arrive à reprocher aux Français leur politesse, leur goût ; il trouve, à leur littérature, « un air d'ancienneté et d'aristocratie, peu propre à attirer une jeunesse pleine d'énergie et de tendances novatrices ; il s'indigne des attaques passionnées de Voltaire contre la religion, et a perdu toute confiance en lui, depuis que, « pour combattre les traditions du Déluge, il a nié l'existence des coquillages pétrifiés » ; après l'avoir entièrement captivé au début, Jean-Jacques Rousseau lui semble inapte « à donner une idée favorable de la vie sociale » ; l'œuvre « colossale » des Encyclopédistes lui apparaît confuse et incompréhensible, même Dide-

rot, qui cependant « tenait d'assez près à l'Allemagne, car dans tous ce que les Français blâmaient en lui, il s'était montré véritablement allemand » ; enfin, assure-t-il, les querelles des philosophes français n'ont aucun intérêt.

A lire entre les lignes, c'est l'orgueil blessé qui surtout s'exprime par sa plume. « Les Français, qui mettent de la politesse en tout, écrit-il, ne rient jamais des fautes que les étrangers commettent, lorsqu'ils parlent leur langue ; mais comme ces fautes blessent leurs oreilles, ils ont l'habitude de répéter correctement ce qu'on vient de dire d'une manière vicieuse. Ce procédé, fort utile, lorsqu'on a la résignation nécessaire pour se reconnaître constamment écolier, ne laisse pas d'avoir quelque chose de fort humiliant. Quant à moi, ces perpétuelles interruptions et réprimandes m'impatientèrent au point que je cessai de parler, car il me semblait que ce que je disais était assez intéressant pour qu'on l'écoutât, sans s'occuper de la correction du langage... Je me serais peut-être soumis à ces exigences, si un mauvais génie ne m'avait sans cesse soufflé à l'oreille que, malgré les efforts les plus constants, il sera toujours impossible, à un étranger, de parler français comme un Français ; qu'on supportait l'Allemand, l'Anglais, l'Italien avec le masque français, dont ils avaient eu tant de peine à se couvrir, mais qu'ils ne pourraient jamais se flatter d'être reçus dans l'église du vrai *parlage*, en dehors de laquelle il n'y a pas de salut linguistique possible... »

Le public français a des habitudes qui l'irritent : « Il demande toujours du nouveau, et ce nouveau ne paraît que pour mourir aussitôt sous le poids d'un blâme perpétuel. Les natures allemandes (lisez Gœthe)

ne se feront jamais à ces manières d'être... » De même, on le sent outré que Jean-Jacques, à l'en croire, « ait été forcé de se trouver suffisamment récompensé de ses travaux, parce qu'on lui permettait de vivre à Paris méconnu et oublié ». Il ne pardonne pas aux philosophes français « leur obstination à soutenir que les Allemands manquent de goût », et se console « de cet éternel refrain de toutes leurs critiques, en les dédaignant ».

Bref, « en voyant qu'on ne ménageait pas plus le bois sec que le bois vert », il prend le parti « de renoncer à la langue française pour revenir avec plus de force et de volonté à celle de ses pères » ; il se dépouille de « toutes ses anciennes prédilections pour les Français », dont la vie sociale lui paraît « prétentieuse », les poésies « froides », les critiques « anéantissantes », la philosophie « obtuse et incomplète » ; et finalement, il explique ainsi « comment il est revenu à l'Allemagne après avoir été pour la France ».

Il serait absurde de conclure des lignes qui précèdent que, vers la vingtième année, Gœthe faillit devenir Français, et que c'est de dépit qu'il redevint Allemand. Ce que je veux dire simplement, c'est qu'en se rendant à Strasbourg sur le désir de son père, ce fut avec la volonté bien nette de se familiariser encore davantage avec la civilisation française, qu'il connaissait déjà, et afin de compléter ses études de jurisprudence à la Faculté de Droit : l'influence allemande, contrairement aux assertions de certains auteurs, fut donc nulle, ou à peu près, sur l'esprit de Gœthe, à cette époque de sa vie — ce qui ne veut pas dire qu'il ne conserva pas son caractère allemand au milieu de ses nouveaux camarades et de la joyeuse existence qu'il mena à ce moment.

Il est même extrêmement intéressant de noter que certaines opinions, excessives, des pangermanistes d'aujourd'hui pourraient trouver, dans Gœthe, leurs origines. Sans relever ce qu'a de particulièrement exagéré la comparaison de Diderot à un esprit allemand, sans insister sur la mauvaise humeur du poète, dès qu'on discute le goût allemand, ni sur la puérilité de cette remarque, que l'influence de Frédéric se manifesta par « l'introduction de l'exercice et du bâton prussien dans l'armée française », il faut surtout citer le passage relatif à la cathédrale de Strasbourg.

Après une description enthousiaste de ce monument, et surtout de son « admirable façade », Gœthe conclut : « En songeant que ce chef-d'œuvre d'architecture avait été construit sur le sol allemand, avec l'argent allemand, sous la protection d'autorités allemandes, sous un souverain allemand et par un architecte allemand, il me prit fantaisie de substituer, en ce qui concerne l'architecture, le mot *allemand* à celui de *gothique*. Je communiquai cette pensée patriotique à mes amis; leur approbation m'autorisa à la proclamer dans une petite brochure, que Herder inséra plus tard dans son magnifique ouvrage, intitulé : *Sur le Génie et sur l'Art allemand*. »

Cet enthousiasme de jeune homme à l'ardente imagination est, certes, bien naturel ; mais il faut le considérer comme une preuve de belle impression juvénile, et pas beaucoup plus ; car cette opinion ne résiste pas à la discussion. On ne voit pas très bien ce qu'ajoute la substitution du mot « allemand » au mot « gothique » dans la beauté de la cathédrale ; cette substitution est peut-être très efficace au point de vue patriotique, mais, au point de vue artistique, elle constitue une erreur

véritable. Dire que l'architecture est allemande ne signifie point qu'elle soit gothique ; car le gothique, nul ne l'ignore, fut d'abord français avant d'être allemand ; et il est même bien démontré, aujourd'hui, que les Allemands du moyen-âge désignèrent ce style gothique sous le nom d'art français. Il est en particulier curieux d'observer que tous ceux qui ont étudié cette fameuse façade ont remarqué les analogies qu'elle présentait avec l'abbatiale de Saint-Denis et la cathédrale de Troyes. Il est incontestable qu'Erwin de Steinbach, architecte auquel est attribuée cette partie de l'édifice, fit preuve d'une réelle personnalité ; car en grand artiste qu'il était, il ne copia point servilement les modèles dont il paraît s'être inspiré ; mais il n'en est pas moins vrai que l'assimilation du style allemand au style gothique ne se justifie nullement. Elle nous permet, en tout cas, de conclure que Gœthe demeurait profondément allemand, à l'instant même où il se montrait en coquetterie avec ses camarades français. Mais si, chez lui, ces petits côtés de son caractère peuvent être, à bon droit, tenus pour négligeables en face de l'ampleur de son génie, ils ont pris de nos jours une telle extension, qu'ils ont totalement transformé la mentalité allemande, et l'ont défigurée à un point tel, qu'ils ne peuvent plus passer inaperçus. En n'étant plus contemplé que par des hommes médiocres, l'horizon du grand homme s'est singulièrement rétréci.

Le germanisme de Gœthe fut, en effet, libéral et tolérant. S'il s'est toujours enthousiasmé pour les « grandes idées de liberté, de nation, de patrie, idées qui sont en nous et font partie de notre être », son patriotisme élevé ne l'a point empêché de proclamer que « les sciences et les arts appartiennent au monde, et que

devant eux disparaissent les barrières des nations ». Non seulement il n'a jamais connu la haine nationale, qui est « une haine particulière », mais il avoue avoir ressenti « le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre ».

Ces vues larges et belles sont-elles aujourd'hui partagées, je ne dis pas par la multitude des Allemands, mais par l'élite, par ces professeurs eux-mêmes de Strasbourg qui, au seuil de leur université magnifique, ont, dans un bouquet d'arbres, élevé une statue à Gœthe étudiant en cette ville? Hélas! il est difficile de le croire. Alors que le grand poète, comme étudiant allemand, venait converser et s'instruire librement en ce pays d'Alsace, jouir en toute indépendance de « l'éclat des riches tons de ces paysages », de « la pureté de son ciel transparent », de « la douceur de ses tièdes soirées », de « la splendeur de ses matinées vaporeuses, quand les gouttes de rosée brillent encore sur la terre », l'étudiant français d'aujourd'hui a une impression moins favorable. Si le pays lui paraît toujours aussi enchanteur et séduisant, il n'éprouve pas, en s'y promenant, les mêmes joies enivrantes que Gœthe. Il sent qu'une révolte sourde anime contre la main qui les gouverne ses jeunes camarades annexés; il voit les générations nouvelles lutter avec opiniâtreté contre la tyrannie qui les opprime, défendre pied à pied leur liberté menacée et leur patrimoine convoité; il est témoin chaque jour des manifestations, sans cesse renaissantes, qu'une imagination toujours en éveil suscite sans répit contre les maîtres abhorrés de l'heure présente.

Citerai-je le monôme qui s'allonge chaque année pour venir, en guise de protestation, sans un mot,

sans un cri, faire le tour de la statue de Kléber qui se dresse sur la place du même nom, la vieille Place d'armes des anciens Strasbourgeois ?

Rappellerai-je l'affaire Munck, cet étudiant alsacien expulsé de Strasbourg en juin 1911, parce qu'il avait crié un peu trop haut sa façon de penser à ces « Chinois de Berlin », comme il les dénomme ? Parlerai-je des mille bravades et agaceries qui se renouvellent à tout instant, et ont pour effet d'exaspérer le *Herr Gendarme* : les mouchoirs aux trois couleurs françaises, ostensiblement déployés, avec lesquels on se mouche bruyamment sous ses yeux ébahis ; les foulards tricolores, immenses et épais, qui mettent le cou et le visage à l'abri des frimas de l'hiver ; les chapeaux féminins ornés de fleurs bleues, blanches et rouges, etc. ? On connaît, en particulier, l'histoire des trois filles de ce brave Alsacien qui, habillées la première en robe bleue, la seconde en robe blanche et la troisième en robe rouge, déambulaient avec calme et dignité, sous la conduite de leur excellent père, à travers les rues les plus fréquentées de Strasbourg, au grand ahurissement des autorités impuissantes.

Il me serait facile de rapporter encore bien d'autres faits significatifs qui se traduisent souvent par des disputes de plus en plus fréquentes entre l'élément germain et l'élément alsacien. En voici un exemple, entre autres, dont je garantis l'authenticité.

Certain soir, dans une brasserie de la ville, un étudiant allemand demanda un café, d'un ton bref et impératif. Le garçon aussitôt lui apporta un café noir. A cette vue, l'étudiant entra dans une violente colère et, d'un air furieux, dit au garçon, en lui jetant le café à la figure : « Je ne veux pas de ton *Wackes-café* » (le mot

« Wacke » correspond au terme de *voyou*, et désigne couramment l'Alsacien, en argot allemand).

L'Allemand prend toujours du café avec un peu de lait, tandis qu'au contraire l'Alsacien, comme le Français, boit habituellement du café noir : c'était donc, aux yeux de cet Allemand, une insulte gratuite qui lui avait été faite par le garçon. Ce dernier, sans mot dire, ramassa les débris du verre cassé, et apporta un café au lait à l'irascible consommateur.

Deux jeunes ouvriers alsaciens, assis à une table voisine, avaient entendu le propos. Ils attendirent patiemment que l'étudiant quittât l'établissement, et le suivirent discrètement jusqu'à ce qu'il se trouvât dans un endroit moitié désert. Alors, ils lui sautèrent à la gorge et lui administrèrent une bonne volée, en lui disant :

« Tu n'as pas voulu savoir tout à l'heure ce qu'était un Wackes-café. Mais tu sauras maintenant ce que c'est qu'une *Wackes-raclée !* [1] »

Evidemment, il ne faut pas exagérer la valeur de ces petits faits. Cependant, ils ont à mes yeux une importance qu'on ne saurait nier, en ce sens qu'il y a seulement deux ou trois ans, ils n'auraient pas osé se manifester. Une autre remarque des plus intéressantes doit être faite au sujet de la langue française. J'ai dit que Gœthe, se jugeant incapable de la parler très correctement, avait préféré y renoncer. Cette observation s'appliquait dans son esprit, non seulement à lui, mais

1. Ce fait, qui m'a été conté à Strasbourg en mai 1912, éclaircit singulièrement les événements, tout récents, de Saverne. Il n'est pas douteux, contrairement à ce qu'ont prétendu certains journaux allemands, que le terme de *Wacke* est une insulte à l'égard des Alsaciens non immigrés.

aussi à tous les Allemands, même naturalisés Français. Et c'est ainsi qu'en parlant de Schœpflin lui-même, il dit « qu'on approuva les efforts qu'il avait faits pour s'exprimer dans la langue française en savant, en orateur et en homme du monde, mais on ne cessait de le blâmer, de le critiquer, et de soutenir que l'Allemand perçait dans tout ce qu'il disait et écrivait ».

Or, aujourd'hui, par un curieux contraste, les jeunes annexés s'expriment dans notre langue avec une correction grammaticale et une pureté d'accent remarquables. On dirait qu'ils mettent un point d'honneur à parler le français avec la dernière élégance et la finesse la plus nuancée. Ils s'appliquent par leurs manières polies, leurs gestes arrondis sans obséquiosité, leur courtoisie sobre et de bon aloi, à réformer les vieilles habitudes — qui ne seront bientôt plus qu'une légende. Ils en sont même arrivés à se payer le luxe inouï de se moquer — et avec quelle verve implacable! — de la mauvaise prononciation des Allemands; à ce point de vue, les satires de Hansi, et particulièrement de son professeur Knatschké, ont un sel dont on ne goûte pas suffisamment toute la saveur, quand on ignore les progrès incroyables effectués par la langue française, en Alsace, depuis surtout les dix ou quinze dernières années.

Tous ces faits, sans vouloir en exagérer la portée, ne permettent pas cependant de voir l'avenir avec des lunettes roses, ou même bleues. Il est indiscutable que cette « friction », sans cesse renouvelée, a pour effet d'exciter les passions de deux mentalités à tendances différentes, et dont la rivalité, éternel recommencement, est presque aussi vieille que le monde. Il y a

longtemps déjà que les peuplades barbares d'Austrasie, — chez lesquelles le sol ingrat, recouvert de sauvages forêts, et l'âpreté de l'existence entretenaient des goûts belliqueux et le culte de la force brutale, — jalousaient la vie aisée et douce des tranquilles Neustriens épris, au contact d'une terre fertile et riche, de sentiments plus élevés et artistiques, d'aspirations moins guerrières et plus pacifiques.

La morale est toujours la même. Chaque fois que les peuples se sont trop détournés de la dure réalité, pour se laisser séduire par la magie du rêve éthéré, qu'ils se sont lourdement endormis dans l'opulence et l'indiscipline, confiants dans une fraternité qui n'était qu'un produit de leur imagination vagabonde, ils se sont réveillés, à l'aube d'un clair matin, enchaînés et victimes de leur erreur. A force de chanter la liberté chérie, ils avaient oublié de la défendre. Certes, elle est belle à glorifier, mais elle est encore plus belle à conserver. Que l'histoire abominable de la Lorraine et de l'Alsace nous serve de terrible leçon, et surtout ne se renouvelle plus. Il n'est que temps de se mettre en garde contre de nouveaux morcellements possibles. C'est un triste hallali après les hymnes de paix qui bercèrent nos âmes de vingt ans, et que des sociologues imbéciles, pendant plusieurs générations, infusèrent à leurs étudiants, avides de leurs paroles ensorceleuses. Mais les songes creux sont en train de s'évanouir : demain, seuls, les actes compteront.

CHAPITRE XIV

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

L'erreur du législateur du 15 septembre 1793. — Décentralisation allemande et centralisation française. — L'entité universitaire, ses traditions, ses ressources, sa méthode, ses installations, ses moyens de propagande ; ses qualités et ses défauts. — Avenir de l'Université française.

En passant en revue, les unes après les autres, les vingt universités de l'Allemagne actuelle, je n'ai point cherché à rédiger de simples notes de voyage, qui peuvent avoir un intérêt de tourisme ; j'ai voulu, en plaçant chacune d'elles dans son cadre, dans son milieu et ses idées, ses usages et ses traditions, en montrer les particularités originales : c'est là un premier point, extrêmement important à mettre en relief, parce qu'il est le seul à expliquer intimement la haute valeur de la décentralisation universitaire.

Quand, le 15 septembre 1793, le législateur français décréta la suppression des universités, on peut dire que l'influence primordiale qu'elles avaient eue, jusque-là, sur tous les peuples, venait d'être ébranlée dans sa base. Comme toujours, nos réformateurs, emportés par leur généreuse ardeur, avaient confondu les institutions avec les hommes qui les dirigeaient : en voulant atteindre ces derniers, ils venaient de tuer l'organisation universitaire elle-même qui, pourtant, depuis

les XIIe et XIIIe siècles, semblait bien avoir fait ses preuves ; la sagesse commandait des réformes sérieuses dans la manière d'administrer l'université ; ils préférèrent sacrifier l'œuvre séculaire, d'un trait de plume, et faire un large saut dans l'inconnu. Du même coup ils venaient de consacrer la fortune future de l'Allemagne.

Plus adroits en effet, ou simplement plus conservateurs, les Allemands regardèrent passer la bourrasque ; ils prirent, nous l'avons vu, dans les réformes proposées, dans les plans élaborés pour la reconstitution des écoles et facultés françaises, la plupart des idées nouvelles ; mais ils se gardèrent bien de toucher au titre général, qui avait réuni jusqu'alors les matières de l'enseignement supérieur, c'est-à-dire au mot « Université ». Ils eurent ainsi tous les avantages de la Révolution française, sans en connaître les inconvénients ; car, l'orage une fois dissipé, il se trouva que les universités n'existaient plus en France, tandis qu'elles persistaient dans les pays allemands, où elles prenaient bien vite un essor de plus en plus grand. C'est la même idée qu'a défendue Quinet, dans les termes suivants : « Dans les universités si ardentes à la surface, si paisibles au fond, on ne dissimulait pas la peur de perdre ses privilèges héréditaires dans l'égalité commune ; les esprits les plus élevés craignaient de voir s'évanouir cette vie de lettrés, cette solitude de poésie et de religion... Ils aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France à condition, toutefois, qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux, et qu'il fut comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en courir les risques. »

Dès le début du XIXe siècle, quelques Français clairvoyants sentent le danger ; même, en 1863, dans un très remarquable rapport, le professeur Jaccoud, au retour de l'Allemagne, se fait l'écho de ces doléances. Il n'hésite pas à rapporter le développement des universités du pays qu'il vient de visiter à la décentralisation qui y règne en maîtresse, et établit une comparaison saisissante avec la centralisation en vigueur chez nous. « La centralisation absolue qui règne en France, écrit-il, et qui fait de notre pays l'antipode de l'Allemagne, est la cause principale de cette différence singulière. Paris absorbe tout ; il semble vraiment qu'en dehors du rayonnement de ce centre lumineux, tout devienne obscurité ; il semble que la science, n'ayant plus de raison d'être, doive, dès lors, cesser d'exister, et si quelque travailleur exilé, résistant courageusement à l'influence énervante de cette conviction, vient à doter son pays d'une œuvre nouvelle, la provenance seule du travail met en défiance contre sa valeur, et il faut qu'il ait un bien grand mérite pour fixer quelque temps l'attention ; quant à prendre droit de domicile dans la science, c'est la fortune inespérée, c'est l'*avis rara*. Les choses étant ainsi, le bagage annuel de la France n'étant, pour une bonne partie du moins, que le produit d'un seul centre, on conçoit fort bien que nous soyons distancés par nos voisins, et que la ville unique, malgré sa prodigieuse activité, malgré le concours incessant de tous les hommes éminents qui y affluent, ne puisse soutenir la lutte, au point de vue du travail, contre les vingt-cinq foyers scientifiques de l'Allemagne confédérée. »

Peut-être les réformes proposées par ce perspicace observateur auraient-elles abouti à une rénovation de

l'enseignement français, lorsque survint 1870. L'Allemagne triomphante, déjà toute prête par les transformations patientes, survenues antérieurement dans son enseignement universitaire, ne pouvait que profiter de l'avance prise ; et, depuis cette époque jusqu'au moment où, sous l'impulsion de M. Liard et de M. Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique, l'Université française fut en 1895 enfin reconstituée, l'Université allemande ne fit que gagner du terrain, s'épanouissant partout sur l'Europe et toutes les parties du monde, attirant vers elle la masse des étudiants étrangers, formant une école de plus en plus nombreuse, active, remuante et renommée.

On dira : ceci est pure question de mots ; les facultés ou écoles qui ont existé en France, depuis la Révolution jusqu'en 1895, n'ont pas fait autre chose que ce que faisait l'Université avant, et ce que fait l'Université depuis. Cela n'est pas exact, parce que de nombreux privilèges étaient attachés à l'Université, surtout parce qu'elle était une personnalité reconnue, qu'elle avait des ressources étendues et des revenus propres et que chaque université, qu'elle fût de Montpellier, de Bordeaux, de Lyon, de Paris ou d'autre point de France, avait comme sa marque spéciale, et qu'elle était répandue au loin. A Bordeaux notamment, les étudiants étrangers venaient beaucoup d'Angleterre (et plus spécialement de l'Écosse), d'Espagne et du Portugal, d'Allemagne. Bref, ce qui dominait sous le régime universitaire, c'était le système de la décentralisation.

Or, les Allemands l'ont conservé, et c'est ce qui explique leur succès croissant. Leurs vingt universités sont plus ou moins florissantes, mais toutes vivent ;

elles sont comme autant de titres de noblesse, dont la notoriété s'étend chaque jour davantage ; les villes où elles siègent, petites ou grandes cités, Berlin ou Erlangen, Munich ou Iéna, Greifswald ou Leipzig, Kiel ou Halle, Breslau ou Rostock, Königsberg ou Bonn, Marbourg ou Tubingue, Giessen ou Heidelberg, Göttingue ou Fribourg-en-Brisgau, Wurzbourg ou même Strasbourg, les connaissent de longue date ; elles en savent par cœur l'histoire glorieuse et les traditions séculaires ; elles se disputent à prix d'or les professeurs de valeur, rivalisent de zèle pour leur donner satisfaction et accroître ainsi leur réputation mondiale.

Leur amour respectueux du passé ne les empêche pas d'assurer courageusement le présent, et ainsi de préparer l'avenir. On ne saurait trop insister en particulier sur l'excellence de l'organisation matérielle. Partout, nous l'avons dit, on ne voit que cliniques récentes, édifices flambant neufs, instituts reconstruits vastes et confortables, salles d'opération nouvelles, laboratoires immenses et fraîchement bâtis, répondant aux idées les plus modernes. Sans doute, on peut faire des critiques de détail, mais, dans l'ensemble, les instruments de travail et de recherches sont largement suffisants.

Ce qui est surtout très remarquable, c'est qu'à mesure que la division du travail s'opère, les bâtiments évoluent à leur tour ; au lieu d'apporter des changements gigantesques, d'un seul coup, et de créer l'immuable pour des siècles, on fait, chaque année, des réparations importantes, on bâtit des édifices nouveaux ; et cela s'échelonne insensiblement, porté, petit à petit, sur des crédits consécutifs, suivant une évolution lente, sage, méthodique. Faut-il ainsi rappeler que les découvertes de Pasteur ont été le point de départ de la refonte com-

plète des universités allemandes, qu'en ces trente dernières années, elles ont reconstitué leurs bâtiments, agrandi de façon formidable les laboratoires de recherches expérimentales, rebâti presque entièrement leurs hôpitaux ?

Dans l'enseignement proprement dit, on retrouve le même esprit organisateur, noté dans la distribution du matériel; la division du travail y est méthodiquement réglée ; chacun avec amour cultive son domaine comme le sage son jardin. Le personnel scientifique, assuré par des professeurs ordinaires, des professeurs extraordinaires et des privatdocents, s'il ne dépasse pas toujours une honnête moyenne, est travailleur, patient, confiant en lui, en nombre imposant ; le personnel subalterne est calme, discipliné, ardent à la besogne, dévoué à son devoir et à ses chefs. Partout de l'ordre, une direction ferme, une activité ralentie, mais égale à elle-même; pas de gaspillage, et toujours le désir de faire bien ce qu'il faut, quand il le faut, et sans discuter.

Parmi les moyens de propagande, l'industrie du livre joue un rôle capital : la publication allemande est presque invraisemblable. Le journal est également un organe précieux de vulgarisation. Il faut avoir voyagé en Allemagne pour pouvoir se rendre compte de l'importance de la librairie. Il n'est pas d'université, si petite soit-elle, qui ne possède plusieurs libraires admirablement organisés. Ce ne sont pas seulement les ouvrages récents sur la littérature, la médecine, les sciences et le droit, qui sont mis à la disposition du visiteur, mais les anciens — les *Antiquaria*, comme ils les appellent. — On ne saurait croire aussi combien il est attaché de faveur à l'histoire de ces universités

elles-mêmes : à chaque instant, à côté d'études de longue haleine sur leurs origines ou leurs vieilles célébrités, paraissent des opuscules à l'occasion d'un jubilé, d'un centenaire ou d'une simple fête de corporation d'étudiants ; et ainsi, l'attention est sans cesse maintenue sur les universités, qui ne font que profiter de la réclame habilement entretenue autour d'elles, sans répit. Il faut y ajouter le parti que savent tirer des congrès les universitaires allemands : quand ils sont hors de leur pays, ils s'y rendent en masses compactes, faisant bloc, parlant haut, et faisant résonner les lieux de réunion de leur éloquence envahissante ; quand ils se tiennent chez eux, leurs journaux et leurs brochures en répandent les comptes rendus par l'univers entier, à des millions d'exemplaires, pour le plus grand bien et la meilleure popularité de la science germanique.

Ainsi, l'Université correspond, en Allemagne, à une entité véritable ; elle est une personnalité morale, qui se suffit à elle-même, et qui, encouragée et aidée à la fois par l'État, par la province, par la ville et les particuliers — qui font souvent des dons princiers — n'en conserve pas moins une indépendance jalouse ; c'est elle enfin qui représente, en dehors de tous les partis, les mille formes de la science et des arts, les multiples transformations du progrès. Chaque université vit de ses propres ressources, s'administre elle-même et cherche, par une décentralisation savamment entretenue, à prospérer pour le plus grand bien des professeurs, des étudiants, de la ville et de la province où elle siège ; sa renommée dépasse même les barrières étroites de celle-ci : elle s'étend à travers toute la Germanie, pénètre les pays voisins et se répand au

loin, à l'étranger, reculant chaque jour davantage les limites de la science allemande, propageant ainsi les mérites de son organisation magnifique, la glorifiant aux quatre coins du monde.

Certes, il est facile de critiquer cette puissante organisation : la discipline passive, nécessaire à sa marche, heurte notre indépendance ; le choix exclusif, qui est à sa base, choque notre besoin d'égalité ; l'orgueil pangermaniste, qui s'y manifeste, blesse nos sentiments de confraternité pacifique. Les mœurs des étudiants nous apparaissent bien sauvages et arriérées, et il semble que nous en sommes toujours à l'époque où notre Montaigne, qui avait vu à l'ouvrage les Allemands, disait d'eux, dans son chapitre de l'Yvrongnerie : Ils « boivent quasi équalement de tout vin avecques plaisir ; leur fin, c'est l'avaler plus que le gouster ».

Il est également permis de disserter à l'infini sur leur peu d'originalité, et de faire remarquer — non sans raison, du reste — qu'ils ont emprunté aux autres peuples, et plus spécialement à la France, les découvertes ou les idées qui ont fait leur fortune.

Au fond, ce sont de piètres raisons. Les faits sont là, indubitables, montrant le succès croissant de l'enseignement universitaire allemand et, au contraire, en face de lui, notre demi-stagnation. Il faut bien convenir que les reproches qu'on lui adresse ne sont pas de très grand poids, puisqu'il n'a cessé, malgré eux, de donner des marques évidentes de croissante prospérité. Et puis, si nos conceptions étaient bonnes et nos inventions géniales, pourquoi avons-nous été assez maladroits pour ne pas savoir en profiter ? C'est un fâcheux aveu d'impuissance.

La vérité est celle-ci. Quand se plaçant au-dessus de toute question particulière, on recherche quelle est la grande idée générale qui a dominé, en France, depuis 1789 ; qui a résisté à tous les régimes intérieurs et à toutes les coalitions étrangères ; qui s'est affirmée à travers les obstacles et malgré les revers ; qui est encore comme le ressort intime de nos aspirations personnelles et l'essence de notre génie national : on trouve l'individualisme.

Comme tous les principes appliqués à la lettre, il est bon et il est mauvais. Il est bon, parce qu'il favorise l'esprit de recherche et d'initiative, parce qu'il encourage la libre discussion et la critique, parce qu'il développe la personnalité féconde ; il est mauvais, parce qu'il tend au particularisme excessif et à l'isolement, parce qu'il laisse les idées, sans suite et sans coordination, s'éparpiller, et se perdre aux quatre vents, parce qu'il use l'effort dans la multiplicité du détail avant qu'il arrive au résultat cherché.

On peut en dire autant du principe opposé ou principe d'association, si on l'applique, lui aussi, à la lettre. Il peut être bon, s'il groupe les unités éparses, s'il organise et centralise les opinions et les intérêts, s'il coalise la force unifiée vers un but défini de progrès ; il devient mauvais dès qu'il tend vers la routine et le mandarinat, qu'il paralyse l'essor individuel, et pratique l'intolérance en abusant de son pouvoir.

Aussi, la véritable puissance ne consiste point dans la mise en valeur exclusive de l'un ou l'autre de ces deux principes : elle réclame entre eux une certaine harmonie ; il faut que la solidarité ou la centralisation ne porte pas atteinte à l'esprit de progrès et d'initia-

tive, il faut que la plus libérale tolérance ne cesse de diriger l'ordre et de présider à la discipline.

C'est vers cet idéal que doivent tendre avec persévérance nos efforts réunis : le développement de plus en plus intense du régionalisme décentralisateur lui donnera sa meilleure formule de réalisation pratique. A ce prix seul, nous pourrons reconquérir, pour la gloire de la France, la suprématie universitaire qui nous a été ravie, au dernier siècle, par l'esprit organisateur des Allemands. Et comme il n'est pas au-dessus de nos ressources, nous devons avec confiance regarder l'avenir.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

BONN

CHAPITRE II

KIEL

CHAPITRE III

ROSTOCK

CHAPITRE IV

GREIFSWALD

CHAPITRE V

KŒNIGSBERG

CHAPITRE VI

BERLIN

CHAPITRE VII

BRESLAU. — LEIPZIG. — HALLE

CHAPITRE VIII

IÉNA

CHAPITRE IX

GŒTTINGUE. — MARBOURG. — GIESSEN

CHAPITRE X

HEIDELBERG

CHAPITRE XI

LES TROIS UNIVERSITÉS BAVAROISES

WURZBOURG, ERLANGEN, MUNICH

CHAPITRE XII

TUBINGUE. — FRIBOURG

CHAPITRE XIII

STRASBOURG

CHAPITRE XIV

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

ÉVREUX. — IMPRIMERIE HÉRISSEY





